







22. 2. 1750

*D
10A
2*

HISTOIRE
DE FÉNÉLON,

ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

TOME II.

John Home '28 S. 2^d

11/1

HISTOIRE DE FÉNÉLON,

ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI,

COMPOSÉE SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX,

PAR M. LE CARDINAL DE BAUSSET,

PAIR DE FRANCE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE,

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

~~~~~  
TOME DEUXIÈME.  
~~~~~

PARIS,

IMPRIMERIE DE LEBEL, IMPRIMEUR DU ROI.

M. DCCC. XXIII.

PQ

1796

163H

1823

1.1.

HISTOIRE DE FÉNÉLON.

LIVRE TROISIÈME.

Suite de la controverse de Bossuet et de Fénelon.

IMMÉDIATEMENT après les conférences d'Issy, Bossuet s'étoit occupé avec ardeur d'étudier à fond tous les auteurs mystiques qui avoient parlé ou traité de l'*Etat d'oraison*. Les trente-quatre articles lui avoient paru suffisans pour arrêter les principaux abus qui commençoient à s'introduire ; mais ces articles se réduisoient à quelques principes généraux , qui ne formoient pas un corps de doctrine assez développé pour l'instruction des fidèles et la conduite des ministres de l'Eglise. Ce fut l'objet d'un travail considérable et d'une infinité de recherches , qui occupèrent Bossuet plus d'un an. Il s'étoit déjà assuré de l'approbation du cardinal de Noailles et de l'évêque de Chartres , et il ne lui venoit pas même dans l'esprit que Fénelon osât lui refuser la sienne. Mais dans cette dernière supposition , il étoit décidé à l'attaquer personnellement , et il paroissoit peu redouter l'événement d'un combat qui devoit ajouter un nouveau triomphe à sa gloire. La malignité a supposé à Bossuet des sentimens peu dignes d'une si grande ame , et des vues ultérieures d'ambition , qui ne s'accordoient pas plus avec son âge

déjà avancé, qu'avec l'histoire du reste de sa vie.

Il avoit déjà prévenu Fénélon qu'il travailloit à une *Instruction sur les Etats d'oraison*, et qu'il se proposoit de la soumettre à son examen. Fénélon lui avoit répondu de Cambrai (1) : « Quand vous » voudrez, je me rendrai à Meaux et à Germigny, » pour passer quelques jours auprès de vous, et » pour prendre à votre ouvrage toute la part que » vous voudrez bien m'y donner. Je serai ravi, non » pas d'en augmenter l'autorité, mais de témoigner » publiquement combien je révère votre doctrine. »

Madame Guyon n'étoit point encore arrêtée (2), lorsque Fénélon écrivit cette lettre. On a vu, par la lettre de Fénélon à madame de Maintenon (3), combien cet événement, auquel Bossuet avoit eu tant de part, avoit altéré ses dispositions envers lui. C'est ce qui se fait assez apercevoir dans sa lettre à Bossuet, du 9 mai 1696. « Si vous avez, Monsei- » gneur, quelque chose à m'envoyer, je vous sup- » plie de ne me l'envoyer pas sitôt. J'ai attendu à » Cambrai le plus long-temps qu'il m'a été possible » ce que vous m'aviez fait l'honneur de me pro- » mettre. Je suis occupé à la visite de mon diocèse; » quand elle sera finie, j'irai faire un tour à Ver- » sailles, et je crois qu'il vaut mieux remettre à ce » temps-là ce que vous voulez que je fasse. »

Bossuet fut sans doute un peu surpris de cette réponse vague et dilatoire; du moins on peut le présumer par une seconde lettre de Fénélon, du 24 mai 1696 : « Si j'avois reçu pendant le carême ce » que vous voulez que je voie, j'aurois été diligent » à vous en rendre compte. Dès que je serai débar- » rassé de ma visite, je partirai pour aller à Ver-

(1) 18 décembre 1695. — (2) Elle ne le fut que quelques jours après. — (3) Du 6 mars 1696 (tom. 1, pag. 279).

» sailles recevoir vos ordres ; en attendant , je vous
» supplie de croire , Monseigneur , que je n'ai besoin
» de rien pour vous respecter avec un attachement
» inviolable. Je serai toujours plein de sincérité pour
» vous rendre compte de mes pensées , et plein de
» déférence pour les soumettre aux vôtres. *Mais ne*
» *soyez point en peine de moi , Dieu en aura soin.*
» Le lien de la foi nous tient unis pour la doctrine ;
» et pour le cœur , je n'y ai que respect , zèle et ten-
» dresse pour vous. Dieu m'est témoin que je ne
» ments pas. »

Fénélon , à son retour à Paris , fut assez positive-
ment instruit de l'esprit dans lequel Bossuet avoit
composé son ouvrage , pour se décider à ne point y
attacher son nom. Il ne put d'ailleurs ignorer que
cette *approbation* ne lui étoit demandée , *que pour*
arracher de lui une véritable rétractation sous un titre
spécieux ; et Bossuet lui-même ne le dissimula pas
dans la suite. Fénélon prévint et il dut prévoir que
son refus alloit l'engager dans une controverse très-
délicate et très-animée avec un homme aussi impos-
sant par son génie et ses talens , que par la considé-
ration dont il étoit environné. Il sentit qu'il avoit
deux objets indispensables à remplir , l'un pour l'in-
térêt de sa propre réputation , et l'autre pour
celui de sa tranquillité.

Il crut donc devoir s'attacher d'abord à ne pas
laisser subsister le plus foible nuage sur l'exactitude
de sa doctrine et la sincérité de ses sentimens. Ce
fut dans cette vue qu'il rédigea une explication
très-détaillée des trente-quatre articles d'Issy. Il
exposa avec candeur ses maximes sur *la charité* et
sur *l'oraison passive*. Il soumit cette explication au
cardinal de Noailles et à M. Tronson ; l'un et l'autre
avoient assisté aux conférences d'Issy ; ils connois-

soient les véritables principes de la matière, et l'esprit des trente-quatre articles qui étoient leur ouvrage. L'un et l'autre approuvèrent l'explication de Fénélon, et n'y remarquèrent aucune erreur. C'est un fait important qui n'a jamais été contesté; et une lettre manuscrite de M. Tronson (1) nous en offre la preuve.

I. — Mémoire de Fénélon à madame de Maintenon, pour s'excuser d'approuver le livre de Bossuet.

Mais il restoit à Fénélon un second objet à remplir, non moins important sous un autre rapport; c'étoit de prémunir l'esprit de madame de Maintenon contre les impressions que Bossuet chercheroit à lui donner, en lui dénonçant le refus d'approuver son livre comme un indice certain de sa complicité avec madame Guyon : il mit un soin particulier à justifier les motifs de ce refus, en les exposant avec autant de franchise que de fermeté. Il réunit, le 2 août 1696, à Issy, chez M. Tronson, les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, le cardinal de Noailles et l'évêque de Chartres, et il leur lut son mémoire, dont nous avons la copie originale. On y remarque en tête ces mots écrits de la main de Fénélon : *Mémoire que je fis pour montrer que je ne devois pas approuver le livre de M. de Meaux, et que M. de Paris fit approuver par madame de Maintenon.* Ce n'est pas sans intention que nous appuyons sur ces circonstances. On verra que ce mémoire, qu'il adressa à madame de Maintenon, sous la forme d'une lettre, fut la principale pièce dont Bossuet se servit dans sa *Relation sur le Quiétisme*, pour traduire Fénélon devant le public comme com-

(1) Du 22 mars 1696.

plice, et, pour ainsi dire, comme fauteur de tous les égaremens de madame Guyon (1).

Fénélon exposoit dans ce mémoire les considérations impérieuses qui ne lui permettoient pas d'approuver le livre de Bossuet; mais il y prenoit en même temps l'engagement formel de rendre compte au public de sa doctrine sur les matières contestées, et de soumettre cette espèce de profession de foi au jugement du cardinal de Noailles, de M. Tronson et des ecclésiastiques les plus vertueux et les plus éclairés du diocèse de Paris. Le cardinal de Noailles, l'évêque de Chartres, et madame de Maintenon elle-même, parurent convaincus de la force des raisons présentées par Fénélon; et l'engagement qu'il prenoit, acheva de les convaincre de sa bonne foi.

Fénélon, se confiant en leurs dispositions, se hâta d'annoncer à Bossuet sa détermination. Il étoit au moment de partir pour Cambrai; et en partant, il remit le manuscrit de Bossuet au duc de Chevreuse, avec la lettre suivante (2) pour ce prélat :

II. — Fénélon refuse d'approuver le livre de Bossuet.

« J'ai été très-fâché, Monseigneur, de ne pouvoir emporter à Cambrai ce que vous m'avez fait l'honneur de me confier; mais M. le duc de Chevreuse s'est chargé de vous expliquer ce qui m'a obligé à tenir cette conduite. Il a bien voulu, Monseigneur, se charger aussi du dépôt, pour le

(1) L'extrême étendue de ce mémoire ne nous a pas permis de l'insérer dans le corps de l'ouvrage; il auroit suspendu trop long-temps la suite des faits historiques: mais cette pièce est trop importante pour ne pas la mettre sous les yeux des lecteurs; on verra qu'elle se lie nécessairement à la suite des événemens. On la trouvera aux *Pièces justificatives* du livre troisième, n° I. — (2) Du..... août 1696.

» remettre ou dans vos mains à votre retour de
 » Meaux, ou dans celles de quelque personne que
 » vous aurez la bonté de lui nommer. Ce qui est
 » très-certain, Monseigneur, c'est que j'irois au-
 » devant de tout ce qui peut vous plaire, et vous
 » témoigner mon extrême déférence, si j'étois libre
 » de suivre mon cœur en cette occasion. J'espère
 » que vous serez persuadé des raisons qui m'arrê-
 » tent, quand M. le duc de Chevreuse vous les aura
 » expliquées. Comme vous n'avez rien désiré que
 » par bonté pour moi, je crois que vous voudrez
 » bien entrer dans des raisons qui me touchent
 » d'une manière capitale; elles ne diminuent en
 » rien la reconnoissance, le respect, la déférence et
 » le zèle avec lesquels je vous suis dévoué. »

III. — Mécontentement de Bossuet.

Bossuet peint assez naturellement dans sa *Relation sur le Quiétisme*, l'impression que fit sur lui cette lettre de Fénélon, lorsqu'elle lui fut remise par le duc de Chevreuse. « Quoi! M. de Cambrai » va montrer que c'est pour soutenir madame » Guyon qu'il se désunit d'avec ses confrères! Tout » le monde va donc voir qu'il en est le protecteur! » ce soupçon qui le déshonoroit dans tout le public, » va donc devenir une certitude! quel seroit l'éton- » nement de tout le monde de voir paroître à la » tête de mon livre l'approbation de M. l'archevê- » que de Paris et de M. de Chartres sans la sienne? » n'étoit-ce pas mettre en évidence le signe de sa » désunion d'avec ses confrères, ses *consécrateurs*, » ses plus intimes amis? Quel scandale! quelle flé- » trissure à son nom! de quels livres vouloit-il être » le martyr? pourquoi ôter au public la consolation

» de voir dans l'approbation de ce prélat le témoignage solennel de notre unanimité. »

Fénélon répondoit qu'il n'étoit point le protecteur des erreurs de madame Guyon, mais son ami, l'interprète de ses véritables sentimens qu'il connoissoit, mais non pas l'apologiste de ses expressions qu'il condamnoit; que le public étoit instruit de ses relations d'amitié avec elle, et ne pouvoit être surpris de sa répugnance à flétrir une femme dont il jugeoit les intentions pures et innocentes; qu'en refusant d'approuver l'ouvrage de Bossuet, il ne se séparoit point de l'archevêque de Paris et de l'évêque de Chartres, qui n'exigeoient pas son concours et ne blâmoient point son refus; que sa foi et sa réputation n'étoient point attachées à l'ouvrage de l'un de ses collègues; qu'il en devait compte à l'Eglise seule, et qu'il seroit fidèle à remplir ce devoir sacré.

C'étoit en effet un engagement qu'il avoit contracté. Cette obligation étoit devenue encore plus indispensable depuis son refus d'approuver le livre de Bossuet. L'archevêque de Paris, l'évêque de Chartres et madame de Maintenon n'avoient consenti à excuser son refus, qu'à condition qu'il donneroient une exposition publique de ses véritables sentimens.

Ce ne fut donc point par un élan indiscret que Fénélon provoqua les scandales et les malheurs dont son livre devint l'occasion, et l'auteur la victime. Son vœu sincère eût été de continuer à garder le silence qu'il s'étoit prescrit sur ces matières. Il est possible que le chancelier d'Aguesseau n'ait pas été instruit de tous ces détails, lorsqu'il a écrit que Fénélon *s'étoit donné à lui-même la mission de*

purger le quiétisme de tout ce que cette secte avoit d'odieux.

IV. — Fénélon compose son livre des *Maximes des Saints*.

Fénélon avoit pris avec madame de Maintenon l'engagement de ne rendre son ouvrage public , qu'après l'avoir soumis à l'examen du cardinal de Noailles et de M. Tronson. C'est ce qu'il fit , « et il » remit à ce prélat (1) le manuscrit de son *Expli-* » *cation des Maximes des Saints sur la vie inté-* » *rieure*. Cet ouvrage étoit dans l'origine beaucoup » plus étendu qu'il n'a paru dans le livre imprimé ; » il y avoit mis tous les principaux témoignages » de la tradition. Le cardinal de Noailles le trouva » trop long ; par déférence pour lui , Fénélon l'abrégéa ; il le rapporta en cet état au cardinal de » Noailles, qui le relut encore avec lui et l'abbé de » Beaufort , principal grand-vicaire du diocèse de » Paris. Non content de ce premier examen , Fé- » nélon laissa son manuscrit entre les mains du car- » dinal de Noailles. » Il lui écrivit même pour provoquer de sa part l'examen le plus rigoureux. « Rien ne presse, Monseigneur, pour donner au » public l'ouvrage que vous lisez. Vous savez mieux » que personne ce qui m'a engagé à le faire... C'est » de bonne foi que je me suis livré à vous pour » supprimer, retrancher, corriger, ajouter ce que » vous croirez nécessaire. Encore une fois, je ne » presse ni ne retarde ; c'est à vous, Monseigneur, à » décider..... à l'égard du choix d'un homme qui » puisse vous aider dans un si grand travail, vous » savez que je vous ai donné tout pouvoir sur moi » et sur mon ouvrage.

(1) Réponse à la Relation sur le Quiétisme.

« Le cardinal de Noailles garda le manuscrit de » Fénelon environ trois semaines, et le lui rendit, » en lui montrant des coups de crayon qu'il avoit » donnés dans tous les endroits qui lui parurent » devoir être retouchés pour une plus grande pré- » caution ; Fénelon retoucha en sa présence tout » ce qu'il avoit marqué, et il le fit précisément » comme ce prélat l'avoit désiré. Le cardinal de » Noailles, touché de tant de confiance, ne put » s'empêcher de dire peu de jours après au duc de » Chevreuse, qu'il ne trouvoit à M. de Cambrai » qu'un défaut, celui d'être trop docile. »

Fénelon a publié ces faits à la face de toute la France et de toute l'Europe, et le cardinal de Noailles ne les a jamais contredits. « Il a seulement » prétendu ⁽¹⁾ qu'il avoit représenté à Fénelon que » le *projet étoit hardi* ; mais malgré la *hardiesse* » du projet, il en approuva l'exécution, et jugea » le *livre correct et utile*. Il refusa à la vérité de » lui donner son approbation par écrit, mais ce fut » uniquement parce qu'il avoit des mesures à gar- » der avec Bossuet, dont il avoit promis d'approu- » ver le livre. »

Fénelon fit plus encore : « le cardinal de Noailles » désira ⁽²⁾ qu'il montrât son ouvrage à quelque » théologien de l'Ecole, qui fût plus rigoureux que » lui. Fénelon se rendit avec empressement à son » vœu ; il prévint même sa pensée, en lui propo- » sant pour examinateur M. Pirot, docteur de Sor- » bonne, homme aussi savant que judicieux, exa- » minateur habituel de tous les livres et de toutes » les thèses de théologie, le même qui avoit tra- » vaillé sous M. de Harlay, à la censure de madame

(1) Réponse à la Relation sur le Quiétisme.

(2) *Ibid.*

» Guyon, qui avoit été chargé de l'interroger, qui
 » était prévenu pour elle et sa doctrine, qui étoit
 » dévoué depuis long-temps à Bossuet, et qui alors
 » même étoit occupé à examiner l'ouvrage que ce
 » prélat alloit publier.

» L'archevêque de Cambrai se renferma avec
 » M. Pirot, et ils examinèrent ensemble le livre si
 » court des *Maximes des Saints*, en trois séances
 » de quatre ou cinq heures chacune. M. Pirot avoit
 » un manuscrit devant les yeux, et Fénélon en
 » tenoit un autre semblable; ils lisoient ensemble;
 » M. Pirot arrêtoit Fénélon sur les moindres diffi-
 » cultés, et Fénélon changeoit sans peine tout ce
 » qu'il vouloit. M. Pirot finit par déclarer *que ce*
 » *livre étoit tout d'or*; et le cardinal de Noailles
 » écrivit quelques jours après à Fénélon et à M. Tron-
 » son, que M. Pirot étoit charmé de cet examen. »

Nous avons entre les mains un manuscrit de M. Pirot lui-même, qui constate la vérité de tous ces faits.

Fénélon avoit également communiqué son ouvrage à M. Tronson, qui l'avoit examiné avec une attention particulière ⁽¹⁾, avoit fait des observations judicieuses, et persistoit à penser, avec le cardinal de Noailles, *qu'il étoit correct et utile*.

Après tant de précautions, après avoir déféré avec tant de docilité à toutes les observations des hommes les plus vertueux et les plus éclairés du clergé de Paris, Fénélon devoit naturellement se croire à l'abri de toute censure. Il eut au moins le droit de penser et de dire : « Qui est-ce qui ne voit pas ⁽²⁾ la candeur et la simplicité avec la-

(1) Lettre de M. Tronson à l'évêque de Chartres, 24 février 1697. (Manuscrits.)

(2) Réponse à la Relation sur le Quiétisme.

» quelle je ne craignois que de me tromper et d'être
» flatté ? Ne choisissois-je pas tous ceux qui pou-
» voient être le plus en garde contre moi, et me
» redresser si je n'établissois pas assez précisément
» toutes les vérités, et si je ne condamnois pas avec
» assez de précautions toutes les erreurs ? N'étoit-
» ce pas vouloir être uni de sentimens avec M. de
» Meaux, lors même que ses préventions, son pro-
» cédé, et les discours de ses amis m'avoient mis
» hors d'état d'agir de concert avec lui ? Je ne pro-
» posois point à M. l'archevêque de Paris et à
» M. l'évêque de Chartres d'adoucir leurs censures
» contre madame Guyon, ni d'ébranler les trente-
» quatre articles. Je ne voulois point les empêcher
» d'approuver le livre de M. de Meaux ; je vou-
» lois seulement, pour ma conduite particulière,
» prendre les conseils des autres, ne pouvant plus
» demander ceux de M. de Meaux. M. l'archevê-
» que de Paris et M. l'évêque de Chartres n'a-
» voient-ils pas paru persuadés par les raisons de
» mon mémoire ⁽¹⁾, que je pouvois me dispenser
» d'approuver son livre ? Il est vrai que M. de
» Meaux auroit pu aider, par ses lumières, M. l'ar-
» chevêque de Paris et les autres docteurs dans
» l'examen de mon livre ; mais aussi il auroit pu
» les embarrasser par ses préventions. Je n'avois
» que trop éprouvé combien ce prélat étoit pré-
» occupé ; n'y avoit-il au monde que lui seul qui
» fût capable d'examiner mon livre ? M. l'arche-
» vêque de Paris, M. Tronson, M. Piroz, étoient-
» ils si faciles à séduire, eux qui devoient être si
» bien avertis et si précautionnés contre mes pré-
» ventions ? Quand même ils auroient cru avoir
» besoin de quelques secours, n'en pouvoient-ils

(1) Du 2 août 1696.

» trouver ailleurs qu'en M. de Meaux ? manquoit-
» on dans Paris de théologiens capables de dire
» tout ce qui est essentiel au dogme sur la charité
» et sur l'espérance ? ce prélat devoit-il montrer
» tant de vivacité sur ce que je consultois les au-
» tres sans le consulter ? y a-t-il rien de plus libre
» que la confiance ? Ah ! qu'importe que je fisse les
» choses sans lui, pourvu que je ne les fisse pas
» mal ? Supposé même que je me fusse éloigné de
» lui mal à propos, il devoit ménager ma sci-
» blesse, et être ravi que les autres me menassent
» doucement au but. C'est ainsi qu'on est disposé
» quand on se compte pour rien, et qu'on ne re-
» cherche que la vérité et la paix. Tout au con-
» traire, M. de Meaux regarde comme un outrage
» que j'ai voulu lui faire, en consultant les autres
» sans le consulter : ne le considérer pas, c'est rom-
» pre l'unité, c'est faire un scandale, c'est atta-
» quer les censures, c'est éluder les articles, c'est
» défendre madame Guyon. »

Rassuré par toutes les précautions qu'il avoit prises pour donner à l'exposition de ses principes toute l'exactitude qu'on avoit droit de lui demander, Fénélon partit pour Cambrai (1); en partant il prévint le cardinal de Noailles qu'il alloit livrer son ouvrage à l'impression. Ce prélat, loin de s'y opposer, parut seulement désirer « qu'il ne devînt
» public qu'après celui de Bossuet, qu'on étoit alors
» occupé d'imprimer. » Fénélon y consentit avec empressement, et recommanda de la manière la plus formelle, le jour même de son départ, à son ami le duc de Chevreuse, qui s'étoit chargé de veiller à l'impression, de ne le publier que de l'aveu du cardinal de Noailles; par malheur, le duc

(1) Vers le 15 décembre 1696.

de Chevreuse supposa trop légèrement que Bossuet auroit le crédit d'arrêter la publication du livre de Fénelon, si on la différail plus long-temps, il se hâta de prévenir le cardinal de Noailles de cet incident inattendu, et le pria de le dégager de la promesse que Fénelon lui avoit faite. Le cardinal ne crut devoir ni y consentir, ni s'y opposer; il se contenta de répondre au duc de Chevreuse qu'il étoit le maître de faire ce qu'il jugeroit à propos.

V. — Lettre de Bossuet à l'abbé de Maulevrier. (Manusc.)

Il paroît qu'en effet Bossuet avoit été instruit de ce qui se passoit; et il est facile de juger par sa lettre à l'abbé de Maulevrier, qu'il étoit déterminé à attaquer le livre de Fénelon avant même de l'avoir lu. « Je sais, à n'en pouvoir douter, que » M. de Cambrai veut écrire sur la spiritualité.... » *Je suis assuré que cet écrit ne peut que causer un grand scandale....; je ne puis en conscience le supporter, et Dieu m'oblige à faire voir qu'on veut soutenir des livres dont la doctrine est le renversement de la piété.... Je suis assuré qu'il laissera dans le doute ou dans l'obscurité plusieurs articles sur lesquels il me sera aisé de faire voir qu'il falloit s'expliquer indispensablement dans la conjoncture présente; et si cela est, comme il le sera, qui peut me dispenser de faire voir à toute l'Eglise combien cette dissimulation est dangereuse?.... Voilà la vérité à laquelle il faudra que je sacrifie ma vie....* On ne m'évite en cette occasion, après m'avoir témoigné tant de soumission en paroles, que parce qu'on sent que Dieu à qui je me fie, me donnera de la force pour éventer la mine. »

Bossuet avoit également déclaré au curé de Saint-

Sulpice (Lachetardie), « que s'ils venoient à éclater l'un contre l'autre ⁽¹⁾, comme les choses paroissent s'y disposer, cela feroit un grand scandale, qui retomberoit apparemment sur M. de Cambrai. »

On demandera pourquoi Fénélon s'étoit refusé à soumettre son livre à l'examen de Bossuet, ce qui eût été le véritable moyen de prévenir toutes les discussions ultérieures. Fénélon en a donné les raisons : nous les soumettons au jugement des lecteurs.

« J'aurois souhaité ⁽²⁾ pouvoir faire examiner mon livre par M. de Meaux ; mais quelle apparence de lui demander son approbation, pendant que j'étois réduit à lui refuser la mienne ? D'ailleurs, je savois, par des voies certaines, combien il étoit piqué de mon refus, et qu'il éclatoit presque ouvertement. Il disoit à ses amis particuliers : Est-ce là cette soumission que M. de Cambrai m'avoit promise pour rétracter toutes ses erreurs ? »

VI. — Fénélon publie le livre des Maximes des Saints.

Quoi qu'il en soit, le fameux livre de Fénélon, intitulé : *Explication des Maximes des Saints sur la vie intérieure*, fut rendu public, par les soins peut-être trop empressés de ses amis, vers la fin de janvier 1697, et parut avant celui de Bossuet.

Il est assez curieux de connoître la première impression que produisit le livre de Fénélon sur Bossuet, et nous la retrouvons dans une lettre particulière de Bossuet à l'évêque de Chartres, et que l'évêque de Chartres renvoya à M. Tronson.

⁽¹⁾ Manuscrits. — ⁽²⁾ Réponse à la Relation sur le Quiétisme.

VII. — Lettre de Bossuet à l'évêque de Chartres ,
13 février 1699. (Manuscrit.)

« J'ai vu M. de Paris, j'ai vu M. de Cambrai,
» et je n'ai rien appris de nouveau. Le *livre* fait
» grand bruit, et je n'ai pas ouï nommer une per-
» sonne qui l'approuve. Les uns disent qu'il est
» mal écrit; les autres, qu'il y a des choses très-
» hardies; les autres qu'il y en a d'insoutenables;
» les autres, qu'il est écrit avec toute la délica-
» tesse et toute la précaution imaginables, mais
» que le fonds n'en est pas bon; les autres, que
» dans un temps où le faux mystique fait tant de
» mal, il ne falloit écrire que pour le condamner,
» et abandonner le vrai mystique à Dieu; ceux-là
» ajoutent que le vrai est si rare et si peu néces-
» saire, et que le faux est si commun et si dange-
» reux qu'on ne peut trop s'y opposer. Je souhaite
» de tout mon cœur que Dieu mène tout à sa gloire.
» On se pare fort de M. Tronson, et je ne sais si ce
» que vous appelez *sagesse* en lui, n'est pas *un trop*
» *grand ménagement*. »

VIII. — L'opinion publique se prononce contre cet
ouvrage.

L'opinion publique ne tarda pas à se prononcer contre le livre des *Maximes des Saints* avec une véhémence qui dut singulièrement étonner Fénelon. Sa seule consolation dut être le témoignage qu'il pouvoit se rendre de n'avoir rien négligé pour préserver l'exposition de ses sentimens de toute atteinte à la pureté de la doctrine et de la morale.

IX. — Louis XIV en est instruit par Bossuet.

Ce fut alors que Louis XIV fut instruit pour la première fois de la diversité d'opinions qui exis-

toit entre les évêques les plus recommandables de sa Cour (1) ; car tels étoient ces hommes estimables, qu'au milieu même de leurs controverses, ils s'étoient attachés depuis trois ans à en dérober le secret à la connoissance du public et à l'inquiétude du souverain. Mais enfin madame de Maintenon crut ne pouvoir dissimuler plus long-temps l'éclat fâcheux que faisoit dans le clergé le livre des *Maximes des Saints*.

X. — Jugement du chancelier d'Aguesseau sur les opinions et les vues de Fénélon.

Fénélon n'étoit défendu dans le cœur de Louis XIV par aucun sentiment de goût et de préférence ; soit que ce prince « craignît naturellement, comme le » soupçonne le chancelier d'Aguesseau (2), les esprits d'un ordre supérieur, soit qu'une certaine » singularité, et quelque chose d'extraordinaire » (que ce magistrat se plaît à supposer dans le caractère et dans les manières de Fénélon) n'eût pas plu au Roi, dont le goût se portoit de lui-même au simple et à l'uni, soit enfin que Fénélon, voulant paroître se renfermer dans ses fonctions, eût évité, par une politique profonde, de s'insinuer dans la familiarité du Roi, ou qu'il eût désespéré peut-être d'y réussir, il est au moins bien certain que Louis XIV n'a jamais paru le goûter, et qu'il n'eut aucune peine à le sacrifier. »

Avec de pareilles dispositions, la prévention de Louis XIV dut encore s'accroître en voyant Bossuet venir lui demander pardon de ne lui avoir pas révélé

(1) Il paroît que ce fut M. de Pontchartrain qui parla le premier au Roi des rumeurs que le livre de l'archevêque de Cambrai excitoit dans le public.

(2) Mémoires du chancelier d'Aguesseau, tom. XIII, p. 171.

plus tôt le fanatisme de son confrère (1). Louis XIV n'étoit point obligé d'avoir une opinion sur une question de théologie ; mais un prince aussi religieux , aussi déclaré contre toutes les nouveautés , devoit être justement alarmé en voyant un évêque du rang, de l'âge et de la considération de Bossuet , un évêque qu'il regardoit avec raison comme l'oracle de l'Eglise de France , se croire forcé par un devoir sacré de venir dénoncer lui-même celui de ses confrères qu'il avoit paru jusqu'alors le plus affectionner. Louis XIV dut naturellement croire le mal encore plus grand , et Fénelon encore plus coupable qu'on ne le présuinoit.

Il est inutile d'examiner s'il n'eût pas été plus convenable à Bossuet, comme le pensoit Fénelon , de dire simplement au Roi (2) : « Je crois voir dans » le livre de M. de Cambrai des choses où il se » trompe dangereusement , et auxquelles je crois » qu'il n'a pas fait assez d'attention ; mais il attend » des remarques que je lui ai promises. Nous éclair- » cirons avec une amitié cordiale ce qui pourroit » nous diviser , et on ne doit pas craindre qu'il re- » fuse d'avoir égard à mes remarques , si elles sont » bien fondées. Un tel discours auroit rassuré le » Roi , auroit fait taire tous les critiques , auroit » arrêté le scandale , et préparé un éclaircissement » nécessaire à l'édification de l'Eglise. »

Ce fut au moment de cette effervescence , que Fénelon revint à Paris , et il eut lieu de reconnoître qu'elle étoit encore supérieure à l'idée qu'il avoit pu s'en former. Ses amis les plus chers paroissent eux-mêmes accablés sous le poids de la pré-

(1) Réponse à la Relation sur le Quiétisme. Vie de Fénelon. par Ramsay et le marquis de Fénelon.

(2) Réponse à la Relation sur le Quiétisme.

vention générale. Madame de Maintenon peint cette disposition de tous les esprits dans une lettre au cardinal de Noailles (1). « J'ai vu nos amis (M de » Beauvilliers et Fénélon); nous avons été fort embarrassés les uns des autres. M. l'archevêque de » Cambrai me parla un moment en particulier; il » sait le mauvais effet de son livre, et le défend » par des raisons qui me persuadent de plus en plus » que Dieu veut humilier ce grand esprit, qui a » peut-être trop compté sur ses propres lumières. » Il me dit que le père de la Chaise lui avoit rendu » compte d'une conversation qu'il avoit eue avec le » Roi, après laquelle il ne pouvoit se dispenser de » lui parler. Je tombai d'accord de tout; mais par » les dispositions que je vois dans le Roi, M. de » Cambrai aura peu de satisfaction de cet éclaircissement. J'ai parlé aussi un moment à M. le duc » de Beauvilliers, qui me montra sa peine du silence du Roi. J'ai fait ce que j'ai pu pour gagner » qu'on veuille le prévenir; mais on ne veut point, » et cette conversation ne sera pas moins froide que » l'autre. Cette opposition n'a pas été inspirée par » moi, elle est dans le cœur du Roi sur toutes les » nouveautés; je vois bien qu'on me l'imputera; » mais je vous dois la vérité, Monseigneur, et je » vous la dis; du reste, je suis prête à faire mon » devoir dans une occasion si importante. Je n'ai » point vu M. de Meaux, quoique j'aie fait quelque diligence pour cela. J'ai pensé qu'il veut peut-être pouvoir dire qu'il ne m'a point vue pendant » tout ce vacarme : on dit qu'il est grand. »

On a peine à comprendre comment on a pu supposer à Fénélon des vues d'ambition dans l'affaire du quietisme. On a vu que Louis XIV avoit natu-

(1) Du 21 février 1697.

rellement peu de goût pour lui. Ses amis les plus chers et les plus dévoués étoient des hommes paisibles, retirés, étrangers à toutes les intrigues. Tous ses moyens d'ambition, s'il en avoit eu, reposoient sur l'amitié de madame de Maintenon, et madame de Maintenon s'étoit ouvertement déclarée contre ses opinions. Les deux hommes (1) qui influoient le plus sur ses sentimens dans ces sortes de matières, étoient encore plus prévenus qu'elle-même contre les idées de spiritualité de Fénelon. Il est donc bien évident, qu'en s'obstinant à suivre la marche qu'il s'étoit tracée, il alloit directement au but contraire à celui qu'on a voulu lui supposer. Les ennemis mêmes de Fénelon lui accordent un esprit supérieur, et lui attribuent toute l'adresse et toute la souplesse d'un habile courtisan. Comment peuvent-ils, d'après une pareille opinion, lui prêter des fautes de conduite dont l'homme le plus médiocre et le plus étranger à la science de la Cour, n'auroit jamais pu se rendre coupable?

On est fâché de voir un homme aussi grave et aussi judicieux que le chancelier d'Aguesseau paroître adopter avec trop d'indifférence ces imputations indiscretes. Nous avons (tome 1^{er}, page 108) rapporté l'éloge brillant qu'il fait dans les *Mémoires de la vie de son père*, de l'esprit et des talens de Fénelon; mais il le termine en se rendant l'interprète trop docile des adversaires de l'archevêque de Cambrai.

« Un naturel si heureux (2), dit le chancelier » d'Aguesseau en parlant de Fénelon, fut per- » verti comme celui du premier homme par la » voix d'une femme; et ses talens, sa fortune, sa

(1) L'évêque de Chartres et le cardinal de Noailles.

(2) OEuvres du chancelier d'Aguesseau, tom. XIII.

» réputation même, furent sacrifiés, non à l'illu-
» sion des sens, mais à celle de l'esprit. On vit ce
» génie si sublime se borner à devenir le prophète
» des mystiques et l'oracle du quiétisme. Ebloui
» le premier par l'éclat de ses lumières, et éblouis-
» sant ensuite les autres, suppléant au défaut de
» science par la beauté de son esprit, fertile en ima-
» ges spécieuses et séduisantes, plutôt qu'en idées
» claires et précises, voulant toujours paroître phi-
» losophe ou théologien, et n'étant jamais qu'ora-
» teur, caractère qu'il a conservé dans tous les ou-
» vrages qui sont sortis de sa plume jusqu'à la fin
» de sa vie; effrayé des excès de Molinos que son
» cœur détestoit, et que la pureté de ses mœurs ne
» désavouoit pas moins; mais trompé par la pré-
» vention de son esprit, qui avoit saisi fortement
» une fausse idée de perfection, il forma le dessein
» hasardeux de condamner les conséquences, sans
» abandonner le principe, et il osa se donner à lui-
» même la mission de purger le quiétisme de tout
» ce que cette secte avoit d'odieux, de le renfer-
» mer dans ses véritables bornes, de faire le person-
» nage d'interprète, et comme de médiateur entre
» les mystiques et les autres théologiens, d'appren-
» dre aux uns et aux autres la force des mots dont
» ils se servoient, et de se rendre par-là comme ar-
» bitre suprême de la dévotion.

» Est-il vrai que, voyant le Roi se tourner entiè-
» rement du côté de la religion, les personnes les
» plus puissantes à la Cour se conformer, au moins
» en apparence, au goût du souverain, et la dévo-
» tion devenir l'instrument de la fortune, il ait eu
» la pensée de joindre la politique à la mysticité,
» et de former, par les liens secrets d'un langage
» mystérieux, une puissante cabale, à la tête de la-

» quelle il seroit toujours par l'élévation et l'insinuation de son esprit , pour tenir dans sa main les ressorts de la conscience , et devenir le premier mobile de la Cour , ou dès le vivant du Roi même , ou du moins après sa mort , par le crédit du duc de Bourgogne , qui avoit un goût infini pour lui ? c'est le jugement que bien des gens en ont porté , et qu'il faut remettre au souverain scrutateur de l'esprit et du cœur humain : tout ce que l'on en peut dire , est que , si ce jugement ne semble pas téméraire , l'archevêque de Cambrai ne fut pas plus heureux en politique qu'en théologie , puis-que sa doctrine fut condamnée , et sa fortune détruite par les moyens même qu'il avoit pris pour l'élever. »

Madame de Maintenon , bien plus à portée de connoître Fénélon par l'habitude de ses relations avec lui , et par la finesse de son tact et de son esprit , en jugeoit bien autrement que le chancelier d'Aguesseau , dans le temps même où elle étoit le plus prévenue contre lui. « Quant au retour de M. de Cambrai , écrivoit-elle au cardinal de Noailles (1) , il n'y a que Dieu qui puisse le faire. Il croit soutenir la religion en esprit et en vérité ; s'il n'étoit pas trompé , il pourroit revenir par des raisons d'intérêt ; je le crois prévenu de bonne foi : il n'y a donc plus d'espérance. »

On pourroit être étonné de l'espèce de sévérité avec laquelle le chancelier d'Aguesseau juge les pensées les plus secrètes de Fénélon , si ce respectable magistrat n'eût pas révélé lui-même , sans s'en apercevoir , les motifs de cette disposition. Tel est au moins l'avantage que l'on peut recueillir des préventions des hommes sincères et vertueux ; n'étant

(1) 13 juillet 1697

point inspirés par un sentiment d'envie ou d'intérêt, ils ne cherchent point à voiler avec art leurs motifs secrets ; ils les laissent pénétrer avec candeur , et ils offrent par leur sincérité même le moyen de se prémunir contre l'autorité que leur vertu donneroit à leur témoignage. Ce fut uniquement la piété filiale qui dicta au chancelier d'Aguesseau quelques-uns de ces jugemens , dont nous ne craindrions pas d'appeler à son équité naturelle. Il a eu soin de nous y inviter, pour ainsi dire, en déposant dans ses mémoires les griefs que son père croyoit avoir contre le duc de Beauvilliers, ami si déclaré de Fénélon. M. d'Aguesseau père étoit persuadé que M. de Beauvilliers avoit contribué à l'écarter de la place de chancelier de France, et il étoit difficile qu'un fils aussi tendre, et pénétré d'un respect si religieux pour son père, ne conservât pas un peu d'éloignement pour M. de Beauvilliers et ses amis. Ce sentiment , dont le chancelier d'Aguesseau ne se rendoit peut-être pas compte à lui-même, a influé d'une manière plus ou moins sensible sur ce qui a pu lui échapper contre M. de Beauvilliers, Fénélon, l'évêque de Chartres, Saint-Sulpice, et contre tout ce qui tenoit à cette partie de la Cour et du clergé. Il y a d'ailleurs une observation générale à faire sur tous les mémoires écrits à cette époque. Les malheureuses divisions qui existoient au sujet des affaires de la religion, toujours mêlées alors aux affaires du gouvernement, avoient partagé presque tous les hommes de mérite en deux classes : les élèves des Jésuites, et ceux de Port-Royal. Les amis et les ennemis de ces deux écoles, ceux même d'entre eux qui se rendoient mutuellement justice sur tout ce qui appartient à la vertu et à l'honneur, n'étoient pas toujours exempts de cette sorte de

prévention qu'on puise nécessairement à l'école de ses premiers instituteurs. L'éducation du chancelier d'Aguesseau étoit l'ouvrage des amis de Port-Royal, et Fénélon devoit la sienne à Saint-Sulpice, plus attaché aux Jésuites. A cette époque, les principes de l'instruction qu'on avoit reçue dans sa jeunesse, décidoient assez ordinairement l'opinion à laquelle on se conformoit le reste de sa vie sur les questions théologiques ; et malheureusement les opinions sur les personnes prenoient la teinte des opinions sur la doctrine. On est assez disposé à être sévère pour ceux qui ne pensent pas comme nous, et indulgent pour ceux qui professent nos principes (1).

Nous aurons plus d'une occasion de reconnoître la justesse de cette observation dans la suite de l'histoire de Fénélon. Cependant on doit convenir que les nombreuses réclamations qui s'élevèrent dès le premier moment contre son livre des *Maximes des Saints*, ne parurent tenir à aucun esprit de parti. Ses amis les plus chers et les plus *estimables*, ceux même qui pensoient comme lui sur d'autres points,

(1) Si l'expérience ne nous montrait fréquemment combien ce qu'on appelle l'opinion publique est facile à s'exalter sur les questions les moins accessibles à l'intelligence du plus grand nombre des hommes, on pourroit s'étonner encore aujourd'hui de l'espèce de chaleur avec laquelle les courtisans et les gens du monde prirent parti dans une controverse si abstraite et si étrangère à leurs idées habituelles. Il n'y eut pas jusqu'au célèbre La Bruyère qui ne se crût obligé d'écrire sur une question de théologie ; il avoit composé des *Dialogues sur le quiétisme*, qui ne parurent qu'après sa mort, par les soins de l'abbé Dupin. La Bruyère devoit à Bossuet sa place chez M. le prince de Condé ; et une juste admiration, réunie à la reconnaissance, ne lui permettoit pas d'hésiter entre Bossuet et Fénélon.

ne craignirent pas de lui montrer avec sincérité leur chagrin et leur douleur sur une doctrine qui alloit l'exposer aux plus violentes contradictions. Nous avons une lettre de l'abbé Brisacier à Fénélon lui-même, où la vertu, la vérité, la simplicité, le respect, l'amour et la douleur s'expriment dans le langage le plus touchant.

XI. — Lettre de M. Brisacier à Fénélon sur son livre des
Maximes des Saints, 28 février 1697.

« Je ne me console pas, Monseigneur, de tout
 » ce que j'entends dire tous les jours à toutes sortes
 » de gens, de toutes sortes d'états, contre un ou-
 » vrage qui porte votre nom, et qui, dès que j'en
 » sus le titre et le dessein, aussi bien que la ma-
 » nière dont il avoit été rendu public, me jeta sur-
 » le-champ, par l'attachement sincère que je vous
 » ai voué, dans une extrême consternation; pré-
 » voyant bien dès-lors les dangereuses suites où ce
 » livre alloit vous exposer, indépendamment même
 » de l'examen des critiques sur la doctrine qu'il
 » peut contenir. Ma frayeur n'a point été vaine;
 » je vois chaque jour ce que j'avois appréhendé.
 » Comme j'ai passé jusqu'ici pour un de vos plus
 » fidèles serviteurs, et qu'on m'a vu, avant la pu-
 » blication de votre livre, vous défendre de bonne
 » foi sur les soupçons qui se répandoient contre
 » vous, Monseigneur, bien des gens croient être
 » en droit de me demander comment vous avez
 » pu vous résoudre à écrire sur un sujet si délicat,
 » et comment vos plus intimes amis ne vous en
 » ont pas détourné. On prend plaisir à me dire une
 » infinité de choses sur lesquelles j'ai fait moi-
 » même de fâcheuses réflexions; et on me rap-
 » porte de toute part, sans ce que je vois de nos

» yeux, que les prélats les moins suspects de pré-
» occupation contre vous, des ecclésiastiques très-
» sensés, des curés zélés, des docteurs habiles,
» des supérieurs de communautés séculières et
» régulières, des laïques très-recommandables et
» très-intelligens dans les matières spirituelles,
» quelque prévenus qu'ils aient été jusqu'ici en
» votre faveur, ne peuvent s'empêcher de dire ou
» en secret, ou tout haut, que vous avez peu de
» partisans dans cette affaire; comme en effet, il
» est vrai qu'il ne se trouve presque personne qui
» ose vous soutenir ni dans la forme, ni dans le
» fond. Vos meilleurs amis, sans vous le témoi-
» gner, sont désolés de vous voir engagé dans une
» carrière, dont vous ne sauriez sortir avec un
» entier agrément, et où certainement vous n'a-
» vriez nulle obligation d'entrer pour la gloire de
» Dieu, qui en souffrira. Tel est, Monseigneur,
» le jugement anticipé du public, que je recueille,
» malgré moi, de toutes les bouches, à chaque pas
» que je fais. Des gens dignes de foi, qui ont été à
» la Cour, m'assurent qu'on y est aussi révolté
» qu'à Paris, quoiqu'on garde encore quelques
» mesures de respect, en ne s'expliquant qu'à demi
» et avec peu d'éclat. Il est visible qu'il y a peu de
» chemin à faire encore pour éclater tout-à-fait,
» ce qu'on ne pourrait assez déplorer pour toutes
» sortes de raisons, et surtout à cause des grandes
» places que vous occupez dans l'Eglise et dans
» l'Etat.

» Pour moi, Monseigneur, je n'en parle qu'en
» particulier, qu'à quelques amis intimes, dont
» la plupart me préviennent, et qui ont l'honneur
» d'être des vôtres. Ils sont tous aussi alarmés que
» je le suis, et leur juste inquiétude augmente la

» mienne. Vous n'êtes pas un auteur indifférent ,
» Monseigneur , et quand vous le seriez pour les
» autres , vous ne pouvez jamais l'être pour moi ;
» mais par malheur , vous ne le sauriez être pour
» personne , et tout ce qui vous regardera fera
» nécessairement grand bruit. Ce seroit trop pour
» un homme de votre rang d'être le moins du
» monde soupçonné en ce qui regarde les sentimens ;
» que seroit-ce donc s'il arrivoit quelque chose de
» pis ; et pouvez-vous user de trop de précaution
» pour ne vous y pas exposer ? Je vous proteste
» avec respect et avec douleur , Monseigneur , que
» je n'écris ceci ni par aucun entêtement particu-
» lier , ni par l'instigation de qui que ce soit. Per-
» sonne sous le ciel ne sait que j'ai l'honneur de
» vous écrire , ni la manière dont je le fais. Per-
» sonne ne m'a prévenu ; personne ne m'a animé ;
» personne ne croit que je pense à prendre , ni que
» j'ose prendre la liberté que je prends. Je n'ai
» pour confidens que quelques momens de la nuit.
» Je n'ai nul motif que d'épancher sincèrement et
» respectueusement mon cœur dans celui d'un
» prélat estimé par lui-même , et aimé de tout le
» monde , et qui , tout grand qu'il est , a daigné
» jusqu'à présent s'abaisser souvent jusqu'à me
» donner des marques de son amitié que je res-
» pecte autant qu'elle m'honore. Je ne veux nulle-
» ment m'ériger en censeur , ni en juge. Je n'ai
» nul dessein que cette lettre que j'écris à la hâte
» dans les ténèbres , et dont je ne retiens nulle
» copie , soit jamais vue d'autre que de vous seul.
» Ce n'est point un esprit critique qui conduit ma
» main ; c'est un cœur qui vous est parfaitement
» dévoué , et qui gémit chaque jour devant Dieu
» dans l'attente de tout ce qui peut arriver. Il me

» semble que je n'ai rien laissé volontairement
» échapper dans le style , qui blesse le moins du
» monde la profonde vénération que j'ai pour vous ,
» Monseigneur ; si vous en jugez autrement , je
» vous réponds de la droiture de ma volonté , et je
» vous demande pardon de ma faute , si vous en
» trouvez quelqu'une dans la démarche secrète
» de votre très-humble.... »

Nous devons regretter de n'avoir point retrouvé la réponse de Fénélon ; elle devoit peindre la profonde émotion qu'un pareil langage avoit dû lui causer. Il ne pouvoit d'ailleurs se dissimuler que la voix de cet homme vertueux ne fût en ce moment l'interprète trop fidèle de la voix publique.

On répandit en même temps dans le public une lettre du célèbre abbé de Rancé à Bossuet , dont les expressions n'étoient pas , à beaucoup près , aussi convenables et aussi mesurées , et qui parurent très-déplacées dans la bouche d'un religieux , en parlant d'un archevêque aussi recommandable que Fénélon (1).

Un malheur , d'un genre bien différent , mais qui auroit pu affecter vivement tout autre que Fénélon , vint se réunir aux orages qui s'élevoient autour de lui , et qui prenoient chaque jour un caractère plus menaçant. Le feu consuma en quelques heures son palais de Cambrai , tous ses meubles , tous ses livres , tous ses papiers. Il en apprit la nouvelle , non avec une indifférence affectée , mais avec la douceur et la sérénité habituelle de son ame (2). L'abbé de Langeron , instruit de cet

(1) Voyez les *Pièces justificatives* du livre troisième , n° II.

— (2) « Plusieurs savans qui ont eu , comme ce vertueux prélat , le malheur de perdre leurs livres par un accident semblable , n'ont pas supporté cette perte avec le même

événement, courut à Versailles pour en prévenir Fénélon ; il le trouva causant tranquillement avec ses amis ; il crut qu'il ignoroit encore ce malheur , et il voulut le lui apprendre avec une espèce de ménagement. « Je le savois , mon cher abbé , ré- » pondit Fénélon ; il vaut mieux que le feu ait pris » à ma maison qu'à la chaumière d'un pauvre » laboureur , » et il reprit avec la même égalité la conversation interrompue ⁽¹⁾ ; mais ses amis , les amis de la religion , des sciences et des lettres , déplorèrent la perte d'un grand nombre de manuscrits intéressans , qui avoient servi de matériaux à l'éducation de M. le duc de Bourgogne, ou qui avoient été le travail des plus belles années de sa vie.

XII. — Bossuet publie son *Instruction sur les Etats d'oraison*.

Bossuet avoit publié son *Instruction sur les États d'oraison* environ un mois après que le livre de Fénélon eût paru ; il l'avoit appuyé de l'approbation du cardinal de Noailles et de l'évêque de

» courage. Le célèbre Bartholin, dont la bibliothèque fut » brûlée avec tous ses papiers et d'autres manuscrits précieux, » a fait un ouvrage intitulé, *de Bibliothecæ incendio*, où » il déplore son infortune. Antonius Urceus, dit Codrus, » à qui la même disgrâce arriva, pensa, dit-on, en perdre » l'esprit. Il faut plaindre sans les condamner, ces deux » littérateurs ; mais il faut louer Fénélon d'avoir plus de » courage, et de l'avoir exprimé avec une sensibilité si tou- » chante. »

(*Hist. des membres de l'Acad. fr.*, 1787, tom III, p. 333.)

(1) L'auteur des *Mémoires de madame de Maintenon* suppose que Fénélon reçut cette nouvelle le même jour que l'ordre du Roi qui le reléguoit dans son diocèse. Il se trompe, l'incendie du palais de Cambrai arriva au mois de février 1697, et Fénélon ne reçut l'ordre de quitter la Cour qu'au mois d'août suivant.

Chartres, conçue dans les termes les plus magnifiques ; l'ouvrage étoit en effet digne de la réputation de son illustre auteur. Il avoit coûté dix-huit mois de travail à Bossuet, et on doit bien croire qu'un ouvrage, dont Bossuet s'étoit occupé avec tant de persévérance, devoit être, comme il l'étoit en effet, un modèle d'érudition et de sagacité.

Si Fénelon avoit été dans le cas d'observer, pendant les conférences d'Issy, que Bossuet n'avoit qu'une notion assez vague et assez superficielle des questions de spiritualité et des auteurs qui en avoient traité, la lecture de l'*Instruction* de ce prélat *sur les Etats d'oraison* dut lui prouver qu'il n'avoit fallu que dix-huit mois à Bossuet pour se rendre maître de cette science ; il entreprit de la saisir dans son origine et dans ses progrès, dans ses principes et dans ses conséquences ; il sut la soumettre à des règles fixes et certaines, démêler ce qu'elle peut avoir de vrai et de faux, d'utile et de dangereux, se soutenir invariablement dans cette juste mesure, qui lui permettoit de respecter dans les auteurs qui en ont parlé, ce qu'ils ont pu dire d'exact et d'édifiant, d'excuser en quelques-uns l'irrégularité ou l'exagération des expressions en faveur de leurs intentions, et foudroyer impitoyablement tous ceux qui avoient voulu emprunter le masque de la piété pour propager des maximes dangereuses et des conséquences révoltantes. Cet ouvrage est resté parmi les théologiens comme la véritable règle à laquelle on doit s'attacher pour la croyance, et se conformer pour la pratique. D'ailleurs Bossuet y laisse assez d'alimens à la piété sincère et affectueuse, pour se nourrir sans danger de tout ce qui peut élever l'ame au degré de perfection compatible avec la foiblesse humaine, et se

borne à lui interdire ces illusions trompeuses, qui peuvent séduire les imaginations trop vives, ou pervertir les cœurs corrompus.

Il étoit difficile, qu'en traitant toutes ces questions, et surtout en les traitant dans des circonstances où elles avoient excité des inquiétudes fondées, Bossuet pût se dispenser de parler des auteurs, dont les écrits avoient donné lieu à de justes reproches. Il parloit donc des ouvrages de madame Guyon; il en citoit des passages nombreux; il en révéloit les conséquences absurdes et condamnables; mais, en même temps, il évitoit d'accuser ses intentions ou de jeter des soupçons sur sa personne. Il ne faisoit à cet égard que ce qu'avoit fait l'évêque de Chartres quinze mois auparavant. Mais pourquoi Bossuet exigeoit-il de Fénélon ce que l'évêque de Chartres n'avoit pas même jugé convenable de lui demander?

Fénélon, instruit de la chaleur avec laquelle Bossuet s'élevoit contre son livre, en y mêlant des accusations qui tendoient à faire suspecter sa bonne foi et sa délicatesse dans les procédés, crut que son honneur exigeoit d'abord qu'il se justifiât sur des points si faciles à éclaircir, puisqu'il n'étoit question que de faits. Il prit pour y parvenir la voie la plus courte et la plus simple, ce fut de prier madame de Maintenon de vouloir bien l'entendre en présence du cardinal de Noailles. Ce prélat étoit le seul témoin de tous les faits relatifs au livre de Fénélon, puisqu'il ne l'avoit composé, réformé, et fait imprimer que de concert avec lui.

Cette conférence eut lieu à Saint-Cyr ⁽¹⁾, en présence du cardinal de Noailles et du duc de Che-

(1) A la fin de février 1697. Nous en avons le manuscrit original.

vreuse. Mais elle ne servit qu'à embarrasser madame de Maintenon, et à dépitier le cardinal de Noailles. Il ne pouvoit contester aucun des faits sur lesquels Fénélon interpelloit son témoignage; et ces faits rendoient plus sensibles ses variations. D'ailleurs ce prélat, dont la douceur ressembloit un peu à la foiblesse, étoit entraîné par l'ascendant de Bossuet, et embarrassé de justifier sa propre conduite au sujet du livre de Fénélon, depuis qu'il le voyoit si violemment attaqué.

Bossuet avoit d'abord paru se borner à faire rectifier par Fénélon lui-même ce qu'il pouvoit y avoir d'inexact dans le livre des *Maximes des Saints*. C'étoit dans cette disposition qu'il avoit annoncé qu'il donneroit en secret ses remarques à Fénélon comme à son intime ami; mais depuis qu'il se voyoit secondé par l'opinion publique, depuis qu'il se sentoit appuyé du cardinal de Noailles, de l'évêque de Chartres et de madame de Maintenon, il ne dissimuloit plus son intention d'arracher à Fénélon une rétractation absolue.

XIII. — Fénélon soumet au pape le jugement de son livre.

Cependant trois mois s'étoient déjà écoulés, et Bossuet n'avoit point encore communiqué à Fénélon ces *remarques* annoncées et attendues depuis si long-temps. L'archevêque de Cambrai prit alors le parti de soumettre son livre au jugement du Pape par une lettre du 27 avril 1697; mais il ne fit cette démarche qu'avec l'autorisation du Roi ⁽¹⁾, et après avoir fait mettre sous les yeux de ce prince, par le duc de Beauvilliers, le modèle de la lettre qu'il se proposoit d'écrire à Sa Sainteté.

(1) Nous avons la lettre manuscrite qui porte cette autorisation.

Cette démarche, qui paroissoit devoir saisir le saint Siège du jugement de toute l'affaire, n'avoit point ralenti l'activité de Bossuet.

Il semble que Fénélon ayant porté à Rome la décision de tous les points de cette controverse, avec le consentement et l'approbation du Roi; ayant en même temps pris l'engagement formel de se soumettre au jugement qui interviendrait, auroit pu se dispenser de répondre à toutes les interpellations de Bossuet. Il auroit évité par cette méthode, des discussions personnelles, dont on sut profiter pour achever de le perdre entièrement dans l'esprit du Roi et de madame de Maintenon. Il est vraisemblable que par cette conduite circonspecte et mesurée, il seroit parvenu à n'avoir pour adversaire déclaré que Bossuet seul, et à l'isoler du cardinal de Noailles et de l'évêque de Chartres, qui auroient attendu avec respect et en silence le jugement du Pape.

XIV. — Fénélon écrit à Louis XIV.

Mais un désir estimable de conciliation, et la conviction pleine et entière où étoit Fénélon, qu'il lui suffiroit d'expliquer à ses collègues ses véritables sentimens, pour calmer leurs inquiétudes, lui persuadèrent qu'il parviendrait à un but si désirable, en soumettant encore son livre à l'examen des théologiens les plus exacts et les plus éclairés. Ce fut cette disposition qu'il crut devoir communiquer à Louis XIV dans une lettre du 11 mai 1697 (1). « Il y a trois mois et demi, y disoit Fénélon, que » M. de Meaux me fait attendre ses remarques; il » m'avoit fait promettre qu'il ne les montreroit

(1) On trouvera cette lettre aux *Pièces justificatives* du livre troisième, n° III.

» qu'à moi , et tout au plus à MM. de Paris et de
» Chartres. Cependant il les a communiquées à di-
» verses autres personnes : pour moi , je n'ai pu jus-
» qu'ici les obtenir. »

XV. — On renvoie de Saint-Cyr trois religieuses.

Dans le moment même où Fénélon écrivoit cette lettre au Roi , il se passoit une scène à Saint-Cyr , qui dut le confirmer de plus en plus dans l'idée qu'on étoit parvenu à le décréditer entièrement dans l'esprit du Roi et de madame de Maintenon. On renvoya de ce monastère trois des religieuses qu'on soupçonnoit être les plus attachées à ses maximes. Louis XIV, pour manifester hautement son opposition à toutes les nouveautés , se rendit lui-même à Saint-Cyr, et déclara devant toute la communauté assemblée , qu'il ne souffriroit jamais qu'elles rentrassent dans cette maison. Il s'exprima même d'une manière qui montra jusqu'à quel point il étoit prévenu et indisposé contre madame Guyon et ses partisans.

Parmi ces religieuses , étoit madame de la Maisonfort , dont nous avons déjà parlé , et pour qui madame de Maintenon avoit eu long-temps une prédilection si particulière. On lui laissa la liberté de choisir le diocèse où elle préféreroit de se retirer ; elle demanda et obtint d'être placée à Meaux , sous la direction de Bossuet. On a vu qu'elle avoit déjà eu une correspondance assez suivie avec lui. Elle n'eut qu'à se louer , sous tous les rapports , de l'intérêt tendre et paternel , de l'indulgence et du zèle qu'il mit à adoucir ses peines. Nous avons un manuscrit de madame de la Maisonfort , où l'on voit qu'après la mort de Bossuet , Fénélon avoit désiré d'être instruit en détail de toute la conduite

*

de ce prélat en cette circonstance ; et c'est à Fénelon lui-même que madame de la Maisonfort en adresse le récit ; ainsi ce témoignage ne peut pas être suspect. On y voit les détails les plus touchans de la bonté assidue avec laquelle Bossuet s'arrachait à ses études et à ses occupations de tous les genres , pour répandre des consolations dans le cœur d'une simple religieuse malheureuse et affligée. Elle rapporte que Bossuet lui disoit : « C'est la » grande mode de trouver beaucoup d'esprit à » M. de Cambrai ; on a raison ; il brille d'esprit , il » est tout esprit ; il en a bien plus que moi. » Mais ce qu'il y a d'assez remarquable , c'est que dans ses pratiques de piété , et dans la direction de sa conscience , Bossuet ne changea rien absolument à la méthode que Fénelon lui avoit prescrite.

XVI et XVII. — M. de Beauvilliers est menacé de perdre sa place. — Lettre de M. de Beauvilliers à M. Tronson, 15 avril 1697. (Manusc.)

Dans le temps même où on renvoyoit de Saint-Cyr les religieuses soupçonnées d'être trop prévenues pour la doctrine de Fénelon, le plus cher, le plus respectable de ses amis étoit exposé à un violent orage ; la correspondance de madame de Maintenon avec le cardinal de Noailles ne permet pas de douter qu'elle n'eût alors le projet de faire renvoyer M. de Beauvilliers. Une lettre de M. de Beauvilliers à M. Tronson ne laisse aucune incertitude à cet égard. Il lui écrivoit : « On cherche , » Monsieur , à me faire chasser d'ici , et on y par- » viendra si madame de Maintenon continue dans » l'opposition où elle est pour moi. Je ne sens rien » qui la mérite , et je crois que Dieu demande de » moi que je ne sorte point de l'état où il m'a mis ,

» sans avoir fait de ma part ce qui se peut. Je vous
» prie, Monsieur, d'engager M. l'évêque de Char-
» tres, à se trouver au séminaire mercredi 17 de
» ce mois, à quatre heures après midi; je m'y ren-
» drai, et l'entretiendrai une heure à cœur ouvert,
» ou devant vous, ou seul, comme il l'aimera mieux.
» On ne peut être à vous, Monsieur, plus tendre-
» ment, ni plus absolument que j'y suis.

» Le duc DE BEAUVILLIERS.

» *P. S.* Jamais intrigue de Cour n'a été plus éten-
» due, ni plus forte contre un particulier que celle
» qui est contre moi. On ne va pas moins qu'à dire
» qu'il est terrible de voir les princes entre les
» mains des gens d'une religion nouvelle. »

Cette lettre accabla de douleur M. Tronson, moins encore peut-être pour l'intérêt personnel de M. de Beauvilliers, auquel il étoit si tendrement dévoué, que pour celui de la religion même, dont M. de Beauvilliers offroit à la Cour le plus respectable modèle. M. Tronson lui répondit ⁽¹⁾ : « Que
» dans l'état où étoient les choses, et dans les suites
» fâcheuses qui étoient à craindre, s'il ne s'agissoit,
» pour les prévenir, que de condamner les erreurs
» que les évêques avoient condamnées dans les li-
» vres de madame Guyon, qu'il ne croyoit pas que
» ni lui, ni M. l'archevêque de Cambrai en dussent
» faire aucune difficulté; qu'ils ne pouvoient pas
» même, en conscience, refuser de faire cette dé-
» marche, qui paroissoit nécessaire pour guérir les
» soupçons que le public avoit formés. »

M. de Beauvilliers se conforma au sage conseil de M. Tronson, et écrivit à madame de Maintenon

(1) 16 avril 1697. (Manusc.)

une lettre qui se renfermoit absolument dans le sens qui lui étoit tracé (1).

Il ne dépendit pas de M. Tronson que Fénélon ne suivît une marche aussi précautionnée; il lui écrivit en même temps, et dans le même esprit qu'à M. de Beauvilliers (2), et il ajoutoit : « Je » prends trop de part à vos véritables intérêts, » pour ne pas vous proposer le seul moyen qui me » paroît capable de remédier à tous les maux que » l'on craint. M. l'évêque de Chartres a vu votre » lettre (au Pape); quoiqu'il approuve fort votre » soumission au Pape, lui et moi aurions souhaité, » pour l'amitié que nous avons pour vous, et même » cru nécessaire pour le bien de la paix, qu'elle » fût accompagnée d'un désaveu, ou d'une expli- » cation des choses qu'on trouve à redire dans votre » livre. »

XVIII. — Lettre du cardinal de Noailles à Fénélon.

Le cardinal de Noailles étoit toujours porté, par son caractère, aux voies de douceur et de conciliation; d'ailleurs, sa position étoit devenue délicate et difficile. Il avoit approuvé le livre de Fénélon; il l'avoit jugé *correct et utile*; il étoit au moins certain qu'il n'y avoit pas observé les erreurs monstrueuses que Bossuet reprochoit à cet ouvrage, puisqu'après l'avoir lu, l'avoir gardé pendant trois semaines, après avoir indiqué et obtenu tous les changemens qui lui avoient semblé nécessaires, il en avoit autorisé l'impression, en désirant seulement qu'il ne parût qu'après celui de Bossuet : c'est ce qui lui faisoit souhaiter vivement de prévenir le scandale d'une controverse publique. Il écrivoit à Fénélon : « Je ne vous dis pas de vous livrer entièrement à

(1) Manuscrits. — (2) *Idem*.

» M. de Meaux, mais seulement de faire usage de
» *ses remarques*. Je ferai, tant que je pourrai, le
» personnage de médiateur ; mais il faut que vous
» m'aidiez pour cela, et que vous en fassiez plus
» que dans un autre temps, parce que vous n'avez
» pas présentement affaire seulement à M. de
» Meaux, mais au public, mais à une foule incon-
» cevable de docteurs, de prêtres, de religieux et
» de gens de toute espèce de condition. »

Fénélon ne demandoit pas mieux que de se réformer sur les *remarques de Bossuet*, si elles lui paroisoient fondées ; mais Bossuet différoit toujours de les lui communiquer ; il vouloit le forcer à une véritable rétractation.

C'étoit pour y parvenir qu'il avoit proposé au cardinal de Noailles et à l'évêque de Chartres de s'assembler tous les trois pour examiner le livre de Fénélon, en extraire les propositions dignes de censure, et attacher à chacune des propositions les qualifications dont elle étoit susceptible. Ce ne fut que lorsque cet examen et cette espèce de jugement eût été arrêté et conclu entre les trois prélats, dans leurs assemblées particulières, qu'on invita Fénélon à s'y réunir, en leur donnant le nom de *simples conférences* ⁽¹⁾.

Sa position devenoit chaque jour plus difficile. En refusant de se rendre à l'invitation de ses collègues, il achevoit de se perdre dans l'esprit du Roi et de madame de Maintenon. D'un autre côté, il ne pouvoit reconnoître pour juges d'un livre qu'il avoit déjà soumis au jugement du Pape, leur supérieur commun, des collègues à qui ni les lois cano-

(1) Voyez les lettres de Bossuet à son neveu, des 15, 22, 29 avril et 16 mai 1697, tom. XIII des Œuvres de Bossuet. (*Edition de dom Déforis.*)

niques et civiles, ni la discipline ecclésiastique établie en France, ne donnoient aucune juridiction sur lui. Mais au lieu de s'en tenir à cette défense générale, il s'abandonna trop facilement au désir et à l'espérance d'expliquer ou de justifier ce qui pouvoit paroître obscur ou équivoque dans son livre.

XIX. — Lettre de Fénélon à Bossuet.

Il avoit déjà donné, dans sa lettre au Pape, quelques explications sur les principales difficultés qu'on lui avoit opposées. Il avoit écrit à Bossuet lui-même; il lui rappeloit tout ce qui s'étoit passé à l'époque des conférences d'Issy, les raisons de convenance personnelle, qui ne lui avoient pas permis d'approuver son *Instruction sur les Etats d'oraison*, et la loi qu'on lui avoit imposée de faire connoître au public ses véritables sentimens sur les points controversés. Il finissoit sa lettre à Bossuet en ces termes : « Vous » pouvez voir, Monseigneur, que je ne suis capable » ni de duplicité, ni politique timide : quoique je » craigne plus que la mort tout ce qui ressent la » hauteur, j'espère que Dieu ne m'abandonnera » pas, et qu'en gardant les règles d'humilité et de » patience avec celles de fermeté, je ne ferai rien » de foible ni de bas. Jugez par-là de ma sincérité » dans les assurances que je vous donne; c'est à » vous à régler la manière dont nous vivrons en- » semble : celle qui me donnera les moyens de vous » voir, de vous écouter, de vous consulter, et de » vous respecter autant que jamais, est la plus con- » forme à mes souhaits et à mes inclinations. »

XX. — Lettre de l'évêque de Chartres à Fénélon, 18 mai 1697.

Fénélon s'étoit flatté de ramener plus facilement l'évêque de Chartres; il savoit que ce prélat ne

partageoit pas toutes les opinions de Bossuet sur le fond même de cette controverse. Mais l'évêque de Chartres croyoit que Fénélon, en exaltant la charité, avoit trop affoibli l'espérance. Ce fut sur ce point qu'il chercha à rassurer ce prélat par une lettre dont il parut d'abord assez satisfait. Il alla plus loin ; il s'engagea à donner une nouvelle édition de son livre , dans laquelle il ajouteroit des explications encore plus détaillées. Mais l'évêque de Chartres pensoit qu'un désaveu pur et simple , de sa part , étoit nécessaire dans les circonstances. « Les » efforts que j'ai faits , mon cher prélat , écrivoit-il à Fénélon , pour obtenir de vous ce que j'avois » l'honneur de vous dire hier , n'ont point été un » effort de mon envie de vaincre.... Le crédit que » votre livre donne , contre votre intention , au » quiétisme de nos jours , m'effraie et m'afflige plus » que je ne puis vous dire. Les Quiétistes iront plus » loin , malgré vos expressions et vos exceptions les » plus formelles ; ils sauront bien tirer de votre » livre d'étranges conséquences , et celles même » que votre piété a rejetées avec horreur. Si vous » soutenez ce livre par des explications , on le tiendra bon , utile , sain dans la doctrine ; on le réimprimera ; on accusera de peu d'intelligence ou de » mauvaise intention tous ceux qui le condamneront. Ainsi , il aura cours ; les ennemis de la vérité en triompheront ; ils feront par-là des damages infinis. Pardonnez à ma tendresse , elle est » toujours avec mon respect ordinaire , et sans intérêt. »

Cependant l'évêque de Chartres avoit souvent de la peine à se défendre de la candeur avec laquelle Fénélon se prêtoit à toutes les explications qu'on pouvoit désirer de lui. Toutes les fois qu'il discu-

toit avec Fénélon, il revenoit à Fénélon ; mais son extrême prévention contre madame Guyon, et l'ascendant de Bossuet, le replongeoi^{ent} bientôt dans de nouvelles incertitudes.

Fénélon paroissoit encore plus redouter les variations de l'évêque de Chartres que toute la véhémence de Bossuet. On peut juger combien il lui étoit difficile d'arriver à un résultat satisfaisant dans une discussion où il avoit à combattre Bossuet, qui se refusoit à toute explication ; l'évêque de Chartres, qui consentoit à des explications, mais qui ne pouvoit se fixer entièrement sur celles qu'il jugeoit nécessaires ; et le cardinal de Noailles, qui redoutoit par timidité toutes les discussions, et que sa timidité même ramenoit aux discussions, parce qu'il lui étoit impossible de résister à Bossuet. Nous avons la minute originale d'une lettre de Fénélon, qui peut donner une idée de la situation pénible où il se trouvoit au milieu de toutes ces contradictions dans les caractères, souvent plus difficiles à concilier que les contradictions mêmes dans les choses.

XXI. — Lettre de Fénélon à M. Hébert, curé de Versailles.
(Manuscr.)

« Je vous envoie, Monsieur, une lettre que vous
» pouvez montrer à M. l'évêque de Chartres, si
» M. de Beauvilliers et M. Tronson le jugent à pro-
» pos. Je ne puis être en peine que de sa fermeté à
» demeurer dans un même projet. Je l'ai vu si sou-
» vent changer, que je ne peux plus m'arrêter à ses
» propositions. Il n'a tenu qu'à lui, depuis six mois,
» que nous ne fissions dès le premier jour, sans
» scandale, ce qu'il propose maintenant ; et après
» l'avoir souvent proposé, il l'a rejeté toutes les
» fois qu'il a été question de conclure. On ne fait

» que me tâter pour m'entraîner peu à peu, et
» pour m'engager vers les autres, sans engager ja-
» mais les autres vers moi. D'ailleurs, je ne con-
» nois plus M. de Chartres : il n'hésite jamais, il
» ne doute de rien ; il ne défère plus à ses anciens
» amis, qui avoient autrefois toute sa confiance. Il
» me paroît réservé, mystérieux, livré à des con-
» seils qui l'aigrissent, qui le remplissent de dé-
» fiance, et qui lui font rejeter tous les tempéra-
» mens raisonnables, afin qu'il me jette dans les
» dernières extrémités. S'il vouloit bien prendre
» M. Tronson pour notre véritable et secret mé-
» diateur, nous ne serions bientôt, lui et moi, qu'un
» cœur et une ame. Pour mon cœur, il est encore
» tout entier à son égard, et je me sentirois dès de-
» main plus tendre et plus ouvert pour lui que je
» ne l'ai jamais été. Pour M. de Meaux, je ne sau-
» rois m'y fier : il n'y auroit à le faire ni bienséance,
» ni sûreté ; mais je n'ai aucun fiel, et, le lende-
» main que l'affaire seroit finie, je ferois toutes les
» avances les plus honnêtes pour bien vivre avec
» lui, et pour édifier le public. »

XXII. — Lettre de Fénelon au cardinal de Noailles.

(Manusc.)

Bossuet, à peu près assuré du concours de l'évê-
que de Chartres, ne se pressoit point d'envoyer à
Fénelon ces *remarques* promises depuis si long-
temps. Il savoit qu'elles devoient entrer dans l'exa-
men que l'on devoit faire du livre des *Maximes*, et
que le cardinal de Noailles, M. Tronson et M. Pirot
seroient seuls admis à cet examen. Car Fénelon
avoit établi pour première condition l'exclusion de
Bossuet. « Le cardinal de Noailles et le Roi lui-
même avoient paru en sentir la justice et la con-

» vengeance. Elle ne venoit pas , ajoutoit Fénélon ,
» d'aucun ressentiment , mais de la fâcheuse néces-
» sité où il l'avoit réduit de n'avoir plus rien à trai-
» ter avec lui, après la conduite qu'il avoit tenue à
» son égard depuis plusieurs années. »

Mais Bossuet , comme on l'a vu , avoit trouvé le moyen de se rendre maître de cet examen malgré Fénélon. « Il avoit d'abord annoncé qu'il ne com-
» muniqueroit *ses remarques* qu'à Fénélon *comme à*
» *un ami* ; ensuite, il ajouta qu'il les montreroit au
» cardinal de Noailles et à l'évêque de Chartres ;
» et il se servit de ce prétexte pour former insen-
» siblement ces assemblées (dont nous avons parlé),
» que le cardinal crut devoir laisser tenir pour avoir
» égard à la nécessité du temps , et qui finirent par
» donner une étrange scène au public. »

Il en résulta que Fénélon , qui devoit d'abord avoir seul connoissance des *remarques* de Bossuet , fut le seul à qui il n'en donna point de communication, et que celui que Fénélon avoit exclus de l'examen de son livre, l'en avoit lui-même exclus.

Mais lorsque Bossuet eut observé que cette forme de prononcer sur la doctrine, pouvoit blesser tout le corps épiscopal, il proposa d'inviter Fénélon à assister lui-même à ces assemblées, auxquelles on affecta de donner le nom de *conférences*. Mais ce ne fut, comme on le voit par sa correspondance avec son neveu ⁽¹⁾, que lorsque les *trois prélats* eurent *arrêté* leur jugement sur les *propositions* dignes de *censure*, sur les *qualifications précises* qu'elles devoient recevoir, et sur la *satisfaction* que Fénélon devoit à *l'Eglise* par une *rétractation* formelle. Il est donc assez sensible que Fénélon n'a-

(1) Voyez tome XIII, édition des *OEuvres* de Bossuet, de dom Déforis.

voit été invité à ces conférences, que pour être interrogé sur son livre par des prélats dont l'opinion étoit déjà *arrêtée* ; qui n'avoient aucune juridiction sur lui, et qui prétendoient le soumettre à leur *censure*. On ne peut en effet en douter, en lisant le mémoire que Bossuet remit au cardinal de Noailles pour être communiqué à Fénélon. Nous avons la copie originale de ce mémoire, avec des additions et des corrections de la main de Bossuet. Il faut convenir, en le lisant, qu'il n'étoit pas propre à disposer Fénélon à reconnoître Bossuet pour son juge, quand même il y eût été aussi porté qu'il en étoit éloigné.

Bossuet y articuloit en termes formels (1), « que
» les trois prélats étoient indispensablement obligés
» de parler, à moins de vouloir que toute l'Eglise
» ne leur imputât cette *mauvaise doctrine* (celle du
» livre de Fénélon), et de se déclarer *prévarica-*
» *teurs de leur ministère* ; que sans cela, ils seroient
» exposés à être enveloppés dans la condamnation
» d'un livre *qui a scandalisé toute l'Eglise.....* Que
» c'est par cette raison qu'ils ont rédigé par écrit les
» propositions qu'ils ont jugées *dignes de censure*.
» (Bossuet les portoit à quarante-huit, et il les re-
» présentoit en grande partie *comme autant d'er-*
» *reurs dans la foi* ; et un très-grand nombre d'au-
» tres *comme contraires à la foi, induisant tout le*
» *quiétisme, des choses abominables, des consé-*
» *quences affreuses*, désavouées à la vérité par
» l'auteur, *mais dont il posoit le principe* : qu'on ne
» pouvoit donc *pallier une doctrine mauvaise par*
» *elle-même, odieuse, inexcusable, et qui faisoit*
» *horreur.*) Il finissoit par accuser Fénélon, d'avoir
» *supposé, tronqué, altéré*, probablement sans mau-

(1) Mémoire de Bossuet contre le livre de Fénélon.

» vais dessein , et pris à contre-sens plus de dix ou
 » douze passages de saint François de Sales, et il
 » concluoit que tout le livre des *Maximes* n'étoit ,
 » depuis le commencement jusqu'à la fin , qu'une
 » apologie cachée du quiétisme (1). »

Toutes les protestations de tendresse que Bossuet mêloit à ce langage si véhément , achevèrent d'aigrir Fénélon , parce qu'il croyoit y apercevoir un défaut de sincérité , dont la franchise de son caractère s'indignoit. « Il nous est dur , disoit Bossuet (2) ,
 » de parler ainsi du *cher auteur* à lui-même , d'un
 » ami si accoutumé à entendre ma voix , comme
 » j'étois de ma part si accoutumé à entendre la
 » sienne. Dieu , sous les yeux de qui j'écris , sait avec
 » quel gémissment je lui ai porté ma triste plainte
 » sur ce qu'un ami de tant d'années me juge indigne
 » de traiter avec lui , moi qui n'ai jamais élevé ma
 » voix contre lui d'un demi-ton seulement..... J'im-
 » pute seulement à mes péchés l'éloignement qu'un
 » tel ami a marqué de moi ; un ami de toute la vie ,
 » un cher auteur , Dieu le sait , que je porte dans
 » mes entrailles. »

Quant au refus d'admettre les explications que Fénélon prétendoit donner , Bossuet disoit (3) qu'elles n'étoient pas recevables , parce qu'elles n'étoient pas sincères.

XXIII. — Fénélon refuse de conférer avec Bossuet.

Fénélon a fait connoître lui-même les motifs qui ne lui avoient pas permis d'accepter les conférences proposées par Bossuet.

« Ces conférences (4) auroient renversé le projet

(1) Voyez les *Pièces justificatives* du livre troisième , n° IV.

(2) Mémoire de Bossuet contre le livre de Fénélon.

(3) *Ibid.*

(4) Réponse à la Relation sur le quiétisme.

» d'examen arrêté avec le cardinal de Noailles, et
» dont le Roi avoit agréé le plan; elles l'auroient
» rejeté entre les mains de M. de Meaux, qui joi-
» gnoit à toutes ses anciennes préventions une nou-
» velle hauteur depuis les éclats qui étoient arrivés.
» D'ailleurs, observoit Fénélon, s'agissoit-il de con-
» férences où M. de Meaux se fût borné à me pro-
» poser douteusement ses difficultés, en se méfiant
» des pensées contre mon livre? Non : il déclaroit
» dès-lors, et il l'a déclaré encore plus solennelle-
» ment depuis⁽¹⁾, que lui et ses collègues *ne met-*
» *toient point en question la fausseté de la doctrine*
» (de Fénélon), *qu'ils la tenoient déterminément*
» *mauvaise et insoutenable*; qu'ainsi, supposé qu'il
» persistât invinciblement à *ne vouloir pas se dé-*
» *dire, il n'y avoit de salut pour eux qu'à déclarer*
» leur sentiment à toute la terre. »

« Rien n'est plus clair que ces paroles, observoit
» Fénélon⁽²⁾, il ne vouloit m'attirer dans l'assem-
» blée que *pour décider, pour parler au nom de*
» *l'Eglise, pour me faire dédire*. Quoi! ne pouvoit-
» il pas craindre de se tromper en me condamnant?
» Non. *On ne mettoit pas en question que je ne*
» *fusse dans l'erreur, et que je ne dusse me dédire*.
» Devois-je tenter ces conférences, ou plutôt subir
» la correction de ce tribunal? Dans la situation où
» j'étois, me convenoit-il d'aller faire une scène
» sujette à diverses explications, sur lesquelles M. de
» Meaux auroit été cru? S'il a cité si mal les pas-
» sages de mes écrits imprimés, qui sont sous les
» yeux du public; s'il a expliqué tant de fois mes
» paroles dans un sens si contraire au mien; s'il n'a
» pu se modérer dans des écrits qui devoient être

(1) Relation sur le quiétisme, par Bossuet.

(2) Réponse à la Relation sur le quiétisme.

» lus de toute l'Eglise , que n'auroit-il pas fait dans
» ces conférences particulières , où il auroit pu s'a-
» bandonner librement à sa vivacité et à sa pré-
» vention ? »

Fénélon ne pouvoit pas être soupçonné d'éluder des conférences par crainte , par embarras , par défaut de talens , de moyens ou de génie pour la discussion. Il a bien su prouver , par toutes les défenses qu'il a publiées dans le cours de ce grand procès , *que des conférences ne devoient pas l'embarrasser*. C'est lui-même qui en a fait l'observation , et il avoit acquis le droit de s'exprimer avec cette noble confiance.

Mais on étoit parvenu à persuader à madame de Maintenon qu'il étoit indispensable que Bossuet assistât à ces conférences , et elle en donnoit à madame de la Maisonfort , avant son expulsion de Saint-Cyr , une raison assez honorable pour Fénélon. « Admettre M. de Paris et M. de Chartres à ces » conférences , disoit-elle , et en exclure M. de » Meaux , c'est ne rien faire ; parce que , quand il » arriveroit que M. de Cambrai amenât les deux » premiers à son sentiment , on en concluroit que » c'est par la supériorité de son génie : au lieu que , » si M. de Meaux se rangeoit du côté de M. de » Cambrai , on ne douteroit plus que ce prélat n'eût » la vérité pour lui , M. de Meaux étant le plus grand » théologien qu'il y eût , et M. de Cambrai le plus » bel esprit. »

« Mais , disoit Bossuet , pourquoi M. de Cambrai » veut-il me séparer de l'archevêque de Paris et de » l'évêque de Chartres , qu'il consent à prendre » pour examinateurs ? Pourquoi ? répliquoit Fénélon ⁽¹⁾ ; parce qu'ils ne veulent pas , comme M. de

(1) Réponse à la Relation sur le quiétisme.

» Meaux, m'arracher une rétractation sous un titre
» plus spécieux ; parce qu'ils ne m'ont point tendu
» de pièges pour me réduire à approuver leurs
» livres ; parce qu'il ne me revient point qu'ils
» parlent de moi à leurs amis comme d'un *fana-*
» *tique*, comme d'un esprit malade qu'on veut gué-
» rir ; parce que, loin d'être blessés de mon refus
» pour l'approbation du livre de M. de Meaux, ils
» ont cru mes raisons concluantes pour ne le pas
» approuver. »

Cependant Fénélon faisoit observer au cardinal de Noailles « qu'il n'y avoit point de particulier à
» qui on refusât la liberté de s'expliquer, et qu'il
» étoit étonnant qu'on la refusât à un évêque ; qu'on
» auroit dû au contraire l'y inviter, l'en prier, au
» lieu de s'y opposer : » et il rappelle à ce sujet un
trait remarquable. « *Pallavicini*, dit-il, a écrit
» dans son *Histoire du Concile de Trente*, que le
» cardinal *Cajetan* fut universellement blâmé à
» Rome de n'avoir pas voulu recevoir l'*Explication*
» de *Luther*, et de lui avoir demandé une *rétracta-*
» *tion*. Quand même je serois aussi hérétique que
» je suis catholique zélé pour la foi, on devroit en
» conscience supporter une mauvaise honte, et se
» contenter d'une explication. »

Le cardinal de Noailles et l'évêque de Chartres paroissoient sentir la force de toutes ces considérations ; ils en étoient quelquefois ébranlés ; mais ils étoient bientôt forcés de fléchir sous l'ascendant de Bossuet, qui leur disoit avec véhémence : « (1) Pre-
» nez le parti qu'il vous plaira, je vous déclare que
» j'élèverai ma voix jusqu'au ciel contre des erreurs
» que vous ne pouvez plus ignorer. J'en porterai
» mes plaintes jusqu'à Rome et par toute la terre,

(1) Relation du quiétisme, par l'abbé Phéliepeaux.

» et il ne sera pas dit que la cause de Dieu sera
 » ainsi lâchement abandonnée ; fussé-je seul , j'en-
 » treprendrai la chose... »

XXIV. — Fénelon consent à conférer avec Bossuet, a certaines conditions

Fénelon voulut donner au cardinal de Noailles et à l'évêque de Chartres une preuve de sa déférence pour eux , en portant la condescendance aussi loin qu'elle pouvoit aller. Il consentit à conférer avec Bossuet ; mais il exigea trois conditions , dans la seule vue d'éviter une scène confuse que chacun rapporteroit selon ses préventions.

« 1^o Qu'il y auroit ⁽¹⁾ des évêques et des théologiens présens.

» 2^o Qu'on parleroit tour-à-tour , et qu'on écriroit sur-le-champ les demandes et les réponses.

» 3^o Que Bossuet ne se serviroit point du prétexte de ces conférences sur les points de doctrine , pour se rendre examinateur du texte du livre des *Maximes*, et que cet examen demeureroit suivant le premier projet entre l'archevêque de Paris , M. Tronson et M. Pirot. »

Dès que Fénelon eut proposé ces conditions , on lui répondit qu'elles rendoient , selon les vues de M. de Meaux , les conférences inutiles , et tout fut irrévocablement rompu.

XXV. — Il demande la permission d'aller à Rome.

Fénelon prit alors le parti d'écrire au Roi ⁽²⁾
 « que n'ayant pu savoir précisément ce qu'il y avoit
 » à reprendre dans son livre , que bien des théologiens approuvoient , quoiqu'ils n'osassent s'en ex-

⁽¹⁾ Réponse à la Relation sur le quiétisme.

⁽²⁾ Manuscrit de Pirot.

» pliquer, il ne pouvoit faire de rétractation ni obli-
 » que, ni positive; la première ne lui convenant en
 » aucune manière, et ne se sentant coupable d'au-
 » cune erreur, ce que supposeroit la seconde. Il
 » osoit supplier Sa Majesté de lui permettre d'aller
 » lui-même à Rome pour défendre son livre, pro-
 » mettant de n'y voir personne que le Pape, et
 » ceux que Sa Sainteté jugeroit à propos de nommer
 » pour l'examiner; de ne se mêler d'aucune autre
 » affaire; d'y vivre encore plus retiré qu'il ne fai-
 » soit à Versailles, et d'en revenir dès le moment
 » où le Pape auroit prononcé, soumis à son juge-
 » ment, justifié ou détrompé, et toujours catho-
 » lique; que dans tous les cas, il se trouveroit alors
 » en état de détromper lui-même les théologiens
 » cachés qui recevoient la doctrine de son livre, en
 » supposant que le Pape prononçât qu'il s'étoit
 » trompé. »

Quatre jours après (le 29 juillet 1697), Fénélon écrivit à madame de Maintenon pour la prier d'appuyer sa demande auprès du Roi. Il paroît qu'il étoit réduit à la nécessité de lui écrire, parce qu'il n'avoit plus la liberté d'arriver jusqu'à elle ⁽¹⁾. On doit croire qu'en se refusant à voir Fénélon, elle cédoit malgré elle à un sentiment de ménagement et de délicatesse. Il lui auroit été sans doute trop pénible de se trouver en présence d'un homme qu'elle avoit tant affectionné, dans un moment où elle savoit que sa disgrâce étoit décidée, et qu'elle ne devoit plus le revoir.

(1) On trouvera cette lettre aux *Pièces justificatives* du livre troisième, n° V.

XXVI. — Fénélon est renvoyé de la Cour.

Ce fut le jeudi 1^{er} août 1697 que Louis XIV écrivoit à Fénélon « qu'il ne jugeoit point à propos » de lui permettre d'aller à Rome; qu'il lui enjoignoit au contraire de se rendre dans son diocèse, » et lui défendoit d'en sortir; qu'il pouvoit envoyer » à Rome ses défenses pour la justification de son » livre. » Le même ordre lui prescrivait de ne s'arrêter à Paris, en se rendant à Cambrai, que le temps nécessaire pour expédier les affaires qu'il pouvoit y avoir.

Au moment même où Fénélon reçut les ordres du Roi, il écrivit à madame de Maintenon la lettre suivante. Nous la transcrivons sur la minute originale, qui est entièrement de sa main.

XXVII. — Lettre de Fénélon à madame de Maintenon,
1^{er} août 1697 (Manuscrits.)

A Versailles, ce 1^{er} août.

« Je partirai d'ici, Madame, demain vendredi, » pour obéir au Roi. Je ne passerois point à Paris, » si je n'étois dans l'embarras de trouver un homme » propre pour aller à Rome, et qui veuille bien » faire ce voyage. Je retourne à Cambrai avec un » cœur plein de soumission; de zèle, de reconnois- » sance et d'attachement sans bornes pour le Roi. » Ma plus grande douleur est de l'avoir fatigué et » de lui déplaire. Je ne cesserai aucun jour de ma » vie de prier Dieu qu'il le comble de ses grâces. » Je consens à être écrasé de plus en plus. L'unique » chose que je demande à Sa Majesté, c'est que le » diocèse de Cambrai, qui est innocent, ne souffre » pas des fautes qu'on m'impute. Je ne demande » de protection que pour l'Eglise, et je borne même

» cette protection à n'être point troublé dans le pen
» de bonnes œuvres que ma situation présente me
» permet de faire pour remplir les devoirs de pas-
» teur.

» Il ne me reste, Madame, qu'à vous demander
» pardon de toutes les peines que je vous ai causées.
» Dieu sait combien je les ressens; je ne cesserai
» point de le prier, afin qu'il remplisse lui seul tout
» votre cœur. Je serai toute ma vie aussi pénétré
» de vos anciennes bontés, que si je ne les avois point
» perdues; et mon attachement respectueux pour
» vous, Madame, ne diminuera jamais. »

En lisant cette lettre, dont chaque ligne respire un sentiment si doux et si tendre de calme, de courage et de résignation, on se représente facilement l'effet qu'elle dut produire sur madame de Maintenon. Cette lettre, en lui rappelant tous ses anciens sentimens pour Fénélon, ne lui permettoit pas de se dissimuler toute la part qu'elle avoit à ses disgrâces actuelles. Il étoit difficile qu'elle n'accordât pas de l'intérêt et de l'estime à un homme, dont le tort le plus grave, au moins dans l'origine, provenoit d'une excessive délicatesse en amitié, et qui consentoit à sacrifier tous les honneurs et toutes les espérances de la plus brillante fortune à un procédé fidèle et généreux, ou plutôt à des motifs de conscience qu'il s'exagéroit trop à lui-même. On ne peut douter en effet, que cette lettre n'ait laissé pendant long-temps une impression profonde de tristesse dans l'âme de madame de Maintenon. Elle nous apprend ⁽¹⁾ que sa santé en fut affectée, et qu'elle n'en dissimula pas la cause à Louis XIV. Ce prince en parut d'abord blessé; mais il ne put s'empêcher de lui dire, en voyant son affliction : « Eh bien,

(1) Entretiens de madame de Maintenon.

» Madame, il faudra donc que nous vous voyions
 » mourir pour cette affaire-là? »

Dès le 26 juillet six jours avant l'exil de Fénelon, Louis XIV avoit écrit de sa propre main, au pape Innocent XII, une lettre rédigée par Bossuet. Le Roi dénonçoit au Pape *le livre de l'archevêque de Cambrai, comme très-mauvais et très-dangereux; comme déjà réprouvé par des évêques et un grand nombre de docteurs et de savans religieux; il ajoutoit que les explications offertes par l'archevêque de Cambrai n'étoient pas soutenables; et finissoit par assurer le Pape qu'il emploieroit toute son autorité pour faire exécuter la décision du saint Siège.*

Le 6 août 1697, les trois prélats (le cardinal de Noailles, Bossuet et l'évêque de Chartres) signèrent *une déclaration de leurs sentimens sur le livre des Maximes des Saints*, et la remirent le lendemain 7 août, avec l'autorisation du Roi, entre les mains de M. Delphini, nonce du Pape.

Cette déclaration, qui avoit été extrêmement adoucie par le cardinal de Noailles et l'évêque de Chartres, s'exprimoit en général avec toutes les formes de la décence et de la modération. On est seulement fâché d'y retrouver, parmi les propositions dénoncées, *celle du trouble involontaire de Jésus-Christ* (1), proposition qui n'appartenoit pas véritablement au livre de Fénelon, qui n'y avoit été insérée en son absence que par une méprise de l'imprimeur; proposition que Fénelon désavouoit hautement, qu'il censuroit avec la même sincérité que les trois évêques, et qu'il ne paroissoit ni juste

(1) *La partie inférieure (de Jésus-Christ) ne communiquoit à la supérieure ni son trouble involontaire, ni ses défaillances sensibles.* (Prop. 13, condamnée par le bref d'Innocent XII.)

ni convenable de reproduire parmi les chefs d'accusation qu'on dirigeoit contre lui.

Fénélon ne s'étoit arrêté que vingt-quatre heures à Paris, comme il l'avoit annoncé à madame de Maintenon. Au moment d'en partir pour se rendre à Cambrai, il jeta un regard d'intérêt et d'attendrissement sur Saint-Sulpice, qu'il ne devoit plus revoir, et où il avoit passé les années les plus heureuses et les plus paisibles de sa jeunesse. Un sentiment délicat lui défendit de s'y montrer; il craignit d'entraîner dans sa disgrâce le supérieur de cette utile et respectable société. Ce fut par le même motif qu'il évita, pendant toute l'instruction de son procès à Rome, d'entretenir aucune correspondance avec M. Tronson. Voici la lettre qu'il lui écrivit le jour même qu'il partit pour Cambrai.

XXVIII. — Lettre de Fénélon à M. Tronson, 2 août 1697.
(Manusc.)

« Je m'abstiens, Monsieur, de vous aller embrasser pour ne vous commettre en rien. Je vous révère et vous aime trop, pour ne pas ménager vos intérêts et ceux de votre communauté plus que les miens. On ne se contente pas d'attaquer mon livre, on n'oublie rien pour noircir ma personne. M. l'archevêque de Paris, qui témoignoît avoir de si bonnes intentions, parle comme M. de Meaux, et assure qu'il travaille inutilement depuis quatre ans..... (1) de mes erreurs, et que j'en ai eu de beaucoup plus grandes que mon livre. On laisse entendre que ce fond d'anciennes erreurs que je cache sous des termes adoucis, est ce qui oblige les évêques à me tenir une rigueur

(1) Il y a un mot d'oublié dans la lettre manuscrite de Fénélon, c'est sans doute : *à me désuader*.

» qu'on ne tiendrait pas à un autre , pour m'obliger
» à me rétracter, et pour rejeter toute explication.
» Je sais même que M. de Paris entre dans cette
» accusation, et qu'il doit écrire au Pape, de con-
» cert avec MM. de Meaux et de Chartres, qu'ils
» sont obligés en conscience de m'accuser devant
» lui comme un homme qu'ils connoissent depuis
» plusieurs années dans toutes les erreurs du quié-
» tisme. Vous savez, Monsieur, que j'ai déposé entre
» vos mains mes écrits originaux du temps où l'on
» prétend que j'étois si égaré; je n'y ai rien changé
» depuis. S'ils ne vous paroissent pas suffisans pour me
» justifier, ayez la bonté de me faire savoir ce que
» vous trouvez qui y manque. Les extraits de saint
» Clément et de Cassien donnèrent ces préventions
» à M. de Meaux, qui n'avoit jusqu'à ce temps-là
» jamais rien lu de saint François de Sales, ni des
» autres auteurs de ce genre. Tout lui étoit nou-
» veau; tout le scandalisoit; les passages que je ci-
» tois, et qui sont excessifs dans saint Clément et
» dans Cassien, lui paroissoient ma doctrine, quoi-
» que j'eusse dit en les citant qu'il falloit en rabattre
» beaucoup selon les mystiques raisonnables. Voilà,
» Monsieur, la principale affaire du temps présent.
» M. de Meaux dit que mon livre n'est pas con-
» forme à mes explications, et que mes vrais senti-
» mens sont encore bien plus mauvais que ceux que
» j'ai exprimés dans mon livre. Ce que je souhaite-
» rois, si cela ne vous commet point, c'est que
» vous eussiez la bonté de rendre à M. l'évêque de
» Chartres un témoignage précis sur les faits. Je
» m'en vais à Cambrai, d'où j'écirai à Rome. Je
» répandrai ma lettre pastorale, et j'écirai peut-
» être une lettre douce et simple à M. de Meaux
» pour éclaircir les choses de procédé et de doc-

» trine , dans lesquelles il me représente comme un
 » *fanatique et un hypocrite*. Priez Dieu pour moi ,
 » Monsieur, j'en ai grand besoin dans mes souffran-
 » ces , et aimez toujours un homme plein de ten-
 » dresse , de confiance , de reconnoissance et de vé-
 » nération pour vous. »

C'est en ce moment qu'on voit s'établir entre deux grands évêques cette trop mémorable controverse, dont le chancelier d'Aguesseau nous donne une juste idée par un parallèle aussi ingénieux qu'intéressant.

XXIX. — Parallèle de Bossuet et de Fénélon par le chancelier d'Aguesseau.

« On vit donc entrer en lice deux adversaires illustres, plutôt égaux que semblables ⁽¹⁾ : l'un consommé depuis long-temps dans la science de l'Eglise, couvert des lauriers qu'il avoit remportés, en combattant pour elle contre les hérétiques; athlète infatigable, que son âge et ses victoires auroient pu dispenser de s'engager dans un nouveau combat, mais dont l'esprit encore vigoureux et supérieur au poids des années, conservoit dans sa vieillesse une grande partie de ce feu qu'il avoit eu dans sa jeunesse : l'autre, plus jeune et dans la force de l'âge, moins connu par ses écrits, néanmoins célèbre par la réputation de son éloquence et de la hauteur de son génie, nourri et exercé depuis long-temps dans la matière qui faisoit le sujet du combat, possédant parfaitement la langue des mystiques, capable de tout entendre, de tout expliquer, et de rendre plausible tout ce qu'il expliquoit : tous deux long-temps amis, avant que d'être devenus également rivaux; tous

(1) OEuvres du chancelier d'Aguesseau, tome XIII, p. 176.

» deux recommandables par l'innocence de leurs
 » mœurs, également aimables par la douceur de
 » leur commerce, ornemens de l'Eglise, de la Cour,
 » de l'humanité même; mais l'un respecté comme
 » un soleil couchant dont les rayons alloient s'étein-
 » dre avec majesté; l'autre regardé comme un so-
 » leil levant qui rempliroit un jour toute la terre de
 » ses lumières, s'il pouvoit sortir de cette espèce
 » d'éclipse dans laquelle il s'étoit malheureusement
 » engagé. On vit couler de ces plumes fécondes une
 » foule d'écrits qui divertirent le public, et affli-
 » gèrent l'Eglise par la division de deux hommes
 » dont l'union lui auroit été aussi glorieuse qu'utile,
 » s'ils avoient su tourner contre ses ennemis les ar-
 » mes qu'ils employoient l'un contre l'autre. »

XXX. — Douleur du duc de Bourgogne.

Aussitôt que le duc de Bourgogne fut instruit de
 l'exil de son précepteur, il courut se jeter aux pieds
 du Roi son grand-père, et dans la tendre émotion
 d'un cœur jeune, sensible et vertueux, il offrit pour
 garant de la doctrine du maître, la pureté des maxi-
 mes que le disciple avoit puisées à son école.
 Louis XIV fut touché de ce dévouement naïf et
 généreux; mais, toujours conduit par ce sentiment
 du vrai et du juste qui le caractérisoit, il lui ré-
 pondit : « Mon fils, je ne suis pas maître de faire
 » de ceci une affaire de faveur; il s'agit de la pu-
 » reté de la foi, et M. de Meaux en sait plus sur
 » cette partie que vous et moi. » Cependant, mal-
 gré toute la prévention qu'on étoit parvenu à lui
 inspirer, il voulut bien accorder aux larmes du
 duc de Bourgogne, que Fénélon conservât le titre
 de précepteur des princes ses petits-fils.

XXXI. — Noble procédé du duc de Beauvilliers.

Tous les amis de Fénélon lui restèrent attachés dans sa disgrâce, et on vit alors à Versailles un spectacle dont les Cours sont rarement témoins : la vertu proscrite et malheureuse défendue, jusqu'au pied du trône, par l'amitié fidèle et courageuse. Nulle considération de crainte ou de faveur ne put arracher au duc de Beauvilliers le désaveu des nobles sentimens qui l'unissoient à Fénélon. En vain Louis XIV, dans un éclaircissement particulier qu'il eut avec lui, voulut lui faire pressentir le sort qui le menaçoit lui-même ; en vain il lui dit, « qu'étant res- » ponsable à Dieu et à tout son royaume de la foi » de M. le duc de Bourgogne, il ne pouvoit s'em- » pêcher de lui témoigner son inquiétude sur les » liaisons qu'il conservoit avec l'archevêque de » Cambrai, dont la doctrine lui étoit suspecte. » M. de Beauvilliers répondit au Roi, « qu'il se rap- » peloit avoir engagé Sa Majesté à nommer Fénélon » précepteur du duc de Bourgogne, et qu'il ne » pourroit jamais se repentir de l'avoir fait ; qu'il » avoit toujours été son ami, et qu'il l'étoit encore ; » mais qu'en matière de religion, il pensoit comme » son pasteur, et non pas comme son ami ; qu'au » reste Sa Majesté pouvoit écarter toute inquiétude » sur l'éducation de M. le duc de Bourgogne ; que » loin d'avoir les sentimens des Quiétistes, il en » ignoroit même le nom. » Il ajouta avec un mélange de calme et d'émotion : « Sire, je suis l'ou- » vrage de Votre Majesté ; Votre Majesté m'a » élevé, elle peut m'abattre ; dans la volonté de » mon prince, je reconnoîtrai la volonté de Dieu ; » je me retirerai de la Cour, Sire, avec le regret » de vous avoir déplu, et avec l'espérance de mener

» une vie plus tranquille. » Louis XIV parut satisfait de cette explication.

M. de Beauvilliers fit plus encore. Fénélon, en partant pour Cambrai, écrivit ⁽¹⁾ à cet ami si cher et si fidèle, une lettre où se peignoient la candeur de son âme et le noble courage qu'il opposoit au malheur. M. de Beauvilliers fit imprimer sur-le-champ cette lettre, la présenta lui-même au Roi, et la répandit à la Cour et dans le public. Les courtisans ne pouvoient comprendre comment on s'exposoit à compromettre son rang, ses honneurs et sa fortune, pour se montrer fidèle à un ami disgrâcié.

Plus M. de Beauvilliers montrait de générosité pour défendre son ami malheureux, plus Fénélon sembloit s'opposer lui-même à cet excès de délicatesse. Il se trouvoit bien plus fort lorsqu'il n'avoit à combattre que ses adversaires; mais tout son courage expiroit à la pensée et à la crainte d'associer à ses malheurs le plus vertueux de ses amis.

XXXII. — Lettre de Fénélon à M. de Beauvilliers,
12 août 1697. (Manusc.)

« On ne peut être plus sensible que je le suis ,
» mon bon duc, à la peine que je vous cause. Le
» seul désir de vous en soulager suffiroit pour me
» faire faire les choses les plus amères et les plus
» humiliantes. Mais vous savez qu'on a refusé de
» me laisser expliquer, et on veut absolument
» m'imputer des erreurs que je déteste autant que
» ceux qui me les imputent.... Mes principaux ad-
» versaires crient ⁽²⁾, me déchirent, et abusent de
» l'autorité qu'ils ont. J'ai affaire à des gens pas-
» sionnés, et à quelques personnes de bonne inten-
» tion qui se sont livrées à ceux qui agissent par

(1) Le 3 août 1697. — (2) 26 août.

» passion. Je tâcherai de faire ici mon devoir, quoi-
» que les opprobres dont on m'a couvert troublent
» tous les biens que je pourrois faire dans un pays
» où les besoins sont infinis. Je ne respire, Dieu
» merci, que sincérité et soumission sans réserve;
» après avoir représenté au Pape toutes mes raisons,
» je n'aurai qu'à me taire et à obéir. On ne me verra
» pas, comme d'autres l'ont fait, chercher des dis-
» tinctions pour éluder les censures de Rome. Nous
» n'aurions pas eu besoin d'y recourir, si on avoit
» agi avec moi avec l'équité, la bonne foi et la cha-
» rité chrétienne qu'on doit à un confrère. Je prie
» Dieu qu'il me détrompe, si je me suis trompé; et
» si je ne le suis pas, qu'il détrompe ceux qui se
» sont trop confiés à des personnes passionnées. Ce
» qui m'afflige le plus, est de déplaire au Roi, et
» de vous exposer à ne plus lui être si agréable.
» Sacrifiez-moi, et soyez persuadé que mes intérêts
» ne me sont rien en comparaison des vôtres. Si
» mes prières étoient bonnes, vous sentiriez bientôt
» la paix, la confiance et la consolation dont vous
» avez besoin dans votre place. »

Les inquiétudes de l'amitié avoient seules le pouvoir de troubler le calme de cette ame sensible et résignée; mais les grandes pensées de la religion lui rendoient bientôt toute la force dont il avoit besoin pour lutter contre les violentes contradictions qui lui étoient encore réservées. C'est dans cette disposition qu'il écrivoit à madame de Gamaches, peu de jours après son arrivée à Cambrai : « Encore
» un peu ⁽¹⁾, et le songe trompeur de cette vie va se
» dissiper, et nous serons tous réunis à jamais dans
» le royaume de la vérité, où il n'y a plus ni erreur,
» ni division, ni scandale; nous n'y respirerons que

(1) Le 20 août 1697. (Manuscrits.)

» l'amour de Dieu ; sa paix éternelle sera la nôtre.
» En attendant , souffrons , taisons - nous , laissons -
» nous fouler aux pieds , portant l'opprobre de Jésus -
» Christ : trop heureux si notre ignominie sert à sa
» gloire. »

Louis XIV avoit refusé à Fénélon la permission d'aller à Rome , et Fénélon fut réduit à la nécessité et à l'embarras de trouver un défenseur qui pût le suppléer dans l'instruction d'une cause que les circonstances rendoient aussi difficile que délicate. La Providence daigna venir à son secours. Il avoit besoin d'un homme qui réunît toute la considération de la vertu et de la piété , à la science théologique et à une connoissance particulière de tous les détails de cette controverse ; d'un homme qui fût doué en même temps de cet esprit de sagesse et de conduite qui rendit son zèle utile , sans l'exposer à offrir le plus léger prétexte à la malveillance de ses ennemis. Fénélon eut le bonheur de trouver toutes ces qualités si rares réunies dans un parent , dans un ami pénétré pour lui de la plus tendre vénération et d'un dévouement à toute épreuve ; car telle fut sa glorieuse destinée , que sa disgrâce et ses malheurs ne servirent qu'à resserrer plus étroitement les liens qui l'avoient uni à ses amis. Cet ami , ce parent étoit l'abbé de CHANTERAC (1), *homme sage , pacifique , instruit et vertueux*. C'est le témoignage que lui rend un partisan zélé de Bossuet , dans un manuscrit dont nous empruntons les expressions (2).

(1) N. De Lacropte de Chanterac , d'une ancienne maison de Périgord , proche parent de la mère de Fénélon.

(2) Manuscrits de Pirot.

XXXIII. Fénelon envoie l'abbé de Chanterac à Rome.

La correspondance de l'abbé de Chanterac avec Fénelon, dont nous avons les originaux entre les mains, peut être présentée comme un véritable modèle de la sage modération que l'on doit toujours observer dans les controverses ecclésiastiques ; elle offre surtout un contraste remarquable avec celle de l'abbé Bossuet, neveu de l'évêque de Meaux.

Une circonstance particulière, étrangère au livre des *Maximes*, avoit conduit à Rome, depuis plus d'un an, cet abbé Bossuet et l'abbé Phélippeaux. Ce dernier étoit un habile théologien dont Bossuet estimoit la capacité, et qu'il crut devoir donner pour conseil et pour coopérateur à son neveu. Ils étoient l'un et l'autre sur le point de revenir en France, lorsque Fénelon déféra lui-même le jugement de son livre au saint Siège. Bossuet se hâta de suspendre leur retour, et les chargea de poursuivre à Rome la condamnation du livre de Fénelon. Ce fut un véritable malheur pour l'évêque de Meaux comme pour l'archevêque de Cambrai. Il suffit, en effet, de lire les lettres de l'abbé Bossuet ⁽¹⁾, et la *Relation du Quiétisme* de l'abbé Phélippeaux, pour juger combien ces deux ecclésiastiques contribuèrent, par leur emportement et leurs relations virulentes, à aigrir Bossuet contre Fénelon ⁽²⁾.

XXXIV. Le cardinal de Bouillon ambassadeur à Rome.

Le cardinal de Bouillon venoit d'être nommé ambassadeur de France à Rome. On ne doit point juger de lui par les portraits odieux qu'en ont fait,

(1) Voyez les tomes XIII, XIV et XV de l'édition des OEuvres de Bossuet, de dom Déforis.

(2) Voyez les *Pièces justificatives* du livre troisième, n° VI.

dans leurs écrits, l'abbé Bossuet et Phélippeaux. Il eût été, à la vérité, porté à favoriser Fénélon ; mais ce ne fut jamais aux dépens de la fidélité qu'il devoit au prince qui l'avoit honoré de sa confiance, et chargé de ses ordres. Il regrettoit sans doute que Fénélon se fût imprudemment engagé dans des discussions plus subtiles qu'intéressantes, et eût ainsi trahi la fortune qui sembloit l'appeler à gouverner l'Eglise et la Cour. Il pouvoit bien ne pas attacher la même importance que Bossuet à l'affaire du quétisme, et penser comme le chancelier d'Aguesseau ⁽¹⁾ et beaucoup d'autres, *qu'elle n'étoit pas moins une intrigue de Cour, qu'une guerre de religion* ; mais il n'en est pas moins vrai que toute sa conduite, en cette affaire, fut celle d'un homme aussi délicat que généreux en amitié, et d'un ambassadeur attentif à se conformer aux attentions de son maître. Il ne dissimula jamais à Fénélon que son livre seroit condamné à Rome, s'il étoit soumis à un jugement rigoureux ; il ne s'attacha qu'à tenter d'adoucir tout ce que cette condamnation pouvoit avoir de trop amer et de trop flétrissant pour un prélat dont il honoroit la piété et les talens, et dont il chérissoit tendrement les vertus et les qualités. Un sentiment et un vœu aussi estimables pouvoient très-bien se concilier avec ses devoirs et ses fonctions de ministre du Roi.

Fénélon, dans sa lettre à M. de Beauvilliers ⁽²⁾, avoit annoncé de la manière la plus précise et la plus formelle « que, si le Pape condamnoit son » livre, il seroit le premier à le condamner, et à » faire un mandement pour en défendre la lecture » dans le diocèse de Cambrai. » Il avoit, à la vé-

⁽¹⁾ OEuvres du chancelier d'Aguesseau tom. XIII.

⁽²⁾ Celle du 3 août 1697.

-rité, ajouté « qu'il demanderoit seulement au Pape » qu'il eût la bonté de lui marquer précisément les » endroits qu'il auroit condamnés, et les sens sur » lesquels porteroit sa condamnation, afin que sa » souscription fût sans réserve, et qu'il ne courût » aucun risque ni de défendre, ni d'excuser, ni de » tolérer le sens condamné. » Il étoit assez naturel de n'apercevoir dans ces expressions que la disposition humble et religieuse d'un évêque qui ne vouloit pas même conserver au fond de sa pensée l'ombre d'un sentiment équivoque. Mais Bossuet crut y voir de la part de Fénélon « l'intention d'éluder une condamnation générale, et de préparer » des défaites à son obéissance. Il l'accusoit de vouloir faire renaître les raffinemens qui avoient » fatigué les siècles passés, et qui fatiguoient encore » le siècle où il écrivoit ». Ce sont ses termes, dans sa lettre sous le nom d'un docteur.

Ce premier acte d'hostilité, par lequel Bossuet se déclaroit ouvertement la partie de Fénélon, engagea ce combat interminable d'écrits qui se succédèrent avec la plus étonnante rapidité. Mais s'ils ajoutèrent à l'opinion que l'on avoit déjà des talens, du génie et de la fécondité de ces deux grands évêques, ils affligèrent sincèrement les amis de la religion et de l'Eglise. Ils auroient pu même produire les effets les plus déplorables, si un profond amour de la religion et de l'Eglise n'avoit pas toujours prévalu sur toute autre considération dans le cœur de Bossuet et de Fénélon.

Fénélon se hâta de faire tomber une accusation à laquelle il étoit loin de s'attendre, parce que la pensée en étoit loin de son cœur. Il rappelle dans sa seconde lettre à M. de Beauvilliers (1), « qu'il n'a

(1) Elle fut imprimée sous le titre de *seconde Lettre à un ami*.

» point dit qu'il ne se soumettoit à la condamnation
 » du Pape, qu'en cas que l'on exprimât dans sa
 » condamnation les propositions sur lesquelles le
 » livre seroit condamné; que sa promesse de sous-
 » crire et de faire un mandement en conformité,
 » étoit absolue et sans restriction..... Que plus il
 » vouloit sincèrement obéir, plus il désiroit savoir
 » précisément en quoi consiste toute l'étendue de
 » l'obéissance; que plus il craignoit de se tromper,
 » ou de ne sortir pas de l'erreur, plus il demandoit
 » qu'on ne le laissât point errer, et qu'on lui dît
 » tout ce qu'il falloit croire ou rejeter pour éviter
 » l'erreur.... Qu'en supposant que le Pape, par une
 » lumière supérieure à la sienne, prononçât une
 » simple condamnation générale, il renouveloit l'en-
 » gagement qu'il avoit déjà pris de souscrire, dans
 » la forme la plus solennelle, à la censure de son
 » livre, sans équivoque, ni même restriction men-
 » tale. » Une déclaration si nette et si tranchante
 ne permit plus de reproduire les soupçons qu'on
 avoit prétendu élever sur la sincérité des promesses
 de Fénélon.

Ce n'est pas seulement dans des écrits destinés
 au public, c'est dans ses lettres les plus secrètes,
 c'est dans sa correspondance avec l'abbé de Chan-
 terac qu'on retrouve la même candeur et la même
 sincérité⁽¹⁾. « Ne regardez que Dieu dans sa cause,
 » mon cher abbé; je dis souvent à Dieu, comme
 » Mardochée : *Seigneur, tout vous est connu, et*
 » *vous savez que ce que j'ai fait, n'est ni par orgueil,*
 » *ni par mépris, ni par un secret désir de gloire.*
 » Quand Dieu sera content, nous devons l'être,
 » quelque humiliation qui nous vienne de lui. »

¹⁾ Lettre du 3 septembre 1697. (Manuscrits.)

XXV. — Instruction pastorale de Fénélon, du 15 septembre 1697.

A peine Fénélon fut-il arrivé à Cambrai, qu'il publia une instruction pastorale pour expliquer ses véritables sentimens sur le fond de sa doctrine. C'étoit une espèce d'engagement qu'il avoit pris lorsqu'il étoit encore à la Cour, pour désabuser les personnes de bonne foi qui trouvoient de l'obscurité ou de l'embarras dans quelques parties de son système ; il la jugea d'ailleurs nécessaire pour l'honneur de son ministère auprès du troupeau qui lui étoit confié. Il profita même de cette circonstance pour ne laisser subsister aucun prétexte au reproche qu'on lui avoit fait sur le silence qu'il avoit gardé dans son livre, au sujet du quiétisme de Molinos et des trente-quatre articles d'Issy ; il plaça ces trente-quatre articles et la bulle d'Innocent XI contre Molinos, à la suite de son instruction pastorale. Il est vraisemblable que s'il eût pris cette précaution en même temps qu'il publia son livre, il auroit mis de son côté un grand nombre de personnes qui le soupçonnoient d'être un peu trop favorable au quiétisme mitigé.

XXXVI. — Les trois prélats publient leur *Déclaration* contre le livre de Fénélon.

Les trois prélats avoient fait imprimer et répandre, dans toute la France et toute l'Europe, leur *déclaration* contre le livre de Fénélon. Quoique si hautement attaqué, Fénélon avoit tant de répugnance à donner au public le spectacle d'une division scandaleuse entre des évêques, qu'il écrivoit à l'abbé de Chanterac (1) : « Je n'ai pas voulu dans mon instruc-

(1) Lettres du 15 septembre et du 29 octobre 1697. (Manuscrits.)

» tion pastorale faire une réponse directe à tous leurs
 » chefs d'accusation, pour ne pas donner une scène,
 » le scandale n'étant déjà que trop grand ; mais ma
 » réponse en forme, à leur *déclaration*, ne laissera
 » aucun mot sans réponse précise. Je me bornerai à
 » l'envoyer secrètement au Pape, et je désire au-
 » tant épargner mes confrères, qu'ils ont affecté de
 » me traiter indignement. »

Bossuet étoit si loin de prévoir et de supposer que la condamnation de Fénélon pût éprouver à Rome des lenteurs et des incertitudes, qu'il écrivoit à son neveu (1) : « Il faut bien prendre garde de ne faire
 » envisager (à Rome) rien de pénible ou de difficile.
 » De quelque façon qu'on prononce, M. de Cambrai
 » demeurera seul de son parti, et n'osera résister....
 » Il est regardé dans son diocèse *comme un hérétique*
 » *que*, et dès qu'on verra quelque chose de Rome,
 » dans Cambrai surtout et dans les Pays-Bas, tout
 » sera soulevé contre lui. »

XXXVII. — Le Pape nomme dix consultants.

Mais la Cour de Rome n'étoit ni disposée, ni accoutumée à précipiter son jugement ; elle connoissoit les justes égards qu'elle devoit à deux grands évêques, dont la réputation étoit également chère à l'Eglise. On a souvent prétendu qu'elle cherchoit à attirer à elle le jugement en première instance de toutes les controverses de religion. Nous ne pouvons cependant douter qu'Innocent XII n'eût sincèrement désiré que cette malheureuse contestation eût été étouffée en France par les voies les plus douces et les plus conciliantes ; il chargea souvent son nonce d'exprimer son vœu au Roi, et ce ne fut que sur les vives instances de Louis XIV, qu'il se vit obligé de

(1) Lettre du 2 septembre 1697.

procéder à l'examen et au jugement du livre de Fénelon. Il nomma huit consultants, auxquels il en ajouta deux autres peu de temps après, pour émettre leur vœu devant les cardinaux de la congrégation du Saint-Office.

XXXVIII. — De l'abbé Bossuet et de l'abbé Phélippeaux.

Le désavantage de la position de Fénelon, même en se renfermant dans les bornes de la plus légitime défense, se faisoit sentir dans les plus petits détails; ses adversaires, appuyés de tout le crédit et de tous les moyens du gouvernement, faisoient surveiller sa correspondance, et le privoient de la liberté de transmettre à l'abbé de Chanterac, avec une entière liberté, la connoissance de plusieurs faits intéressans pour diriger sa conduite. Il étoit obligé de donner à ses lettres différentes directions, qui en retardoient nécessairement l'expédition. L'abbé de Chanterac, son défenseur à Rome, ne pouvoit faire un seul pas dont l'abbé Bossuet ne se fût rendu compte par des moyens peu délicats. C'est ce que l'abbé Bossuet nous apprend lui-même dans une lettre à son oncle⁽¹⁾ : *Aussitôt que le grand-vicaire sera arrivé, il aura un espion, et nous serons instruits.*

Quoique les adversaires de l'archevêque de Cambrai eussent déjà fait imprimer la plus grande partie de leurs écrits contre son livre, Fénelon se refusoit toujours à donner la même publicité à ses défenses. Il espéroit toujours éviter l'éclat d'un débat scandaleux entre des évêques. Toutes ses lettres à l'abbé de Chanterac expriment ces sentimens de convenance et de modération⁽²⁾ : « Il ne faut ni faire de

(1) Du 3 septembre 1697.

(2) 12 Novembre 1697. (Manuscrits.)

» l'éclat , ni agir d'une manière qui puisse ou mal
 » édifier, ou aigrir la Cour. Je veux , sans politique ,
 » par pure religion , respecter jusqu'au bout mes
 » confrères , et à cause de leur ministère , et à cause
 » de la confiance du Roi pour eux ; je la veux res-
 » pecter dans leurs personnes : pour les choses à
 » rendre entièrement publiques , on ne sauroit être
 » trop retenu. Le principal est de conserver notre
 » caractère de patience, de simplicité et de candeur,
 » pour nous expliquer précisément et sans réserve
 » sur chaque article. »

Peu de jours après (1) , Fénélon écrivoit encore à
 l'abbé de Chanterac : « Je n'ai point voulu faire im-
 » primer ma réponse à la déclaration (des trois pré-
 » lats), à cause du scandale et du déshonneur qui
 » pourroit retomber sur mes confrères , et c'est de
 » quoi je m'afflige. Je voudrois les épargner ; ce n'est
 » point par ménagement politique pour la Cour ;
 » car j'aimerois cent fois mieux achever de lui dé-
 » plaire , que de demeurer sans justification. Ce qui
 » me retient donc est la réputation de l'Eglise , et le
 » désir de ménager mes confrères , quoiqu'ils aient
 » affecté de me couvrir d'opprobre. C'est au Pape ,
 » mon supérieur, à me décider là-dessus ; je dois ma
 » réputation à l'Eglise. »

Fénélon fut enfin obligé de céder au vœu des car-
 dinaux et des examinateurs ; ils lui firent observer
 par l'abbé de Chanterac que cette cause produisoit
 tous les jours des écrits contradictoires très-volumi-
 neux et très-subtils , dont il leur étoit souvent diffi-
 cile de saisir l'esprit et même les expressions dans
 des copies à la main , ordinairement mal transcri-
 tes , et quelquefois peu exactes. Mais ce que Féné-
 lon avoit prévu arriva. La publicité des écrits respec-

(1) 19 Novembre 1697. (Manuscrits.)

tifs donna une nouvelle activité à la chaleur de cette controverse; et il est très-vrai de dire qu'elle auroit été portée jusqu'au scandale, si la haute vertu de Bossuet et de Fénélon n'eût pas commandé le respect à l'opinion publique.

Ce fut alors que Fénélon fit imprimer sa traduction latine du livre des *Maximes*, dont l'élégance et la pureté furent généralement admirées ⁽¹⁾, la traduction de son *Instruction pastorale* du 15 septembre 1697, et de sa réponse à la *déclaration* des trois prélats.

XXXIX. — Lettre de Fénélon à l'abbé de Chanterac, du 6 novembre 1697. (Manusc.)

Non-seulement il vouloit observer les plus grands ménagemens pour ses adversaires, mais il exigeoit de ses amis mêmes et de tous ceux qui lui montroient de l'intérêt qu'ils évitassent de se compromettre par une bienveillance trop marquée. Personne ne pouvoit lui être plus utile à Rome que le cardinal de Bouillon. Malgré cette considération, Fénélon voulut s'abstenir, par égard pour le caractère de ministre du Roi, dont il étoit revêtu, d'entretenir aucune correspondance avec lui. « Je vous prie de » dire à M. le cardinal de Bouillon que je suis si » touché de ses bontés, que je ne veux, de peur de » le commettre, ni lui écrire, ni recevoir de ses » lettres. Il n'ignore pas tout ce que M. de Meaux » a fait pour rejeter sur lui tous les mauvais succès » qu'il pourrait avoir à Rome. Je lui dois de ne lui » donner aucun signe de vie, et de n'en recevoir au-

(1) Voyez la lettre de l'abbé Phélippeaux à Bossuet, 19 novembre 1697. (OEuvres de Bossuet, tom. XIII. *Edit. de Déforis.*)

» cun de lui, afin que ce que nous dirons de part et
 » d'autre, à sa décharge, soit vrai. »

Le génie remarquable de Bossuet, pour la controverse, fortifié par une longue habitude, le portoit à multiplier les écrits polémiques dont cette cause commençoit à se surcharger ⁽¹⁾. Rome en étoit déjà un peu importunée; ses amis mêmes avoient cru devoir le lui représenter, et les deux prélats associés à sa cause n'étoient pas aussi enflammés que lui de l'ardeur d'écrire et de combattre. Bossuet prétendoit ⁽²⁾ « qu'on n'avoit à lui » reprocher que d'être trop rigoureux pour M. de » Cambrai; mais que s'il mollissoit dans une que- » relle où il y va de toute la religion, ou s'il affectoit des délicatesses, on ne l'entendrait pas, et » qu'il trahiroit la cause qu'il devoit défendre. »

Ce fut sans doute par cette considération que Bossuet engagea le cardinal de Noailles à retrancher de son instruction pastorale du 27 octobre 1697, quelques formules d'égards et de politesses qu'il y avoit placées pour Fénélon ⁽³⁾. Le cardinal de Noailles eut la foiblesse de céder à Bossuet; mais il lui arriva en cette occasion ce qui arrive souvent aux caractères doux et modérés, qui craignent de

(1) Il avoit déjà fait imprimer: 1^o *Summa doctrinæ libri cui titulus: Explication des Maximes des Saints, etc., etc. Deque consequentibus ac defensionibus et explicationibus*; 2^o sa Lettre sous le nom d'un docteur; 3^o *Declaratio illustrissimorum et reverendissimorum ecclesiæ principum Ludovici Antonii de Noailles, Archiepiscopi Parisiensis; Jacobi Benigni Bossuet, episcopi Meldensis; et Pauli de Godet-des-Marais, episcopi Carnotensis, circa librum cui titulus: Explication des Maximes des Saints, etc. die 6, mensis Augusti, an 1697, data*; et 4^o la Préface sur l'Instruction pastorale de l'archevêque de Cambrai. — (2) Lettre de Bossuet, du 19 novembre 1697. — (3) Lettre de Bossuet au cardinal de Noailles.

s'expliquer trop fortement entre des adversaires vivement aigris. Ils parviennent rarement à satisfaire ceux mêmes à qui ils montrent le plus de condescendance, et ils blessent ceux qu'ils auroient voulu ménager, même en leur portant des coups.

Le cardinal de Noailles avoit eu à se vaincre, en entrant dans cette guerre d'écrits, par complaisance pour Bossuet, et Bossuet lui reprochoit trop de douceur et de mollesse. Il auroit voulu marquer à Fénélon un reste d'égard, en ne prononçant pas son nom dans cette *instruction pastorale*, et en se bornant à condamner sa doctrine; mais Fénélon attachoit bien plus de prix à sa réputation sur la foi, qu'à de vains égards pour sa personne.

Aussi fut-il très-blessé du procédé du cardinal de Noailles. « M. de Paris, écrit Fénélon à l'abbé de » Chanterac (1), a fait une *lettre pastorale* contre » moi, qui a quelque modération apparente, mais » dans le fond plus de venin et d'aigreur que les » écrits de M. de Meaux. »

Fénélon avoit donc à répondre en même temps aux trois prélats qui écrivoient contre lui; car l'évêque de Chartres ne tarda pas à se montrer sur la scène; ces trois adversaires, indépendamment de tous leurs moyens de crédit, avoient toutes sortes de facilités à Paris pour l'impression et la publication de leurs ouvrages. Il n'en étoit pas de même pour Fénélon; il lui étoit bien plus facile de composer que de faire imprimer; quoique placé dans le voisinage de Paris, il ne pouvoit se servir des imprimeurs de cette ville. Il étoit assez fondé à craindre que Bossuet ne fit servir l'autorité du gouvernement à y apporter des obstacles, ou du moins à y mettre des entraves. Il croyoit peu décent et peu

convenable à un évêque de faire imprimer des écrits de religion en Hollande, pays si fameux par la licence de ses presses, et qui fournissoit alors l'Europe de tous les libelles que la haine de la religion et de l'autorité pouvoit inspirer à des esprits séditieux. Les bons flamands, qui exerçoient l'art de l'imprimerie, ne savoient pas assez de latin, comme l'observe Fénélon dans ses lettres, pour qu'on pût se confier à eux pour des ouvrages où la plus légère méprise pouvoit tirer à conséquence, et dénaturer entièrement les idées et les sentimens d'un auteur. On peut dire, en un mot, que la partie mécanique de sa défense lui donnoit plus de peine, et lui coûtoit plus de temps, que la composition même de cette multitude d'ouvrages qu'il opposa à ses adversaires. Il étoit obligé de les faire imprimer à Lyon avec le plus grand mystère, loin de ses regards et de sa surveillance (1), « sans avoir même la liberté de revoir ses épreuves dans un genre de » controverse, où un simple déplacement de points » ou de virgules pouvoit être traduit en hérésie. »

Fénélon se voyoit encore pressé par l'activité que Bossuet mettoit à poursuivre sa condamnation; ce prélat s'étoit persuadé que la lettre si pressante de Louis XIV détermineroit la Cour de Rome à s'écarter en cette occasion de la marche si grave et si mesurée qu'elle s'est toujours prescrite dans le jugement des questions de doctrine. Il écrivoit à son neveu (2) : « Il faut faire entendre que le livre de » M. de Cambrai est court, la matière bien exami- » née, déjà jugée en la personne de Molinos, du » Père Lacombe, de madame Guyon, et qu'ainsi » l'on doit être prêt (3). Les politiques répandent ici

(1) Lettre de Fénélon à l'abbé de Chanterac, du 15 janvier 1698. (Man.)—(2) 23 Octobre 1697.—(3) 27 Octobre 1697.

» (en France) qu'on aura (à Rome) de grands mé-
 » nagemens pour ne point flétrir un archevêque; je
 » ne les puis croire; ce seroit tout perdre : plus une
 » erreur si pernicieuse vient de haut , plus il en faut
 » détruire l'autorité. »

Bossuet engagea le Roi à témoigner au nonce une espèce d'impatience de ce que le Pape différoit autant de prononcer. Mais Innocent XII répondit (1) : « Que puisque les trois prélats s'étoient rendus » les dénonciateurs de l'archevêque de Cambrai, » et avoient donné la plus grande publicité à leurs » accusations , il étoit nécessaire en toute justice et » en tout tribunal d'écouter les réponses de l'accusé. » Louis XIV, toujours juste et modéré, lorsqu'il ne suivoit que son propre mouvement, sentit la justice et la convenance de cette réponse. Il dit au nonce , dans une seconde conversation : « Qu'il » ne sollicitoit un jugement que pour la sûreté des » consciences, et qu'il recevroit avec soumission la » décision de Sa Sainteté, telle qu'elle croiroit devoir le prononcer. »

L'abbé Bossuet, craignant les reproches de son oncle sur les lenteurs qu'il éprouvoit , lui écrivit (2) que les agens de l'archevêque de Cambrai mettoient en jeu tous les ressorts imaginables pour retarder la décision et suspendre le jugement du saint Siège. Bossuet crut trop facilement son neveu, et se hâta de représenter au Roi combien il étoit essentiel à sa gloire et à la tranquillité de l'Eglise, d'accélérer la conclusion de cette grande affaire. Il rédigea un mémoire qu'il fit adopter à Louis XIV, et que ce prince remit au nonce. Ce mémoire (3), où il seroit facile

(1) Lettre de l'abbé de Chanterac, 4 janvier 1698. (Manuscrit.) — (2) 4 février 1698. — (3) On le trouve au tome XIII des Œuvres de Bossuet (*Edit. de Déforis.*)

de reconnoître le cachet de Bossuet , quand même nous n'en trouverions pas l'aven dans ses lettres , étoit fait pour convaincre le Pape et ses ministres , que le Roi attachoit la plus haute importance au livre de l'archevêque de Cambrai. Louis XIV s'y exprimoit comme s'il eût pu avoir une connoissance théologique de tous les points de cette controverse , et un avis personnel sur ces questions si obscures et si abstraites.

Nous ne voyons pas sur quel fondement l'abbé Bossuet avoit supposé que l'archevêque de Cambrai cherchoit à suspendre ou à éluder le jugement de son livre. Toutes les lettres de Fénélon portent au contraire les témoignages les moins équivoques de son empressement et même de son impatience pour la décision de cette controverse. Il écrivoit à l'abbé de Chanterac ⁽¹⁾ : Après que vous aurez produit » toutes mes défenses , ne perdez pas un moment » pour presser la conclusion. C'est sur le texte qu'il » faut juger , et non sur des accusations sans fin.... ; » le Pape , fort âgé , peut mourir ; de nouvelles » intrigues peuvent nous traverser.... Si on veut à » Rome temporiser , en nous laissant toujours écrire , » l'affaire s'envenimera de plus en plus , et le scandale croîtra toujours. M. de Meaux , à force d'écire , ne fera point qu'il y ait dans le texte de » mon livre autre chose que ce qu'il y a déjà attaqué. »

Fénélon ne s'étoit pas dissimulé un moment qu'il achevoit de se perdre à la Cour , et de se faire une ennemie puissante de madame de Maintenon , en s'engageant dans un combat direct avec le cardinal de Noailles. Un nouveau lien alloit unir encore plus étroitement madame de Maintenon avec toute la

(1) Le 27 janvier 1698. (Manuscrits.)

maison de Noailles. Elle venoit de déclarer ⁽¹⁾ le mariage de mademoiselle d'Aubigné, sa nièce, avec le jeune comte d'Ayen, fils aîné du maréchal, et neveu du cardinal de Noailles. Cette alliance, si enviée par tout ce qui aspirait aux honneurs, au crédit et à la fortune, avertissoit également la Cour de Rome et celle de France que les intérêts de tout ce qui portoit le nom de Noailles étoient devenus ceux de madame de Maintenon.

Mais de foibles considérations politiques ne pouvoient pas arrêter Fénelon, lorsque la conscience et l'honneur lui ordonnoient de parler ou de se défendre.

« (2) On ne manquera pas de faire entendre à
» Rome que l'unique ressource pour apaiser le
» Roi, pour me rapprocher de la Cour, et pour le-
» ver le scandale, c'est que je fasse certains pas pour

(1) Le 17 mars 1698.

Des manuscrits dont nous avons eu connoissance depuis la première édition de cet ouvrage, nous ont appris que c'étoit *Fénelon lui-même qui avoit proposé et engagé le mariage du comte d'Ayen avec mademoiselle d'Aubigné, à la grande satisfaction de la maison de Noailles; que la considération d'un si grand service portoit la maréchale de Noailles à entretenir le cardinal de Noailles son beau-frère, dans le désir de concilier et de terminer l'affaire du livre des *Maximes* par les voies les plus douces, et en recevant les explications de M. de Cambrai; mais que M. de Meaux, dans une conférence qui eut lieu en présence de madame de Maintenon, entre M. de Paris, M. de Chartres et lui, avoit si fortement représenté la nécessité de se déclarer, jusqu'à dire à M. de Paris même qu'il perdoit l'Eglise, et qu'il n'y avoit que ce seul moyen de la sauver, qu'enfin M. de Paris y avoit donné les mains, après que madame de Maintenon en eût été convaincue elle-même.* (Manuscrits.)

(2) Lettre de Fénelon à l'abbé de Chanterac, 9 décembre 1697. (Manuscrit.)

» effacer les mauvaises impressions, et pour recon-
 » naître humblement que j'ai quelque tort. Mais je
 » déclare que je ne pense ni de près, ni de loin, à
 » retourner à la Cour; que je ne veux que me dé-
 » tromper de bonne foi, si je suis dans l'erreur, et
 » poursuivre sans relâche avec patience et humilité
 » ma justification, si je ne me trompe pas, et si on
 » me calomnie touchant ma foi. En un mot, je ne
 » veux jamais retourner à la Cour aux dépens de la
 » vérité, et par un accommodement qui ne mette
 » ni la saine doctrine, ni ma réputation sur la foi
 » en aucun doute.... Pour mon retour à la Cour, je
 » le mets fort au-dessous d'une syllabe de mon li-
 » vre (1). Dieu m'est témoin que je n'aime point la
 » Cour; de plus, mon retour, avec une réputation
 » douteuse sur le quiétisme, est honteux et nuisible
 » à mon ministère. Tout au contraire, si ma doc-
 » trine est justifiée, je n'ai aucun besoin pour mon
 » ministère de retourner à la Cour, pendant que
 » mes parties y dominant. Ce qui est de certain,
 » c'est que si j'étois justifié, et que je retournasse à
 » Versailles, je vivrois avec tous les égards les plus
 » édifiants pour ceux qui ont voulu me perdre. Voilà
 » ce que vous pouvez assurer fortement. »

Il étoit donc impossible que Fénélon ne répondît
 pas à l'*Instruction pastorale* du cardinal de Noailles,
 dans le temps où il se croyoit obligé de réfuter avec
 la plus grande force tous les écrits que Bossuet pu-
 blioit contre lui. On auroit attribué une si grande
 différence dans les procédés et les ménagemens à des
 motifs de crainte ou d'espérance, dont le seul soup-
 çon auroit blessé sa délicatesse. La feinte modéra-
 tion avec laquelle le cardinal de Noailles avoit af-
 fecté de ne pas prononcer son nom, en le rappelant

(1) Idem, 3 avril 1698. (Manuscrit.)

sans cesse à l'attention et à l'esprit des lecteurs , sous le voile transparent d'une charitable réserve, n'étoit que plus accablante pour un homme comme Fénelon , qui ne vouloit laisser subsister aucun nuage sur sa doctrine et sur sa réputation.

Il divisa sa réponse en quatre lettres , qu'il évita de publier d'abord à Paris ; nous nous bornerons à en citer quelques fragmens :

XL. — 1^{re}, 2^e, 3^e, et 4^e lettres de Fénelon à M. l'archevêque de Paris.

« Monseigneur , j'ai gardé le silence autant que
» je l'ai pu , et il n'y a rien que je ne fisse encore
» pour n'être pas dans la nécessité affligeante où je
» me trouve de me plaindre à vous-même de votre
» dernière lettre pastorale. A Dieu ne plaise , Mon-
» seigneur , que je m'écarte jamais de la vénération
» que vous méritez , et de l'attachement que j'ai
» pour vous depuis si long-temps.... Plus votre place
» vous donne d'autorité , plus vous êtes responsable
» des impressions que vous donnez au public contre
» moi. Votre vertu , et la modération qui paroît
» dans vos paroles , ne servent qu'à les rendre plus
» dangereuses. Les *accusations véhémentes et ou-*
» *trées imposent moins au public*. Mais quand vous
» ne montrez que douceur et patience , en m'im-
» putant les erreurs les plus monstrueuses , le public
» est tenté de croire que j'ai enseigné toutes ces er-
» reurs. Voilà le mal que vous me faites , Monsei-
» gneur , contre votre intention.

» Si les précautions que je proposois pour remé-
» dier au mal qu'on attribuoit à mon livre , ne pa-
» roissoient pas assez grandes , il falloit à toute extré-
» mité prendre un parti qui auroit édifié l'Eglise.
» Vous n'aviez , Monseigneur , qu'à vous joindre aux

» deux autres prélats qui ont pris part à la déclara-
» tion, et qu'à consulter de concert avec moi le
» Pape sur le livre en question. Il n'étoit pas juste
» que je fusse cru dans ma propre cause; mais étoit-
» il juste aussi que ceux qui m'accusoient voulus-
» sent décider? Je devois sans doute me défier de
» mes pensées; peut-être aussi pouvoient-ils se dé-
» fier des leurs? Il n'y avoit donc qu'à prier le Pape,
» notre juge commun, de nous donner une décision.
» Si j'eusse refusé de me soumettre à son jugement,
» j'eusse été inexcusable devant Dieu et devant les
» hommes; alors il auroit été temps de faire ce
» qu'on a fait sans attendre la réponse du père com-
» mun. Vous ne deviez pas craindre, Monseigneur,
» que l'Eglise romaine favorisât le quiétisme, qu'elle
» a foudroyé dès sa naissance, ni qu'elle voulût,
» pour épargner mon livre, que je n'aurois pas
» voulu épargner moi-même en ce cas, mettre en
» péril les fondemens de la religion. Ainsi l'Eglise
» auroit été édifiée de voir des prélats parfaitement
» unis au milieu même de la diversité de leurs sen-
» timens, et la réponse du Pape auroit fini tout ce
» différend. Quoi qu'il arrive dans la décision, ma
» soumission fera connoître les sentimens de mon
» cœur pour détester toute erreur, et pour me sou-
» mettre à l'Eglise sans restriction. La prévention
» où vous êtes, Monseigneur, ne diminue en rien
» mon respect et mon attachement. »

Dans une seconde lettre, Fénélon écrivoit au cardinal de Noailles : « Je vous avoue, Monseigneur,
» que plus j'examine votre instruction pastorale,
» moins je vous reconnois dans ce style, où vous
» ne me ménagez en apparence, que pour donner
» un tour plus modéré et plus persuasif aux plus
» terribles accusations. Vous ne parlez presque ja-

» mais de moi ; vous n'en parlez qu'en des termes
» honnêtes ; mais vous rapportez sans cesse quelques-
» unes de mes paroles pour les joindre dans un même
» corps de doctrine avec ce qui paroît le plus pro-
» pre à y exciter l'indignation publique. Vous savez,
» Monseigneur, que rien n'est plus facile et moins
» concluant en matière de dogme, que de faire
» ainsi un tissu de passages détachés de divers au-
» teurs, pour en tirer toutes les conséquences les
» plus odieuses.... Vous dites, Monseigneur, *que*
» *le christianisme n'est pas une école de métaphy-*
» *siciens* ; tous les Chrétiens, il est vrai, ne peu-
» vent pas être des métaphysiciens ; mais les prin-
» cipaux théologiens ont un grand besoin de l'être.
» C'est par une sublime métaphysique, que saint
» Augustin a remonté aux premiers principes des
» vérités de la religion contre les Païens et les hé-
» rétiques. C'est par la sublimité de cette science,
» que saint Grégoire de Nazianze a mérité par ex-
» cellence le nom de théologien. C'est par la méta-
» physique que saint Anselme et saint Thomas ont
» été, dans les derniers siècles, de grandes lu-
» mières. »

Fénélon termine sa troisième lettre au cardinal de Noailles par le langage le plus touchant. « Par-
» donnez, Monseigneur, tout ce que l'intérêt de
» la vérité et la nécessité de me justifier sur la pu-
» reté de ma foi, m'ont obligé de remarquer sur
» votre instruction pastorale. Plût à Dieu que nous
» puissions dissiper les nuages qui ont altéré l'ami-
» tié dont vous m'avez honoré si long-temps ; du
» moins, ils ne diminueront jamais la vénération et
» l'attachement que j'ai pour votre personne. Dieu,
» qui voit le fond de mon cœur, m'est témoin,
» qu'en pensant autrement que vous, je ne laisse

» pas de vous révéler, de déplorer amèrement cette
» division, et d'être toujours avec le même res-
» pect. »

La quatrième lettre est relative à une addition que le cardinal de Noailles avoit faite à son instruction pastorale. Elle avoit pour objet de réduire à quelques propositions claires et incontestables le système que lui opposoit le cardinal de Noailles, et d'en faire ressortir les contradictions avec le système que Bossuet lui opposoit d'un autre côté. Il en concluoit que ses adversaires ne s'accordoient pas plus entre eux qu'ils ne s'accordoient avec lui. Cette quatrième lettre rentre dans le fond de la controverse.

Fénélon avoit évité de publier ces quatre lettres en France; il s'étoit borné à les adresser aux examinateurs nommés par le Pape, comme le cardinal de Noailles lui-même leur avoit adressé son instruction pastorale. Mais on comprend facilement, qu'avec l'extrême avidité qu'on montrait de toutes parts pour connoître toutes les pièces de ce grand procès, on avoit dû réimprimer en Italie ces quatre lettres, à l'insu de Fénélon lui-même. Toutes les presses de Hollande étoient également en mouvement pour reproduire des écrits auxquels les circonstances et le mérite des auteurs donnoient un grand intérêt. Il est donc assez singulier que le cardinal de Noailles parût surpris et blessé que Fénélon eût fait imprimer, pour Rome seulement, sa réponse à une instruction pastorale que le cardinal de Noailles avoit fait imprimer, publier, et répandre dans toute la France et toute l'Europe.

XLI. — Lettre de l'archevêque de Paris à Fénélon.

Cependant le cardinal s'en plaignit comme d'un procédé offensant. Il écrivit à Fénélon pour lui reprocher « de ne lui avoir point d'abord adressé ses » réponses imprimées, et de ce qu'elles ont couru » long-temps avant qu'il les ait reçues. Il l'assure » qu'il aura avec lui un procédé bien différent ; » qu'il lui adresse directement sa réponse, et non » au public, *et qu'il voudroit ne la point montrer,* » *mais qu'il y a un très-petit nombre de personnes* » *distinguées à qui il ne la peut refuser.* » Tandis que le cardinal de Noailles s'exprimoit ainsi, on imprimoit avec son agrément cette même lettre qu'il annonçoit n'être que pour Fénélon et non pour le public. Fénélon reçut en effet ⁽¹⁾ des exemplaires *imprimés* de cette lettre, *quatre jours seulement* après l'avoir reçue *manuscrite*.

La lettre du cardinal de Noailles à Fénélon concerne entièrement les faits et les procédés. On en a déjà vu dans le cours de cette histoire le récit le plus exact fondé sur les pièces originales ; mais on sait assez qu'il est aussi commun que facile de présenter les mêmes faits sous des aspects différens, selon les préventions qui divisent les personnes, et selon l'intérêt qu'elles ont à les tourner à leur avantage. A la fin de cette lettre, le cardinal de Noailles semble sortir un peu de son caractère habituel de modération, et un sentiment involontaire d'amertume vient se mêler à des expressions obligeantes. « Souffrez, Monseigneur, écrivoit-il à Fénélon, » qu'en finissant je me plaigne à vous du temps que » vous me faites perdre et de celui que vous per-

(1) Lettre de Fénélon à l'abbé de Chanterac, du 30 mai 1698. (Manuscrit.)

» dez. Ne craignez vous point , pendant que vous
 » vous occupez tant à défendre *vos précisions*, dont
 » l'Eglise s'est passée si long-temps , de manquer à
 » ce que vous lui devez de plus important ? Que
 » fera le grand diocèse dont vous êtes chargé , et
 » qui a sans doute besoin de toute votre applica-
 » tion , tant que vous ne travaillerez qu'à justifier
 » votre livre ? Pour moi , qui sens plus que vous ,
 » parce que j'ai moins de forces , la pesanteur de
 » mon fardeau , je me crois si obligé d'éviter tout
 » ce qui peut me détourner de mon ministère , que
 » je ne veux plus employer mon temps à cette dis-
 » pute. Vous écrirez , tant qu'il vous plaira , contre
 » moi , je ne vous répondrai plus..... Vous n'aurez
 » pas de peine à demeurer uni avec moi ; je veux
 » l'être toujours avec vous , autant que ce que je
 » dois à la vérité me le permettra , et conserver l'a-
 » mitié sincère et respectueuse avec laquelle je suis
 » depuis si long-temps. »

Avant même que Fénélon se fût engagé dans cette discussion particulière avec le cardinal de Noailles , il s'étoit engagé dans un combat bien plus terrible et bien plus opiniâtre avec Bossuet.

XLII. — Différens écrits polémiques de Bossuet.

Les premiers écrits de Bossuet , que nous avons indiqués (page 70) , avoient été suivis d'un grand nombre d'autres (1). Il est impossible de méconnoître dans ces différens ouvrages , comme dans tous ceux de Bossuet , ce génie unique , qui trouvoit toujours le moyen de répandre de la chaleur et de la

(1) *De novâ quæstione tractatus tres* : I. *Mystici in tuto* ; II. *Schola in tuto* ; III. *Quietismus redivivus*, 1698, in-8° ; et *Quæstiuncula de actibus à charitate imperatis*, *Scholæ in tuto ad calcem inserenda*, in-8°.

vie sur les sujets qui paroissent les plus étrangers aux grands mouvemens de l'éloquence. Il s'y élevoit avec un noble dédain au-dessus des imputations vaines et calomnieuses, qu'on affectoit de répandre sur les motifs qui le faisoient agir. « Quant à ceux » qui ne peuvent se persuader que le zèle de dé- » fendre la vérité soit pur et sans vue humaine, ni » qu'elle soit assez belle pour l'exciter toute seule, » ne nous fâchons point contre eux, s'écrioit Bossuet ; » ne croyons pas qu'ils nous jugent par une mauvaise » volonté; et après tout, comme dit saint Augustin. » *cessons de nous étonner qu'ils imputent à des » hommes des défauts humains.* »

Mais à peine faisoit-il paroître un ouvrage, que Fénelon lui opposoit les apologies les plus spécieuses. Ces apologies, toujours écrites avec une précision et une clarté qui sembloient initier tous les lecteurs aux secrets de la théologie la plus sublime, se répandoient avec le plus grand succès, et inspiroient un intérêt général pour sa cause. Nous n'extrairons des réponses de Fénelon que les seuls traits qui peuvent entrer dans un récit historique.

XLIII. — 1^{re}, 2^e, 3^e et 4^e lettres de Fénelon à Bossuet.

» Monseigneur, en finissant votre dernier livre, » je me suis mis devant Dieu, comme je voudrois » y être au moment de ma mort. Je l'ai prié ins- » tamment de ne pas permettre que je me sédui- » sisse moi-même. Je n'ai craint, ce me semble, » que de me flatter, que de tromper les autres, » que de ne pas faire valoir assez contre moi toutes » vos raisons. Plût à Dieu que je n'eusse qu'à m'hu- » milier, selon votre désir, pour vous apaiser et » finir le scandale. Mais jugez vous-même, Mon- » seigneur, si je puis m'humilier contre le témoi-

» gnage de ma conscience, en avouant que j'ai
» voulu enseigner le désespoir le plus impie sous
» le nom de sacrifice absolu de l'intérêt propre,
» puisque Dieu, qui sera mon juge, m'est témoin
» que je n'ai fait mon livre que pour confondre
» tout ce qui peut favoriser cette doctrine mons-
» trueuse. »

Fénélon se plaint ensuite de ce que, par des rapprochemens forcés, par des altérations dans son texte, par la rigueur avec laquelle on pèse, on juge toutes ses paroles, sans égard à tout ce qui précède et à tout ce qui suit de propre à en déterminer le sens, on dénature ses expressions, on les envenime, on les détourne de leur signification naturelle et raisonnable.

« Plût à Dieu, Monseigneur, que vous ne m'eus-
» siez pas contraint de sortir du silence que j'ai
» gardé jusqu'à l'extrémité. Dieu, qui sonde les
» cœurs, a vu avec quelle docilité je voulois me
» taire jusqu'à ce que le père commun eût parlé,
» et condamner mon livre au premier signal de sa
» part. Vous pouvez, Monseigneur, tant qu'il vous
» plaira, supposer que vous devez être contre moi
» le défenseur de l'Eglise, comme saint Augustin le
» fut contre les hérétiques de son temps. Un évêque
» qui soumet son livre, et qui se tait après l'avoir
» soumis, ne peut être comparé ni à Pélage ni à
» Julien. Vous pouviez envoyer secrètement à Rome,
» de concert avec moi, toutes vos objections; je
» n'aurois donné au public aucune apologie, ni im-
» primée, ni manuscrite; le juge seul auroit exa-
» miné mes défenses; toute l'Eglise auroit attendu
» en paix le jugement de Rome; ce jugement auroit
» tout fini. La condamnation de mon livre, s'il est
» mauvais, étant suivie de ma soumission sans ré-

» serve, n'eût laissé aucun péril pour la séduction;
» nous n'aurions manqué en rien à la vérité : la cha-
» rité, la paix, la bienséance épiscopale auroient été
» gardées. »

La seconde lettre est une discussion théologique sur l'amour propriétaire et mercenaire, et sur l'amour pur et désintéressé. Elle est d'un grand intérêt pour ceux qui voudroient se former une idée exacte de cette discussion; mais elle n'est pas susceptible de ce que l'on peut appeler une simple analyse.

La troisième lettre est terminée par un des plus beaux mouvemens de sensibilité dont aucune langue ait jamais offert le modèle.

« Qu'il m'est dur, Monseigneur, d'avoir à soutenir ces combats de paroles, et de ne pouvoir plus
» me justifier sur des accusations si terribles, qu'en ouvrant le livre aux yeux de toute l'Eglise, pour
» montrer combien vous avez défiguré ma doctrine.
» Que peut-on penser de vos intentions? *Je suis ce*
» *cher auteur que vous portez dans vos entrailles*
» pour le précipiter, avec Molinos, dans l'abîme du
» quiétisme. Vous allez me pleurer partout, et vous
» me déchirez en me pleurant! Que peut-on penser
» de ces larmes, qui ne servent qu'à donner plus
» d'autorité à vos accusations? Vous me pleurez, et
» vous supprimez ce qui est essentiel dans mes paroles!
» Vous joignez, sans en avertir, celles qui sont séparées!
» Vous donnez vos conséquences les plus outrées comme mes dogmes précis, quoiqu'elles soient contradictoires à mon texte formel.
» Quelque grande autorité, Monseigneur, que vous ayez justement acquise jusqu'ici, elle n'a point
» de proportion avec celle que vous prenez dans le style de ce dernier livre. Le lecteur sans passion

» est étonné de ne trouver, dans un ouvrage fait
 » contre un confrère soumis à l'Eglise, aucune trace
 » de cette modération qu'on avoit louée dans vos
 » écrits contre les ministres protestans. Pour moi,
 » Monseigneur, je ne sais si je me trompe, et ce
 » n'est pas à moi à en juger, mais il me semble que
 » mon cœur n'est point ému, que je ne désire que
 » la paix, et que je suis avec un respect constant
 » pour votre personne..... »

Fénélon, dans sa quatrième lettre, se plaint à Bossuet des altérations de son texte, qui tendoient à jeter de l'odieux sur sa doctrine. Une pareille infidélité, réelle ou prétendue, devoit changer son style et lui communiquer l'émotion de son ame. On voit qu'il a de la peine à renfermer au fond de son cœur tous les sentimens qui l'oppressent; et une indignation involontaire vient communiquer à son langage et à ses expressions une chaleur et une véhémence qui doivent être attribuées à la situation violente où ses adversaires l'avoient placé.

« Est-ce donc ainsi qu'on peut s'arroger le droit
 » de retrancher des mots essentiels qui changent
 » toute la signification du texte, pour convaincre
 » un auteur d'impiété et de blasphème?..... Je ne
 » puis finir sans vous représenter la vivacité de
 » votre style, en parlant de ma réponse à votre
 » *sommaire*. Voici vos paroles sur votre confrère,
 » qui vous a toujours aimé et respecté singulière-
 » ment : *Ses amis répandent partout que c'est un*
 » *livre victorieux, et qu'il y remporte sur moi de*
 » *grands avantages; nous verrons*. Non, Monsei-
 » gneur, je ne veux rien voir que votre triomphe
 » et ma confusion, si Dieu en doit être glorifié. A
 » Dieu ne plaise que je cherche jamais aucune vic-
 » toire contre personne, et encore moins contre

» vous ! Je vous cède tout pour la science, pour le
» génie, pour tout ce qui peut mériter l'estime. Je
» ne voudrois qu'être vaincu par vous, en cas que
» je me trompe. Je ne voudrois que finir le scan-
» dale en montrant la pureté de ma foi, si je ne
» me trompe pas. Il n'est donc pas question de dire :
» *Nous verrons*. Pour moi, je ne veux voir que la
» vérité et la paix ; la vérité qui doit éclairer les
» pasteurs, et la paix qui doit les réunir. Vous vous
» récriez : *Un Chrétien, un évêque, un homme, a-t-il*
» *tant de peine à s'humilier ?* Le lecteur jugera de
» la véhémence de cette figure. Quoi ! Monsei-
» gneur, vous trouverez mauvais *qu'un évêque ne*
» *veuille point avouer, contre sa conscience, qu'il*
» *a enseigné l'impiété ?* Souffrez que je vous dise à
» mon tour : *Un Chrétien, un évêque, un homme*
» *a-t-il tant de peine à avouer un zèle précipité,*
» *que l'Eglise nous montre en plusieurs saints, et*
» *même dans les Pères de l'Eglise ?*

» Vous dites : *La nouvelle spiritualité accable*
» *l'Eglise de lettres éblouissantes, d'instructions*
» *pastorales, de réponses pleines d'erreurs*. De quel
» droit vous appelez-vous *l'Eglise ?* Elle n'a point
» parlé jusqu'ici, et c'est vous qui voulez parler
» avant elle ; ce n'est pas la *nouvelle spiritualité*,
» c'est l'ancienne que je défends. Mais qui est-ce
» qui a écrit le premier ? Qui est-ce qui a com-
» mencé le scandale ? Qui est-ce qui a écrit avec
» un zèle amer ? Vous vous irritez de ce que je ne
» me tais pas, quand vous intentez contre moi les
» accusations les plus atroces..... Vous ne cessez
» de me déchirer, sans attendre que l'Eglise dé-
» cide. »

XLIV. — Impression des écrits de Fénelon sur l'opinion publique.

Il est difficile de se faire l'idée de l'impression que commençoient à exciter dans le public les écrits de l'archevêque de Cambrai. Quelque opinion que l'on eût déjà des talens et des lumières de Fénelon, personne n'avoit prévu et ne pouvoit prévoir que, dans une controverse théologique, il lutteroit avec autant de force et de courage contre un rival aussi redoutable que Bossuet; car, parmi les trois prélats, le public s'obstinoit à ne voir et à ne considérer que Bossuet. Il faut encore observer que Fénelon se montroit à l'opinion publique avec le lustre que le malheur ajoute toujours à l'éclat du génie et de la vertu.

Bossuet avoit été jusqu'alors l'accusateur : souvent même il avoit pris dans ses écrits le ton de dignité et de supériorité d'un juge qui prononce. Il croyoit avoir réduit Fénelon au rôle toujours pénible et toujours un peu humiliant d'un accusé obligé de se justifier. Mais Fénelon avoit su, dans ses dernières lettres, s'élever, sans affectation et sans blesser aucunes convenances, à la juste mesure que doit observer un évêque qui porte au dedans de lui-même le témoignage d'une conscience pure, d'une foi sincère, et qui croit avoir le droit de défendre ses opinions contre celles d'un de ses confrères, au tribunal de leur supérieur commun. Le public, accoutumé depuis si long-temps à considérer l'évêque de Meaux comme l'arbitre suprême de toutes les controverses doctrinales, et le dictateur de l'Eglise de France, s'étonnoit de le voir ramené à combattre à armes égales, et avec un succès douteux, dans

une carrière qu'il avoit toujours parcourue en triomphant.

Bossuet sentit alors qu'il avoit besoin de rassembler toutes ses forces pour combattre un adversaire dont il n'avoit peut-être pas apprécié tout le génie et toutes les ressources.

Il est facile d'observer, dans sa réponse aux lettres de Fénélon, qu'il déploie avec une nouvelle vigueur tous les ressorts de l'éloquence et de la logique, pour écraser la doctrine et l'auteur qu'il combat. On y voit surtout qu'il s'attache à justifier cette espèce d'âcreté et d'amertume que Fénélon lui avoit reprochées, et dont le public même avoit paru se scandaliser. Mais ce qui est remarquable, ce qui est surtout conforme au caractère si prononcé de Bossuet, c'est que, bien loin de désavouer les expressions, peut-être un peu trop vives, échappées à l'excès de son zèle dans la chaleur de la dispute, il dit : *qu'il s'est montré sévère et inflexible, parce qu'il a dû l'être, et que les saintes vérités de la religion n'admettent point les mollesses et les veines complaisances du monde.* En un mot, Bossuet reprend par la force de la raison et par l'ascendant du génie ce caractère de supériorité que l'archevêque de Cambrai s'étoit efforcé de lui contester. Il semble que cet homme extraordinaire étoit appelé à occuper toujours le premier rang partout où il se moutroit ; et à excercer, par une espèce de prérogative singulière, un ministère supérieur au rang même qu'il occupoit dans l'Eglise. C'est avec ce ton imposant qu'il dit à Fénélon :

XLV. — Lettre de Bossuet à Fénélon.

« Je le dis avec douleur, Dieu le sait : vous avez
» voulu raffiner sur la piété, vous n'avez trouvé

» digne de vous que Dieu beau en soi. La bonté,
» par laquelle il descend à nous, et nous fait remon-
» ter à lui, vous a paru un objet peu convenable
» aux parfaits. Sous le nom d'amour pur, vous avez
» établi le désespoir comme le plus parfait des sa-
» crifices; c'est du moins de cette erreur qu'on vous
» accuse..... Et vous venez me dire : Prouvez-moi
» que je suis un insensé; prouvez-moi que je suis de
» mauvaise foi : sinon, ma seule réputation me met
» à couvert. Non, Monseigneur, la vérité ne le
» souffre pas; vous serez en votre cœur ce que vous
» voudrez; mais nous ne pouvons vous juger que
» par vos paroles. Vous me reprochez de m'être
» récrié : *Un Chrétien, un évêque, un homme a-t-il*
» *tant de peine à s'humilier? Vous trouvez mauvais*
» *qu'un évêque ne veuille pas avouer, contre sa con-*
» *science, qu'il a enseigné l'impiété.* Oui, Monsei-
» gneur, sans rien déguiser, je trouve mauvais, et
» tout le monde avec moi, que vous vouliez nous
» persuader qu'on a mis ce qu'on a voulu dans votre
» livre sans votre participation; que, sans vous en
» être plaint dans vos *errata*, vous ayez laissé im-
» punément *cette impiété*, comme vous l'appellez
» vous-même; qu'au lieu de vous humilier d'une
» telle faute, vous la rejetiez sur un autre; que
» vous ayez tant travaillé à y trouver de vaines
» excuses.

» Vous vous plaignez de la force de mes expres-
» sions! Il s'agit de dogmes nouveaux qu'on voit
» introduire dans l'Eglise, sous prétexte de piété,
» par la bouche d'un archevêque. Si, en effet, il est
» vrai que ces dogmes renouvellent les erreurs de
» Molinos, sera-t-il permis de le taire? Voilà pour-
» tant ce que le monde appelle excessif, aigre, ri-
» goureux, emporté, si vous le voulez. Il voudroit

» qu'on laissât passer un dogme naissant doucement,
» et sans l'appeler de son nom, sans exciter l'hor-
» reur des fidèles par des paroles qui ne sont rudes
» qu'à cause qu'elles sont propres, et qui ne sont
» employées qu'à cause que l'expression est néces-
» saire..... Si l'auteur de ces nouveaux dogmes les
» cache, les enveloppe, les mitige si vous voulez,
» par certains endroits, et par-là ne fait autre chose
» que les rendre plus coulans, plus insinuans, plus
» dangereux, faudra-t-il, par des bienséances du
» monde, les laisser glisser sous l'herbe, et relâcher
» les saintes rigueurs du langage théologique? Si
» j'ai fait autre chose que cela, qu'on me le montre.
» Si c'est là ce que j'ai fait, Dieu sera mon protec-
» teur contre les mollesses du monde et ses vaines
» complaisances. »

Fénélon s'étoit expliqué en ces termes : *Quoi-
qu'on ne puisse pas s'arracher l'amour de la béa-
titude, on peut le sacrifier, comme on peut sacrifier
l'amour de la vie, sans pouvoir se l'arracher tout-
à-fait.* Il faut convenir que Bossuet réfute ce rai-
sonnement de la manière la plus victorieuse.

« Avouez la vérité, Monseigneur, écrit-il à Fé-
» nélon : vous ne croyez pas avoir rien à dire ou
» avoir rien proposé de plus spécieux que cet ar-
» gument; mais il tombe par ce seul mot. On peut
» bien sacrifier la vie mortelle à quelque chose de
» meilleur, qui est la vie bienheureuse; mais lors-
» que vous supposez qu'on puisse sacrifier la vie
» bienheureuse, il faut que vous ayez dans l'esprit
» quelque chose de meilleur à quoi on la sacrifie;
» et toujours on deviendra, ou heureux en la pos-
» sédant, ou malheureux si on la perd.

» Après cela, Monseigneur, je n'ai plus rien à
» vous dire. S'il se trouve dans vos écrits quelque

» chose de considérable qui n'ait pas encore été re-
» poussé, j'y répondrai par d'autres moyens. Pour
» des lettres, composez-en tant qu'il vous plaira; di-
» vertissez la Cour et la ville; faites admirer votre
» esprit et votre éloquence, et ramenez les grâces
» des *Lettres provinciales*, je ne veux plus avoir de
» part au spectacle que vous semblez vouloir donner
» au public. »

Il est impossible de méconnoître dans ces accens passionnés l'émotion profonde d'une ame agitée par le sentiment d'un grand danger, et par la prévoyance de grands malheurs. C'est peut-être moins encore le zèle de la vérité, qui porte Bossuet à s'armer avec tant d'inflexibilité *contre les molleses du monde et ses vaines complaisances*, que cette inquiète sollicitude d'un Père de l'Eglise, qui a vu souvent les hérésies naître et croître à l'ombre des illusions d'une perfection chimérique, et trouver des protecteurs dans la piété même de ceux qui aiment la vertu de bonne foi.

Plus Bossuet avoit une haute idée des vertus et des talens de Fénélon, plus il devoit redouter l'appui qu'un tel homme pouvoit prêter à ceux qui n'avoient ni une ame aussi pure, ni des intentions aussi estimables. Fénélon n'étoit point un théologien obscur, dont il suffisoit de combattre les opinions et de condamner les erreurs. C'étoit un archevêque recommandable par la beauté de son génie, par des talens éblouissans, par une piété sincère, par des vertus attachantes. C'étoit le précepteur de l'héritier du trône, le conseil et l'oracle des hommes les plus vertueux de la Cour; c'étoit celui qui, déjà élevé à de grandes places par la seule influence de son mérite personnel, sembloit être encore appelé à de plus hautes destinées.

Plus Fénelon avoit répandu d'onction et de piété dans ses maximes de spiritualité, plus elles pouvoient favoriser les illusions ou les excès de tous ceux qui, contre ses intentions, auroient été disposés à en abuser. La conformité même d'une partie de sa doctrine avec celle de saint François de Sales, de sainte Thérèse, et de quelques écrivains, dont la mémoire est honorée dans l'Eglise, devenoit un motif pour prévenir l'usage pernicieux que des hommes corrompus avoient déjà fait et pouvoient faire encore de ces maximes si pures et si innocentes dans la pensée de leurs pieux auteurs. L'exemple récent de Molinos venoit de montrer, d'une manière effrayante, combien il est facile au vice de se couvrir des apparences et des expressions de la vertu, en empruntant les autorités les plus saintes et les plus respectées. On pouvoit, on devoit craindre que des hommes non moins dépravés, ne s'appuyassent de la piété et de l'autorité du nom de Fénelon, pour entraîner des âmes simples et crédules dans de funestes illusions. Saint François de Sales, sainte Thérèse et tant d'autres, avoient pu s'exprimer sans danger, et avec toute la candeur et la simplicité de leur âme, dans un temps où rien ne les avoit encore avertis des fausses interprétations que l'on pouvoit donner à la sainte innocence de leurs pensées. Mais le temps étoit venu où l'Eglise, instruite par une triste expérience, devoit, dans sa sagesse, tracer avec toute la rigueur théologique, la ligne exacte et précise où la véritable piété doit s'arrêter, si elle ne veut pas s'exposer au danger de s'égarer dans les voies corrompues, où de se nourrir d'inutiles et extravagantes illusions.

C'étoient ces hautes et puissantes considérations, dignes d'appeler la prévoyance d'un évêque tel que

Bossuet, qui enflammèrent son zèle avec tant d'ardeur dans cette mémorable controverse; et c'est ce qu'on ne doit jamais perdre de vue dans la suite des faits que nous aurons à rapporter.

Les obstacles, les contradictions, la résistance de Fénélon, ses plausibles et éloquents apologies, les lenteurs de la Cour de Rome, les variations de l'opinion publique, les partisans accrédités que l'archevêque de Cambrai conservoit à la Cour, le torrent des courtisans qui seroient venus se ranger sous ses étendards, s'il eût été vainqueur, les incertitudes de madame de Maintenon, la modération même du cardinal de Noailles et de l'évêque de Chartres, tout contribuoit à justifier les inquiétudes de Bossuet et à exalter sa véhémence. C'étoit à lui seul qu'étoient réservés les périls et les honneurs de ce grand combat. Il falloit que Bossuet se montrât trop fort, parce que tout se montroit trop foible autour de lui.

La réponse de Bossuet, dont nous venons de rapporter des passages si remarquables, laisse cependant apercevoir qu'il ne se dissimuloit pas à lui-même que le public avoit accueilli avec une faveur marquée les derniers écrits de Fénélon. On croit même observer qu'il étoit alors dans l'intention de ne plus rentrer dans une discussion directe avec lui.

XLVI. — Lettre de Fénélon au nonce du Pape. (Manusc.)

Il paroît en effet que les adversaires de Fénélon, un peu déconcertés par le succès et l'énergie de ses défenses, firent intervenir le nonce du Pape pour l'engager à garder désormais le silence. Fénélon répondit au nonce du Pape « que c'étoit toujours à » l'accusé à parler le dernier, surtout quand il s'a-

» gissoit d'accusations horribles sur la foi, et que
» l'accusé étoit un archevêque, dont la réputation
» importoit à son ministère; qu'il ne demandoit
» lui-même que la paix et le silence, à être jugé et
» à obéir; que la réponse qu'il se voyoit obligé de
» faire à la dernière attaque de M. de Meaux, se-
» roit sa dernière défense, si ce prélat ne reprodui-
» soit pas quelque nouvelle accusation. »

Fénélon répondit en effet aux derniers écrits de Bossuet par trois nouvelles lettres. Elles offrent de nouvelles preuves de toute la fécondité et de toute la subtilité de son esprit dans un genre de controverse, dont on ne lui avoit pas plus soupçonné le goût qu'il n'en avoit contracté l'habitude. Bossuet, étonné lui-même, ne put s'empêcher de dire en les lisant : « M. de Cambrai a de l'esprit à faire » peur. »

« Quand voulez-vous donc que nous finissions, » écrivoit Fénélon? Si je pouvois me donner le tort » et vous laisser un plein triomphe, pour finir le » scandale et pour rendre la paix à l'Eglise, je le » ferois avec joie; mais en voulant m'y réduire avec » tant de véhémence, vous avez fait précisément » tout ce qu'il falloit pour m'en ôter les moyens..... » Vous m'attribuez les impiétés les plus abomina- » bles, *cachées sous des subterfuges déguisés en » correctifs*. Malheur à moi, si je me taisois! Mes » lèvres seroient souillées par ce lâche silence, qui » seroit un aveu tacite de l'impiété... Que le Pape » condamne mon livre, que ma personne demeure » à jamais flétrie et odieuse dans toute l'Eglise, j'es- » père que Dieu me fera la grâce de me taire, d'o- » béir et de porter ma croix jusqu'à la mort. Mais » tandis que le saint Siége me permettra de mon- » trer mon innocence, et qu'il me restera un souffle

» de vie, je ne cesserai de prendre le ciel et la terre
» à témoin de l'injustice de vos accusations.

» Il m'est impossible de vous suivre dans toutes
» les objections que vous semez sur votre chemin ;
» les difficultés naissent sous vos pas. Tout ce que
» vous touchez de plus pur dans mon texte se con-
» vertit aussitôt en erreur et en blasphème ; mais
» il ne faut pas s'en étonner ; vous exténuez et vous
» grossissez chaque objet selon vos besoins , sans vous
» mettre en peine de concilier vos expressions.
» Voulez-vous me faciliter une rétractation , vous
» aplanissez la voie ; elle est si douce, qu'elle n'ef-
» fraie plus. *Ce n'est*, dites-vous , *qu'un éblouisse-*
» *ment de peu de durée.* Mais si l'on va chercher
» ce que vous dites ailleurs pour alarmer toute l'E-
» glise , pendant que vous me flattez ainsi , on trou-
» vera que *ce court éblouissement est un malheureux*
» *mystère et un prodige de séduction.*

» Tout de même , s'agit-il de me faire avouer
» des livres et des visions de madame Guyon ? vous
» rendez la chose si excusable , qu'on est tout étonné
» que je ne veuille point la confesser pour vous ap-
»aiser. *Est-ce un si grand malheur*, dites-vous ,
» *d'avoir été trompé par une amie ?* Mais quelle est
» cette amie ? C'est une *Priscille* dont je suis le
» *Montan*. Ainsi , vous donnez , comme il vous plaît ,
» aux mêmes objets les formes les plus douces et les
» plus affreuses.

» Je ne veux pas me juger moi-même. En effet , je
» dois craindre que mon esprit ne s'aigrisse dans
» une affaire si capable d'user la patience d'un
» homme qui seroit moins imparfait que moi. Quoi
» qu'il en soit , si j'ai dit quelque chose qui ne soit
» pas vrai et essentiel à ma justification ; ou bien ,
» si je l'ai dit en des termes qui ne fussent pas né-

» cessaires pour exprimer toute la force de mes rai-
 » sons , j'en demande pardon à Dieu , à toute l'Eglise
 » et à vous. Mais où sont-ils ces termes que j'eusse
 » pu vous épargner ? du moins , marquez-les moi ;
 » mais en les marquant , défiez-vous de votre déli-
 » catesse. *Après m'avoir donné si souvent des in-
 » jures pour des raisons , n'avez-vous point pris mes
 » raisons pour des injures ?*

» Cette douceur , dont vous me dites que je m'é-
 » tois paré , on la tournoit contre moi ; on dit que
 » je parlois d'un ton si radouci , parce que ceux qui
 » se sentent coupables sont toujours timides et hé-
 » sitans. Peut-être ai-je ensuite un peu trop élevé
 » la voix ; mais le lecteur pourra observer que j'ai
 » évité beaucoup de termes durs , qui vous sont le
 » plus familiers. Nous sommes , vous et moi , l'ob-
 » jet de la dérision des impies , et nous faisons gémir
 » tous les gens de bien : que tous les autres hommes
 » soient hommes , c'est ce qui ne doit pas surpren-
 » dre ; mais que les ministres de Jésus-Christ , ces
 » anges des Eglises , donnent au monde profane et
 » incrédule de telles scènes , c'est ce qui demande
 » des larmes de sang. Trop heureux si , au lieu de
 » ces guerres d'écrits , nous avions toujours fait
 » notre catéchisme dans nos diocèses , pour ap-
 » prendre aux pauvres villageois à craindre et à ai-
 » mer Dieu ! »

En lisant ces dernières lignes , ne seroit-on pas
 tenté de croire qu'elles sont de Bossuet , par le
 mouvement oratoire qui les anime , et par la no-
 blesse de l'idée jointe à la simplicité de l'expres-
 sion ?

XIV. — Impartialité du saint Siège dans l'examen du livre de Fénélon.

Tandis que la France entière, spectatrice de ce violent combat entre les deux membres les plus illustres de son Eglise, attendoit avec un intérêt mêlé d'incertitude, de quel côté la victoire se déclareroit, Rome procédoit à l'instruction du jugement avec une sagesse et une impartialité dignes des plus grands éloges.

Le saint Siège voulut mettre dans l'examen du livre de l'archevêque de Cambrai, un appareil et une solennité qui attestent les égards dus à deux grands évêques et à l'intervention de Louis XIV.

Quoique la forme dans laquelle ce prince avoit exprimé l'importance qu'il attachoit à cette affaire, laissât assez entrevoir la faveur qu'il accordoit à l'une des parties, et sa prévention contre l'autre, Innocent XII ne crut point qu'il convînt à la dignité de l'Eglise romaine, à la gloire de la religion, ni aux intérêts de la vérité de s'abandonner aux mouvemens variables et irréguliers d'une politique profane. Une année entière fut employée au seul examen du livre de l'archevêque de Cambrai, et des divers écrits publiés pour sa défense et pour sa condamnation. Soixante-quatre séances, de six ou sept heures chacune, furent consacrées par les examinateurs à l'analyse du livre des *Maximes*. Les seuls examinateurs assistèrent aux douze premières; mais comme l'on crut remarquer parmi eux une opposition très-vive et très-animée, le Pape nomma les cardinaux Noris et Ferrari, deux des membres les plus instruits du sacré collège, pour présider aux congrégations.

On commença par extraire du livre de l'archevêque de Cambrai, trente-sept propositions qui parurent devoir être l'objet de l'examen des consultants. L'examen de ces trente-sept propositions occupa les soixante-quatre séances qui eurent lieu depuis le 12 octobre 1697, jusqu'au 25 septembre 1698. On est autorisé à présumer que le sujet de cette controverse devoit être nécessairement obscur et très-subtil, ou que les explications offertes par Fénélon avoient éclairci ce que sa doctrine renfermoit d'équivoque et de hasardé, puisque sur les dix examinateurs qui la discutèrent pendant une année entière, cinq votèrent constamment en faveur de son livre : il est vrai que leur opinion étoit fondée en grande partie sur les explications fournies par l'auteur.

L'abbé Bossuet fut violemment affecté de ce partage entre les dix examinateurs. Il ne manqua pas, d'après son propre caractère, de l'attribuer aux intrigues des partisans de l'archevêque de Cambrai, et à l'influence du cardinal de Bouillon.

XLVIII. — Lettre de l'abbé Bossuet, du 1^{er} avril 1698.

La correspondance de Bossuet avec son neveu (1), laisse malheureusement apercevoir qu'il adopta trop facilement les préventions de ce dernier. Lui-même étoit si convaincu que la doctrine de Fénélon renfermoit les erreurs les plus monstrueuses ; il avoit annoncé avec tant d'assurance au Roi, à madame de Maintenon, au public, à toute l'Eglise, que ces erreurs seroient foudroyées par le saint Siège, aussitôt qu'elles auroient frappé l'oreille du vicaire de Jésus-Christ, qu'il fut aussi surpris que déconcerté

(1) Voyez les tomes XIII, XIV et XV de l'édition des OEuvres de Bossuet, de dom Déforis.

du partage des examinateurs. Il fut surtout effrayé de ce que lui mandoit son neveu, en ces termes : « Le Pape, ces jours passés, a dit que l'affaire n'étoit pas si claire. »

Dans cette disposition, il crut devoir se prêter aux vues de son neveu, et les proposer à Louis XIV et à madame de Maintenon. C'étoit d'opposer des coups de force et d'autorité aux prétendues intrigues des partisans de l'archevêque de Cambrai, de frapper ses parens et ses amis les plus chers, pour intimider tous ceux qui auroient été portés à lui accorder leur appui, et d'annoncer à toute l'Europe que la disgrâce de ce prélat étoit irrévocablement prononcée.

L'abbé Bossuet consacroit toutes ses lettres à provoquer ces mesures violentes. « Qu'est-ce que le » Roi attend, écrivoit-il à son oncle, pour ôter à » M. de Cambrai le préceptorat ? Vous ne sauriez » trop dépêcher ce que vous avez à faire contre » M. de Cambrai. »

Il mettoit le même acharnement à diffamer la personne de l'archevêque de Cambrai, qu'à détruire son crédit. « Il ne faut pas hésiter d'envoyer tout » ce qui fait connoître l'attache de M. de Cambrai » pour madame Guyon et le P. Lacombe, et leur » doctrine sur les mœurs. Cela est de la dernière » conséquence. »

XLIX. — Imputation ridicule contre Fénélon.

La passion des ennemis de Fénélon les porta jusqu'à fouiller dans les livres les plus obscurs et les plus ignorés, pour lui chercher des crimes. Le fameux Burnet, depuis évêque de Salisbury, avoit fait imprimer à Amsterdam, en 1688, un petit livre où il disoit : « Les Quiétistes ont en horreur les su-

» perstitutions romaines, et ils veulent les ensevelir
 » dans l'oubli, en ne les enseignant et en ne les pra-
 » tiquant point, aussi bien que l'abbé de Fénélon. »
 C'étoit au sujet d'un chapitre du *Traité de l'Edu-
 cation des Filles*, publié cette même année 1688,
 par l'abbé de Fénélon, et qui n'avoit aucun rapport
 à la doctrine des Quiétistes. On se hâta d'envoyer
 à Rome ce petit livre, comme pièce de conviction
 contre l'auteur du livre des *Maximes des Saints*;
 et l'abbé Bossuet, enchanté, écrivoit à son oncle (1) :
 « J'ai été ravi du petit livre touchant M. de
 » Cambrai; il y est nommé, et bien nommé, et cela
 » fera ici un effet terrible contre lui. »

On sera peut-être curieux de savoir à quoi aboutit
 le terrible effet de cette ridicule accusation. Fénélon
 répondit (2) : « Qu'en 1688 il ne connoissoit pas
 » seulement madame Guyon, qu'il étoit même
 » alors prévenu contre elle sur des bruits confus;
 » que lui-même n'étoit connu à cette époque dans
 » le public, que par ses deux traités *de l'Educa-
 tion des Filles*, et *du Ministère des Pasteurs*;
 » que ces deux ouvrages, bien loin d'élever des
 » soupçons sur la pureté de sa doctrine, avoient con-
 » tribué à fixer le choix du Roi sur lui pour la place
 » de précepteur. » Choix qui avoit été applaudi de
 la manière la plus forte par Bossuet.

Mais une réponse bien plus tranchante, et qu'il
 est assez singulier que Bossuet n'eût pas prévue,
 c'est que dans ce même livre, le docteur Burnet si-
 gnaloit (3) « le cardinal le Camus, le célèbre abbé
 » Fleuri, et Bossuet lui-même, comme aussi opposés
 » que Fénélon et les Quiétistes aux superstitions
 » romaines. Vous voilà donc, écrivoit Fénélon à

(1) 11 février 1798. — (2) Réponse aux Remarques de
 M. l'évêque de Meaux. — (3) *Ibid.*

» Bossuet, quiétiste comme moi. Dieu voit, et les
 » hommes verront un jour à quoi vous avez recours
 » pour me noircir. » Une réponse aussi péremptoire
 fit écrouler subitement cette grande machine dont
 l'abbé Bossuet avoit attendu un si *terrible effet*; et
 Bossuet lui-même, déconcerté par une réplique si
 concluante, ne se permit plus de revenir sur ce chef
 d'accusation.

Il en fut de même de toutes les scandaleuses imputations que l'abbé Bossuet recherchoit avec tant d'avidité pour noircir la réputation de l'archevêque de Cambrai. Sa volumineuse correspondance ⁽¹⁾ n'offre que trop de preuves de la déplorable animosité avec laquelle il s'efforçoit d'aigrir l'esprit de son oncle. Nous sommes fermement persuadés que si Bossuet, au lieu d'un neveu passionné, avoit eu à Rome un agent aussi sage et aussi vertueux que l'abbé de Chanterac, on n'auroit jamais vu se mêler à cette controverse des débats scandaleux et des personnalités choquantes.

II. — Accusations calomnieuses contre Fénélon.

On imagina donc tout-à-coup de faire revivre les anciennes relations de madame Guyon et du père Lacombe, d'en tirer des inductions aussi peu favorables à leurs mœurs qu'à leur doctrine, et de flétrir Fénélon, en flétrissant madame Guyon.

Le père Lacombe étoit enfermé depuis neuf ou dix ans dans le château de Lourdes, au pied des Pyrénées. Il est certain que ses écrits annoncent une imagination exaltée et disposée à se nourrir des illusions extravagantes. Une longue captivité avoit achevé d'égarer cette tête naturellement foible. Il

(1) Voyez les tomes XIII, XIV et XV des OEuvres de Bossuet.
 (Edition de dom Déforis.)

avoit adressé à l'évêque de Tarbes ⁽¹⁾ une lettre, dont quelques expressions sembloient avouer des excès honteux. Cette pièce parut un moyen victorieux de convaincre madame Guyon d'avoir partagé ses égaremens.

Pour parvenir plus facilement à cette conviction, on transféra le père Lacombe du château de Lourdes à celui de Vincennes. A peine y fut-il arrivé, qu'on lui fit écrire à madame Guyon une lettre, où il l'exhortoit à avouer leurs égaremens mutuels, et à s'en repentir. Le cardinal de Noailles et le curé de Saint-Sulpice ⁽²⁾ se rendirent à Vaugirard, où madame Guyon étoit encore détenue, pour lui communiquer cette lettre. Ils la conjurèrent par les motifs les plus saints et les plus sacrés de rendre hommage à la vérité, et de mériter son pardon par un sincère aveu de ses fautes. Madame Guyon ne dissimula point son étonnement lorsqu'elle entendit lire la singulière lettre du père Lacombe, qu'on ne voulut pas même laisser entre ses mains. Elle conserva cependant assez de présence d'esprit pour soupçonner la vérité, et répondit tranquillement « qu'il falloit que le père Lacombe fût devenu fou. » Le cardinal de Noailles se persuada que cette tranquillité apparente annonçoit l'opiniâtreté d'une femme qui ne peut consentir à se reconnoître coupable, et il obtint qu'elle fût transférée à la Bastille, pour procéder plus facilement aux interrogatoires et aux confrontations. En attendant, on s'empressa de faire passer à Rome les deux lettres du père Lacombe à l'évêque de Tarbes et à madame Guyon. On se flatta qu'elles feroient impression sur l'esprit du Pape et des cardinaux, et qu'elles ébranleroient les examinateurs favorables à Fénélon.

(1) François de Poudeux. — (2) Lachétardie.

On ne peut douter par les lettres du cardinal de Noailles et de Bossuet, qu'ils ne fussent persuadés de très-bonne foi que le directeur et la pénitente étoient réellement coupables; et on voit par une lettre de madame de Maintenon, du 9 septembre 1698, qu'elle partageoit la même opinion.

L'abbé Bossuet promettoit de si merveilleux effets de toutes ces honteuses dénonciations, si peu dignes de figurer dans une cause où de grands évêques étoient intéressés, qu'on ne crut avoir rien de mieux à faire que de suivre ses inspirations (1). « Ces » deux pièces, écrivoit-il, feront plus d'impression » que *vingt démonstrations théologiques*. Voilà les » argumens dont nous avons le plus de besoin. » On est un peu étonné d'entendre ce langage dans la bouche d'un neveu de Bossuet, adressé à Bossuet lui-même.

Mais tout ce misérable échafaudage s'écroula subitement. On ne tarda pas à s'apercevoir que le père Lacombe étoit totalement fou, et on fut obligé de le placer en cette qualité à Charenton, où il mourut l'année suivante, dans un état de démence absolue. On eut soin de tenir cette nouvelle secrète pendant plusieurs mois; on étoit embarrassé de tout l'éclat qu'on avoit donné aux déclarations d'un pareil personnage. Quant à Fénélon, il fut constaté « *qu'il n'avoit jamais vu le père Lacombe, qu'il* » *ne lui avoit jamais écrit, qu'il n'avoit jamais reçu* » *de ses lettres; en un mot, qu'il n'avoit jamais* » *eu aucun rapport direct ou indirect avec lui.* »

Mais l'abbé Bossuet fut plus heureux dans le succès d'un projet qu'il proposoit depuis long-temps à son oncle. Il ne cessoit de l'inviter, ainsi que le cardinal de Noailles, à obtenir du Roi quelque acte éclatant.

(1) Lettres de l'abbé Bossuet.

tant , qui montrât à la France et à Rome que l'archevêque de Cambrai étoit entièrement perdu dans son esprit.

Bossuet et le cardinal de Noailles n'étoient que trop disposés à accueillir cette idée. Leur controverse avec Fénélon avoit pris un caractère si animé , et leur honneur se trouvoit si fortement engagé au succès de ce combat , qu'ils crurent devoir se prêter à tous les moyens qui devoient le décider en leur faveur. D'un côté, l'abbé Bossuet leur annonçoit assez indiscretement qu'il ne pouvoit plus répondre de la condamnation de Fénélon; et de l'autre, ces deux prélats ne pouvoient s'accoutumer à l'idée de se retrouver, avec l'archevêque de Cambrai, dans une cour où il n'auroit reparu qu'avec un avantage marqué sur ses rivaux.

Il ne leur fut pas difficile de faire entrer madame de Maintenon dans leurs vues; elle avoit elle-même trop aimé et trop maltraité Fénélon, pour que la confiance et l'amitié pussent jamais naître entr'eux. Les sentimens opposés qu'elle avoit éprouvés pour lui n'avoient si long-temps combattu dans son cœur , que pour laisser prévaloir l'humeur et l'irritation. Louis XIV avoit plutôt de l'éloignement que du goût pour Fénélon, et on obtint aisément de lui un sacrifice qui n'exigeoit aucun effort de sa part.

LI. — Les parens et les amis de Fénélon sont renvoyés de la Cour.

Le 2 juin (1698), le Roi ôta le titre de sous-précepteurs à l'abbé de Beaumont et à l'abbé de Langezon. Le premier étoit propre neveu de Fénélon; le second, son ami le plus tendre et le plus fidèle. MM. Dupuy et de Leschelle, faisant les fonctions de sous-gouverneurs, sous le titre de gentilshommes de

la Manche, eurent ordre le même jour de quitter la Cour, et perdirent leurs places. Le prétexte de leur renvoi fut leur goût pour les maximes de spiritualité de l'archevêque de Cambrai ; et le véritable motif, leur tendre et inviolable fidélité pour lui. Les uns et les autres étoient attachés depuis neuf ans à l'éducation de M. le duc de Bourgogne, et on a vu quelle avoit été cette éducation ; ils furent renvoyés sans recevoir la plus foible récompense de leurs services. On punit aussi sévèrement les hommes estimables qui avoient changé en vertus les vices du duc de Bourgogne, que s'ils lui eussent donné des vices et étouffé ses vertus. On a de la peine à reconnoître dans une pareille conduite la grandeur et la générosité de Louis XIV ; mais on lui avoit représenté sous des couleurs si odieuses la doctrine de Fénélon et le danger de ses maximes, qu'il crut voir la religion des princes ses petits-fils exposée au péril le plus imminent. .

Peu s'en fallut que le célèbre abbé Fleuri, alors sous-précepteur, ne fût enveloppé dans la disgrâce de tous les amis de Fénélon. Il lui devoit sa place, et c'étoit sur lui que Fénélon se reposoit pour instruire M. le duc de Bourgogne dans tout ce qui concernoit la science et l'histoire de la religion. L'abbé Fleuri, étranger à tous les partis et à toutes les intrigues, se bornoit à remplir ses devoirs. Sa modestie et sa méfiance de lui-même ne lui permirent de prendre aucune part à l'affaire du quiétisme mais sa reconnaissance et sa vénération pour Fénélon pouvoient être traduites comme un tort auprès des personnes prévenues. Cependant Bossuet eut la générosité de le *sauver* ; c'est l'expression dont il se sert dans une lettre à son neveu, du 30 juin 1698. Il ajoute : « L'abbé Fleuri n'a été conservé que par-

» ce que j'en ai répondu. » On peut dire qu'en cette occasion Bossuet veilla à sa propre gloire. Rien n'eût fait un plus mauvais effet dans le public et dans l'opinion de la postérité, que d'étendre la persécution sur un homme tel que l'abbé Fleuri, qui étoit assez défendu par sa vertu et par le respect public.

Rien n'égale les transports de joie qu'éprouvèrent à Rome l'abbé Bossuet et l'abbé Phélippeaux en apprenant ces nouvelles (1). « On ne pouvoit nous » envoyer ; écrivoit ce dernier à Bossuet, de meilleures pièces et plus persuasives que la nouvelle » de la disgrâce des parens et des amis de M. de » Cambrai, et que celle qu'on reçut hier, par un » courrier extraordinaire, que le Roi lui avoit ôté » la charge et la pension de précepteur (2) ; cela seul » pourra convaincre cette Cour que le mal est grand » et réel. »

Les adversaires de Fénelon ne trouvoient pas qu'on eût encore sacrifié assez de victimes. L'abbé Bossuet écrivoit à son oncle (3) : Ne fera-t-on rien » à la Cour contre le père Valois (4) ? Il est plus » méchant que les quatre autres qu'on a renvoyés. » Le père Lachaise et le père Dez mériteroient bien » qu'on ne les oubliât pas. Ils veulent à présent » tout le mal possible au Roi, à madame de Maintenon, à M. l'archevêque de Paris, à vous, à tout » ce qui vous appartient. »

C'étoit avec la même indiscretion qu'il disoit publiquement à Rome, « que le renvoi des amis et des » parens de Fénelon n'étoit encore qu'un commen-

(1) 24 juin 1698. — (2) La nouvelle étoit encore prématurée ; Fénelon ne perdit le titre de précepteur qu'au mois de janvier 1699. — (3) 8 juillet 1698. — (4) Confesseur des jeunes princes.

» cement de tout ce que le Roi se proposoit de faire
» contre l'archevêque de Cambrai. »

A ces menaces, capables de faire impression sur les esprits foibles et timides, il osoit ajouter des imputations du genre le plus odieux et le plus propre à enlever à Fénélon l'estime de toutes les personnes vertueuses. A peine peut-on se permettre de rappeler des calomnies aussi révoltantes ; mais elles peuvent donner une idée des excès où la passion peut porter certains caractères, et des épreuves où la vertu la plus pure se trouve quelquefois exposée. On ne sait si la candeur avec laquelle l'abbé de Chanterac rend compte à Fénélon lui-même de ces horribles imputations, n'est pas aussi honorable pour l'un que pour l'autre. Il n'y a que la vertu qui puisse parler à la vertu un langage si simple et si calme.

« On tâche ici de faire croire que vous avez eu
» une société fort étroite avec cette femme (ma-
» dame Guyon), et qu'il y a du moins un grand
» sujet de craindre que votre spiritualité et vos
» maximes étant les mêmes, vous ne l'ayez suivie
» dans ses désordres aussi bien que dans ses erreurs.
» Pour faire des impressions plus fortes sur les es-
» prits, on promet, chaque courrier, de nouvelles
» confessions de cette femme, et de nouvelles dé-
» couvertes de ses abominations ; et en même temps
» on publie qu'on a ici beaucoup de lettres originales
» que vous lui écriviez, qu'on ne veut montrer que
» dans l'extrémité, pour sauver, autant qu'on peut,
» votre réputation. »

Justement fatigué de tant de passions haineuses, on aimera sans doute à se reposer, en portant ses regards sur un tableau plus doux et plus attachant. A peine ce même abbé de Chanterac, dont nous ne nous lassons point d'admirer l'amitié fidèle et cou-

rageuse, eut-il appris le renvoi de l'abbé de Beaumont (1), qu'il écrivit à Fénélon (2) : « Je crois que » l'abbé de Beaumont est actuellement auprès de » vous, et par là je le trouve heureux ; mais que je » suis occupé des suites qu'aura cette affaire par » rapport à lui ! Permettez-moi, je vous supplie, » Monseigneur, de vous faire faire attention que je » suis titulaire du prieuré de Carenac et d'un canonicat de Cambrai ; il mériterait assurément » mieux que moi de posséder ces bénéfices : oh ! » que de bon cœur je l'en rendrais le maître, si » vous le jugiez à propos, et je vous supplie de vouloir bien y penser devant notre Seigneur ! J'espère » toujours qu'il vous protégera jusqu'à la fin, lui » qui est la vérité et la vie ; il n'y a que lui seul » qui vous puisse soutenir au milieu de tant de » combats et de si rudes épreuves. Que j'ai de consolation de pouvoir prendre quelque part à vos » peines, et de m'attacher toujours plus fortement » à vous pour le temps et pour l'éternité ! car il me » semble que c'est ainsi qu'on doit être uni devant » Dieu. » Tels étaient les amis de Fénélon, tels ils se montrèrent pour lui jusqu'au dernier moment. On se doute bien comment Fénélon accueillit une offre aussi délicate ; sa réponse porte le même caractère de simplicité qui avoit dicté ce vœu généreux (3). « Votre zèle pour porter ma croix, me » l'adoucit beaucoup, mon cher abbé ; mais le prieuré » de Carenac est en bonnes mains. Je ne souhaite » rien tant que votre conservation ; je voudrais que » vous eussiez Cambrai au lieu de Carenac. »

(1) L'abbé de Beaumont, en perdant sa place de sous-précepteur et les appointemens qui y étoient attachés, perdoit le seul revenu dont il jouissoit. — (2) 21 juillet 1698. (Manuscrits.) — (3) 11 juillet 1698. (Manuscrits.)

Fénélon n'avait pas besoin de toute sa pénétration pour démêler les véritables motifs de l'acte de rigueur qu'on venoit d'exercer contre ses parens et ses amis. « Vous savez, écrivoit-il à l'abbé de Chantérac ⁽¹⁾, que MM. de Paris et de Meaux ont fait » chasser, d'auprès des princes, les deux abbés de » Langeron et de Beaumont ; ils l'ont fait pour deux » raisons : la première, pour montrer à Rome combien le Roi est déclaré contre moi, et pour changer » par là les dispositions de cette Cour, qui paroissent » soient m'être favorables ; la seconde, pour m'ôter » l'espérance de retourner à Versailles, si Rome ne » me condamne point, afin de me réduire à quelque » lâche accommodement avec mes parties pour y » retourner. Je serois bien fâché d'acheter mon retour par quelque expédient douteux ; vous ne sauriez le dire trop fortement ; plus ils augmentent » le scandale, plus il faut parler et tenir ferme jusqu'au bout. Elevez modestement votre voix ; on » fait les derniers efforts pour entraîner le Pape par » autorité. Mes adversaires ont voulu un coup d'éclat qui intimidât les théologiens, soulevés ouvertement contre eux, et qui imposât silence au » public indigné. »

Mais ce coup d'autorité ne fit point à Rome tout l'effet que les adversaires de Fénélon en avaient attendu. On y fut scandalisé de cet abus du crédit et de la faveur, dans un moment où la cause étoit encore soumise au tribunal du juge supérieur, où les examinateurs étoient partagés de sentimens sur le livre dénoncé, où rien ne pouvoit encore faire préjuger légalement si la doctrine de l'archevêque de Cambrai serait approuvée ou condamnée. Dans une audience particulière que le Pape accorda à l'abbé

(1) 6 juin 1698. (Manuscrits.)

de Chanterac, ce bon et vertueux pontife ne put s'empêcher de lui en témoigner son étonnement et sa douleur. Dans cet entretien ⁽¹⁾, il parut souvent s'interrompre et se parler à lui-même, et alors ces seuls mots, répétés plusieurs fois, échappoient de sa bouche : *expulerunt nepotem, expulerunt consanguineum, expulerunt amicos*; « ils ont chassé son » neveu, ses parens, ses amis. »

Un prélat italien, qui connoissoit parfaitement la disposition des esprits et des partis à Versailles, disoit à cette occasion, en faisant allusion au rôle qu'on étoit parvenu à faire jouer à madame de Maintenon dans cette affaire : *Non est ira super iram mulieris*. (Il n'est point de colère qui égale la colère d'une femme.)

LII. — Bossuet publie sa *Relation sur le Quiétisme*.

Les examinateurs favorables à Fénélon, bien loin de se laisser intimider, élevèrent encore plus hautement la voix, pour vanter sa piété et la pureté de sa doctrine. Rien ne prouve mieux peut-être avec quelle impartialité l'instruction de ce grand procès fut suivie à Rome, et avec quelle équité on prononça le jugement. Bossuet se disposoit alors à porter un coup bien plus sensible à Fénélon; nous voulons parler de sa fameuse *Relation sur le Quiétisme*, le monument le plus affligeant de cette controverse. Mais nous devons cette justice à Bossuet; rien n'étoit plus contraire au caractère et aux principes de ce grand homme que de transformer une question de doctrine en une question de faits et de personnalités indécentes, contre un confrère et un ancien ami. Rien ne prouve mieux combien un pareil rôle bles-

(1) Lettre de l'abbé de Chanterac à Fénélon, 24 juin 1698. (Manuscrits.)

soit tous ses sentimens et toutes ses idées, que l'espèce de répugnance avec laquelle il s'était rendu aux premières instances de son neveu. Dès l'origine du procès, l'abbé Bossuet avoit demandé à son oncle un précis historique des faits qui avoient donné naissance à cette querelle. Bossuet les avoit réunis dans une relation très-succincte, qu'il avoit adressée à son neveu pour son instruction particulière (1); il l'avoit rédigée en latin; il la lui avoit envoyée manuscrite. Il étoit alors si éloigné de lui donner aucune publicité, qu'il lui avoit formellement défendu d'en laisser prendre copie à qui que ce fût; il avoit même porté les ménagemens si loin, qu'il avoit exigé de son neveu de n'en donner communication qu'à un très-petit nombre de personnes, parmi celles qu'il étoit le plus important d'instruire et d'éclairer. C'est dans ces attentions scrupuleuses et délicates qu'on aime à retrouver Bossuet tel qu'il étoit.

Mais depuis, les esprits s'étoient aigris; les écrits s'étoient multipliés et avoient pris des deux côtés un caractère plus passionné. Bossuet avoit éprouvé de la part de Fénélon une résistance à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Les examinateurs du livre de Fénélon, à Rome, étoient partagés d'opinion; Fénélon s'étoit défendu avec tant d'art et d'éloquence; ses apologies étoient écrites d'un style si séduisant; il avoit su balancer par des raisonnemens si plausibles la logique irrésistible de Bossuet, que le public en France commençoit à flotter indécis entre Bossuet, appuyé de sa gloire et de la faveur de Louis XIV, et Fénélon qui n'avoit à lui opposer que la beauté de son génie et la réputation de sa vertu.

(1) On la trouve à la tête du treizième volume de l'édition in-4^o des OEuvres de Bossuet, sous le titre : *De Quietismo in Galliis refutato*.

En un mot, Bossuet prétendoit ⁽¹⁾ « qu'on étoit » arrivé à ces temps de tentation où les cabales, les » factions se remuent, où les passions, les intérêts » partagent le monde, où de grands corps et de » grandes puissances s'émeuvent, où l'éloquence » éblouit les simples, la dialectique leur tend des » lacets, une métaphysique outrée jette les esprits » en des pays inconnus ; plusieurs ne sachant plus ce » qu'ils croient, et tenant tout dans l'indifférence, » sans entendre, sans discerner, prennent parti par » humeur. »

Bossuet, inquiet de voir ainsi l'opinion publique flottante et indécise, excité par son neveu qui lui mandoit sans cesse que tout étoit perdu si on n'achevoit de perdre Fénélon, se détermina enfin à changer la nature de cette controverse, en y introduisant une discussion de faits personnels qui pouvoient donner à Fénélon un tort réel ou apparent dans les procédés,

Ce fut ainsi que Bossuet se vit entraîné par l'emportement de son neveu dans un plan d'attaque qui avoit paru d'abord répugner à la noblesse de sa grande ame, et il publia sa *Relation sur le Quiétisme*.

Cette fameuse *Relation* étoit appuyée tout entière sur les manuscrits que madame Guyon lui avoit confiés, sur les lettres pleines de tendresse, de respect et de déférence que Fénélon lui avoit écrites dans un temps où il le regardoit comme son père, son ami, son maître dans la science ecclésiastique, et son supérieur dans l'ordre de la hiérarchie ; elle étoit enfin terminée par un commentaire de Bossuet sur cette lettre de Fénélon à madame de Maintenon ⁽²⁾, où il s'étoit ouvert à elle avec tout l'abandon

⁽¹⁾ *Relation sur le Quiétisme*. — ⁽²⁾ Du 16 août 1696. On la trouve aux *Pièces justificatives* du livre troisième, n° I.

de la confiance et de l'estime. L'évêque de Chartres, persuadé par les motifs de conscience que lui avoit présentés Bossuet, lui avoit remis cette lettre, qu'il tenoit de madame de Maintenon, et l'avoit autorisé de sa part à en faire usage.

Bossuet avoit lié ces pièces principales par le récit de quelques faits historiques plus ou moins essentiels, plus ou moins indifférens; mais il avoit mis tant d'art dans cet exposé, il avoit trouvé le moyen de répandre tant de charme et d'intérêt dans un sujet si grave et si sérieux, il avoit fait ressortir avec tant de finesse et sous une forme si piquante les singularités, les visions et les prétentions de madame Guyon; il avoit su mêler d'une manière si naturelle à ces scènes ridicules des mouvemens d'une éloquence noble et épiscopale, il y paroissoit déplorer avec tant d'onction l'*éblouissement* de l'archevêque de Cambrai, il présentoit avec des circonstances si spécieuses le récit de leurs premières discussions; en un mot, cet écrit si court par sa précision, et si plein de choses et de faits par la rapidité avec laquelle ils se succèdent sans mélange et sans confusion, réunissoit, pour le style et pour le raisonnement, tous les genres de mérite qu'on ne pouvoit guère espérer de rencontrer dans une composition de cette nature. Il peut encore être regardé comme un des morceaux les plus accomplis dans le genre polémique.

Rien aussi ne peut être comparé au succès qu'il eut aussitôt qu'il fut devenu public. On peut s'en former une idée par une lettre de madame de Maintenon au cardinal de Noailles, du 29 juin 1698. « Le » livre de M. de Meaux fait un grand fracas ici; on » ne parle d'autre chose. Les faits sont à la portée » de tout le monde; les folies de madame Guyon

» divertissent ; le livre est court , vif et bien fait : on
» se le prête, on se l'arrache, on le dévore; il réveille
» la colère du Roi sur ce que nous l'avons laissé faire
» un tel archevêque ; il m'en fait de grands repro-
» ches ; il faut que toute la peine de cette affaire
» tombe sur moi.... Je ne doute point que M. le duc
» de Beauvilliers ne soit fâché de me perdre ; mon
» amitié pour lui étoit très-sincère ; je crois qu'il en
» avoit pour moi. »

La Cour étoit à Marly lorsque Bossuet y vint présenter lui-même au Roi , aux princes , à madame de Maintenon , et à tous les seigneurs qui s'y trouvoient , sa *Relation sur le Quiétisme*. Madame de Maintenon vient de nous peindre l'enthousiasme général avec lequel elle fut accueillie ; c'étoit le sujet de tous les entretiens du salon de Marly , et des allusions perfides ou piquantes des courtisans qui cherchoient à plaire aux heureux du jour , ou qui s'abandonnoient au torrent qui les entraînoit. On doit bien croire que cette disposition fut un peu secondée par l'affectation singulière que madame de Maintenon mit à faire elle-même les honneurs du livre de l'évêque de Meaux. Il en étoit sans doute parmi eux qui , en se rappelant l'époque encore bien peu éloignée où madame de Maintenon professoit une amitié si déclarée pour Fénélon , s'étonnoient de voir une femme de tant d'esprit , et toujours si attentive aux égards et aux convenances , distribuer elle-même avec une satisfaction insultante un écrit où son ancien ami étoit si cruellement déchiré⁽¹⁾. On ignoroit dans le public tous les efforts inutiles que madame de Maintenon avoit tentés pour prévenir les événemens qui avoient amené la disgrâce de Fénélon ; tous les ménagemens délicats qu'elle avoit employés pour

(1) Voyez les *Pièces justificatives* du livre troisième , n° VII.

le désabuser et l'éclairer sur sa situation; toutes les précautions de sagesse et de piété qu'elle avoit prises pour s'éclairer elle-même; on ignoroit qu'elle avoit rempli pendant long-temps tous les devoirs d'une amie fidèle et dévouée, et qu'elle n'avoit fait qu'obéir, dans une question de religion, à l'autorité de ses supérieurs dans l'ordre de la religion, aux avis et aux inspirations des trois évêques de l'Eglise de France qui y jouissoient de la plus haute réputation de science, de vertu et de piété, et qui avoient été long-temps eux-mêmes les amis et les admirateurs les plus sincères de l'archevêque de Cambrai. On ignoroit tous les détails, encore secrets, de cette longue et mystérieuse discussion. On se ressouvenoit seulement de la confiance et de la faveur qu'elle avoit montrées pendant tant d'années à Fénélon. On ne voyoit que les témoignages éclatans de l'appui qu'elle prêtoit alors à ses adversaires, et un contraste si extraordinaire et si inexplicable devoit naturellement exciter l'attention et l'étonnement de tous ceux qui en étoient témoins.

LIII. — Consternation des amis de Fénélon.

Cet ouvrage de Bossuet arriva à Rome dans le temps où les amis et les défenseurs de l'archevêque de Cambrai étoient encore étourdis de tous les coups qu'on venoit de lui porter; c'étoit au moment où l'abbé Bossuet annonçoit, avec la plus intrépide assurance, des preuves juridiques des désordres de madame Guyon, et qu'il mêloit à des déclarations publiques des demi-confidences plus perfides encore, dans la vue de faire remonter jusqu'à Fénélon la trace honteuse de ces horribles imputations. La nouvelle de la disgrâce des parens et des amis de Fénélon avoit été un nouveau triomphe

pour ses ennemis, et la *Relation sur le Quiétisme* acheva de consterner et d'attonner tous ceux qui s'intéressoient à lui ; on ne savoit plus que croire et que penser. Cette *Relation* paroissoit dire tant de choses ; elle paroissoit en supprimer tant d'autres par égard et par ménagement ; Louis XIV et madame de Maintenon donnoient par leurs discours et leur approbation un tel caractère d'authenticité à toutes les accusations ; Bossuet s'y étoit exprimé au sujet du père Lacombe et de madame Guyon, d'une manière si sombre et si mystérieuse en disant : *Le temps est venu où Dieu veut que cette union soit entièrement découverte* ; et ce peu de mots annonçoit de si terribles révélations, qu'une profonde et religieuse tristesse parut s'être emparée de tous les cœurs et de tous les esprits. Il sembloit qu'on dût cesser de croire à la vertu, si Fénelon n'étoit pas vertueux.

Au milieu de cette violente tempête, Fénelon restoit calme et tranquille. C'est dans les lettres qu'il écrivit alors à l'abbé de Chanterac, qu'on admire avec un nouveau mélange de respect et d'attendrissement, cette douce sérénité de la paix et de l'innocence ; c'est même avec un esprit de gaieté qu'il relève le courage abattu de l'abbé de Chanterac.

LIV.—Motifs de délicatesse qui font hésiter Fénelon à répondre.

Fénelon étoit même décidé à ne point répondre à la *Relation* de Bossuet ; il faisoit plus encore : il venoit d'adresser à l'abbé de Chanterac une réponse latine à la dernière lettre du cardinal de Noailles, au sujet des faits et des procédés. Cette réponse étoit embarrassante pour le cardinal ; elle le mettoit en

contradiction avec lui-même sur plusieurs faits essentiels. Fénélon ordonna à l'abbé de Chanterac d'en retirer tous les exemplaires.

Quelle considération pouvoit donc commander le silence à Fénélon , et le faire consentir à laisser son honneur , sa réputation et la dignité de son caractère exposés aux plus honteux soupçons ! C'est ici le plus beau trait peut-être de la vie de Fénélon, et ses lettres à l'abbé de Chanterac vont nous apprendre que c'étoit encore à l'héroïsme de l'amitié qu'il consentoit à sacrifier ce qui lui étoit plus cher que la vie , son honneur. Elles nous feront connoître la cruelle perplexité et les combats qui agitèrent son cœur dans cette pénible circonstance.

« J'avois préparé, mon cher abbé, une réponse à la
» lettre de M. de Paris pour la faire imprimer ;
» mais des amis très-sages, et qui n'ont rien de
» foible, m'ont demandé que, dans l'extrême pré-
» vention où on a mis le Roi, *le reste de mes*
» *amis, qui est ce que j'ai de plus précieux au*
» *monde, ne tenoit plus qu'à un cheveu* ; c'est le
» terme dont on s'est servi , m'assurant que c'étoit
» les perdre que de continuer à écrire publique-
» ment contre M. de Paris. On a déjà sacrifié quatre
» personnes pour me punir d'avoir répondu à mes
» adversaires et pour m'imposer silence , sans vou-
» loir me donner l'avantage de pouvoir dire qu'on
» me l'a imposé. Le public voit assez que je dois
» enfin me taire par profond respect pour le Roi ,
» et par ménagement pour mes amis. Il est capital
» néanmoins de bien observer deux choses : 1^o les
» causes de mon silence sont si délicates, qu'il faut
» bien se garder de les divulguer. On me feroit un
» grand crime si on pouvoit me convaincre d'avoir
» dit qu'on a chassé mes amis pour m'imposer si-

» lence. Ce n'est pas l'intention du Roi, mais c'est
» celle de mes parties, et il faut que cela soit re-
» marqué par le public sans que je le dise moi-
» même; 2° si on explique mal à Rome mon si-
» lence, je suis prêt à hasarder tout, plutôt que de
» lui laisser aucun soupçon sur ma conduite et sur
» mes sentimens. C'est à eux à peser ce que je puis
» et ce que je dois faire dans l'extrémité où l'on me
» met. Je sens mon innocence, je ne crains rien du
» fond; mais je vois par expérience que plus je
» montre l'évidence de mes raisons, plus on s'aigrit
» pour perdre mes amis.... Je n'oserai plus imprimer,
» à moins que je ne voie plus de liberté et
» moins d'inconvéniens à craindre pour ceux qui me
» sont plus chers que moi-même. »

Fénélon se détermina quelques jours après à envoyer à l'abbé de Chanterac sa réponse à la lettre du cardinal de Noailles; mais il avoit eu l'attention de ne la composer qu'en latin, d'en retrancher tout ce qui pouvoit blesser ce prélat, et de la réduire à la seule discussion des faits les plus essentiels; il s'étoit même encore abstenu de la faire imprimer. En l'adressant à l'abbé de Chanterac, il lui écrivoit⁽¹⁾ :
« Je vous ai mandé les tristes raisons qui font que je
» n'ose la faire imprimer; elle explique tout dans la
» plus exacte vérité. Montrez-la, mais ne la livrez
» point, à moins qu'on ne le veuille absolument;
» et, en ce cas, représentez secrètement le danger
» des suites. »

On jugera encore mieux la cruelle situation de Fénélon par une autre de ses lettres⁽²⁾. « L'unique
» chose qui m'afflige et me perce le cœur, c'est de
» n'oser publier ma réponse à M. de Paris sur les
» faits, de peur de perdre mes plus précieux amis;

(1) 20 juin 1698. (Manuscrs.) — (2) 27 juin 1698. (*Ibid.*)

» mais il faut mourir à tout , même à la consolation
» de justifier son innocence sur la foi. J'attends hum-
» blement les momens de Dieu. »

LV. — M. de Beauvilliers encore menacé de perdre sa place.

Les inquiétudes de Fénélon pour les deux seuls amis qui lui restoit à la Cour , n'étoient en effet que trop fondées ; les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse étoient alors menacés de perdre leurs places et d'essuyer une honteuse disgrâce. C'est ce que nous apprenons par des lettres manuscrites de M. de Beauvilliers à M. Tronson ; car , dans toutes les crises fâcheuses où il se trouvoit réduit , c'étoit toujours à ses sages inspirations qu'il avoit recours. C'étoit un homme étranger au monde et à la Cour , un ecclésiastique enseveli dans l'obscurité d'un séminaire , qu'un homme de la Cour de Louis XIV , un des hommes les plus sages et les plus éclairés de son temps , alloit interroger ; et il avoit toujours le bonheur de n'en recevoir que des conseils aussi conformes aux règles du devoir qu'utiles à ses véritables intérêts. Les lettres de M. de Beauvilliers ⁽¹⁾ à M. Tronson ne permettent pas de douter que madame de Maintenon ne fût alors très-décidée à faire renvoyer M. de Beauvilliers , et que , pour y parvenir plus sûrement , elle en exigeoit des aveux et des déclarations qui lui paroissent incompatibles avec la justice et l'honneur.

LVI. — Il a recours aux conseils de M. Tronson.

M. Tronson pensoit « que , quoique M. de Beau-
» villiers n'eût aucun empressement à rester à la
» Cour , il étoit cependant obligé de faire toutes
» choses possibles (*salvâ conscientia*) pour se main-

(1) Du 10 juin 1698. (Manuscrits.)

» tenir dans le poste où la Providence l'avoit mis,
» eu égard aux circonstances particulières et au
» bien de la religion et de l'Etat. » Il traça en conséquence à M. de Beauvilliers un projet de déclaration qui déconcertoit tous les projets de la malveillance, en le dispensant de s'exprimer contre son propre sentiment.

Ceux mêmes qui seroient disposés à trouver un excès de scrupule dans la conduite si désintéressée de M. de Beauvilliers, ne pourront certainement se défendre d'un sentiment d'estime et de respect pour l'homme qui consentoit à renoncer à la faveur de Louis XIV, et à perdre la première place de la Cour, plutôt que de prononcer une seule expression équivoque ou contraire à sa pensée.

Mais il est douteux que dans la disposition où se trouvoit alors madame de Maintenon, elle se fût contentée de cette déclaration de M. de Beauvilliers, quelque raisonnable qu'elle fût. Heureusement le cardinal de Noailles devint en cette occasion son appui et son défenseur. Ce prélat était doux et modéré ; il avoit été plutôt entraîné dans cette malheureuse affaire, par l'ascendant de Bossuet, qu'il ne s'y étoit lui-même engagé. En lui supposant même une secrète satisfaction d'avoir vu Fénelon déchoir de la faveur où il étoit auprès de madame de Maintenon, et qui avoit long-temps balancé celle dont il jouissoit lui-même, Fénelon ne pouvoit plus lui donner aucun ombrage ; M. de Beauvilliers, déjà décrédité dans l'esprit de madame Maintenon, qui revenoit aussi difficilement de ses préventions qu'elle se détachoit facilement de ses sentimens les plus vifs, ne pouvoit plus troubler le cours paisible de la faveur dont il étoit en possession ; peut-être même ne fut-il pas fâché de mé-

nager Fénélon en la personne de M. de Beauvilliers. Il avoit déjà éprouvé que l'archevêque de Cambrai pouvoit le ramener à des discussions fâcheuses et désagréables, en révélant au public l'histoire de toutes ses variations dans le cours de cette controverse.

LVIII. — Procédé généreux du cardinal de Noailles.

Toutes ces considérations, qui se prêtoient un mutuel appui, déterminèrent probablement le cardinal de Noailles à adoucir madame de Maintenon pour M. de Beauvilliers, et à l'empêcher de consommer sa disgrâce. On observe même que ce ne fut pas sans peine qu'il y réussit (1). Cependant il parvint peu à peu à la calmer et à la satisfaire, en se montrant lui même satisfait de la sincérité avec laquelle M. de Beauvilliers s'étoit expliqué, et de la soumission qu'il lui avoit montrée. Ramenée à des sentimens plus justes et plus modérés, madame de Maintenon chercha à excuser l'espèce de vivacité qu'elle avoit mise à vouloir éloigner de la Cour M. de Beauvilliers. « Si j'ai parlé plus fortement » que je ne vous l'ai montré sur l'affaire de M. de » Cambrai, c'est que je voyois le mauvais effet que » la mollesse faisoit dans le public ; mais en même » temps je comprenois vos raisons, et je voyois votre » charité. De plus, je sais combien je dois soumettre » mes vues aux vôtres, et je n'aurai jamais de peine » à cette déférence. » Elle s'exprime sur M. de Beauvilliers avec plus de ménagement encore, et même avec une sorte d'intérêt, dans une lettre qu'elle écrivit au cardinal de Noailles, environ six semaines après cette espèce de crise (2). « J'ai voulu

(1) Lettre de madame de Maintenon, 29 juin 1698. —
(2) Le 7 août 1698.

» voir M. de Beauvilliers pour nous affliger en-
» semble. Je suis très-édifiée de tout ce que je vis
» en lui ; mais M. l'abbé de Langeron et M. Dupuy
» ne lui tiennent guère moins au cœur que M. de
» Cambrai. »

Le chancelier d'Aguesseau rapporte dans ses Mémoires (1), que ce fut son père que le cardinal de Noailles consulta pour se déterminer sur le parti qu'il avoit à prendre au sujet de M. de Beauvilliers, dont le sort étoit remis entre ses mains. « Le cardinal de Noailles pouvoit perdre le duc de Beauvilliers d'un seul mot ; mais il fut plus chrétien que politique ; et , se défiant de lui-même , il ne voulut se déterminer que par l'avis de mon père , capable par son esprit de sentir toutes les vues de la plus profonde politique , incapable par son cœur de suivre jamais d'autres mouvemens que ceux de la conscience la plus éclairée. Mon père honoroit sincèrement dans M. de Beauvilliers un esprit de religion , de modération et de justice qui éclatoit dans toute sa conduite. Il ne regardoit sa prévention pour les mystiques modernes que comme une illusion passagère , et comme un éblouissement de piété , que l'exemple et l'autorité de l'archevêque de Cambrai auroit causé , mais que la condamnation ou la rétractation de ce prélat dissiperoit entièrement. La qualité d'homme de bien , qu'il respectoit dans la personne de ce ministre , étoit pour lui un si grand titre , qu'il ne croyoit pas qu'on dût le sacrifier sur de simples soupçons , ni punir sans retour la foiblesse excusable d'avoir trop déféré aux sentimens d'un génie aussi supérieur et aussi séduisant que celui de l'archevêque de Cambrai. Il se fai-

(1) Tome XIII , pag. 75.

» soit même un véritable scrupule de contribuer à
 » bannir de la Cour l'homme qui y donnoit le plus
 » grand exemple de religion , et à ôter d'auprès du
 » Roi le plus vertueux de tous ceux que ce prince
 » honoroit de sa confiance. L'archevêque de Paris ,
 » fixé par un avis d'un si grand poids , conseilla au
 » Roi de conserver M. de Beauvilliers dans tous ses
 » emplois. » On voit par quelques lettres du cardinal de Noailles , qu'il se crut obligé de faire un mystère à Bossuet de l'appui secret qu'il accorda en cette circonstance à M. de Beauvilliers.

Telle étoit la position de M. de Beauvilliers ; tels étoient les motifs puissans qui sembloient interdire à Fénélon la liberté de se défendre lui-même , dans la crainte d'entraîner un ami si cher , dans sa disgrâce. Il considéroit peut-être moins encore l'intérêt de M. de Beauvilliers que celui de la France entière. Il croyoit voir le bonheur de plusieurs générations dans l'avantage de conserver au duc de Bourgogne un gouverneur que , dans son opinion , nul autre n'auroit pu remplacer.

Tous ces ménagemens firent craindre à l'abbé de Chanterac que Fénélon ne consentît à sacrifier trop facilement son nom , sa gloire et l'honneur de son ministère à une excessive délicatesse en amitié. Il voyoit où ce même excès de délicatesse , pour la réputation de madame Guyon , avoit conduit Fénélon. Il étoit tous les jours témoin , à Rome , des impressions fâcheuses que laissoient dans les esprits la *lettre* du cardinal de Noailles , la *Relation* de Bossuet , et les soupçons odieux que l'abbé Bossuet cherchoit à faire rejaillir contre la vertu même de Fénélon.

Dans une occasion aussi essentielle , l'abbé de Chanterac remplit avec courage les devoirs les plus

austères de l'amitié. Il écrivit à Fénélon avec une franchise et une fermeté qui donnent la plus haute idée de son caractère.

LIX. — L'abbé de Chanterac décide Fénélon à répondre à la *Relation sur le Quiétisme*.

« Pour faire ici (à Rome) des impressions plus
» fortes sur les esprits, les agens de M. de Meaux
» promettent toutes les semaines de nouvelles con-
» fessions de madame Guyon, et de nouvelles dé-
» couvertes de ses abominations. Ils publient en
» même temps qu'on a ici beaucoup de lettres ori-
» ginales que vous lui écriviez, qu'on ne veut mon-
» trer qu'à la dernière extrémité pour sauver votre
» réputation. Jugez quelle est ma douleur de vous
» voir exposé à une conduite si injuste, et même
» quelle est ma peine d'être obligé à vous appren-
» dre moi-même des choses si affligeantes. Je ne
» vous les dis aussi que pour vous faire voir la né-
» cessité absolue et indispensable où vous vous trou-
» vez de répondre promptement et publiquement
» sur tous les faits, et de les éclaircir si nettement,
» qu'on ne puisse plus vous confondre avec ma-
» dame Guyon, et qu'on voie même les injustices
» de vos parties, d'avoir voulu rendre votre répu-
» tation suspecte, pour fortifier leurs fausses accu-
» sations contre votre doctrine. Tous vos amis, ou
» plutôt toutes les personnes de piété, sont dans
» l'affliction du retardement que vous apportez à
» faire imprimer vos réponses. Il s'agit de tout pour
» vous et pour la bonne doctrine, de votre foi, de
» votre réputation, de l'honneur de votre minis-
» tère. Le jugement de votre livre dépend absolu-
» ment de la vérité ou de la fausseté des faits qu'on
» vous oppose. Si vos mœurs sont suspectes, on ne

» doit plus douter que vous n'ayez abusé des ex-
» pressions des saints et des bons mystiques, et que
» vous n'ayez cherché à cacher sous leurs paroles
» un sens tout contraire au leur, pour autoriser les
» plus damnables maximes des Quiétistes. Mais dès-
» lors qu'en vous justifiant pleinement sur tous ces
» faits, vous ôterez tout sujet de douter ou de votre
» piété sincère, ou de votre bonne intention en fai-
» sant votre livre, on ne pourra plus l'entendre que
» dans le sens où les saints ont entendu ce que vous
» leur faites dire, ou ce que vous dites après eux.

» Vous ne pouvez point espérer que l'on veuille
» se persuader ici que votre respect pour la Cour
» de France, ou pour les personnes qui en ont la
» faveur, vous empêche de répondre publiquement
» et d'imprimer. Non, car on dit déjà fort haute-
» ment que c'est la seule crainte qui vous retient ;
» que vous voulez ménager madame Guyon de peur
» qu'elle ne parle de vous, et qu'elle ne découvre
» tous vos secrets. Il ne peut point y avoir, disent-
» ils, de considérations humaines qui vous retien-
» nent dans une occasion si essentielle, et où il y va
» de tout pour vous. Voilà l'extrémité où votre si-
» lence vous réduit, et je dois avoir cette fidélité
» de vous dire, quoiqu'il m'en coûte, que votre
» perte est infaillible, et pour le livre, et pour la
» réputation, et peut-être même pour la doctrine,
» si l'on ne vous entend pas parler hautement, et
» avec la même liberté et la même assurance que
» vous avez fait jusqu'ici.

» Souffrez, Monseigneur, que je vous le dise ;
» vous le devez encore plus sur les faits que sur la
» doctrine. Le juge peut suppléer le droit d'une
» partie qui ne sait pas l'expliquer ou le défendre ;
» mais il ne peut jamais, sous quelque prétexte que

» ce puisse être , suppléer les faits ; et ce n'est point
» assez que vous les proposiez en particulier et en
» secret , il faut les rendre publics , afin qu'ils puis-
» sent servir de preuve. Le juge n'y doit point
» avoir égard que quand ils sont certains , et ils ne
» sont certains et avérés que lorsqu'ils ont été com-
» muniqués à la partie , et qu'elle n'a pas pu les
» convaincre de faux. Tout ce que je dirois dans
» des conversations particulières , ou même tous les
» écrits que je ferois lire en secret , seroient inutiles
» et ne prouveroient rien. Il faut que ce soit vous-
» même qui parliez , et qui parliez à vos parties ,
» en exposant la vérité des faits dans des circonstances
» si exactes , qu'eux-mêmes soient obligés d'en con-
» venir de bonne foi , ou du moins qu'ils ne puis-
» sent pas les contredire. C'est à vous à les faire
» taire et à leur fermer la bouche. Encore une fois ,
» votre silence dans cette occasion seroit regardé
» ici comme une pleine et entière conviction de
» tout ce qu'on vous impute , ou de tout ce qu'on
» veut faire entendre contre vous. Ne pensez pas ,
» je vous supplie , que quand je parle ainsi , je suive
» en cela mes seules lumières ; c'est le sentiment
» universel , non-seulement de nos amis , mais même
» des cardinaux. Ils s'en sont assez expliqués ; et
» ceux mêmes qui voudroient vous être les plus
» favorables , ne pourront plus s'empêcher de re-
» garder votre livre comme très-dangereux , lors-
» qu'ils ne pourroient douter que vous l'ayez écrit ,
» comme vos parties le disent , pour favoriser ma-
» dame Guyon ou sa doctrine.

» Je réserve pour le dernier article celui de votre
» réponse à M. de Paris. Ce que vous me dites de
» la disposition de la Cour à l'égard de vos amis ,
» dont les intérêts vous sont bien plus chers que les

» vôtres, me touche et me pénètre tout comme
 » vous ; mais je ne sais s'il n'y a pas encore plus à
 » craindre pour eux , dans un silence qui vous con-
 » damne sans ressource à la face de toute l'Eglise ,
 » que dans une réponse douce et honnête qui justi-
 » fiera en même temps votre doctrine et votre
 » personne. Plus on veut les rendre responsables de
 » toutes vos démarches , plus il est certain que vous
 » les entraîneriez avec vous dans votre chute, lorsque
 » vous vous laisserez convaincre , par votre silence ,
 » de tous les égaremens dont on veut vous rendre
 » suspect. La honte et la confusion d'une mauvaise
 » conduite, à laquelle on persuadera le public qu'ils
 » ont eu part, n'est-ce pas une disgrâce certaine et
 » sans ressource dans l'esprit du Roi, et celle qui
 » pourroit davantage les affliger?... Tous nos amis
 » jugent vos réponses à tous les faits , si nécessaires ,
 » que je les vois déjà bien alarmés et tous affligés
 » de ce qu'elles retardent si long-temps; et vous
 » voyez bien que nos parties ne manqueront pas d'en
 » tirer tous les plus cruels avantages qu'ils pourront.
 » Vous vous êtes soutenu dans la doctrine , mais vous
 » succomberez dans les faits. Ils ont déjà dit ces
 » propres termes : *Nous le verrons, ce grand ar-*
 » *chevêque, ce prélat si pieux. On va découvrir sa*
 » *conduite; son bel esprit ne le tirera pas de cet*
 » *embarras.*

« Voilà l'état des choses que je vous expose sim-
 » plement; vous en pénétrerez mieux que moi toutes
 » les conséquences, et vos amis mêmes s'en laisseront
 » persuader. Que j'aurois souhaité vous pouvoir ca-
 » cher des détails si affligeans ! Mais dans une occa-
 » sion où il y va de tout pour vous, ne dois-je pas
 » vous être fidèle jusqu'à la mort⁽¹⁾ ? Au milieu de

(1) 19 juillet 1698.

» toutes nos craintes et de ces profondes ténèbres
 » dans lesquelles nous marchons depuis quelque
 » temps, nous voulons toujours être fermes et con-
 » stans à résister à la tempête. On nous avertit de
 » toutes parts que notre cause est désespérée, et je
 » dis avec confiance à notre Seigneur : *Domine, salva*
 » *nos, perimus*; Seigneur, sauvez nous, nous périr-
 » sons. J'espère pourtant : le juste peut être opprimé,
 » mais la vérité ne sauroit l'être. La bonne doctrine
 » sera défendue, et pourvu qu'on la soutienne on ne
 » sauroit vous faire tomber. Plus je vous vois en
 » danger, plus je me hâte de vous secourir, et je
 » sens réveiller dans mon cœur tout mon zèle et
 » toute ma tendresse : du moins je veux prendre
 » part à votre affliction comme les disciples de Jésus-
 » Christ : *allons et mourons avec lui.* »

Des motifs aussi impérieux ne permirent plus à
 Fénelon de se renfermer dans le silence qu'il s'étoit
 prescrit ; mais il lui étoit plus facile de se justifier
 que de publier sa justification. Il peint lui-même
 son embarras à ce sujet, dans une lettre à l'abbé
 de Chanterac (1). « Vous comprenez bien qu'après
 » le coup qui a chassé quatre de mes amis, je n'ai
 » plus personne pour faire répandre mes réponses à
 » Paris, supposé même qu'elles fussent imprimées :
 » on trouve mauvais que j'imprime hors du royaume,
 » au dedans je suis exposé à d'étranges inconvéniens ;
 » je n'ose écrire à personne à Paris, de peur de com-
 » mettre ceux à qui j'écrirois. Peut-être même ne
 » pourrois-je plus vous écrire dans la pleine liberté
 » d'un secret entièrement assuré. De votre part,
 » prenez toutes sortes de précautions pour ne m'é-
 » crire que ce qui pourroit être surpris. Nous n'a-
 » vons, Dieu merci, aucun secret qui ne soit très-

(1) Du 18 juillet 1698. (Manuscrits.)

» innocent et convenable à des gens qui sont très-
 » bons catholiques et très-bons français. Au reste,
 » quoi qu'il arrive, plus vous verrez l'orage croître,
 » plus il faut élever votre voix avec une fermeté
 » douce et modeste, pour demander exacte et
 » prompte justice dans une vexation aussi longue et
 » aussi manifeste. »

Il ajoutoit dans une autre lettre (1) : « Il ne faut
 » pas s'étonner des lettres qui viendront de Paris.
 » On ne peut que me condamner quand on allègue
 » une suite de faits atroces, rendus vraisemblables
 » par des lettres de moi, et que je ne répons rien.
 » Vous recevrez cette semaine ma *Réponse à la*
 » *Relation de M. de Meaux*. Le travail est très-
 » long ; je n'ai pu avoir les ouvriers, il m'a fallu ra-
 » masser des pièces et transcrire exactement mot
 » pour mot de peur de chicanes. J'attends encore
 » un éclaircissement important de Paris : pourvu
 » qu'on attende ma réponse, on verra si clair sur
 » les faits, que j'espérerai justice. Quoi qu'il arrive,
 » j'adorerai Dieu, et je le bénirai mille et mille fois
 » de m'avoir donné en vous un ami selon son cœur,
 » qui console le mien de toutes ses croix. Je vous
 » reverrai avec le même attendrissement que si
 » vous reveniez victorieux. »

LX. — Réponse de Fénélon à la Relation sur le Quétisme.

Fénélon n'avoit eu connoissance de la fameuse
Relation de Bossuet que le 8 juillet ; et sa réponse
 fut composée, imprimée, et étoit parvenue à Rome
 le 30 août. En l'adressant à l'abbé de Chanterac, il
 lui écrivoit (2) : « J'ai tâché de faire ma *Réponse*
 » avec sincérité, et vous pourrez remarquer que
 » je tire mes principales preuves de la *Relation*

(1) Du 2 août 1698. (Manuscrits.) — (2) Manuscrits.

» même de M. de Meaux. Je remercie Dieu de ce
» qu'il met dans votre cœur et dans votre bouche
» pour moi : s'il vent que je succombe, il faut ado-
» rer ses desseins ; une de mes plus sensibles dou-
» leurs, c'est de penser à l'état violent et amer où
» votre amitié pour moi vous a mis. »

Ce fut donc dans l'intervalle de cinq semaines, dans un moment où ses adversaires venoient de publier quatre écrits très-importans contre lui ⁽¹⁾, dans un temps où son cœur étoit brisé par le sentiment cruel de la disgrâce de ses amis, et par l'inquiétude encore plus cruelle d'entraîner dans sa chute le seul qui lui restoit à la Cour, que Fénélon conserva assez de facultés et d'énergie pour composer ce chef-d'œuvre de discussion et d'éloquence. Aussi rien n'égalait l'étonnement et l'admiration dont tous les esprits furent frappés à Paris, à Rome et dans toute l'Europe, en voyant la justification suivre de si près l'accusation. Il y eut telle province en France et telle contrée en Europe où la *Réponse à la Relation sur le Quiétisme* parvint en même temps que la *Relation* elle-même. On ne savoit ce qu'on devoit le plus admirer dans cette *Réponse*. La clarté dans l'exposition des faits; l'ordre et l'exactitude rétablis dans leur marche naturelle; chaque accusation détruite par des preuves irrésistibles; le mérite si rare de mettre dans la justification plus de précision que n'en offroient les accusations; l'accord encore plus rare de la simplicité, de l'élégance et de la noblesse du style; l'art admirable avec lequel Fénélon avoit su, sans foiblesse et sans mollesse, mettre à l'écart le cardinal de Noailles et l'évêque

(1) La Lettre de l'archevêque de Paris, une Lettre de Bossuet, la Relation sur le Quiétisme par le même, une Instruction pastorale de l'évêque de Chartres.

de Chartres, le Roi et madame de Maintenon, pour ne faire tomber ses traits que sur Bossuet seul qui l'avoit si cruellement offensé : en un mot, cette profonde indignation d'une ame vertueuse, qui se fait plutôt sentir qu'apercevoir, parce qu'elle conserve encore assez d'empire sur elle-même pour respecter, dans son adversaire, la dignité de son propre caractère : telles sont les foibles nuances qui peuvent offrir une image imparfaite de cette admirable composition.

Fénélon s'étonne d'abord, dans sa réponse, de ce que Bossuet a transporté tout-à-coup sur des faits, une discussion qui n'avoit été, jusqu'alors, agitée et traitée que sur des points dogmatiques.

« Malgré mon innocence ⁽¹⁾, j'avois toujours craint
 » des contestations de faits, qui ne peuvent arriver
 » entre des évêques sans un scandale irrémédiable.
 » Si mon livre est plein, comme M. de Meaux l'a
 » dit cent fois, des plus extravagantes contradictions
 » et des erreurs les plus monstrueuses, pourquoi
 » mettre le comble au plus affreux de tous les scan-
 » dales, et révéler aux yeux des libertins ce qu'il
 » appelle *un malheureux mystère, un prodige de*
 » *séduction* ? Pourquoi sortir du livre, si le texte
 » suffisoit pour le faire censurer ? mais M. de Meaux
 » commençoit à s'embarrasser et à être embarrassé
 » sur la dispute dogmatique. Dans cet embarras,
 » l'histoire de madame Guyon paroît à M. de Meaux
 » un spectacle propre à faire oublier tout-à-coup
 » tant de mécomptes sur la doctrine. Ce prélat veut
 » que je lui réponde sur les moindres circonstances
 » de l'histoire de madame Guyon, comme un cri-
 » minel sur la sellette répondroit à son juge ; mais
 » quand je le presse de répondre sur des points fon-

(1) Réponse à la Relation sur le Quiétisme.

» damentaux de la religion, il se plaint de mes
» questions, et ne veut point s'expliquer. Il attaque
» ma personne, quand il est dans l'impuissance de
» répondre sur la doctrine : alors il publie sur les
» toits ce qu'il ne disoit qu'à l'oreille ; alors il a re-
» cours à tout ce qui est le plus odieux dans la so-
» ciété humaine ; le secret des lettres missives, qui
» dans les choses d'une confiance si religieuse et si
» intime, est le plus sacré après celui de la confes-
» sion, n'a plus rien d'inviolable pour lui. Il produit
» mes lettres à Rome ; il les fait imprimer pour
» tourner à ma diffamation les gages de la confiance
» sans bornes que j'ai eue en lui ; mais on verra
» qu'il fait inutilement ce qu'il n'est jamais permis
» de faire. »

Fénélon montre ensuite que s'il a été trompé par madame Guyon, il a pu l'être très-innocemment sur les témoignages honorables que M. d'Arenthon, évêque de Genève, avoit rendus *à sa piété et à ses mœurs*, depuis même qu'on avoit voulu noircir sa réputation. Il rapporte, à ce sujet, des expressions très-fortes d'une lettre de ce prélat, du 8 février 1695.

Il va plus loin : il oppose à Bossuet Bossuet lui-même, qui, après avoir examiné six mois de suite madame Guyon, après l'avoir eue sous ses yeux pendant ce long intervalle, dans un monastère de son diocèse, après avoir pris une connoissance approfondie de tous ses manuscrits les plus secrets, l'avoit autorisée à approcher habituellement des sacremens, et avoit fini, en condamnant les erreurs de sa doctrine, par approuver qu'elle exprimât, dans une déclaration authentique qu'il avoit lui-même dictée, *qu'elle avoit toujours eu l'intention d'écrire dans un sens très-catholique, ne comprenant pas alors qu'on en pût donner un autre.*

« Si M. de Meaux ⁽¹⁾ , qui avoit une connoissance
 » détaillée des manuscrits les plus secrets de ma-
 » dame Guyon, de ces manuscrits dont il a rapporté,
 » dans sa *Relation* , des fragmens si remarquables ,
 » pour la représenter comme infectée des principes
 » les plus dangereux et les plus extravagans , a cru
 » cependant *qu'on pouvoit excuser ses intentions* ,
 » comment moi , à qui tous ces manuscrits , toutes
 » ces visions, tous ces prétendus miracles étoient en-
 » tièrement inconnus , n'aurois-je pas eu le droit de
 » présumer intérieurement *en faveur des intentions*
 » *de madame Guyon* , comme M. de Meaux en pré-
 » sumoit dans des actes publics. »

Il rappelle également l'acte de *soumission* à M. le cardinal de Noailles , que madame Guyon avoit souscrit le 28 août 1696 , dans lequel ce prélat l'admettoit à reconnoître ses erreurs , *en excusant ses intentions* , et la maintenoit dans la participation aux sacremens.

« J'ai donc pu être trompé *sur les intentions de*
 » madame Guyon ⁽²⁾ , comme l'ont été des prélats
 » si respectables qui étoient devenus ses supérieurs
 » naturels par son séjour dans leurs diocèses , et
 » qui devoient être beaucoup plus instruits sur les dé-
 » tails les plus secrets de sa doctrine et de ses mœurs.

» Quand aux bruits qui courent contre les mœurs
 » de madame Guyon depuis son emprisonnement ,
 » j'en laisse l'examen à ses supérieurs; s'ils se trou-
 » voient véritables , plus je l'ai estimée, plus j'aurois
 » horreur d'elle; plus j'en ai été édifié , plus je serois
 » scandalisé de l'excès de son hypocrisie. L'Eglise
 » demanderoit un exemple sur cette personne qui
 » auroit caché une si horrible dépravation sous tant
 » de démonstrations de piété.

(1) Réponse à la Relation sur le Quiétisme. — (2) *Ibid.*

» Je demande actuellement à M. de Meaux , de-
» vant Dieu , qu'il m'explique précisément qu'est-
» ce qu'il est en droit de vouloir au-delà. Qu'y
» a-t-il de clair parmi les hommes, si tout ce qu'on
» vient de voir ne l'est pas? Le but de M. de Meaux
» n'est pas de me faire condamner les livres de ma-
» dame Guyon , mais de persuader au public que je
» ne les ai jamais condamnés jusqu'ici ; il ne songe
» pas à me les faire abandonner , mais à dire que je
» l'ai soutenue : c'est mon tort qu'il cherche pour sa
» justification. »

On voit que Fénelon se croyoit obligé de suspendre encore son jugement sur les étranges accusations qu'on avoit répandues dans le public contre madame Guyon ; mais la force avec laquelle il provoquoit lui-même la punition de cette femme si elle étoit trouvée coupable , annonçoit assez son mépris pour ses vils détracteurs. Le noble dédain avec lequel il les bravoit ne leur permit plus d'attribuer son silence à la crainte d'être compromis par les aveux de madame Guyon.

Nous ne répéterons point tout ce que dit Fénelon sur ce qui s'étoit passé pendant les conférences d'Issy , sur la signature des trente-quatre articles , sur les circonstances de son sacre , sur son refus d'approuver le livre de M. de Meaux , sur la publication du livre des *Maximes*, sur le refus des conférences. Nous avons déjà rapporté tous ces faits à leur époque, sans dissimuler la diversité de quelques circonstances que les deux adversaires cherchoient à y mêler pour en tirer des conséquences favorables. Mais on croit pouvoir affirmer que, dans sa *Réponse à la Relation sur le Quiétisme* , Fénelon représenta toutes ces circonstances avec tant de candeur et de vérité , qu'il laissa une entière conviction

dans tous les esprits : trop heureux s'il eût été aussi fondé à triompher sur la doctrine qu'il le fut à démontrer l'innocence de sa conduite et la pureté de ses intentions !

Bossuet avoit prévu que Fénélon ne manqueroit pas de lui rappeler son empressement à être son consécrateur, et que cet empressement étoit difficile à concilier avec l'opinion qu'il déclaroit avoir, dès ce temps-là, des sentimens erronés du nouvel archevêque de Cambrai. Il avoit en conséquence cherché à prévenir l'effet de cette observation, en comparant son empressement à la sainte obstination des évêques d'Egypte pour consacrer Synésius, évêque de Ptolémaïde, malgré les erreurs que ce célèbre personnage déclaroit hautement professer, et vouloir professer. Fénélon démontra que l'exemple n'étoit pas fort heureusement choisi ; qu'il étoit bien évident que les évêques d'Egypte ne se seroient pas obstinés à élever à l'épiscopat un homme qui, bien loin d'annoncer la docilité que Bossuet supposoit alors à Fénélon, affectoit de protester qu'il resteroit attaché, jusqu'à la mort, à des opinions et à des habitudes contraires aux premières vérités du christianisme et aux règles les plus essentielles de la discipline ecclésiastique. Fénélon observoit, ainsi que tous les auteurs qui ont parlé de ce fait singulier, que les évêques ne s'étoient point arrêtés aux frivoles protestations de Synésius, parce qu'elles n'étoient qu'une pieuse ruse, assez usitée dans ce temps de désintéressement et de simplicité, pour échapper au fardeau de l'épiscopat ⁽¹⁾.

Bossuet avoit écrit, dans sa *Relation sur le Quietisme* : « Oserois-je le dire ? Je le puis avec confiance et à la face du soleil, moi , le plus simple de

(1) Voyez les *Pièces justificatives* du livre troisième, n° viii.

tous les hommes, je veux dire le plus incapable de toute finesse et de toute dissimulation, ai-je pu remuer seul, par d'imperceptibles ressorts, d'un coin de mon cabinet, parmi mes papiers et mes livres, toute la Cour, tout Paris, tout le royaume, toute l'Europe et Rome même, pour exécuter le hardi dessein de perdre, par mon seul crédit, M. l'archevêque de Cambrai ? »

Ce mouvement oratoire pouvoit inspirer de l'intérêt aux lecteurs. Bossuet étoit assurément bien éloquent ; mais il auroit fallu plus que de l'éloquence pour persuader que, dans le moment où il écrivoit les paroles que nous venons de rapporter, il n'avoit pas en effet à sa disposition tous les moyens de crédit et de puissance qui lui donnoient de si grands avantages contre l'archevêque de Cambrai alors proscrit, exilé, loin de Paris et de la Cour, persécuté dans ses amis les plus chers et n'ayant à opposer à des adversaires puissans, que sa vertu, son génie et le témoignage de sa conscience. Fénelon n'étoit-il pas en droit de lui répondre, avec une douce ironie ⁽¹⁾ : « Vous avez recours aux plus vives » figures pour dépeindre une séduction prompte et » presque universelle en ma faveur. Vous me per- » mettez de vous dire ce que vous disiez contre » moi : *Quoi, le pourra-t-on croire ? Ai-je réuni » d'un coin de mon cabinet, à Cambrai, par des » ressorts imperceptibles, tant de personnes désin- » téressées et exemptes de préventions ? Que dis-je, » exemptes de préventions ? Ajoutons, qui étoient » si prévenues contre moi avant d'avoir lu mes » écrits ? Ai-je pu faire pour mon livre, moi » éloigné, moi contredit, moi, accablé de toutes » parts, ce que M. de Meaux dit qu'il ne pouvoit*

(1) Réponse à la Relation sur le Quiétisme.

• faire lui-même contre ce livre, quoiqu'il fût en
 • autorité, en crédit, en état de se faire craindre.
 • M. de Meaux a dit (1) : « *Les cabales, les fac-*
 • *tions se remuent ; les passions, les intérêts parta-*
 • *gent le monde.* » Quel intérêt peut engager quel-
 • qu'un dans ma cause ? De quel côté sont les *cabales*,
 • les *factions* ? Je suis seul et destitué de toute
 • ressource humaine : quiconque regarde un peu
 • son intérêt n'ose plus me connoître M. de Meaux
 • continue ainsi (2) : *De grands corps, de grandes*
 • *puissances s'émeuvent.* Où sont-ils ces *grands*
 • *corps* ? où sont ces *grandes puissances* dont la fa-
 • veur me soutient ? C'est ainsi que ce prélat s'ex-
 • cuse sur ce que le monde paroît *partagé* pour un
 • livre qu'il avoit d'abord dépeint comme abomi-
 • nable et incapable de souffrir aucune saine expli-
 • cation ; et c'est dans cette conjoncture qu'il a jugé à
 • propos de passer de la doctrine aux faits. »

Voilà ce que répondoit alors Fénélon à ce singulier passage de la *Relation* de Bossuet.

Que n'auroit-il pas pu ajouter, s'il eût eu connoissance de toutes les pièces que les derniers éditeurs de Bossuet ont jugé à propos de publier (3).

Fénélon termine sa réponse par ce défi remarquable (3) : « S'il reste à M. de Meaux quelque chose
 • ou quelque autre preuve à alléguer contre ma per-
 • sonne, je le conjure de n'en point faire un demi-
 • secret pire qu'une publication absolue ; je le con-
 • jure d'envoyer tout à Rome, afin qu'il me soit
 • promptement communiqué par les ordres du
 • Pape. Je ne crains rien, Dieu merci, de tout ce

(1) Relation sur le Quiétisme. — (2) *Ibid.* — (3) Voyez les tomes XIII, XIV et XV de l'édition des Oeuvres de Bossuet. (*De dom Déforis.*) — (4) Réponse à la Relation sur le Quiétisme.

» qui sera communiqué et examiné juridiquement ;
» je ne puis être en peine que des bruits vagues ou
» des allégations qui ne seroient pas approfondies.
» S'il me croit tellement impie et hypocrite , qu'il
» ne puisse trouver son salut et la sûreté de l'E-
» glise qu'en me diffamant , il doit employer , non
» dans des libelles , mais dans une procédure juri-
» dique , toutes les preuves qu'il aura. Pour moi ,
» je ne puis m'empêcher de prendre ici à témoin
» celui dont les yeux éclairent les plus profondes
» ténèbres et devant qui nous paroîtrons bientôt ;
» il sait , lui qui lit dans mon cœur , que je ne tiens
» à aucune personne ni à aucun livre ; que je ne
» suis attaché qu'à lui et à son Eglise ; que je gémis
» sans cesse en sa présence pour lui demander qu'il
» ramène la paix et qu'il abrège les jours de scan-
» dale ; qu'il rende les pasteurs aux troupeaux ,
» qu'il les réunisse dans sa maison , et qu'il donne
» autant de bénédictions à M. de Meaux qu'il m'a
» donné de croix. »

LXI. — Impression qu'elle produit.

Il est difficile de se faire une idée de la révolution subite que la *Réponse* de Fénelon opéra dans tous les esprits. Plus la *Relation* de Bossuet avoit fait naître de préventions contre l'archevêque de Cambrai , plus on fut étonné de la facilité avec laquelle il avoit dissipé tous les nuages , éclairci tous les faits et montré sa vertu dans tout son éclat.

Bossuet avoit fait valoir , avec tant d'art , sa modération et ses ménagemens pour Fénelon , dans les premiers temps , qu'on sembloit plaindre ce grand homme de n'avoir éprouvé que de l'ingratitude de la part de son ancien disciple. Les témoignages qu'il avoit produits de la déférence filiale

que l'abbé de Fénélon avoit promise dans tant de lettres, à un prélat que son *antiquité* (1) et ses grands talens avoient établi l'oracle de l'Eglise de France, paroissoient convaincre l'archevêque de Cambrai d'une espèce d'hypocrisie, par le contraste de sa conduite actuelle.

L'assurance avec laquelle Bossuet avoit présenté tous les faits de sa *Relation*, le nom du Roi et de madame de Maintenon, qui y étoient invoqués à chaque page, leur avoient donné une sorte d'évidence qui n'admettoit aucune explication et ne permettoit aucun doute. On a vu, par tout ce que nous avons déjà rapporté, que dans ce moment d'une crise si terrible, les amis les plus zélés de Fénélon furent frappés d'une espèce de stupeur : leur triste silence ne laissoit entendre que les cris triomphans de ses ennemis ; ce n'étoit plus que dans les prières, dans les larmes et dans cette pieuse confiance que la religion entretient toujours dans les cœurs vertueux, qu'ils cherchoient les consolations nécessaires pour fixer leur opinion incertaine et soulager leurs cœurs opprésés par la douleur.

Ce fut au milieu de toutes les clameurs de la pré-vention, au milieu de ce grand scandale de la religion, ce fut dans ce deuil de l'amitié consternée que parut tout-à-coup la *Réponse* de Fénélon : elle rendit, par une espèce d'enchantement, le bonheur et la sérénité à ceux qui n'avoient pas cessé de croire à

(1) C'est l'expression qu'emploie Bossuet, et que lui seul pouvoit hasarder, elle peint à la fois le caractère auguste de cette figure si noble et si imposante, et ce génie antique et solennel qui sembloit avoir assisté à l'origine des temps, pour révéler les secrets de la Providence, et apprendre à la longue suite des générations les causes premières de tant de révolutions, qui ont changé si souvent la face du monde.

la vertu , et la confiance à ceux qui avoient eu la foiblesse d'en douter. Il ne vint à l'idée de personne de blâmer la noble indignation avec laquelle Fénélon avoit élevé sa voix pour repousser des accusations qui auroient dégradé la sainteté de son ministère, si elles avoient pu trouvé le plus léger fondement dans l'irrégularité de sa conduite.

On sentit qu'écrasé par la puissance et l'autorité, abandonné des hommes dont l'opinion légère étoit égarée par les prestiges de l'éloquence, il avoit le droit de ne se confier qu'au courage de la vertu ; qu'il devoit braver toutes les foibles et pusillanimes considérations qui auroient pu arrêter l'essor de sa voix et comprimer les mouvemens d'une ame profondément indignée. On l'avoit forcé de renoncer à cette modération que sa douceur et sa modestie lui avoient prescrite jusqu'alors. Réduit à combattre pour l'honneur, l'accusé devoit se montrer encore plus imposant que l'accusateur, s'il ne vouloit pas rester accablé sous le poids de l'accusation.

On s'étoit bien attendu que Fénélon, que l'on supposoit embarrassé dans ses moyens de justification, chercheroit à employer toutes les ressources d'un esprit fécond et brillant pour pallier ou pour excuser tout ce qui paroissoit le charger avec tant d'évidence ; mais personne n'avoit imaginé, qu'appuyé sur le seul témoignage de sa conscience, il sauroit s'élever à cette hauteur prodigieuse qui lui permit, non-seulement de repousser tous les coups que son adversaire lui avoit portés, mais de le forcer lui-même à se défendre pour se justifier. Cette révolution inattendue excita autant de surprise dans les esprits qu'elle trouva d'admirateurs.

De cette première impression générale, résulte-

rent des réflexions plus raisonnées sur les moyens dont Bossuet avoit fait usage dans sa *Relation*.

Ils étoient fondés sur des actes que la confiance seule lui avoit transmis, et dont la délicatesse sembloit lui interdire l'usage. Il devoit à la seule confiance de madame Guyon tous ces manuscrits dont il avoit employé les extraits à la couvrir de ridicule.

Les lettres si humbles et si soumises de l'abbé de Fénélon au plus grand évêque de l'Eglise de France avoient été également écrites dans la sécurité de la confiance et de l'amitié. Elles attestoient la candeur et la bonne foi d'un cœur docile et religieux ; elles étoient d'ailleurs conformes aux règles de la discipline ecclésiastique. Fénélon, alors simple prêtre, devoit cette soumission au caractère dont Bossuet étoit revêtu ; sans doute Fénélon, devenu archevêque de Cambrai, n'avoit pas le droit de changer d'opinion sur des points de doctrine, mais il prétendoit n'avoir changé ni d'opinion ni de conduite. Il croyoit s'être conformé, dans son livre des *Maximes*, aux trente-quatre articles d'Issy, et il accusoit Bossuet de s'être lui-même écarté de ces articles. C'étoit là le point de la controverse, et le jugement du Pape devoit seul décider entre les deux prélats.

Quant à la lettre de Fénélon à madame de Maintenon ⁽¹⁾, que Bossuet avoit présentée dans sa *Relation* comme *un mystère d'iniquité*, on peut se rappeler que cette lettre avoit été lue en présence de M. de Beauvilliers, de M. de Chevreuse, du cardinal de Noailles, de l'évêque de Chartres et de M. Tronson ; que les deux prélats avoient paru approuver toutes les considérations qu'elle renfer-

(1) Celle du 2 août 1696.

moit, et qu'ils les avoient même fait approuver à madame de Maintenon en lui remettant cette lettre, qui ne pouvoit déplaire qu'à Bossuet seul. On avoit autant de peine à comprendre que Bossuet pût établir, sur une pareille lettre, une conspiration effrayante pour la religion et la morale, qu'à excuser madame de Maintenon d'avoir trahi la confiance de Fénélon, en livrant cette lettre à son adversaire (1).

Des considérations d'un autre genre servoient encore à concilier à Fénélon l'intérêt général : on s'affligoit que Bossuet eût choisi le moment où il venoit d'obtenir de Louis XIV la disgrâce des parens et des amis de Fénélon, pour essayer de flétrir sa personne même, en le représentant comme le *Montan d'une nouvelle Priscille* ; on s'affligoit surtout qu'il eût fait concourir cette étrange accusation avec la procédure infamante qu'on étoit alors occupé à diriger contre madame Guyon et le père Lacombe.

Il n'est donc pas étonnant que, plus on avoit été entraîné par la *Relation* de Bossuet, plus on fut ramené par un sentiment de bienveillance vers Fénélon. Ce flux et ce reflux de l'opinion, ce retour de l'intérêt public contre la première surprise d'un jugement précipité, se font remarquer dans toutes les circonstances où de grandes passions et de grands hommes sont en présence et en opposition.

(1) On ignoroit alors que des considérations puissantes et respectables avoient commandé ce sacrifice à madame de Maintenon. Des autorités auxquelles elle devoit naturellement déférer, l'avoient convaincue que l'intérêt de l'Eglise et de la vérité exigeoit une entière manifestation de toutes les circonstances d'une affaire à laquelle elle avoit eu tant de part, et sur laquelle les opinions paroissoient se partager.

Mais ce qui parut surtout aux courtisans habiles le plus grand effort de l'art et du génie, c'étoit l'adresse avec laquelle Fénélon avoit su repousser tous les traits de Bossuet, sans compromettre un seul de ses amis, sans envelopper MM. de Beauvilliers et de Chevreuse dans les difficultés d'une cause qui sembloit leur être commune, sans prononcer un seul mot qui pût blesser le cardinal de Noailles et l'évêque de Chartres, ou aigrir madame de Maintenon dont il avoit tant à se plaindre, sans offrir à Bossuet le plus léger prétexte de l'accuser auprès du Roi, déjà si exaspéré contre lui. Il faut en effet convenir que cette partie de sa défense n'étoit ni la moins délicate, ni la moins difficile. L'honneur ne permettoit pas à Fénélon de flatter des ennemis puissans, et la prudence lui défendoit de les irriter sans nécessité.

La *Réponse* de l'archevêque de Cambrai opéra la même révolution à Rome qu'à Paris. On a vu par les lettres de l'abbé de Chanterac que sa cause y étoit presque désespérée; mais à peine sa réponse y fut-elle parvenue, que tous les esprits revinrent à Fénélon. Un cardinal disoit à l'abbé de Chanterac : « Je l'ai lue avec le même épanchement de » joie et de bonheur que j'aurois éprouvé, si, après » avoir vu M. l'archevêque de Cambrai long-temps » plongé et abîmé dans une mer profonde, je le » revoyois tout-à-coup revenir heureusement à » bord, et remonter en sûreté sur le rivage. »

Mais le plus heureux de tous étoit le vertueux abbé de Chanterac; plus son excellent cœur avoit souffert, plus il renaissoit au calme et au bonheur. « Ne craignez point que je sois, ni lassé de nos em- » barras, ni affligé de toutes nos peines. Lorsque je » voyois votre innocence sur le point d'être acca-

» blée par votre répugnance à répondre à tant d'accusations injustes, et que votre silence mettoit encore la bonne doctrine en danger d'être confon- due avec les plus grossières erreurs, je vous avoue que je me trouvois quelquefois dans de terribles ennuis; *et là, sous l'ombre du genévre* ⁽¹⁾, je n'étois pas toujours bien le maître de mes inquiétudes; mais à présent que la vérité est connue, et que vous avez fait ce qui dépend de vous pour l'éclaircir et pour la défendre, tout ce qui pourroit arriver me paroîtroit un ordre si particulier de la Providence sur nous, que je n'oserois ni m'en plaindre à Dieu, ni même en être affligé. Je me soumettrai tranquillement à son bon plaisir. »

Lorsqu'il alla présenter au Pape la *Réponse* de Fénélon à la *Relation* de Bossuet, ce pontife, qui l'avoit déjà lue, l'accueillit avec une affection et une bonté encore plus sensibles que dans ses audiences précédentes. Il eut l'occasion de faire la même observation auprès de tous les cardinaux et des prélats les plus distingués de la cour de Rome. On voyoit facilement qu'ils étoient soulagés d'un poids qui oppressoit leur ame; tant la réputation de Fénélon étoit chère à tous les amis de la religion et de l'Eglise! tant il avoit été nécessaire qu'il manifestât dans sa réponse le courage, l'indignation, la force et l'évidence qui appartiennent à l'innocence outragée!

(1) *Cum..... sederet subter unam juniperum, petivit animæ suæ ut moreretur, et ait : Sufficit mihi, Domine, tolle animam meam : neque enim melior sum quam patres mei.*
« Elie, dans sa douleur, s'assit sous un genévre, et souhaita tant la mort, il dit à Dieu : Seigneur, c'est assez : retirez mon ame de mon corps, car je ne suis pas meilleur que mes pères. »

Rois, liv. III, ch. 19, v. 4.

LXII. — Le cardinal de Noailles et l'évêque de Chartres désirent de se rapprocher de Fénélon.

Ce retour subit de l'opinion en faveur de Fénélon , parut frapper le cardinal de Noailles et l'évêque de Chartres , et les disposer un moment à se rapprocher de lui : cette malheureuse guerre avoit pris une direction entièrement contraire à leurs vues et à leur attente. La véhémence de Bossuet les avoit écartés malgré eux de ces mesures de bien-séance et de ce système de modération auxquels ils auroient voulu rester fidèles. Ils ne pouvoient d'ailleurs ignorer les fâcheux effets qui résultoient d'une controverse si animée entre les membres les plus respectables de l'Eglise de France. Leur piété s'affligeoit de voir leurs noms rappelés sans cesse dans des écrits qui étoient devenus un sujet de scandale , bien plus que d'édification. Nous avons en effet une lettre de Fénélon (1), qui nous apprend que l'évêque de Chartres lui fit parvenir indirectement quelques idées de conciliation. Cet intermédiaire faisoit connoître à Fénélon « que l'évêque de Chartres et ma-
» dame de Maintenon vouloient la paix , mais qu'on
» faisoit les derniers efforts pour la traverser. Ce ne
» peut être que M. de Meaux , ajoutoit Fénélon ;
» car je sais que M. de Paris est las de cette affaire ;
» qu'il ne cherchoit qu'à sortir d'intrigue ; qu'il
» vouloit entrer dans des tempéramens , s'unir avec
» mes amis , et blâmer le procédé violent de M. de
» Meaux. Mettez-vous à ma place ; peut-on refuser
» de chercher des voies de paix ? Je l'ai fait pour
» n'avoir rien à me reprocher ; mais je n'espère point
» que M. de Paris résiste à M. de Meaux pour toutes
» les démarches où il entreprendra de l'entraîner. »

(1) Du 6 septembre 1698. (Manuscrits.)

LXIII. — Bossuet publie ses remarques sur la réponse de Fénélon.

Ce que Fénélon avoit prévu arriva ; Bossuet fut instruit de ces premières ouvertures , et prit des mesures pour en prévenir le succès. Il ne pouvoit se dissimuler que le dernier écrit de Fénélon paroissoit lui avoir ramené tous les esprits : il croyoit son honneur intéressé à changer cette disposition , et il se flatta d'y parvenir en publiant des *Remarques sur la réponse de M. de Cambrai*. Il avoit employé près de deux mois à les composer ; elles étoient beaucoup plus étendues que sa *Relation* , et ne pouvoient pas offrir le même intérêt. La *Relation* réunissoit, comme nous l'avons déjà dit, tout ce qui peut exciter la curiosité ou même flatter la malignité. La singularité du caractère et des aventures de madame Guyon , et l'enthousiasme qu'on supposoit à ses disciples, offroient, si on peut le dire, le charme d'un roman par les couleurs agréables que Bossuet avoit su donner à ce tableau. La révélation de plusieurs anecdotes piquantes et secrètes, que l'on y apprenoit pour la première fois au public, le caractère et le rang des principaux personnages qui y figuroient, appeloient l'attention des courtisans sur toutes les circonstances d'une affaire où le Roi et madame de Maintenon jouoient un rôle principal.

Le mérite de toutes ces circonstances, si propres à faire disparaître la sécheresse d'une controverse théologique, ne pouvoit pas se retrouver dans les *Remarques* que publia Bossuet. On y reconnoît toujours son talent si distingué pour la dialectique et la discussion ; mais la forme qu'il avoit donnée à ces *Remarques* n'admettoit ni ces grands mouve-

mens oratoires, ni le charme de cet intérêt continu qui se répand sur toute la suite d'un récit historique ; et tout le monde sait à quel degré de perfection Bossuet portoit ces deux qualités si brillantes.

Les *Remarques* n'offroient guère , en grande partie, qu'un tableau à deux colonnes, où il avoit placé la réfutation à côté des allégations. Il y avoit mêlé des accusations très-véhémentes, dont nous rendrons compte en rapportant la *Réponse* de Fénélon à ces *Remarques*.

LXIV. — Fénélon répond aux *Remarques* de Bossuet.

Si on veut prendre une idée de la célérité avec laquelle Fénélon répondit aux *Remarques* de Bossuet , il suffira de lire ce fragment de l'une de ses lettres à l'abbé de Chanterac (1) : « Pour ma réponse à l'ouvrage tout récent de M. de Meaux , » elle ne tardera pas à partir. Je ferai demain mon » extrait ; il me faudra *trois jours* pour le faire » exactement et avec ordre ; ensuite il me faudra » *six ou sept jours* pour la composition ; il en faut » *quatre ou cinq* à l'imprimeur tout au moins. Comptez donc sur quinze ou seize jours en tout. »

Ce fut en effet dans un si court espace de temps qu'il composa sa *Réponse aux Remarques* de Bossuet ; ouvrage qui acheva de fixer en sa faveur, sur la question des faits, l'heureuse révolution que sa *Réponse à la Relation* avoit déjà opérée.

On éprouve une impression triste et religieuse en lisant le début de cette réponse.

« Monseigneur, jamais rien ne m'a tant coûté » que ce que je vais faire ; vous ne me laissez plus » aucun moyen pour vous excuser en me justifiant. » La vérité opprimée ne peut plus se délivrer qu'en

(1) 30 octobre 1698. (Manuscrits.)

» dévoilant le fond de votre conduite ; ce n'est plus
 » ni pour attaquer ma doctrine , ni pour soutenir la
 « vôtre que vous écrivez, c'est pour me diffamer (1).
 » *M. de Cambrai*, dites-vous, *a déployé toutes les*
 » *adresses de son esprit (Dieu l'a permis), pour*
 » *me forcer à mettre en évidence le caractère de*
 » *cet auteur. Vous ajoutez : J'ai affaire à un homme*
 » *enflé de cette fine éloquence , qui a des couleurs*
 » *pour tout , à qui même les mauvaises causes sont*
 » *meilleures que des bonnes , parce qu'elles donnent*
 » *lieu à des tours subtils , que le monde admire.*
 » Où est-ce qu'on a vu cette *enflure* ? Si elle a paru
 » dans mes écrits, je veux m'humilier ; si j'ai écrit
 » d'un style hautain et emporté, j'en demande par-
 » don à toute l'Eglise ; mais si je n'ai répondu à des
 » injures que par des raisons, et à des sophismes sur
 » mes paroles prises à contre-sens, que par la simple
 » exposition du fait, le lecteur pourra croire que
 » ma souplesse n'est pas mieux prouvée que mon en-
 » flure de cœur. Continuons : Pour moi , je n'en sais
 » pas tant ; je ne suis pas politique.... Simple et
 » innocent théologien, je crus.... Ailleurs, vous vous
 » rendez le plus beau de tous les témoignages par
 » une des plus grandes figures : Quoi ! ma ca-
 » bale ! mes émissaires ! L'oserois-je dire ? je le puis
 » avec confiance, et à la face du soleil, le plus
 » simple de tous les hommes.... Pendant que vous
 » vous donnez de si belles couleurs, vous ne cessez
 » de m'en donner d'affreuses ; vous vous sentez
 » obligé d'avertir sérieusement les Chrétiens de se
 » donner de garde d'un orateur, qui, semblable aux
 » rhéteurs de la Grèce, dont Socrate a si bien
 » montré le caractère, entreprend de prouver et de
 » nier tout ce qu'il veut, qui peut faire des procès

(1) Remarques de Bossuet.

» *sur tout, et vous ôter tout-à-coup avec une sou-*
» *plesse inconcevable la vérité qu'il aura mise de-*
» *vant vos yeux....* Il est aisé de voir qu'en parlant
» ainsi, vous pensiez à ces hommes qui, dans une
» place publique, se jouent par leurs tours de sou-
» plesse des yeux de la populace. Aussi finissez-vous
» en disant : *J'écris ceci pour le peuple, ou, pour par-*
» *ler nettement, afin que le caractère de M. de Cam-*
» *brai étant connu, son éloquence, si Dieu le per-*
» *met, n'impose plus à personne...* C'est donc jus-
» *qu'au peuple* que s'étend votre charité, pour me
» montrer au doigt comme un imposteur qui lui
» tend des pièges ; pour vous, vous vous récriez que
» vous avez besoin de réputation dans votre dio-
» cèse ; tout au contraire, selon vous, le diocèse et
» la province de Cambrai ont besoin de se défier de
» moi comme d'un impie et d'un hypocrite... Quelle
» indécence que d'entendre dans la maison de Dieu,
» jusque dans son sanctuaire, ses principaux ministres
» recourir sans cesse à ces déclamations vagues qui
» ne prouvent rien. Votre âge et mon infirmité nous
» feront bientôt comparoître tous deux devant celui
» que le crédit ne peut appaiser, et que l'éloquence
» ne peut éblouir.

» Ce qui fait ma consolation, c'est que, pendant
» tant d'années où vous m'avez vu de si près tous les
» jours, vous n'avez jamais eu à mon égard rien
» d'approchant de l'idée que vous voulez aujour-
» d'hui donner de moi aux autres. Je suis *ce cher*
» *ami, cet ami de toute la vie, que vous portiez*
» *dans vos entrailles.* Même après l'impression de
» mon livre, vous honoriez ma piété ; je ne fais que
» répéter vos paroles dans ce pressant besoin. Vous
» aviez cru devoir *conserver en de si bonnes mains*
» *le dépôt important de l'instruction des princes ;*

» *vous applaudites* au choix de ma personne pour
» l'archevêché de Cambrai. Vous m'écriviez encore,
» après ce temps-là, en ces termes : *Je vous suis uni*
» *dans le fond du cœur, avec le respect et l'inclina-*
» *tion que Dieu sait. Je crois pourtant ressentir*
» *encore je ne sais quoi qui nous sépare un peu, et*
» *cela m'est insupportable.* Honorez-vous, Monsei-
» gneur d'une amitié si intime les gens que vous
» connoissez pour faux, hypocrites et *imposteurs*?
» Leur écrivez-vous de ce style? Si cela est, on
» ne sauroit se fier à vos belles paroles, non plus
» qu'aux leurs : mais avouez-le ; vous m'avez cru
» très-sincère jusqu'au jour où vous avez mis votre
» honneur à me déshonorer , et où , les dogmes
» vous manquant, il a fallu recourir aux faits pour
» rendre ma personne odieuse.

» Loin de m'étonner de ce procédé, je l'ai prévu
» comme une suite inévitable de vos premières at-
» taques. D'abord, vous vous êtes tout promis de
» vos talens, de votre autorité ; à mesure que vous
» vous promettiez des succès plus prompts et plus
» faciles, vous les promettiez aux autres, et c'est
» par tant de promesses que vous les avez engagés
» dans des extrémités si contraires à leur modération
» naturelle.... Vous assuriez que mon livre n'étoit
» susceptible d'aucune saine explication ; vous pro-
» mettiez, de ce ton affirmatif qui vous est naturel,
» qu'au premier coup-d'œil Rome entière seroit una-
» nime pour frapper d'anathème toute ma doctrine.
» Quel mécompte ? Plus on l'examine, plus elle
» trouve de défenseurs non suspects, qui ne m'ont
» jamais vu, qui ne me verront jamais, et auprès de
» qui je n'ai aucune recommandation que celle de
» mon innocence. Jamais livre n'a été si rigoureuse-
» ment examiné ; jamais on n'a fait contre aucun

» livre , surtout en matière de spiritualité, tant d'ob-
 » jections subtiles et outrées... Il a donc fallu soutenir
 » vos premiers efforts par de nouveaux engagements.
 » Vous avez représenté aux autres prélats qu'on ne
 » pouvoit plus reculer , sans vous déclarer auteur
 » du scandale , et sans faire triompher la cause de
 » madame Guyon , que vous supposez toujours insé-
 » parable de la mienne. Au nom de madame Guyon ,
 » on frémit , et on vous laisse faire ; vous passez des
 » dogmes aux faits. Ma personne , selon vous , est
 » encore plus dangereuse par ses artifices , que mon
 » livre par ses erreurs. Le monde entier , d'abord
 » frappé de la nouveauté des faits , et qu'on avoit
 » prévenu à loisir contre moi , revient à mesure
 » qu'on lit mes réponses. Les faits s'évanouissent ;
 » tout vous échappe : de tant d'esprits prévenus
 » d'abord , il ne vous reste qu'une troupe toujours
 » prête à vous applaudir , et qu'un certain nombre
 » d'hommes timides que vous entraînez malgré eux
 » par les moyens efficaces que tout le monde voit ,
 » et qu'il est aisé de prendre dans la situation où vous
 » êtes.

» Il étoit naturel de craindre qu'à la fin , ceux
 » que vous avez engagés trop avant n'ouvrissent les
 » yeux , faut-il donc s'étonner que vous ayez recours
 » à l'*enchantement* ? L'*enchantement* explique tout
 » dans votre réponse. Selon votre besoin , vous faites
 » croître *ma souplesse* à mesure que vos preuves
 » s'évanouissent. Plus j'emploie de bonnes raisons ,
 » plus je raconte de faits décisifs , tirés de vos pro-
 » pres paroles dans votre *Relation* , plus le lecteur
 » en est touché , plus vous vous récriez sur le charme.
 » A vous entendre parler , on peut encore moins
 » résister aux puissans ressorts que je remue dans
 » toutes les nations , qu'aux prestiges de mon élo-

» quence. Si peu que cette affaire dure, vous me
 » représenterez bientôt comme le plus redoutable
 » de tous les hommes..... Où en êtes-vous, si vous
 » êtes réduit à prétendre sérieusement, pour vous
 » justifier, que j'ai dans le monde plus de crédit
 » que vous?... C'est ainsi qu'en me reprochant d'être
 » subtil, vous poussez la subtilité jusqu'à l'excès ab-
 » surde de vouloir prouver au monde que c'est moi
 » qui suis le plus accrédité de nous deux. Que ne
 » prouverez-vous pas, si vous prouvez ce fait contre
 » la notoriété publique? »

Bossuet avoit accusé l'archevêque de Cambrai
*d'avoir donné les livres de madame Guyon à tant
 de gens, depuis qu'ils étoient condamnés, et de les
 avoir même donnés comme règle de conduite à ceux
 qui avoient confiance en lui.* Fénelon avoit répondu
 avec toute la simplicité et toute la fermeté d'un
 homme que sa conscience empêche de rien craindre:
*Si je les ai donnés à tant de gens, il n'aura pas de
 peine à les nommer.* « Que répond M. de Meaux?
 » *Qu'il ne s'agit pas d'une distribution manuelle;*
 » qu'il veut dire seulement que je les ai laissé lire;
 » que j'ai approuvé qu'on les lût, et que je m'ar-
 » rête à *des minuties*. Quoi! vous avancez un fait
 » odieux, par lequel vous voulez me noircir, et vous
 » ne craignez pas de dire que *je m'attache à des*
 » *minuties*, en demandant la preuve de cette accu-
 » sation!... Nommez une seule personne à qui *j'aie*
 » *donné ces livres?* Un autre que vous avoueroit
 » son impuissance, mais vous avez des ressources
 » inépuisables : *donner*, dans votre langage, ne veut
 » pas dire *donner*; il signifie *laisser*, et *n'arracher*
 » *pas*. Au lieu de preuves, vous donnez des jeux
 » d'esprit et une dérision maligne; vous assurez que
 » c'étoient *mes livres favoris, livres chéris. Vos*

» amis, dites-vous, n'auroient pas lu ces livres si
 » vous les eussiez obligés à y renoncer; vous étiez
 » leur directeur. Je n'étois le directeur d'aucun;
 » aucun d'eux ne m'a jamais demandé conseil sur
 » la lecture de ces livres; je ne sais ni qui sont ceux
 » qui les ont lus, ni qui sont ceux qui ne les ont pas
 » lus; jamais je ne les ai conseillés à aucun d'entr'eux.
 » Ainsi un fait, qui devoit avoir tant de corps dès
 » qu'on le saisit, s'évapore en raisonnemens; et le
 » raisonnement porte à faux sur d'autres faits, qui
 » disparaissent comme le premier. »

Bossuet, qui reprochoit à Fénélon *de s'attacher à des minuties*, avoit fait lui-même une observation assez *minutieuse*. Fénélon, dans sa lettre au Pape, avoit simplement indiqué à la marge les livres de madame Guyon, au nombre de quelques autres également censurés par le saint Siège. *Quand on écrit aux puissances*, disoit Bossuet, *on ne doit rien mettre par apostille*. Fénélon lui répondoit d'un ton de gaité : « Voilà une règle de cérémonial pour
 » laquelle vous pouviez vous reposer sur le Pape
 » même. Tant qu'il ne sera point mécontent des
 » marques de mon profond respect, ce n'est pas à
 » vous à en être mécontent pour lui. »

Fénélon, dans sa *Réponse à la Relation sur le Quiétisme*, s'étoit élevé avec la plus grande force contre l'abus que Bossuet avoit fait des lettres qu'il lui avoit écrites dans le sein de la confiance et de l'amitié. Bossuet lui reprochoit à son tour d'avoir également fait usage de ses lettres. « Mais pouvez-
 » vous comparer, Monseigneur, répliquoit Fénélon,
 » votre procédé au mien? Quand vous publiez mes
 » lettres, c'est pour me diffamer comme un Quié-
 » tiste, sans aucune nécessité. Quand je publie les
 » vôtres, c'est pour montrer que vous avez désiré

» d'être mon consécrateur, et que vous ne trouviez
» plus entre vous et moi qu'un je ne sais quoi, au-
» quel vous ne pouviez même donner un nom. Vous
» violez le secret de mes lettres missives, et c'est
» pour me perdre ; je ne me sers des vôtres qu'après
» vous, non pour vous accuser, mais pour sauver
» mon innocence opprimée. Les lettres que vous
» produisez contre moi, sont ce qu'il doit y avoir
» de plus secret en ma vie, après ma confession, et
» qui, selon vous, me fait le *Montan d'une nou-*
» *velle Priscille*. Au contraire, vos lettres que je
» produis, ne sont point contre vous ; elles sont seu-
» lement pour moi ; elles font voir que je n'étois
» pas un impie et un *fanatique*. Pourquoi mettez-
» vous votre honneur à me diffamer ? Qui ne sera
» étonné qu'on abuse de l'esprit et de l'éloquence
» pour comparer une agression poussée jusqu'à une
» révélation si odieuse du secret d'un ami, avec
» une défense si légitime, si innocente, si néces-
» saire. »

On nous reprocheroit peut-être le silence que nous affecterions de garder sur un fait particulier, dont il résulta une espèce de scandale du genre le plus affligeant. On sait assez que, dans le cours des débats si animés qui eurent lieu à cette époque entre Bossuet et Fénelon, l'archevêque de Cambrai accusa l'évêque de Meaux *d'avoir révélé sa confession* ; mais il étoit bien évident qu'il n'étoit pas question *d'une confession sacramentelle*, et que Bossuet ne pouvoit pas se méprendre sur le véritable sens de cette expression. Il est certain, et Bossuet n'en disconvenoit pas, que Fénelon lui avoit communiqué un mémoire secret et détaillé sur toutes les dispositions intérieures de sa conscience ; c'étoit sous le nom de *confession* que ce mémoire avoit été

présenté à Bossuet , et communiqué au cardinal de Noailles et à M. Tronson. C'est toujours sous le nom de *confession* qu'il est rappelé dans des lettres de Fénélon à M. de Chevreuse, bien antérieures à l'époque où les événemens nous ont conduits. Ainsi, Bossuet étoit accoutumé depuis long-temps à voir Fénélon appliquer le nom de *confession* à cet acte remarquable de la confiance si touchante et de l'abandon si entier qu'il lui avoit montré quelques années auparavant. Il est vraisemblable que si Fénélon eût continué à se servir du mot de *confession* dans un écrit ou dans un mémoire particulier adressé à Bossuet, Bossuet n'auroit point réclamé contre une expression , dont la véritable signification étoit déjà déterminée dans leurs relations antérieures , mais c'étoit dans un écrit public adressé à l'Eglise et à toute l'Europe. Le public n'étoit point initié au secret de leur correspondance particulière. Le mot de *confession*, prononcé d'une manière absolue et sans aucune restriction, ne pouvoit , selon l'acception commune, offrir au public que l'idée d'une *confession sacramentelle*. Bossuet étoit donc fondé à s'élever avec indignation contre l'emploi singulier et inusité, que Fénélon se permettoit d'une expression, qui pouvoit faire naître des soupçons du genre le plus odieux. Il fallut donc que Fénélon fît connoître au public, que par ce mot de *confession*, il n'avoit prétendu rappeler qu'un *mémoire particulier*, où il avoit exposé à Bossuet, dans un *secret de confession*, toutes les dispositions intérieures de sa conscience. Cette explication calma, dès le premier moment, l'espèce d'agitation qui s'étoit élevée à ce sujet. Mais il auroit beaucoup mieux valu que Fénélon n'eût pas rendu cette explication nécessaire, et qu'en parlant au public il ne

se fût pas exposé à induire le public en erreur dans une matière aussi grave.

Nous finirons l'analyse de cette apologie de Fénelon par l'apostrophe qui la termine, et qui dut faire une grande impression sur Bossuet.

« (1) Je laisse beaucoup de choses sans réponse
» particulière, parce que les faits éclaircis décident
» de tous les autres, et que ceux dont j'épargne la
» discussion aux lecteurs, ne devraient être appelés
» dans votre langage que des *minuties*. Mais si vous
» jugez à propos de vous en plaindre, je répondrai
» exactement à tout. Il ne me reste qu'à conjurer
» le lecteur de relire patiemment votre *Relation*
» avec ma *Réponse*, et vos *Remarques* avec cette
» *Lettre*; j'espère qu'il ne reconnoîtra point en moi
» le *Montan d'une nouvelle Priscille*, dont vous
» avez voulu effrayer l'Eglise. Cette comparaison
» vous paroît juste et modérée; vous la justifiez en
» disant qu'il ne s'agissoit entre *Montan et Priscille*
» que d'un commerce d'illusion; mais vos compa-
» raisons, tirées de l'histoire, réussissent mal. Comme
» la docilité de Synésius ne ressembloit point à la
» mienne, ma prétendue illusion ne ressemble
» point aussi à celle de *Montan*. Ce fanatique avoit
» détaché de leurs maris deux femmes qui le sui-
» voient: il les livra à une fausse inspiration, qui
» étoit une véritable possession de l'esprit malin, et
» qu'il appeloit l'esprit de prophétie. Il étoit possédé
» lui-même, aussi bien que ces femmes, et ce fut
» dans un transport de la fureur diabolique, qui l'a-
» voit saisi avec *Maximille*, qu'ils s'étranglèrent
» tous deux. Tel est cet homme, l'horreur de tous
» les siècles, auquel vous comparez votre confrère,
» ce cher ami de toute la vie, que vous portez dans

(1) Réponse aux Remarques.

» vos entrailles; et vous trouvez mauvais qu'il se
 » plaigue d'une telle comparaison! Non, Monsei-
 » gneur, je ne m'en plaindrai plus; je n'en serai
 » affligé que pour vous. Et qui est-ce qui est à
 » plaindre, sinon celui qui se fait tant de mal à soi-
 » même, en accusant son confrère sans preuve?
 » Dites que vous n'êtes point mon accusateur, en
 » me comparant à *Montan*! Qui vous croira? et
 » qu'ai-je besoin de répondre? Pouviez-vous jamais
 » rien faire de plus fort pour me justifier, que de
 » tomber dans cet excès, et dans ces contradictions
 » palpables, en m'accusant? Vous faites plus pour
 » moi que je ne pourrois faire moi-même. Mais
 » quelle triste consolation quand on voit le scandale
 » qui trouble la maison de Dieu, et qui fait triom-
 » pher tant d'hérétiques et de libertins! Quelque
 » fin qu'un saint pontife puisse donner à cette af-
 » faire, je l'attends avec impatience, ne voulant
 » qu'obéir, ne craignant que de me tromper, et ne
 » cherchant que la paix. J'espère qu'on verra dans
 » mon silence, dans ma soumission sans réserve,
 » dans mon horreur constante pour l'illusion, dans
 » mon éloignement de tout livre et de toute personne
 » suspecte, que le mal que vous avez voulu faire
 » craindre est aussi chimérique que le scandale a
 » été réel, et que les remèdes violens contre des
 » maux imaginaires se tournent en poison. »

Fénelon, en envoyant cet écrit à l'abbé de Chan-
 terac, lui mandoit : « J'espère que vous serez content
 » de ma réponse. Si on la trouve d'un ton un peu
 » plus fort que mes autres écrits, c'est que je ne puis
 » m'empêcher de montrer de l'horreur pour tant
 » d'accusations horribles, et que certains lecteurs
 » pensoient que ma modération venoit de la crainte
 » de mon adversaire. Du reste, on n'a qu'à compa-

» rer mes expressions aux siennes, on me trouvera
 » bien patient par comparaison avec son âcreté.
 » *Vous pouvez bien juger, par les dates, que je*
 » *n'ai mis que huit jours à faire ma réponse ; c'est*
 » *n'avoir pas perdu un moment, et n'avoir pas été*
 » *embarrassé pour trouver mes réponses.* »

Les adversaires de l'archevêque de Cambrai furent frappés d'étonnement en voyant sa *Réponse* succéder si rapidement aux *Remarques* de l'évêque de Meaux ; et le cardinal de Bouillon, admirateur sincère de Fénelon, disoit publiquement à Rome (1), « que c'étoit le plus grand effort de l'esprit humain. »

Il falloit que cette réponse eût fait une terrible impression sur l'abbé Bossuet. On peut à peine transcrire les expressions qu'il ose se permettre en parlant de Fénelon : « *C'est une bête féroce* (Fénelon, *une bête féroce* !) qu'il faut poursuivre pour l'honneur de l'épiscopat et de la vérité, jusqu'à ce qu'on l'ait terrassée et mise hors d'état de ne plus faire aucun mal. S. Augustin n'a-t-il pas poursuivi Julien *jusqu'à la mort* ? Il faut délivrer l'Eglise du plus grand ennemi qu'elle ait jamais eu. Je crois qu'en conscience, les évêques, ni le Roi, ne peuvent laisser M. de Cambrai en repos. »

Bossuet dut sans doute regretter en ce moment d'avoir abandonné les points de doctrine, où il avoit un avantage réel, pour transporter la discussion sur des points de fait. Au succès extraordinaire qu'avoit d'abord obtenu sa *Relation sur le Quiétisme*, avoit succédé un intérêt plus touchant en faveur de Fénelon ; les personnes pieuses, qui s'affligeoient avec raison du scandale de ces violens débats entre des évêques, ne pouvoient se dispenser de convenir que

(1) Manuscrits.

l'archevêque de Cambrai s'étoit vu dans la nécessité de repousser des accusations odieuses pour dérober la sainteté de son ministère à l'opprobre dont on vouloit couvrir sa personne.

LXV. — Jugement du chancelier d'Aguesseau.

Si notre qualité d'historien de Fénélon rend notre témoignage suspect , nous rapporterons celui d'un homme dont le seul nom est fait pour inspirer une entière confiance. L'opinion du chancelier d'Aguesseau doit avoir d'autant plus de poids , que ses principes, ses relations , ses préventions même , devoient le rendre plus favorable à Bossuet qu'à Fénélon (1).
 « Le scandale étoit moins grand tant que ces deux
 » illustres adversaires ne combattirent que sur le
 » fond de la doctrine , et l'on pouvoit le regarder
 » du moins comme un mal nécessaire ; mais la scène
 » devint plus triste pour les gens de bien , lorsqu'ils
 » s'attaquèrent mutuellement sur les faits , et qu'ils
 » publièrent des relations contraires , où , comme
 » *il étoit impossible qu'ils dissent tous deux vrai* ,
 » on vit avec douleur , *mais avec certitude* , qu'il
 » falloit que *l'un des deux dit faux* ; et sans examiner ici de quel côté étoit la vérité , *il est certain*
 » *au moins que l'archevêque de Cambrai sut se*
 » *donner, dans l'esprit du public , l'avantage de la*
 » *vraisemblance.* »

Peut-être oserons-nous ajouter , au témoignage du chancelier d'Aguesseau , celui de Bossuet lui-même ; sans doute Bossuet ne pouvoit pas , ou ne vouloit pas convenir qu'il avoit accusé trop légèrement l'archevêque de Cambrai ; mais au moins il fut obligé d'avouer que son adversaire s'étoit parfaitement

(1) Mémoires du chancelier d'Aguesseau , sur les affaires de l'Eglise de France , tom. XII , p. 177.

défendu. Il disoit dans un écrit assez court , qu'il publia peu de mois après ⁽¹⁾ : « Que ses partisans » (ceux de Fénélon) cessent de vanter son bel esprit » et son éloquence ; *on lui accorde sans peine qu'il » a fait une vigoureuse et opiniâtre défense. Qui » lui conteste l'esprit ? il en a jusqu'à faire peur,* » et son malheur est de s'être chargé d'une cause où » il en faut tant. »

Il n'est pas moins certain que depuis la *Réponse* de Fénélon *aux Remarques*, Bossuet abandonna entièrement la question des faits, il se borna à publier encore quelques écrits dogmatiques pour accélérer la décision du saint Siège. On cessa même, dans le cours de cette dispute, de faire mention de madame Guyon, et de toutes les prétendues découvertes qu'on avoit faites de son commerce avec le père Lacombe. L'état de démence de ce religieux fut entièrement constaté, et on prit le parti de laisser madame Guyon à la Bastille, sans avoir pu se procurer le plus léger indice des désordres dont on l'avoit accusée.

Nous nous dispenserons de parler désormais de quelques écrits qui parurent vers la fin de cette controverse ; ils ne pourroient plus offrir aucun intérêt dans une cause où la curiosité et l'attention publique commençoient à s'épuiser par l'inépuisable fécondité des deux principaux adversaires.

Nous nous bornerons à dire que l'évêque de Chartres avoit publié, à la fin de juin 1698, une Instruction pastorale. Son objet étoit de prouver que l'archevêque de Cambrai avoit varié dans ses notions sur l'Espérance, qu'il sembloit exclure de la Charité. On doit bien sentir que cette discussion, qui se réduisoit à une question de mots par la manière dont

(1) Avertissement sur les signatures des docteurs.

Fénélon s'expliqua , seroit aujourd'hui entièrement indifférente pour tous les lecteurs.

Fénélon ne s'étoit point pressé de répondre à l'évêque de Chartres. On a vu qu'il avoit eu à suivre des démêlés d'une tout autre importance avec Bossuet et le cardinal de Noailles , au sujet de tout cet amas de faits et d'accusations personnels, sous lesquels on avoit prétendu l'accabler. Il peint, avec son aisance et sa liberté d'esprit ordinaires, la singularité d'une position où il étoit obligé de combattre seul contre trois de ses confrères. « Il me reste à » répondre à M. de Chartres, et j'espère le faire » clairement ; mais on ne peut pas faire tout à la fois. » Ils sont trois ; ils ont des secours et des facilités à » l'infini. Je suis seul, sans secours, avec une santé » très-foible et épuisée encore plus par la peine » d'esprit que par le travail, enfin embarrassé même » pour l'impression. »

Ce n'étoit en effet qu'avec des difficultés, des dépenses et des précautions infinies qu'il pouvoit trouver des imprimeurs. Il éprouva même un autre genre de contradictions à l'occasion de sa *Réponse* à l'évêque de Chartres. Il en avoit envoyé un ballot de sept cents exemplaires à Paris ; M. d'Argenson, lieutenant de police, eut des ordres pour les faire saisir et arrêter.

Au reste, Fénélon mit peu d'intérêt à donner une grande publicité à cette *Réponse*. Il ne l'avoit faite, que parce qu'il vouloit répondre à tout ; il s'y étoit renfermé dans la discussion théologique ; il avoit évité d'y rien mêler qui pût offenser un prélat qu'il estimoit sincèrement, et qui se montrait alors disposé à se rapprocher de lui. Bossuet voulut exciter l'évêque de Chartres à répliquer à la *Réponse* de l'archevêque de Cambrai ; mais ce prélat avoit pris,

comme le cardinal de Noailles, la ferme résolution de ne plus se rengager dans ce combat d'écrits. Alors Bossuet, dont la plume étoit infatigable, se détermina à y répondre lui-même sous le nom d'un *théologien*; ce qui mit Fénelon dans la nécessité de faire paroître encore *deux lettres* en réponse à celle du *théologien*.

LXVI. — Les examinateurs du livre de Fénelon à Rome sont partagés d'opinion.

Pendant que les écrits se multiplioient en France, et s'y succédoient avec une rapidité dont Rome étoit peut-être aussi fatiguée qu'étonnée, les examinateurs étoient enfin parvenus à terminer leur examen le 25 septembre 1698, après soixante-quatre congrégations, à un grand nombre desquelles le Pape avoit assisté en personne. Mais ils se trouvèrent, à la fin de cet examen, aussi partagés d'opinion qu'au commencement. Sur dix examinateurs, cinq déclarèrent que le livre de l'*Explication des Maximes des Saints* ne méritoit aucune censure; et les cinq autres prononcèrent qu'il renfermoit un grand nombre de propositions répréhensibles.

Le partage des théologiens de Rome, après un examen de près de quinze mois, devoit naturellement opérer une espèce de *fin de non recevoir* contre les adversaires de l'archevêque de Cambrai; il est vraisemblable qu'on n'auroit point dérogé, en cette occasion, aux usages et règles adoptés par le tribunal du Saint-Office, si des considérations impérieuses n'eussent donné une autre direction à la marche accoutumée de la Cour de Rome ⁽¹⁾. Mais les vives

(1) M. le cardinal Maury, dans sa Notice sur Fénelon, rapporte que madame de Sévigné disoit, à l'occasion des démêlés de Bossuet et de Fénelon : « M. de Cambrai défend

instances de Louis XIV, à qui Bossuet avoit représenté la doctrine de l'archevêque de Cambrai comme *subversive de la religion*, et capable de troubler la paix du royaume, forcèrent Innocent XII à porter l'examen définitif du livre des *Maximes* à la congrégation des cardinaux du Saint-Office.

LXVII. — Fénélon écrit à madame de Maintenon.

Lorsque Fénélon fut instruit que les congrégations des examinateurs étoient terminées, et que le partage étoit déclaré, il crut pouvoir hasarder avec honneur une démarche de paix et de conciliation auprès de madame de Maintenon. Il mit à l'écart tous les sujets de plainte qu'elle lui avoit donnés. Il voulut lui montrer, par une conduite pleine de candeur et de franchise, que son cœur, toujours fidèle au souvenir de ses anciennes bontés, ne conservoit aucune amertume de ses derniers procédés. Il lui faisoit observer dans cette lettre (1),

» bien la cause de Dieu; mais M. de Meaux défend mieux
» celle de la religion; il doit gagner à Rome. » Il n'est pas facile de deviner le mot de cette espèce d'énigme. Madame de Sévigné s'exprimoit ordinairement avec plus de naturel et de simplicité. Mais d'ailleurs ce ne peut être que par distraction que M. le cardinal Maury attribue ce mot à madame de Sévigné; madame de Sévigné étoit morte au mois d'avril 1676, avant les démêlés de Bossuet et de Fénélon au sujet du livre des *Maximes des Saints*, qui ne parut qu'à la fin de janvier 1697, et par conséquent long-temps avant que l'affaire eût été portée à Rome. Le mot que M. le cardinal Maury attribue à madame de Sévigné est de madame de Grignan, sa fille, et rappelle en effet pour le fond et pour l'expression la prétention ou le goût qu'on lui supposoit pour les questions métaphysiques. Ce mot se trouve dans un mémoire qu'elle a écrit sur le *Quiétisme*, et que Gronvelle a inséré dans son édition des *Lettres de madame de Sévigné*.

(1) Du mois de novembre 1698. (Manuscrits.)

« que ce livre, qu'on lui avoit représenté comme
» incapable de toute explication catholique, et pour
» les impiétés duquel ses confrères avoient cru le
» devoir pousser à toute extrémité, avoit paru aux
» cinq principaux théologiens, choisis par le Pape
» dans le sein de l'Eglise romaine, non-seulement
» susceptible de meilleures explications, mais en-
» core si pur et si correct, qu'il n'avoit, selon eux,
» aucun besoin d'être expliqué. Il est vrai, Ma-
» dame, que cinq autres sont contre mon livre ;
» mais la voix publique décide que, malgré leur
» mérite, ils n'ont pas le poids des premiers..... La
» règle inviolable du Saint-Office, qui est le plus
» rigoureux de tous les tribunaux en matière de
» foi, est qu'un livre demeure justifié, à moins que
» la pluralité des voix n'aille à le condamner. Cette
» règle est décisive en ma faveur; ce préjugé me
» justifie par avance, Madame, aux yeux de toute
» la chrétienté..... Quelque événement que Dieu
» permette, on ne verra en moi que docilité pour
» le Pape, mon supérieur; que zèle, soumission et
» reconnoissance sans bornes pour le Roi, mon maî-
» tre; que respect, attachement et reconnoissance
» pour vous, Madame; qu'amour de la paix de
» l'Eglise; qu'horreur pour toute nouveauté, et
» qu'oubli de la rigueur avec laquelle mes confrères
» m'ont attaqué. Quoique je les regarde tous selon
» Dieu, et dans l'esprit de la vraie fraternité, je
» ne puis m'empêcher de les distinguer un peu les
» uns des autres.

» Il ne me reste, Madame, que deux choses à
» vous représenter : la première est que, si le Pape
» me condamne, je tâcherai de porter ma croix
» sans murmure, et avec un cœur soumis; et que
» si le Pape veut bien suivre les règles communes,

» comme je l'espère , pour me justifier , je serai pour
 » mes confrères dans la même situation que s'ils ne
 » m'avoient jamais attaqué. La seconde chose est
 » que toutes les croix dont on tâche de m'accabler,
 » ne me sont point aussi pesantes que celle de vous
 » avoir causé tant de déplaisir. Puis-je me plaindre
 » de ce que vous avez cru trois grands prélats plus
 » que moi seul , et que vous avez préféré la sûreté
 » de l'Eglise à ma réputation particulière ? En con-
 » sidérant les impressions que vous avez reçues , je
 » conclus qu'il étoit naturel que vous allassiez plus
 » loin , et qu'il faut qu'un reste de bonté vous ait
 » retenue. C'est ce que je ressens , et que je ressen-
 » tirai toute ma vie , comme je le dois. Je prie Dieu
 » de tout mon cœur , Madame , qu'il vous console
 » autant que je vous ai affligée malgré moi , et qu'il
 » vous donne ses grâces les plus abondantes pour
 » remplir ses desseins sur vous. »

Un langage si doux et si modéré , une attention
 si délicate à éviter tout ce qui pouvoit rappeler à
 madame de Maintenon , la légèreté avec laquelle
 elle étoit sortie de son caractère , en faisant elle-
 même les honneurs d'un livre ⁽¹⁾ si offensant pour
 un ancien ami , dut toucher une ame naturellement
 sensible à la noblesse et à la générosité. Nous n'a-
 vons point sa réponse à cette lettre , et il est bien
 vraisemblable qu'elle n'y a point répondu : elle
 n'étoit plus à temps d'arrêter la marche d'une affaire
 qui avoit fait tant d'éclat , et dont on attendoit à
 chaque instant le jugement définitif. D'ailleurs , on
 étoit parvenu à persuader à madame de Mainte-
 non ⁽²⁾ , « que , si l'archevêque de Cambrai n'étoit

⁽¹⁾ La Relation de Bossuet. — ⁽²⁾ Lettre de madame de
 Maintenon au cardinal de Noailles , 7 août 1698.

» pas condamné, ce seroit un fier protecteur pour
 » le quiétisme. »

LXVIII. — Soixante docteurs de Sorbonne signent une censure de douze propositions du livre des *Maximes*, le 16 octobre 1698.

Innocent XII auroit sincèrement désiré d'épargner la flétrissure d'une censure à un archevêque dont il honoroit les vertus et les talens (1). Il apporta beaucoup de lenteur à la décision qu'on désirait avec tant d'impatience ; et il eut l'attention de donner à ces lenteurs le motif honorable de la solennité qu'exigeoit l'importance de la cause et le mérite des grands évêques qui attendoient son jugement. Il vouloit toujours se flatter qu'à la faveur de ces délais, quelque événement propice le délivreroit de la nécessité de prononcer.

L'abbé Bossuet, dans la vue de balancer l'impression qui résultoit, en faveur de Fénélon, du partage des examinateurs de Rome, suggéra, au cardinal de Noailles et à son oncle, l'idée de faire paroître en France une censure prématurée du livre de l'archevêque de Cambrai. On publia donc tout-à-coup à Paris une censure de soixante docteurs de Sorbonne, qui condamnoit, avec certaines qualifications, douze propositions extraites du livre des *Maximes*. Mais ce qui est assez remarquable, c'est que cette censure fut rédigée par M. Pirot, le même qui avoit lu le manuscrit de Fénélon, qui avoit fait

(1) On rapporte généralement que dans le cours de cette controverse, le pape Innocent XII exprima en ces termes son opinion personnelle : *Erravit Cameracensis excessu amoris Dei : peccavit Meldensis defectu amoris proximi.* « L'Archevêque de Cambrai a erré par excès d'amour de Dieu ; » l'évêque de Meaux a péché par défaut d'amour du prochain. »

les changemens adoptés par l'auteur , qui avoit jugé le livre *correct et utile*, et avoit dit publiquement que c'étoit *un livre d'or*. Cet acte, l'ouvrage d'un seul particulier , fut ensuite présenté à chaque docteur séparément , au nom du cardinal de Noailles , avec l'invitation de le souscrire et en laissant à peine le temps de le lire. Cette censure ne fut d'abord signée que d'environ soixante ou soixante-dix docteurs ; mais le mouvement une fois donné , un grand nombre d'autres docteurs y joignirent leurs signatures pour plaire à l'évêque diocésain. Cette petite manœuvre ne produisit pas tout l'effet et n'eut pas le succès qu'on en avoit espéré. On eut lieu d'observer en cette occasion , comme en beaucoup d'autres , que ces sortes de signatures , surprises à la complaisance par l'intrigue ou la puissance , ont rarement le pouvoir de commander à l'opinion ; elles peuvent tout au plus faire un moment illusion à la crédulité. Fénélon n'eut pas de peine à démontrer l'inconvenance d'un acte aussi irrégulier ; et le cardinal de Noailles eut besoin de se justifier à Rome , où l'on fut choqué , avec raison , de voir une faculté de théologie s'établir juge d'une question dont le jugement étoit déjà déféré au saint Siège.

Rien n'est plus curieux pour un lecteur attentif , comme nous l'avons déjà fait remarquer , que le contraste de la correspondance de l'abbé de Chanterrac avec celle de l'abbé Bossuet. L'abbé de Chanterrac croyoit que , dans une controverse de doctrine , on ne devoit employer que des raisonnemens , des autorités religieuses et des formes canoniques. Ses lettres sont toujours empreintes de cet esprit de piété , de science , de candeur et de simplicité. L'abbé Bossuet , au contraire , réclame sans cesse des coups de force et d'autorité. En lisant sa cor-

respondance (1), on seroit tenté de croire qu'il s'agissoit d'une négociation politique du plus grand intérêt pour la puissance de la France et la gloire de Louis XIV, et non d'une question assez obscure, sur laquelle les théologiens étoient partagés, et que le chef de l'Eglise hésitoit encore à décider.

On doit plaindre Bossuet d'avoir cédé trop facilement aux impressions violentes d'un caractère aussi emporté que celui de son neveu. Les inquiétudes exagérées de l'abbé Bossuet sur le jugement du saint Siège, portèrent son oncle à provoquer des mesures d'autorité qui n'auroient jamais dû intervenir dans une controverse de cette nature. Les partisans de Fénelon purent croire que l'évêque de Meaux mêloit à son zèle pour la saine doctrine, un peu de ressentiment contre la personne de l'archevêque de Cambrai.

Quoi qu'il en soit, Louis XIV céda aux instances de Bossuet et du cardinal de Noailles, appuyées de celles de madame de Maintenon : il expédia un courrier extraordinaire au cardinal de Bouillon, avec la lettre suivante pour le Pape.

« Très-saint Père, dans le temps que j'espérois,
 » du zèle et de l'amitié de Votre Sainteté, une
 » prompte décision sur le livre de l'archevêque de
 » Cambrai, je ne puis apprendre sans douleur que
 » ce jugement, si nécessaire à la paix de l'Eglise,
 » *est encore retardé par l'artifice de ceux qui*
 » *croient trouver leur intérêt à le différer.* Je vois
 » si clairement les suites fâcheuses de ces délais,
 » que je croirois ne pas soutenir dignement le titre
 » de fils aîné de l'Eglise, si je ne réitérois les in-
 » stances pressantes que j'ai faites tant de fois à

(1) Voyez les tomes XIII, XIV et XV de l'édition des OEuvres de Bossuet, de dom Déforis.

» Votre Sainteté, et si je ne la suppliois d'apaiser
 » enfin les troubles que ce livre a excités dans les
 » consciences. On ne peut attendre présentement
 » le repos que de la décision prononcée par le père
 » commun, mais claire, nette, et qui ne puisse re-
 » cevoir de fausses interprétations; telle enfin qu'il
 » convient qu'elle soit pour ne laisser aucun doute
 » sur la doctrine, et pour arracher entièrement la
 » racine du mal. Je demande, très-saint Père, cette
 » décision à votre béatitude pour le bien de l'Eglise,
 » pour la tranquillité des fidèles, et pour la propre
 » gloire de Votre Sainteté : elle sait combien j'y
 » suis sensible, et combien je suis persuadé de sa
 » tendresse paternelle. J'ajouterai, à tant de grands
 » motifs qui doivent la déterminer, la considéra-
 » tion que je la prie de faire de mes instances et du
 » respect filial avec lequel je suis, très-saint Père,
 » votre très-dévoth fils,

» LOUIS. »

A cette lettre pour le Pape en étoit jointe une autre très-dure pour le cardinal de Bouillon, par laquelle le Roi le rendoit, pour ainsi dire, responsable de l'événement.

On ne se borna pas à un témoignage aussi éclatant des véritables intentions du Roi; on crut qu'il devoit montrer encore par quelque coup d'autorité, que l'archevêque de Cambrai étoit irrévocablement perdu dans son esprit, et que le retour à la Cour lui étoit fermé à jamais.

LXIX. — Le Roi ôte à Fénélon le titre et la pension de précepteur des enfans de France.

Vers les premiers jours de janvier 1699, Louis XIV se fit apporter le tableau des officiers de la maison des jeunes princes : il raya, de sa propre main, le

nom de l'archevêque de Cambrai, de l'état des appointemens affectés aux fonctions de précepteur, et lui en ôta le titre. On lui retira en même temps l'appartement qu'il occupoit en cette qualité au château. On est toujours surpris de voir un prince tel que Louis XIV croire punir un homme tel que Fénélon, en lui retirant une pension. Pouvoit-il avoir oublié que ce même Fénélon avoit sollicité comme une grâce, quatre ans auparavant, la permission de verser cette pension dans le trésor royal pour les dépenses de la guerre, et que Louis XIV avoit jugé peu convenable à sa dignité d'accueillir cet acte de générosité?

L'abbé Bossuet désira au moins inutilement de voir M. de Beauvilliers enveloppé dans cette nouvelle disgrâce de Fénélon. « Il me semble bien » dangereux pour le présent et pour l'avenir, écrit-il à son oncle, de laisser M. de Beauvilliers » dans la place qu'il occupe. » Si on l'en avoit cru, Louis XIV n'auroit fait usage de la plénitude de son autorité que pour écraser tous les amis de l'archevêque de Cambrai.

On dut être d'autant plus étonné, à Rome, des nouvelles instances formées au nom de Louis XIV, qu'on y procédoit avec beaucoup d'activité au jugement du livre de l'archevêque de Cambrai. Les cardinaux de la congrégation du Saint-Office s'assembloient en présence du Pape deux fois la semaine et souvent trois. Dix congrégations s'étoient déjà tenues dans le court intervalle du 19 novembre au 15 décembre. Une assiduité aussi constante, dans des hommes que leur âge et leurs dignités rendoient si respectables, et qui avoient d'ailleurs d'autres affaires à suivre et des devoirs non moins importans à remplir, méritoit plutôt des éloges que les re-

proches que l'abbé Bossuet osoit se permettre sur leur lenteur.

Cependant le Pape voulut avoir égard à l'impatience que le Roi lui manifestoit dans une forme si expressive et si pressante. Il ordonna sur-le-champ aux cardinaux de redoubler d'activité, et de tenir une troisième congrégation toutes les semaines pour accélérer l'examen et la décision.

LXX. — Lettres de Fénélon à l'abbé de Chanterac et de l'abbé de Chanterac à Fénélon.

L'abbé de Chanterac, témoin de toutes les manœuvres des adversaires de Fénélon à Rome, instruit des vives instances du Roi pour obtenir la condamnation de l'archevêque de Cambrai, ne se dissimuloit pas l'influence d'une autorité si imposante : il exposoit avec franchise ses inquiétudes à Fénélon. « Des » personnes, qui vous sont sincèrement attachées, » me disent tous les jours qu'il n'est pas possible » que Rome puisse résister aux instances que la cour » de France fait contre vous. Le Roi ne demande » pas seulement une décision prompte, mais il demande en termes précis la condamnation de votre » livre comme une chose nécessaire au repos et au » bien de l'Etat..... Il paroît probable que, si l'on » jugeoit à présent, la disposition des esprits et le » grand nombre des cardinaux de la congrégation » du Saint-Office iroient à condamner le livre, par » les impressions que la cour de France a données » par la crainte du quiétisme, dont on voit tous les » jours ici des exemples et des histoires terribles, » par le grand trouble que ce livre cause en France, » et le sentiment de tant d'évêques et de docteurs » qui le jugent dangereux et trop favorable aux » Quiétistes. Toutes ces considérations persuaderont

» à plusieurs que , quand même la doctrine du livre
» ne seroit pas mauvaise dans le fond , et que les ex-
» pressions mêmes en pourroient être justifiées par
» celles des bons et saints auteurs qui s'en sont servis ,
» néanmoins le bon ordre de l'Eglise demanderoit ,
» dans les circonstances présentes , que Rome le con-
» damnât ou le prohibât pour appaiser ces troubles
» et rétablir la paix..... J'attends avec calme l'é-
» vénement quel qu'il puisse être ; je l'attends dans
» cet esprit de soumission aux desseins de Dieu sur
» nous , que vous me recommandez d'une manière
» si touchante et qui en effet est si digne d'une âme
» chrétienne. Au milieu d'une si rude tempête , qui
» effraie et qui épuise toute la prudence humaine .
» je voudrois demeurer en silence auprès de notre
» Seigneur, sans lui dire avec trop d'empressement :
» *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons : Domine ,*
» *salva nos , perimus* ; mais pourtant , avec une
» confiance entière en sa bonté , le prier qu'il
» veille sur son Eglise et sur les vérités de la religion.
» Je vous avoue que ma foi augmente à la vue de
» tant de personnes de doctrine et de piété qui
» voient plus loin que moi dans notre affaire , qui
» en connoissent mieux tous les dangers, et qui demeurent
» pourtant inébranlables dans cette certitude .
» que Dieu ne permettra jamais que le pur amour
» ni le parfait désintéressement de nous-mêmes
» soient confondus avec l'erreur et l'illusion. Vos
» souffrances seront heureuses si elles servent à dé-
» fendre la vraie charité. Que j'ai de joie , quand je
» pense qu'elle nous tiendra unis durant le temps
» et l'éternité ! Ah ! combien de fois me suis-je dit ,
» dans ces jours de troubles et de ténèbres : *Allons ,*
» *et mourons avec lui !* »

On va juger si un pareil langage parloit au cœur

de Fénélon. « Je suis attendri, comme je le dois ,
» mon cher abbé, de toutes vos lettres ; mais quoi
» qu'il arrive, demenez en paix ; tenez ferme en
» toute douceur et humilité. Si mon supérieur veut
» m'humilier, c'est à moi à recevoir de lui l'humili-
» liation avec joie et docilité. Je suis bien éloigné
» de vouloir faire du trouble dans l'Eglise, sur l'a-
» mour désintéressé , par un intérêt personnel.
» Ma conduite décréditeroit ma doctrine plus que
» toutes les censures : il s'agit de la doctrine et non
» pas de nous..... Je vous conjure de vous consoler,
» quelqu'événement que Dieu permette , et de
» compter que je vous reverrai avec le même at-
» tendrissement de cœur, soit que Dieu délivre la
» vérité par vous, soit qu'il veuille nous humilier
» et conserver sa vérité en nous humiliant..... Je
» n'ai de confiance qu'en Dieu seul ; je n'en veux
» pas même avoir en vous, quoique vous soyez
» l'instrument de sa providence. Vous voilà à la
» veille de la fin de tous vos travaux pour moi ; votre
» repos me donnera quelque consolation ; allons jus-
» qu'au bout en simplicité, marchons au travers
» des ombres de la mort avec celui qui est notre
» guide. Quoi qu'il arrive, je ne puis qu'adorer, ai-
» mer, bénir celui par qui tout se fera et pour qui
» seul je porte la croix. Quoi qu'il arrive, je ne puis
» que le remercier de m'avoir donné en vous un si
» affectionné ; si sage et si patient défenseur..... Si
» Dieu ne veut point se servir de moi dans mon mi-
» nistère, je ne songerai qu'à l'aimer le reste de
» ma vie, n'étant plus en état de travailler à le faire
» aimer aux autres ; je ne serai pas moins touché de
» vos travaux pour moi que si vous aviez fait ap-
» prouver mon livre ; je n'en aurai pas moins de re-
» connoissance pour les peines incroyables que vous

» souffrez depuis si long-temps. Je n'aurai pas moins
 » d'impatience de vous revoir, de vous embrasser,
 » de vous consulter et de vous regarder comme la
 » consolation de toute ma vie. Mourons dans notre
 » simplicité : *le ciel et la terre passeront, mais les*
 » *paroles de Jésus-Christ ne passeront jamais...* Je
 » prie Dieu de vous conserver comme la pruneUe de
 » mes yeux : quelle joie si je puis vous embrasser,
 » vous entretenir, vous voir, vous faire promener,
 » vous aimer et vous révéler de plus en plus; enfin,
 » vivre et mourir avec vous ! »

Ce fut à peu près à cette époque que le bruit se répandit que madame Guyon étoit morte à la Bastille⁽¹⁾. La nouvelle en fut portée jusqu'à Cambrai et à Rome. On peut désirer de connoître comment Fénelon s'exprimoit, avec un ami intime, sur un événement qui ne pouvoit pas lui être indifférent...
 « On mande de Paris que madame Guyon est morte
 » à la Bastille; je dois dire après sa mort, comme
 » pendant sa vie, que je n'ai jamais rien connu d'elle
 » qui ne m'ait fort édifié. Fût-elle un démon incarné, je ne pourrois dire en avoir su que ce qui
 » m'a paru dans le temps : ce seroit une lâcheté
 » horrible que de parler ambigument là-dessus pour
 » me tirer d'oppression. Je n'ai plus rien à ménager
 » pour elle; la vérité seule me retient. »

LXXI. — Incertitudes du Pape.

Plus le moment où le Pape alloit prononcer approchoit, plus ce vertueux pontife étoit flottant et indécis. Les pressantes instances du Roi, renouvelées avec tant de force dans ses dernières lettres, alarmoient Innocent XII sur le danger de choquer

(1) La nouvelle étoit fautive : c'étoit une femme qui la servoit qui venoit en effet de mourir à la Bastille.

un prince cher à l'Eglise , et d'introduire un nouveau sujet de division entre le saint Siège et le clergé de France , alors dirigé par les adversaires les plus ardens de l'archevêque de Cambrai. D'un autre côté , la vertu , la piété , les talens et la réputation de Fénelon , sa religieuse soumission à l'Eglise romaine , la pureté de ses intentions , qui ne pouvoient être méconnues après tant d'explications satisfaisantes , replongeoient le Pape dans les plus cruelles anxiétés. Il étoit encore arrêté par le partage d'opinions des examinateurs qui , après un examen de quinze mois , n'avoient pu s'accorder à trouver , dans le livre *des Maximes des Saints* , les erreurs monstrueuses qu'on lui reprochoit. La confiance particulière qu'Innocent XII avoit en l'opinion personnelle des examinateurs favorables à Fénelon , contribuoit encore à entretenir ses incertitudes (1).

Après de longues discussions qui avoient rempli trente-sept séances , les cardinaux étoient enfin parvenus à terminer leur examen. Des trente-huit propositions soumises aux premiers examinateurs , ils s'étoient accordés à croire que vingt-trois étoient répréhensibles ; ils s'étoient seulement partagés sur la forme que l'on donneroit aux qualifications. Les uns étoient d'avis de censurer chaque proposition en particulier ; les autres jugeoient qu'on devoit se borner à les envelopper sous des qualifications générales. Cette diversité de sentimens fit qu'on s'en

(1) Innocent XII donna une preuve remarquable de son estime personnelle pour deux examinateurs favorables à Fénelon : il les nomma cardinaux quelques mois après qu'il eut prononcé un jugement contraire à l'opinion qu'ils avoient émise. On peut ajouter qu'il nomma aussi cardinal le prélat Sperelli , commissaire du Saint-Office , et qui dans cette occasion s'étoit également montré favorable à la cause de Fénelon.

remit à ce que le Pape décideroit lui-même ; mais il en résultoit que les dispositions plus ou moins rigoureuses du décret dépendroient jusqu'à un certain point des dispositions personnelles des cardinaux à qui le Pape en confieroit la rédaction.

L'avis unanime des cardinaux ne permettoit plus au Pape de soustraire à la censure le livre de l'archevêque de Cambrai ; mais telle étoit la considération générale que Fénélon s'étoit acquise dans le cours de cette controverse ; telle étoit l'estime d'Innocent XII pour sa piété et la pureté de ses intentions , que ce pontife rechercha , avec une affection vraiment paternelle, toutes les formes les plus propres à adoucir la rigueur du jugement qu'il étoit obligé de prononcer.

Ce fut dans cette intention qu'il nomma , le 24 février 1699, les cardinaux Noris , Ferrari et Albani, pour procéder à la rédaction du décret. Les deux premiers étoient de savans religieux que leur mérite, leur piété et leur science théologique avoient élevés aux honneurs de la pourpre romaine ; ils avoient d'ailleurs présidé à toutes les congrégations des théologiens du saint Siège, et ils se trouvoient parfaitement instruits de tous les points de cette controverse. Le cardinal Albani étoit doué de cet esprit de sagesse qui annonce les hommes appelés à gouverner. Il étoit secrétaire des Brefs, l'une des charges de la Cour romaine qui donnent le rang de ministre. Il avoit justifié la confiance de son souverain par celle qu'il inspiroit à tous ceux qui avoient à traiter avec lui : son caractère de droiture et son esprit de conciliation étoient si bien établis dans le public , que tous les partis le réclamoient auprès du Pape pour leur arbitre ou leur juge. « Le

» cardinal Albani étoit, dit l'abbé Phélippeaux (1),
 » sage, réglé, affable, habile dans les belles-lettres
 » et l'histoire ecclésiastique. C'étoit un homme mé-
 » lancolique et profond, qui avoit beaucoup de
 » dextérité et de manége dans les affaires, fertile
 » en expédiens, se ménageant avec tout le monde,
 » honorant les gens de lettres, très-zélé pour la
 » gloire, les intérêts et la grandeur du saint Siège :
 » il étoit estimé à Rome pour un politique. » Cet
 éloge, déparé seulement par quelques traits vagues
 et équivoques, est d'autant moins suspect dans la
 bouche de l'abbé Phélippeaux, qu'il ne pardonnoit
 pas au cardinal Albani les dispositions favorables
 qu'il montra pour l'archevêque de Cambrai, dans
 la rédaction du décret.

Le Pape avoit surtout affecté d'exclure, de cette
 commission, le cardinal Casanate, parce qu'il étoit
 instruit des relations particulières qu'il entretenoit
 avec l'abbé Bossuet, et qu'il l'avoit toujours enten-
 du opiner dans les congrégations de la manière la
 plus rigoureuse contre le livre *des Maximes des*
Saints. Innocent XII vouloit imprimer à son décret
 un caractère de modération et d'impartialité pro-
 pre à lui concilier la soumission de toute l'Eglise et
 l'assentiment libre et volontaire de celui même qui
 devoit y lire sa condamnation : c'est ainsi que dans
 le moment même où Innocent XII se voyoit obligé
 de remplir un ministère de rigueur, il cherchoit à
 combiner, avec l'intérêt le plus touchant, les for-
 mes les plus douces pour ménager l'honneur et la
 personne de Fénélon.

Mais le cardinal Albani fut le premier à repré-
 senter au Pape tous les motifs de justice et de con-

(1) Relation du Quiétisme.

venance qui devoient faire admettre le cardinal Casanate au travail que Sa Sainteté avoit daigné lui confier ; que l'exclusion affectée d'un membre du sacré collège, que son âge, son ancienneté, sa longue expérience dans toutes les questions de doctrine appeloient naturellement à un pareil ministère, paroîtroit déroger aux principes de justice et d'impartialité que Sa Sainteté vouloit manifester.

Le Pape ne se rendit qu'avec répugnance aux représentations du cardinal Albani ; et telle étoit la tendre affection qu'il avoit conçue pour Fénélon , telle étoit l'espèce de respect dont il vouloit l'environner dans son malheur , « qu'il fit une démar- » che que jamais pape n'avoit faite. Il envoya l'as- » sesseur et le commissaire du Saint-Office à tous » les cardinaux , pour leur recommander de traiter » avec douceur la personne de M. de Cambrai , et » de l'épargner en tout ce qui n'étoit pas essentiel : » en un mot , il s'expliqua de manière à leur faire » entendre qu'on lui feroit plaisir de ménager ce » prélat autant qu'il seroit possible. »

Il fit plus encore (1) : « il chargea le commissaire » du Saint - Office de passer chez le cardinal Ca- » sanate en particulier , qu'il savoit le plus mal dis- » posé pour l'archevêque de Cambrai , et de lui » recommander , de sa part , de réfléchir sérieuse- » ment , sous les yeux de Dieu , sur le danger de » compromettre l'Eglise romaine , de bien consul- » ter sa conscience et de n'avoir nulle autre vue. »

Les cardinaux Noris, Ferrari et Albani s'étoient déjà assemblés trois jours de suite pour minuter le décret. Ils étoient convenus (2), « 1° que le décret » seroit rendu sous la forme d'un simple bref et non » d'une bulle ; 2° que le bref exprimeroit *que le*

(1) Relation de l'abbé Phélippeaux. — (2) Ibid

» Pape ne prétendoit pas condamner les explications de l'auteur du livre (non intendimus im-
 » probare explanationes auctoris); 3°. qu'en rapportant la proposition du trouble involontaire de
 » Jésus-Christ, on énonceroit que l'auteur l'avoit
 » désavouée comme n'appartenant pas à son texte
 » (quam tamen propositionem negat auctor esse
 » suam) : on avoit eu enfin l'attention, dans le projet de bref, de ne nommer ni le livre ni l'auteur. »

Mais aussitôt que le cardinal Casanate se vit admis au nombre des rédacteurs, il voulut signaler son influence en rejetant tous les ménagemens que l'on avoit cru devoir observer pour la personne de l'archevêque de Cambrai. L'exclusion momentanée qu'on lui avoit donnée n'avoit servi qu'à l'exaspérer. Il insista avec chaleur pour que l'on insérât, à la tête du décret, tout le frontispice du livre de l'*Explication des Maximes des Saints*; qu'on supprimât la clause qui portoit : *Qu'on n'entendoit improuver les explications produites par l'auteur*; et celle qui énonçoit : *Que la proposition du trouble involontaire n'appartenoit point au livre*. Les cardinaux Noris et Ferrari se rangèrent à son avis, et le cardinal Albani persista dans son sentiment; mais le cardinal Casanate protesta qu'il ne signeroit point la rédaction du décret, si on ne lui accordoit ce qu'il demandoit.

Le Pape, instruit de ces nouvelles difficultés, indiqua, le 3 mars 1699, une congrégation extraordinaire des cardinaux pour chercher à les concilier. Les cardinaux Casanate et Albani exposèrent les motifs de leur opinion sur les points de forme qui les divisoient encore, et l'avis du cardinal Casanate prévalut du consentement du cardinal Albani lui-même.

LXXII. — Le pape veut prononcer des canons au lieu d'une censure du livre.

La congrégation des cardinaux ayant donné sa sanction au projet de décret minuté par les cardinaux Casanate, Noris, Ferrari et Albani, il sembloit que cette longue controverse, discutée depuis dix-huit mois avec un appareil dont les annales de l'Eglise offroient peu d'exemples, alloit enfin être terminée par le jugement du Pape ; mais il survint tout-à-coup un incident imprévu qui pensa rendre inutiles tant d'écrits, tant de discussions et tant d'examens. Innocent XII montroit une douleur si profonde, une répugnance si marquée à condamner Fénélon, qu'on crut pouvoir lui proposer un plan qui paroissoit devoir assurer la vérité et la pureté de la doctrine de l'Eglise sur les matières contestées, et épargner à son cœur paternel la douleur de flétrir un archevêque que ses grandes qualités et ses malheurs sembloient avoir rendu encore plus respectable dans toute l'Europe. « On lui présenta douze » canons ⁽¹⁾ qui renfermoient la doctrine de l'Eglise » opposée à celle de Molinos et des Quiétistes ; et » on ajouta que cette exposition de la doctrine catholique feroit honneur à son pontificat et au saint » Siège ; qu'elle mettroit la vérité à couvert sans » flétrir la réputation de l'archevêque de Cambrai » qui souscriroit volontiers à ces canons ; qu'en suivant ce projet, on pourroit se contenter d'une » simple prohibition du livre, et que tout le monde » seroit content. »

Innocent XII saisit avec avidité une proposition qui remplissoit tous les vœux de son cœur et qu'il croyoit propre à remplir tous les vues de sa sagesse ; mais il ne voulut pas s'en rapporter à ses seules lu-

(1) Relation de l'abbé Phélippeaux.

mières ; il consulta le cardinal Ferrari, l'un des membres les plus éclairés du sacré collège, et qui avoit toujours montré une grande modération dans les congrégations des cardinaux. Le cardinal Ferrari répondit au Pape (1) « qu'il seroit avantageux, si » l'on pouvoit trouver quelque moyen doux pour » terminer l'affaire ; que Sa Sainteté pouvoit se » comporter ou en père en donnant des règles, ou » en juge en prononçant une sentence. Il demanda » du temps pour penser sérieusement à ce nouveau » projet, assurant qu'il ne tromperoit pas Sa Sainteté. »

Le Pape, satisfait de voir qu'un homme aussi généralement estimé que le cardinal Ferrari paroissoit goûter son plan, convoqua, le jeudi 5 mars, la congrégation des cardinaux, fit lire en sa présence les douze canons, et ordonna qu'on en délivrât des copies à chaque cardinal.

Cette nouvelle inattendue se répandit dès le soir même dans toute la ville, et elle plongea l'abbé Bossuet dans la plus profonde douleur. Il se hâta d'expédier un courrier extraordinaire au cardinal de Noailles et à son oncle, en leur annonçant que tout étoit perdu si le projet des canons étoit admis (car dans l'opinion de l'abbé Bossuet, tout étoit perdu si l'archevêque de Cambrâi n'étoit pas condamné). Sa dépêche portoit qu'il étoit absolument nécessaire, dans une circonstance aussi urgente, que le Roi s'expliquât dans un langage encore plus impérieux qu'il ne l'avoit fait jusqu'alors, et laissât entrevoir les suites les plus effrayantes pour la Cour de Rome.

Après avoir expédié ce courrier, dont le retour étoit encore éloigné, il s'occupa à exciter les cardi-

(1) Relation de l'abbé Phélippeaux.

naux contre le nouveau projet qu'on venoit de soumettre à leurs délibérations. Ce fut l'objet d'un mémoire que l'abbé Phélippeaux rédigea en quelques heures; dès le lendemain, 6 mars, il fut traduit en italien et remis à tous les cardinaux de la congrégation. Si on élague de ce mémoire tout ce que la prévention ou l'esprit de parti pouvoit avoir inspiré à l'abbé Phélippeaux, il est certain qu'il y avoit renfermé, avec autant de précision que de justesse (1), les considérations les plus fortes pour démontrer tous les inconvéniens de ce nouveau projet de canons.

LXXIII. — Les cardinaux se déclarent contre ce projet.

Le Pape avoit indiqué au 8 mars la congrégation des cardinaux, pour qu'ils eussent à délibérer sur les douze canons qu'il leur avoit proposés dans la séance du 5. Les cardinaux, après avoir procédé à une seconde lecture, commencèrent par délibérer si, avant de discuter les canons en eux-mêmes, il ne convenoit pas d'abord d'examiner s'il étoit expédient de faire des canons. Le cardinal Casanate fut celui qui se déclara le plus fortement contre ce projet; il étoit facile en effet de faire apercevoir les conséquences fâcheuses qui devoient en résulter : il observa qu'on ne feroit que donner ouverture à de nouvelles contestations, sans terminer aucune de celles qui s'étoient déjà élevées, et sur lesquelles on attendoit depuis dix-huit mois une décision solennelle; qu'en considérant les dispositions du Roi, et le crédit dont les trois prélats jouissoient à la Cour et dans le clergé, il étoit à craindre qu'on n'adoptât en France, quelque mesure extraordinaire, capable de rompre la bonne harmonie qu'on avoit eu tant

(1) Voyez la Relation de l'abbé Phélippeaux.

de peine à rétablir ; que tout devoit faire espérer que l'archevêque de Cambrai , dont on connoissoit la piété et la soumission sincère à l'Eglise , confirmeroit , par une généreuse résignation , les engagements qu'il avoit pris.

Des considérations aussi justes et aussi sages prévalurent dans l'esprit des cardinaux ; ils se réunirent presque unanimement à penser que le projet des canons étoit inadmissible dans les circonstances présentes , et ils chargèrent l'assesseur du Saint-Office de rendre compte de leur vœu à Sa Sainteté.

Le mémoire fulminant que Louis XIV adressa au Pape , et qui n'arriva à Rome qu'après la conclusion de cette grande affaire , dut montrer aux cardinaux et au Pape à quel point on avoit réussi à prévenir ce prince contre l'archevêque de Cambrai.

LXXIV. — Mémoire de Louis XIV au Pape.

« Sa Majesté apprend , avec étonnement et avec
 » douleur (1) , qu'après toutes ses instances et après
 » tant de promesses de Sa Sainteté , réitérées par
 » son nonce , de couper promptement jusqu'à la ra-
 » cine , par une décision précise , *le mal que fait*
 » *dans tout son royaume le livre de l'archevêque de*
 » *Cambrai* ; lorsque tout sembloit terminé et que
 » *ce livre étoit reconnu rempli d'erreurs , par tant*
 » *de congrégations de cardinaux et par le Pape*
 » *lui-même* , les partisans de ce livre proposoient un
 » nouveau projet qui tendoit à rendre inutiles tant
 » de délibérations et à renouveler toutes les dis-
 » putes.

» Le bruit répandu dans Rome , de ce projet , le
 » fait consister dans un certain nombre de canons
 » qu'on donneroit à examiner aux cardinaux , dans

(1) OEuvres de Bossuet , tom. xv. (*Edit. de dom Déforis.*)

» lesquels on établiroit la saine doctrine sur la spiritualité , laissant le livre en son entier.

» Cette discussion , plus difficile que toutes celles qui ont précédé sur la censure des propositions , ou se feroit précipitamment et sans l'exactitude requise dans un ouvrage si délicat , ou rejetteroit cette affaire dans de nouvelles longueurs dont on ne sortiroit jamais ; et cependant le mal , qui demande les remèdes les plus efficaces et les plus prompts , iroit toujours en augmentant comme il a fait , jusqu'à l'infini. On verroit naître tous les jours de nouvelles difficultés et de nouveaux incidens , *par les subtiles interprétations d'un esprit fécond en inventions , comme il paroît par tous ses écrits.*

» Ainsi , loin de terminer par un seul coup , en prononçant sur le livre et sur sa doctrine , comme il a été tant de fois promis , les disputes *qui mettent le feu dans son royaume* , Sa Majesté les verroit croître sous ses yeux , sans que le Pape , à qui il a eu recours avec une révérence et une confiance filiale , daignât y apporter de remède.

» *Ce qui étonne le plus , c'est qu'on ait ce mécontentement pour un livre reconnu mauvais et pour un auteur qui voudroit se faire craindre , encore qu'il ait contre lui tous les évêques du royaume et la Sorbonne , dont deux cent cinquante docteurs viennent encore d'expliquer leurs sentimens.*

» Sa Majesté ne peut croire que , sous un pontificat comme celui-ci , on tombe dans un si fâcheux affoiblissement ; et l'on voit bien que *Sa Majesté ne pourra recevoir ni autoriser dans son royaume que ce qu'elle a demandé et ce qu'on lui a promis : savoir , un jugement net et précis sur un livre qui met son royaume en combustion , et sur*

» une doctrine qui le divise; toute autre décision
 » étant inutile pour finir une affaire de cette im-
 » portance et qui tient depuis si long-temps toute
 » la chrétienté en attente. Il est visible que ceux
 » qui proposent ce nouveau projet, à la fin d'une
 » affaire tant examinée, ne songent pas à l'honneur
 » du saint Siège, dont ils ne craignent point de com-
 » promettre l'autorité dans un abîme de difficultés,
 » mais seulement à sauver un livre déjà reconnu
 » digne de censure.

» Il seroit douloureux à Sa Majesté de voir nai-
 » tre parmi ses sujets un nouveau schisme, dans le
 » temps qu'elle s'applique de toutes ses forces à
 » éteindre celui de Calvin; et si elle voit prolonger,
 » par des ménagemens qu'on ne comprend pas, une
 » affaire qui paroisoit être à sa fin, elle saura ce
 » qu'elle aura à faire et prendra des résolutions
 » convenables; espérant toujours néanmoins que Sa
 » Sainteté ne voudra pas la réduire à de si fâcheu-
 » ses extrémités. »

Si nos lecteurs se sont familiarisés avec le langage et le style de Bossuet dans cette controverse, ils auront pu le retrouver dans le mémoire que nous venons de transcrire, et auquel Louis XIV, ne fit que prêter son nom ⁽¹⁾.

Ce mémoire n'eut au reste aucune influence sur la décision du Pape; elle étoit déjà prononcée lorsqu'il parvint à Rome.

L'assesseur du Saint-Office étant venu rendre compte au Pape de la délibération des cardinaux dans leur séance du 8 mars, Innocent XII parut éprouver quelque peine de voir rejeter, aussi unanimement, un projet qu'il croyoit également propre

(1) Bossuet en convient lui-même dans sa Lettre à son neveu, du 16 mars 1699.

à assurer la saine doctrine et à mettre à couvert la réputation d'un archevêque recommandable (1). Mais ce pontife étoit trop judicieux pour résister au sentiment unanime des cardinaux *qu'il avoit appelés lui-même au partage de sa sollicitude pastorale*. Il ordonna en conséquence à l'assesseur de porter, dès le lendemain 9 mars, à tous les cardinaux, le projet de décret, et d'indiquer une congrégation extraordinaire pour le mercredi 11 mars; on y fit une nouvelle et dernière lecture du bref de condamnation du livre de l'*Explication des maximes des Saints*. Le Pape avoit fait en même temps distribuer des aumônes et ordonner des prières publiques dans toutes les églises de Rome, pour implorer les lumières du Saint-Esprit, et pour annoncer toute la solennité d'un jugement important dans l'ordre de la religion.

LXXV. — Innocent XII condamne le livre de Fénelon.

Enfin, le jeudi 12 mars 1699, le Pape, après avoir dit la messe de grand matin, se rendit dans la chapelle de son palais de *Monte-Cavallo*, où tous les cardinaux de la congrégation du Saint-Office étoient assemblés; on y lut, selon les formes ordinaires, le décret convenu et arrêté, et le Pape le signa. Il fut imprimé le jour même, publié et affiché, selon l'usage, dans les principales places de Rome. Le cardinal de Bouillon et l'abbé Bossuet dépêchèrent des courriers extraordinaires pour en porter la nouvelle au Roi et aux trois prélats.

Ce décret étoit rendu sous la simple forme de bref (2). Il exposoit, dans un précis très-simple et très-abrégé, ce qui s'étoit passé à l'occasion des

(1) Voyez les *Pièces justificatives* du livre troisième, n. IX.

— (2) Ibid., n. X.

bruits répandus en France sur la mauvaise doctrine de ce livre, de l'examen qui en avoit été fait d'après l'ordre de Sa Sainteté, par plusieurs cardinaux et théologiens. Le Pape déclaroit ensuite : « Qu'a-
 » près avoir pris les avis de ces mêmes cardinaux
 » et docteurs en théologie, *il condamnoit et ré-*
 » *prouvoit, de son propre mouvement*, le livre sus-
 » dit, en quelque langue et version que ce fût,
 » d'autant que, par la lecture et l'usage de ce livre,
 » *les fidèles pourroient être* (1) insensiblement con-
 » duits dans des erreurs déjà condamnées par l'E-
 » glise catholique; et aussi comme contenant des
 » propositions qui, dans le sens des paroles, ainsi
 » qu'il se présente d'abord, et selon la suite et la
 » liaison des sentimens (2), sont téméraires, scan-
 » daleuses, mal sonnantes, offensives des oreilles
 » pieuses, pernicieuses dans la pratique, et même
 » erronées respectivement. » Le bref rapportoit en-
 suite ving-trois propositions extraites du livre des
Maximes des Saints; le Pape les déclaroit soumi-
 ses *respectivement* aux qualifications énoncées. Le
 surplus du bref exprimoit les dispositions d'usage
 pour les livres condamnés. Non-seulement le Pape
 et le plus grand nombre des cardinaux s'étoient re-
 fusés à comprendre parmi les qualifications celle
 d'hérétique et même celle d'*approchante de l'hé-*
résie (3), mais ils avoient rejeté la clause usitée
 dans ces sortes de décrets, qui condamne au feu les
 livres censurés.

(1) Dans la traduction de ce bref, imprimée tome xv de l'édition des OEuvres de Bossuet de dom Déforis, on a mis *peuvent être*, au lieu de *pourroient être*, ce qui forme un sens différent dans le style des censures.

(2) Le même traducteur a ajouté *et des maximes*, mots qui ne se trouvent pas dans le bref.

(3) Lettre de l'abbé Bossuet, du 17 mars 1699.

Dans le premier moment, Bossuet fut si satisfait d'avoir obtenu la condamnation de l'archevêque de Cambrai; il avoit observé si sensiblement combien on commençoit à se fatiguer à Versailles de cette interminable discussion, et avec quelle impatience le cardinal de Noailles et l'évêque de Chartres soupiroient après une décision quelconque; Bossuet étoit lui-même si inquiet du succès depuis le projet des canons proposés par le Pape, qu'il s'applaudit d'abord très-sincèrement d'être enfin arrivé au terme de tant de travaux et de sollicitudes⁽¹⁾; mais il laisse ensuite apercevoir dans ses lettres⁽²⁾, que des réflexions ultérieures l'avoient rendu plus mécontent des ménagemens que le Pape avoit montrés pour l'archevêque de Cambrai dans ce décret; enfin il écrit à son neveu le 10 avril (1699) : « Il est inutile de parler davantage du » bref; on le recevra comme il est, et on le fera » valoir du mieux qu'il sera possible. On trouve ce » parti plus convenable que d'entamer de nouvelles » négociations, et de s'exposer à voir peut-être af- » foiblir encore le jugement en le faisant réformer. »

On peut se faire une idée de toutes les difficultés que les adversaires de Fénelon avoient eues à remporter la victoire, par quelques expressions de la lettre du père Roslet⁽³⁾, en envoyant au cardinal de Noailles le bref de condamnation. « Monseigneur, » j'envoie à votre Grandeur *la peau du lion qui nous* » *a fait tant de peine, et qui a étonné tout le monde* » *par ses rugissemens continuels, durant plus de*

(1) Voyez une lettre de Bossuet, du 30 mars 1699. tom. xv. *Edition de dom Déforis.*

(2) Voyez celle du 6 avril 1699. *Idem.*

(3) C'étoit un religieux minime, que le cardinal de Noailles employa à Rome comme son agent dans cette affaire.

» *vingt mois*. Le Pape, touché de compassion, vou-
 » loit qu'on supprimât le nom de l'auteur; mais on
 » lui fit entendre que cela n'e se pouvoit pas, puis-
 » que l'auteur même s'étoit nommé et manifesté à
 » toute l'Eglise..... Je regarde le succès de l'affaire
 » comme un miracle de la divine Providence; car,
 » selon les règles de la sagesse humaine, elle ne de-
 » vroît pas si tôt ni si heureusement finir..... J'ai
 » un peu de peine de ce que le jugement ne soit pas
 » en forme de *bulle*, quoiqu'un *bref* soit essentiel-
 » lement la même chose. *C'est en vérité beaucoup*
 » *que l'on ait obtenu cette décision* : attentis cir-
 » cumstantiis. »

L'abbé de Chanterac apprit en ces termes à Fénélon le jugement qui le condamnoit :

LXXVI. — Lettre de l'abbé de Chanterac à Fénélon, 14
 mars 1699. (Manuscrits.)

« Voici, Monseigneur, le temps de mettre en
 » pratique ce que la religion vous a jamais fait com-
 » prendre de plus saint dans la parfaite conformité
 » à la volonté de Dieu. Voici le temps, si je l'ose
 » dire, et pour vous et pour ceux qui vous sont
 » unis, d'être obéissant à Jésus-Christ jusqu'à la
 » mort, et à la mort de la croix, afin que ceux qui
 » vivent ne vivent plus à eux-mêmes. Vous avez
 » besoin de toute votre piété et de toute la soumis-
 » sion que vous avez si souvent promise au Pape
 » dans vos lettres, pour posséder votre âme avec
 » patience, en lisant le bref qu'il vient de donner et
 » de publier contre votre livre. Il seroit inutile de
 » vous dire ici certaines circonstances qui ont ac-
 » compagné cette décision, et qui ne serviroient
 » qu'à la rendre plus accablante. *Le zèle de quel-*
 » *ques particuliers alloit jusqu'à croire rendre ser-*

» *vice à Dieu , en demandant encore d'autres cho-*
» *ses plus flétrissantes et d'un plus grand éclat , et*
» le Pape a cru faire beaucoup pour vous , de leur
» résister là-dessus. On a cru que je devois le voir ,
» non-seulement pour l'assurer de votre soumission
» à son jugement , mais encore pour d'autres choses
» dont je pourrai peut-être vous rendre compte à
» la fin de cette lettre. Quelle différence entre ce
» qu'il dit en particulier , et ce que son bref fait
» entendre au public ! Nous ne saurions être tous
» ensemble si affligés , comme il le paroissoit lui
» seul , de ce qu'il pouvoit y avoir de pénible pour
» vous dans le jugement qu'il venoit de rendre ; il
» en paroissoit changé à n'être pas reconnoissable.
» Il me dit plusieurs fois qu'il vous comnoissoit pour
» un grand archevêque , très-pieux , très-saint ,
» très-docte , *piissimo , santissimo , doctissimo* : ce
» sont ses propres termes ; car il parloit italien. Je
» ne dois pas vous dire ici ce que je lui répondis.

» Tous vos amis , Monseigneur , croient que vous
» devez recevoir ce bref avec une parfaite soumis-
» sion , telle que vous l'avez promise , simple et sin-
» cère ; ils sont persuadés même , que plus elle pa-
» roîtra simple , plus elle sera agréable à Dieu et aux
» hommes. Il semble que notre Seigneur vous des-
» tine autant à édifier toute l'Eglise par votre sou-
» mission , qu'on veut faire croire qu'elle a été scan-
» dalisée par votre livre. Ce seul exemple donnera
» une plus grande idée de la perfection des vertus
» chrétiennes , que tout ce que vous auriez pu dire
» de plus saint sur la religion. Je n'ai point balancé
» à dire que vous rempliriez exactement toutes vos
» promesses , parce que j'ai toujours été pénétré de
» ces paroles si touchantes que je vous ai entendu
» dire plusieurs : *Je ne me compte pour rien , ni*

» moi, ni mon livre ; et je sais combien vous vous
 » êtes appliqué à regarder dans toute votre conduite
 » l'auteur et le consommateur de la foi, qui par le
 » seul plaisir de rendre gloire à Dieu, sait suppor-
 » ter sa croix et mépriser la confusion. Jésus-Christ
 » attaché à la croix, exposé aux divers jugemens
 » des hommes, et abandonné de son Père, me pa-
 » roît aujourd'hui, Monseigneur, le vrai modèle
 » que la religion vous propose à imiter, et que le
 » Saint-Esprit veut former en vous. C'est principa-
 » lement dans des états semblables à celui où la
 » Providence vient de vous mettre, que le juste
 » vit de la foi, et que nous devons être fondés et
 » enracinés dans la charité de Jésus-Christ. Qui est-
 » ce qui nous en séparera ? jamais je n'ai été si étroi-
 » tement uni avec vous pour l'éternité. Je ne vous
 » quitte point, et je trouve même quelque consola-
 » tion à demeurer ferme et tranquille au pied de
 » votre croix, pour donner cette marque publique
 » de la confiance que j'ai toujours eue en votre
 » piété. »

LXXVII. — Résignation de Fénélon.

Fénélon étoit déjà instruit du décret rendu à Rome
 contre son livre, avant que les lettres de l'abbé de
 Chanterac lui fussent parvenues. Le comte de Fé-
 nélon, son frère, étoit parti en poste de Paris pour
 lui en porter la première nouvelle, et il étoit arrivé
 à Cambrai le 25 mars, jour de l'Annonciation, au
 moment où l'archevêque alloit monter en chaire
 pour prêcher sur la solennité du jour. Quelqu'affecté
 qu'il fût d'une décision si contraire à son attente, la
 religion conserva un tel empire sur cette âme ver-
 tueuse, qu'il se recueillit seulement quelques in-
 stans pour changer tout le plan du sermon qu'il avoit

préparé ; il le tourna sur la parfaite soumission due à l'autorité des supérieurs. La nouvelle de la condamnation de Fénelon avoit déjà rapidement circulé dans la nombreuse assemblée qui l'écoutoit. Cette admirable présence d'esprit, ce mouvement sublime, ce calme religieux, qui attestoit d'avance la soumission de l'archevêque de Cambrai, et qui en étoit l'engagement solennel, firent couler de tous les yeux des larmes de tendresse, de douleur, de respect et d'admiration.

Fénelon n'hésita pas ; il n'avoit pas hésité un seul moment ; il ne connoissoit pas encore le dispositif du jugement qui le condamnoit, et il s'occupoit déjà de rédiger l'acte public de sa soumission. C'est ce que nous voyons par la lettre qu'il écrivit à l'abbé de Chanterac, aussitôt qu'il eut appris de Paris que Rome l'avoit condamné. « J'attends la bulle pour » mesurer sur ses paroles celles du mandement que » je ferai. Si je puis l'avoir par Paris, je ne perdrai » pas un seul moment pour adresser mon acte, et je » tâcherai de le faire le plus simple et le plus court » qu'il pourra l'être. Les usages de France, qu'on me » feroit un crime irrémissible de violer, ne me per- » mettent pas de publier mon mandement de sou- » mission à la bulle, qu'elle n'ait été enregistrée au » parlement. En tout cela, et dans tout mon pro- » cédé, je veux montrer ce qui est sincère en moi, » c'est-à-dire un cœur qui n'a aucun ressentiment, » un sincère respect pour le saint Siège, et une sou- » mission sans restriction à son jugement, quelque » rigoureux qu'il soit... Mon plan est, 1^o de donner » par pure religion à Rome la plus sincère soumis- » sion ; 2^o de ne songer à en tirer aucun parti d'au- » cun côté ; 3^o d'être toujours dans un désir ardent » de ne déplaire plus au Roi, mais de ne point faire

» des démarches qui devroient lui rendre ma con-
» duite suspecte, et me rendre indigne des grâces
» dont il m'a comblé; 4° de donner dans toutes les
» occasions toutes les marques possibles d'un cœur
» sans fierté ni ressentiment à l'égard de mes parties,
» mais sans mettre jamais en doute la pureté de
» mes sentimens pour les appaiser, et sans souffrir
» aucune négociation à cet égard. A cela près, je
» les préviendrai sans répugnance de la manière la
» plus humble et la plus pacifique. »

Fénélon, craignant que les délibérations de la Cour pour la réception légale du bref du Pape ne traînassent en longueur, ne voulut point laisser Rome, la France et l'Europe incertaines de sa soumission au décret du saint Siège. Il étoit aussi impatient de la proclamer, que d'autres auroient pu être disposés à l'éluder. Il s'étoit empressé d'écrire au marquis de Barbezieux, secrétaire d'Etat, et de lui envoyer un mémoire pour le Roi, par lequel il demandoit d'être instruit des intentions précises de Sa Majesté, pour savoir s'il devoit reconnoître le bref par son mandement avant que le parlement l'eût enregistré. La Cour, encore incertaine de la forme qu'elle adopteroit pour l'acceptation d'un bref qui offroit plusieurs irrégularités contraires à nos usages, ne se hâta point de répondre à l'archevêque de Cambrai; et ce ne fut qu'au bout de huit jours que M. de Barbezieux lui écrivit : « Qu'en ré-
» ponse à son mémoire, le Roi lui avoit ordonné de
» lui mander qu'il ne pouvoit trop tôt finir la fâ-
» cheuse affaire dont il y étoit parlé. »

Mais Fénélon n'avoit pas même voulu attendre la réponse du ministre, pour faire connoître à Rome la sincérité de ses dispositions. Il s'étoit empressé d'envoyer à l'abbé de Chanterac une lettre pour le

Pape, et une copie du mandement qu'il se proposoit de publier; mais il lui recommandoit de ne point les remettre officiellement au Pape, jusqu'à ce qu'il eût reçu l'approbation de la Cour. « Il avoit lieu de » craindre que ses parties ne le fissent passer pour » un mauvais Français, si on savoit qu'il eût reconnu » un jugement de la Cour de Rome, sans y avoir » été autorisé par le Roi. » Il vouloit seulement que l'abbé de Chanterac donnât à Rome une connoissance assez publique de ses dispositions, pour que le saint Siège et l'Eglise romaine fussent parfaitement convaincus de sa soumission. Il ajoutoit : « Je crois que vous trouverez le projet du mandement si simple, si net, si absolu, qu'on ne peut » équitablement souhaiter qu'il aille plus loin; je » n'y ai même rien mis de tout ce qui peut justifier » ma personne. »

Fénélon profita également d'une occasion assez naturelle qui s'offrit à lui, pour qu'on ne pût avoir en France la plus légère incertitude sur ses intentions.

L'évêque d'Arras⁽¹⁾, son suffragant, lui avoit écrit, dès que le jugement du Pape avoit été connu, une lettre pleine d'intérêt et de respect, dans laquelle il exprimoit avec une espèce de réserve la ferme confiance où il étoit de son entière obéissance. Fénélon lui fit la réponse suivante.

LXXVIII. — Lettre de Fénélon à l'évêque d'Arras.

« Permettez-moi, Monseigneur, de vous dire » grossièrement que vous avez été trop réservé en » gardant le silence. Qui est-ce qui me parlera, si » non vous, qui êtes l'ancien de notre province? Il

(1) Guy de Sève de Rochechouart, nommé à l'évêché d'Arras en 1670, se démit en 1721.

» n'y a rien, Monseigneur, que vous ne me puissiez
» dire sans aucun ménagement. Quoique je sente ce
» qui vient d'être fait, je dois néanmoins vous dire
» que je me sens plus en paix que je n'y étois il y a
» quinze jours. Toute ma conduite est décidée. Mon
» supérieur, en décidant, a déchargé ma conscience;
» il ne me reste plus qu'à me soumettre, à me taire,
» et à porter ma croix dans le silence. Oserois-je
» vous dire que c'est un état qui porte avec lui la
» consolation pour un homme droit, qui ne veut
» regarder que Dieu, et qui ne tient point au monde.
» Mon mandement est devenu, dieu merci, mon
» unique affaire, et il est déjà fait. J'ai tâché de choisir
» les termes les plus courts, les plus simples et les
» plus absolus... Il seroit déjà publié, si je n'atten-
» dois les ordres du Roi que j'ai demandés à M. de
» Barbezieux, pour ne point blesser les usages du
» royaume par rapport à la réception des bulles et
» autres actes juridiques de Rome. Voilà, Monsei-
» gneur, l'unique raison qui retarde la publication
» de mon mandement. Il coûte sans doute de s'hu-
» milier; mais la moindre résistance coûteroit cent
» fois davantage à mon cœur; et j'avoue que je ne
» puis comprendre qu'il y ait à hésiter en une telle
» occasion. On souffre; mais on ne délibère pas un
» moment. »

L'évêque d'Arras, touché de tant de vertus et de candeur, s'empressa de répandre des copies de cette lettre dans le public; elle y excita la plus vive sensation, et cette impression devint un sentiment universel d'admiration, lorsqu'on lut le mandement de Fénélon. Il le publia le 9 avril 1699, dès le lendemain du jour où il en avoit reçu la permission du Roi par le ministère de M. de Barbezieux.

LXXIX. — Fénelon publie son mandement de soumission au jugement qui le condamne.

« Nous nous devons à vous sans réserve, mes très-
» chers Frères, puisque nous ne sommes plus à
» nous, mais au troupeau qui nous est confié : aussi
» nous nous regardons comme vos serviteurs pour
» l'amour de Jésus-Christ. C'est dans cet esprit que
» nous nous sentons obligés d'ouvrir ici notre cœur,
» et de continuer à vous faire part de tout ce qui
» nous touche sur le livre intitulé : *Explication des*
» *Maximes des Saints*. Enfin notre très-saint père
» le Pape a condamné ce livre avec les vingt-trois
» propositions qui en ont été extraites par un bref
» daté du 12 mars 1699, qui est maintenant répandu
» partout, et que vous avez déjà vu.

« Nous adhérons à ce bref, mes chers Frères, tant
» pour le texte du livre que pour les vingt-trois
» propositions, *simplement, absolument et sans ombre*
» *de restriction*. Ainsi nous condamnons tant le livre
» que les vingt-trois propositions, *précisément dans*
» *la même forme et avec les mêmes qualifications*,
» *simplement, absolument, et sans aucune restric-*
» *tion*; de plus nous défendons sous la même peine
» à tous les fidèles de ce diocèse de lire et de garder
» ce livre.

« Nous nous consolerons, mes très-chers Frères,
» de ce qui nous humilie, pourvu que le ministère
» de la parole, que nous avons reçu du Seigneur
» pour votre sanctification, n'en soit pas affaibli, et
» que nonobstant l'humiliation du pasteur, le trou-
» peau croisse en grâce devant Dieu.

« C'est donc de tout notre cœur que nous vous
» exhortons à une soumission sincère et à une do-
» cilité sans réserve, de peur qu'on n'altère insen-
» siblement la simplicité de l'obéissance due au

» *saint Siège*, dons nous voulons, moyennant la
 » grâce de Dieu, vous donner l'exemple jusqu'au
 » dernier soupir de notre vie.

» *A Dieu ne plaise qu'il soit jamais parlé de*
 » nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a
 » cru devoir être plus docile que la dernière brebis
 » du troupeau, et qu'il n'a mis aucune borne à sa
 » soumission.

» Je souhaite, mes très-chers Frères, que la grâce
 » de notre Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu
 » et la communication du Saint-Esprit, demeurent
 » avec vous tous. *Amen.*

» FRANÇOIS , *Achevéque duc de Cambrai.* »

Fénélon, avant d'adresser officiellement son mandement au Pape, lui avoit écrit en ces termes :

LXXX. — Lettre de Fénélon au Pape.

« Très-saint-Père ,

» Ayant appris le jugement de Votre Sainteté
 » sur mon livre, mes paroles sont pleines de douleur,
 » mais ma soumission et ma docilité sont au-dessus
 » de ma douleur. Je ne parle plus de mon innocence,
 » des outrages que j'ai reçus, et de tant d'explica-
 » tions données pour justifier ma doctrine. Je ne
 » parle plus de tout le passé. J'ai déjà préparé un
 » mandement que je me propose de publier dans
 » tout mon diocèse, *par lequel, adhérant humble-*
 » *ment à la censure apostolique, je condamnerai*
 » *mon livre avec les vingt-trois propositions qui en*
 » *ont été extraites, simplement, absolument et sans*
 » *aucune ombre de restriction*, et défendrai sous les
 » peines portées par le bref, à tous les fidèles de ce
 » diocèse, de lire ou de garder ce livre.

» Je suis résolu, très-saint Père, de publier ce

» mandement dès que j'en aurai reçu la permission
 » du Roi, et je ne différerai pas un moment à ré-
 » pandre parmi toutes les Eglises, et même parmi
 » les hérétiques, *ce témoignage de ma soumission*
 » *intime et entière ; car jamais je n'aurai honte*
 » *d'être corrigé par le successeur de Pierre*, qui
 » lui-même est chargé de confirmer ses frères. Que
 » le livre soit donc à jamais réprouvé pour conser-
 » ver la forme du langage orthodoxe. C'est ce que
 » j'exécuterai dans peu de jours. *Je n'emploierai pas*
 » *l'ombre de la plus légère distinction, qui puisse*
 » *tendre à éluder le décret ou à m'excuser le moins*
 » *du monde*. Je crains, comme je le dois, de causer
 » quelque sorte d'embarras à Votre Sainteté, qui
 » est assez occupée par la sollicitude de toutes les
 » Eglises ; mais lorsqu'elle aura reçu avec bonté le
 » mandement que je dois bientôt mettre à ses pieds,
 » *pour être un gage de ma soumission absolue*, je
 » supporterai tous mes chagrins dans le silence ; je
 » serai toute ma vie avec un souverain respect et un
 » dévouement parfait de cœur et d'esprit. »

On aura sans doute peine à croire que des expres-
 sions aussi précises, des témoignages aussi éclatans
d'une soumission intime, entière et absolue, aient
 pu laisser à la malveillance l'apparence d'un pré-
 texte pour calomnier les intentions de Fénélon. On
 éprouve involontairement une espèce d'indigna-
 tion, en voyant l'abbé Phélippeaux traduire cette
 lettre (1) *comme une soumission apparente et forcée*.
 Il s'étonne de ce que Fénélon parle *de sa douleur*,
des outrages qu'il a reçus, de la pureté de ses inten-
 tions, de ses efforts pour justifier ses sentimens par
 ses explications.

Le même abbé Phélippeaux ne trouvoit dans le

(1) Relation du Quiétisme.

mandement de Fénélon , dans ce mandement dont toutes les expressions parlent à l'âme et au cœur (1), *qu'un langage sec et plein de paroles vagues, qui pouvoient n'exprimer qu'une soumission extérieure et forcée.*

Mais on doit vanter la douceur et la modération de l'abbé Phélippeaux , en comparant son style à celui de l'abbé Bossuet.

« *Je me suis procuré une copie de la lettre de M. de Cambrai au Pape. Je vous avoue qu'au lieu d'en être édifié, j'en fus scandalisé au dernier point. Il ne me fut pas difficile d'en découvrir tout l'orgueil et tout le venin; et il me semble qu'il n'y a qu'à la lire sans passion pour en être indigné.* »

On s'afflige de voir Bossuet lui-même partager jusqu'à un certain point cette prévention. « La lettre de M. de Cambrai à M. d'Arras est ici prise fort diversement. *La cabale l'exalte, et les gens désintéressés y trouvent beaucoup d'ambiguïté et de faste.* »

Bossuet se montre encore plus sévère pour le mandement de Fénélon que pour sa lettre à l'évêque d'Arras. « On est très-étonné que M. de Cambrai, très-sensible à son humiliation, ne le paroisse en aucune sorte à son erreur... qu'il veuille qu'on ne se souviene de lui que pour reconnoître sa docilité, supérieure à celle de la moindre brebis du troupeau; c'est-à-dire qu'il veut qu'on oublie tout, excepté ce qui lui est avantageux. Enfin ce mandement est trouvé fort sec, et l'on dit qu'il est d'un homme qui n'a songé qu'à se mettre à couvert de Rome sans avoir aucune vue d'édification. »

(1) Relation du Quiétisme.

Mais ces réclamations, concentrées parmi le très-petit nombre de personnes qui avoient pris une part si active à la condamnation de l'archevêque de Cambrai, furent étouffées par la voix unanime de Rome, de la France, de l'Europe, de toute la chrétienté. Le mandement de Fénélon est resté dans l'opinion de ses contemporains et de la postérité, comme le monument le plus honorable de sa gloire.

LXXXI. — Jugement du chancelier d'Aguesseau.

Le chancelier d'Aguesseau peut être regardé comme un digne interprète de l'opinion publique. « L'archevêque de Cambrai (écrit ce grand magistral) (1), qui avoit combattu comme un lion pour la défense de son ouvrage, tant qu'il avoit espéré de vaincre, ou du moins de n'être pas vaincu, prit en homme d'un esprit supérieur le parti de se soumettre d'abord *comme la plus humble brebis du troupeau*. Ce fut l'expression dont il se servit dans l'acte de sa soumission; il n'attendit pas même que le Roi eût fait la moindre démarche pour autoriser le bref dans ses États, quoiqu'aucun décret de la Cour de Rome ne puisse y être reçu sans l'aveu de son souverain. Il fit, en prévenant cet aveu (2), une de ces fautes heureuses qu'il n'appartient qu'aux grands hommes de hasarder; et ne pouvant plus éviter la condamnation de tous ses confrères, il se hâta de s'assurer au moins l'honneur de s'être condamné le premier. *Son mandement court et touchant consola tous ses amis, affligea tous ses ennemis, et démentit la prédiction faite par l'évêque de Meaux dans la chaleur de la*

(1) Mémoires du chancelier d'Aguesseau, tom. XIII, pag. 181.

(2) On a vu que Fénélon n'avoit publié son mandement qu'après avoir reçu l'autorisation du Roi.

» dispute, que si l'archevêque de Cambrai étoit
 » condamné, on verroit bientôt renaitre la distinc-
 » tion du fait et du droit, et toutes les autres sub-
 » tilités dont on ne fait que trop d'usage dans les
 » discussions théologiques (1). »

Fénélon eut tout lieu de s'applaudir d'avoir exprimé dans les termes les plus simples et les plus précis son adhésion au jugement qui le condamnoit. C'est ce qu'il fit observer dans une seconde lettre à l'évêque d'Arras; ce prélat l'avoit probablement instruit des réflexions critiques de Bossuet. « En
 » vérité, je n'ai rien tant à cœur que d'aller droit
 » jusqu'au dernier soupir de ma vie... Je serai aussi
 » ferme contre mon livre, que j'ai été ferme jus-
 » qu'au dernier moment de la controverse pour
 » soutenir ce qui me paroissoit devoir le justifier...
 » Je n'ai voulu dans mon mandement supprimer
 » que les choses qui auroient pu servir à m'excuser
 » envers mon troupeau. Il m'a paru que cette briè-
 » veté rendoit mon acte plus simple, plus humble,
 » plus précis et plus décisif. Si je m'y fusse étendu
 » davantage, quelle critique n'eût-on pas faite de
 » mes paroles les plus simples, les plus innocentes
 » et les plus soumises. »

LXXXII. — L'évêque de Chartres félicite Fénélon sur sa soumission.

Aussitôt que l'évêque de Chartres eut connois-

(1) Lorsque le mandement de Fénélon fut réimprimé à Louvain, le docteur Steyaert, en autorisant cette réimpression en qualité de censeur, fit une application heureuse d'un passage de Tacite, à l'exemple de soumission que l'archevêque de Cambrai venoit de donner : *Pro quo exemplum quaerimus, id olim pro exemplo crit*; ce que nous sommes aujourd'hui en peine d'autoriser par des exemples, en sera un pour la postérité.

sance du mandement de Fénélon, il s'empressa de faire les avances à un confrère vertueux qu'il avoit toujours tendrement aimé, qu'il n'avoit combattu qu'à regret, et qu'il n'avoit jamais cessé d'estimer; il lui écrivit : « Monseigneur, je suis ravi de la *sou-*
» *mission parfaite* que vous témoignez au bref de
» Rome. J'ai toujours pris tant de part à ce qui vous
» touche, que je ne puis vous exprimer assez com-
» bien mon cœur est touché de l'action *humble et*
» *généreuse* que vous venez de faire. Je l'ai toujours
» attendu de votre piété. Je prie Dieu de tout mon
» cœur, Monseigneur, qu'il achève en vous ce qu'il
» y a fait par sa grâce, en vous soutenant jusqu'à la
» fin dans les sentimens que vous faites paroître à
» toute l'Eglise, du plus sincère retour, et qu'il
» vous comble de plus en plus des consolations qu'il
» mérite. »

LXXXIII. — Réponse de Fénélon à l'évêque de Chartres.

Fénélon lui répondit : « Monseigneur, je reçois
» dans le moment la lettre que vous m'avez fait
» l'honneur de m'écrire, et je me hâte de vous en
» faire mes très-humbles remerciemens. Quoique
» j'aie tâché de ne regarder que Dieu dans ce que
» je viens de faire, je suis néanmoins fort aise,
» Monseigneur, de voir, par les termes dont vous
» vous êtes servi, combien vous l'approuvez. Trou-
» vez bon, s'il vous plaît, que je prenne la liberté
» de me recommander à vos prières, et que je vous
» assure de la sincérité du respect avec lequel je
» serai toute ma vie. » Il eût été à désirer que les
deux autres prélats eussent prévenu Fénélon par
des avances aussi franches et aussi religieuses; ils
avoient tous les honneurs de la victoire; ils étoient
en possession du crédit et de la faveur; et, selon

les règles de la délicatesse et de la générosité, ils ne pouvoient que s'honorer eux-mêmes en faisant les premiers pas.

Le cardinal de Noailles fut probablement retenu par cette espèce de timidité qui lui étoit naturelle, et peut-être aussi par le souvenir de quelques procédés dont il craignoit que Fénélon n'eût trop fidèlement gardé la mémoire.

LXXXIV. — Conduite de Bossuet.

Bossuet crut beaucoup faire en allant chez M. de Beauvilliers, peu de jours après l'arrivée du bref de Rome, lui déclarer « qu'il avoit vu avec peine une » lettre de M. de Cambrai au nonce, dans laquelle » ce prélat l'accusoit de répandre de tous côtés que » sa soumission ne seroit qu'apparente et extérieure, » que cela étoit bien éloigné de sa pensée, et qu'il » souhaitoit que M. de Cambrai en fût instruit, » afin de prévenir ceux qui tâchoient de l'aigrir » contre lui. » Comment Bossuet pouvoit-il croire qu'une démarche aussi insignifiante, après des procédés aussi véhémens, pouvoit suffire pour guérir les plaies d'un cœur aussi sensible et aussi délicat que celui de Fénélon ?

Cependant M. de Beauvilliers se crut obligé d'en rendre compte à son ami. Nous avons encore sa lettre, écrite de sa main; elle achèvera de faire connoître le caractère et l'ame de cet homme respectable.

« M. de Meaux sort de chez moi, il y a environ » une heure; il m'a fait compliment sur la sou- » mission que j'avois marquée au décret du Pape » sur votre livre, et de la diligence avec laquelle, » suivant qu'il est ordonné aux fidèles, j'en ai re- » mis entre les mains de M. l'archevêque de Paris

» l'exemplaire que j'avois eu lors de l'impression.
» Je lui ai répondu que c'étoit la suite naturelle de
» la disposition où j'avois toujours été d'acquiescer
» pleinement à la décision du saint Siège, et que je
» ne faisais en cela que ce qui est d'obligation pour
» tout fidèle. J'espère, mon cher archevêque, que
» vous serez et paroîtrez, à la face de toute l'Eglise,
» dans la même soumission. (Pardonnez-moi le mot
» d'espérer; il ne signifie pas assez, et on doit, je
» crois, pour vous faire justice, mettre qu'on est
» certain.)

» A propos de soumission, M. de Meaux m'a
» chargé de vous mander que, dans une lettre que
» vous avez écrite depuis peu à M. le nonce, vous
» lui aviez imputé d'avoir répandu que votre sou-
» mission ne seroit qu'apparente, et point intime
» ni sincère. Il dit qu'il n'a jamais tenu à qui que
» ce soit un discours semblable; qu'il se le reproche-
» roit, et auroit tort devant Dieu et devant les
» hommes d'avoir de vous un pareil sentiment.
» Comme rien ne l'oblige à cette explication, sur-
» tout à présent que la chose est jugée, je ne vois
» que la vérité seule qui doive l'obliger à parler
» comme il fait, et à s'adresser à moi pour me prier
» de vous l'écrire.

» Je souhaite, mon cher archevêque, que vous
» retrouviez le calme après d'aussi rudes et d'aussi
» longues tempêtes que celles que vous avez es-
» suyées, et je prie Dieu d'être votre force et votre
» consolation. »

La réponse de Fénelon est remarquable.

LXXXV. — Réponse de Fénelon à M. de Beauvilliers, 29
mars 1699. (Manuscrits.)

» J'ai reçu votre lettre, mon bon duc, avec une
» extrême consolation; tout ce qui me renouvelle

» les marques de votre amitié adoucît ma peine. Ce
» que vous me mandez que vous avez fait pour
» obéir au Pape , en vous défaisant de mon livre ,
» m'édifie et ne me surprend pas. Je connois votre
» attachement à une obéissance simple , et je ne
» pourrois vous reconnoître à une autre conduite.
» Vous savez bien que je n'ai jamais estimé, ni to-
» léré aucune pitié qui n'a pas ce solide fondement.

» Pour moi , je tâche de porter ma croix avec
» humilité et patience. Dieu me fait la grâce d'être
» en paix au milieu de l'amertume et de la douleur.
» Parmi tant de peines , j'ai une consolation peu
» propre à être connue du monde , mais bien solide
» pour ceux qui cherchent Dieu de bonne foi ; c'est
» que ma conduite est toute décidée , et que je n'ai
» plus à délibérer. Il ne me reste qu'à me soumettre
» et à me taire ; c'est ce que j'ai toujours désiré. Je
» n'ai plus qu'à choisir les termes de ma soumission ;
» les plus courts , les plus simples , les plus absolus ,
» les plus éloignés de toute restriction , sont ceux
» que j'aime davantage. Ma conscience est déchargée
» dans celle de mon supérieur : en tout ceci , loin
» de regarder mes parties , je ne regarde aucun
» homme ; je ne vois que Dieu , et je suis content de
» ce qu'il fait.

» Quelquefois j'ai envie de rire de la crainte que
» certaines personnes zélées me témoignent que je
» ne pourrai peut-être pas me résoudre à une sou-
» mission. Quelquefois , je suis importuné de ceux
» qui m'écrivent de longues exhortations pour
» m'engager à me soumettre ; ils ne parlent que de
» la gloire qui se trouve dans cette humiliation , et
» de l'acte héroïque que je ferai. Tout cela me fa-
» tigue un peu , et je suis tenté de dire en moi-même :
» *Qu'ai-je donc fait à tous ces gens-là pour leur*

» *faire penser que j'aurai tant de peine à préférer*
» *l'autorité du saint Siège à mes foibles lumières,*
» *et la paix de l'Eglise à mon livre?* Cependant,
» je vois bien qu'ils ont raison de supposer en
» moi beaucoup d'imperfection et de répugnance à
» faire un acte humiliant. Ainsi je leur pardonne
» sans peine, et je vais même jusqu'à leur savoir
» très-bon gré de leurs craintes et de leurs exhortations.

» Pour ce qui est de la peine dans un acte de
» pleine et absolue soumission, je dois vous dire
» simplement que je ne la sens point du tout. *L'acte*
» *a été dressé dès le lendemain de la nouvelle re-*
» *çue* ; mais j'ai cru devoir le tenir en suspens jusqu'à ce que je sache la forme de procéder. Les bulles ne sont reconnues en France qu'après qu'elles ont passé au parlement. Je ne sais s'il faut garder la même forme pour un bref qui contient un jugement doctrinal contre un archevêque. Dans le doute, je suspens mon mandement ; car personne, quoi qu'on en puisse dire, n'est plus zélé Français que moi. Dès que j'aurai su la règle, mon acte paroîtra. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que je n'ai reçu le jugement du Pape, ni de Rome, ni de M. le nonce ; mais enfin, je ne perdrai pas un moment, dès que je serai assuré de ne point blesser les usages de France ; je n'ai de consolation qu'à obéir, et si on m'avoit connu tel que je suis à cet égard-là, on n'auroit jamais eu les vaines alarmes qu'on s'est laissé donner.

» Pour M. l'évêque de Meaux, j'avoue qu'il m'est impossible de concevoir comment il a pu vous dire qu'il auroit un reproche à se faire devant Dieu et devant les hommes, s'il mettoit en doute la droiture de mon cœur et la sincérité de

» ma soumission. A-t-il déjà oublié toutes les duplicités affreuses qu'il m'a imputées à la face de toute l'Eglise, jusque dans son dernier imprimé ?
 » Quinze jours ne peuvent pas m'avoir changé en un honnête homme. Mais il n'est pas question d'approfondir ses paroles, et j'en laisse l'examen entre Dieu et lui ; nous n'avons plus rien à démêler entre lui et moi. Je prie Dieu pour lui de très-bon cœur, et je lui souhaite tout ce qu'on peut souhaiter à ceux que l'on aime selon Dieu. »

On voit en effet, par la correspondance de Bossuet avec son neveu, qu'il auroit été assez disposé à renouveler des combats d'écrits avec Fénélon, et même à attaquer ce mandement comme insuffisant ; mais il ne put s'empêcher d'être frappé de l'applaudissement universel avec lequel ce mandement avoit été reçu à Paris, à Rome, dans les pays étrangers, à Versailles même. Il ne pouvoit plus d'ailleurs se flatter du concours du cardinal de Noailles et de l'évêque de Chartres ; l'un et l'autre, satisfaits d'être délivrés honorablement d'une controverse à laquelle ils n'avoient pris part qu'avec une répugnance marquée, n'étoient plus disposés à prêter leur nom et leur crédit à Bossuet. Madame de Maintenon elle-même étoit excédée depuis longtemps de cette interminable guerre.

Ce changement de scène se laisse apercevoir dans une lettre de Bossuet à son neveu (1). « Malgré tous les défauts du mandement de M. de Cambrai, je crois que Rome doit s'en contenter, *parce qu'à près tout, l'essentiel y est ric-à-ric, et que l'obéissance y est pompeusement étalée.* Il faut d'ailleurs se rendre facile, pour le bien de la paix, à recevoir les soumissions de M. de Cambrai, et à

(1) Du 19 avril 1699. Tom. xv, édit. de dom Déforis.

» finir les affaires ; ainsi , ces réflexions ⁽¹⁾ seront
» pour vous et pour M. Phélippeaux seulement. »

Le Pape et toute l'Eglise romaine attendoient , avec autant d'impatience que d'inquiétude , la résolution que prendroit l'archevêque de Cambrai sur le bref qui le condamnoit. On étoit , à la vérité , rassuré par la piété si connue de Fénélon , et par les promesses solennelles qu'il avoit si souvent données de son obéissance et de sa soumission ; mais on ne fut entièrement tranquille et satisfait à Rome , que lorsque l'abbé de Chanterac eut été autorisé à annoncer , au nom de l'archevêque de Cambrai , une adhésion simple et absolue , et une pleine soumission au jugement du saint Siège.

Aussitôt que l'abbé de Chanterac eut remis au Pape la lettre de Fénélon , et son mandement du 9 avril , Innocent XII s'empressa de les transmettre à la congrégation des cardinaux. Il y joignit également la lettre ⁽²⁾ de remerciement que le Roi lui avoit écrite , au sujet de son bref de condamnation.

LXXXVI. — Rome applaudit à la soumission de Fénélon.

Les cardinaux éprouvèrent une sensible consolation à la lecture de ces lettres. Par un bonheur bien rare dans les annales de l'Eglise , ils voyoient leur jugement consacré par l'approbation d'un monarque puissant qui l'avoit sollicité avec ardeur , et par l'adhésion d'un archevêque illustre , dont la vertu empruntoit un nouvel éclat de son humble et volontaire soumission. Ceux d'entr'eux qui n'avoient exercé qu'avec douleur un ministère rigoureux , durent s'applaudir d'avoir assez bien auguré

(1) Les réflexions critiques qu'il avoit faites dans ses Lettres sur le mandement de Fénélon. — (2) Du 6 avril 1699.

des principes religieux de Fénélon , pour présumer qu'il sacrifieroit sans peine, à la paix de l'Eglise, les sentimens qui dominent si souvent la plupart des hommes.

La juste impression que produisirent sur tous les cardinaux la lettre et le mandement de l'archevêque de Cambrai , les porta à voter unanimement que Sa Sainteté seroit invitée à faire une réponse honorable à ce prélat.

Le Pape se fit un sensible plaisir de déférer au vœu des cardinaux , en cherchant à donner à Fénélon les témoignages les plus honorables de sa bienveillance et de sa satisfaction , et il chargea le cardinal Albani de l'exécution de ses ordres. Le cardinal Albani se trouvoit heureux d'avoir à remplir un ministère si conforme à son vœu personnel et à ses sentimens d'estime pour Fénélon , et il prépara au nom du pape un bref rempli des expressions les plus flatteuses.

Mais l'abbé Bossuet, toujours fidèle à la haine , envia cette foible consolation à Fénélon. A peine le jugement avoit-il été rendu , qu'il s'étoit occupé à le frustrer d'un témoignage que la justice réclamoit autant que la bienséance. Il osa même exprimer à son oncle (1) le vœu indécent de faire intervenir le nom du Roi , pour interdire au Pape la liberté d'écrire à un archevêque docile et soumis. Il n'auroit pas même borné ses vues , s'il en eût été le maître , à priver le Pape de la liberté d'adresser à Fénélon quelques expressions vagues et insignifiantes. Il inspiroit à son oncle l'idée de le faire dépouiller de l'archevêché de Cambrai (2). Il est difficile de savoir jusqu'à quels excès son caractère haineux l'au-

(1) Voyez ses lettres des 23 et 24 mars 1699.

(2) Voyez sa lettre du 24 mars 1699.

roit porté, s'il eût eu autant de pouvoir que de malveillance.

Mais il réussit au moins à intimider le Pape et les cardinaux par la crainte de déplaire au Roi, et à faire changer les expressions les plus essentielles du bref qu'on se proposoit d'écrire à l'archevêque de Cambrai, *et qui étoit déjà arrêté et minuté*. Ce n'étoit pas tout-à-fait sans raison que l'abbé Bossuet craignoit qu'on n'y eût inséré des expressions qui tendoient à justifier les intentions et les sentimens personnels de Fénélon ; car le Pape avoit déclaré hautement en plusieurs occasions, depuis le jugement du 12 mars 1699 « que ni lui, ni les cardinaux *n'avoient entendu condamner les explications que l'archevêque de Cambrai avoit données de son livre.* »

Tandis que l'abbé Bossuet employoit des manœuvres et des intrigues pour empêcher le Pape de donner quelques témoignages de satisfaction à l'archevêque de Cambrai, Fénélon écrivoit à l'abbé de Chanterac (1) : « Ne demandez pour moi, au Pape, ni louanges, ni bons offices. Si ma patience, mes instructions et mon exemple ne peuvent pas me soutenir au milieu de mon troupeau, de vaines louanges ne me soutiendroient pas. Je ne souhaite point un bref pour ma réputation, car elle ne me paroît pas noircie parmi les gens neutres. Je vois même que tout ce diocèse demeure édifié de ma conduite, et bien disposé pour moi. De plus, je crois qu'il faut se laisser dans les mains de la Providence quand il lui plaît de nous humilier. Je ne veux donc point que vous fassiez la moindre démarche pour un bref avec quelque louange vague sur ma soumission ; mais si on se porte

(1) 11 avril 1699. (Manuscrits.)

» de soi-même à l'écrire , j'en serai bien aise , parce
» que ce sera une acceptation authentique de ma
» soumission , après laquelle je pourrai respirer en
» repos. »

Le seul intérêt qui occupoit alors Fénélon , étoit l'impatience d'être réuni à l'ami vertueux qui avoit tant souffert pour lui. Toutes ses lettres à l'abbé de Chanterac, depuis le jugement du 12 mars, respirèrent cette touchante affection et cette tendre sollicitude que la reconnoissance exaltoit encore avec une sensibilité plus pénétrante. « Il me tarde beau-
» coup que vous soyez parti de Rome ; c'est un sé-
» jour trop amer pour vous dans les circonstances
» présentes. Il n'y a qu'une seule chose qui me con-
» soleroit de voir votre retour retardé ; ce seroit , si
» les eaux de Baïes, dans le royaume de Naples, pou-
» voient guérir vos jambes ; cette raison seroit plus
» forte que toute autre. Pensez-y bien , mon cher
» abbé, je vous en conjure, et ne ménagez rien là-
» dessus. Votre retour fera ma plus sensible conso-
» lation. Je ne vous dois pas moins que si les plus
» grands succès avoient suivi votre travail. J'ai com-
» pris tout ce que vous avez fait et souffert ; je vois
» bien que vous ne nous en avez mandé que la
» moindre partie. Ma reconnoissance, ma confiance,
» ma vénération et ma tendresse pour vous, sont sans
» bornes. Venez au plus tôt , afin que nous nous con-
» solions dans le sein du véritable consolateur ; nous
» vivrons et nous mourrons n'étant qu'un cœur et
» une ame. Ma santé se soutient ; ma paix , au milieu
» de tant d'amertumes , se conserve aussi. Je vou-
» drois bien que ma consolation servît à vous con-
» soler. Conservez-vous, mon cher abbé ; si vous
» veniez à me manquer, ma croix seroit trop pesante
» pour ma foiblesse. Dieu sait combien je crois lui

» devoir de ce qu'il m'a donné un tel bien. Vous
» avez fait pour moi cent fois plus que je n'aurois
» osé attendre. Dieu a permis un mauvais succès ;
» mais il saura bien en tirer sa gloire : et que vou-
» lons-nous autre chose ? Nous tâcherons de servir
» Dieu ensemble , et d'édifier ce diocèse. Venez ,
» venez le plus tôt que vous pourrez. »

Cependant, le cardinal Albani avoit représenté au Pape que c'étoit trop assujétir le saint Siège aux sentimens des Cours étrangères , que de leur montrer cette excessive timidité ; qu'il étoit indécent qu'un pape n'osât pas écrire à un archevêque , sans convenir avec les princes de ce qu'il devoit lui écrire. Le Pape parut honteux lui-même de sa trop grande circonspection , et se détermina tout-à-coup à ordonner qu'on remît le bref à l'abbé de Chantérac. Mais ce bref étoit si mutilé , si différent de celui qui avoit d'abord été proposé et admis , que les ministres du Pape convenoient eux-mêmes que l'archevêque de Cambrai étoit dispensé d'y attacher une grande valeur. Voici ce bref.

LXXXVII. — Bref du Pape à Fénélon.

« Vénérable frère , salut. Nous avons reçu avec
» une grande joie les lettres du mois d'avril der-
» nier , que votre fraternité nous a adressées avec un
» exemplaire du mandement , par lequel , adhérant
» humblement à notre condamnation apostolique
» contre le livre par vous publié , et contre les vingt-
» trois propositions qui en ont été extraites , vous avez
» adressé notre décret avec une prompte obéissance
» et un esprit soumis , aux peuples confiés à vos
» soins. Vous avez parfaitement confirmé , par cette
» nouvelle preuve de votre affection sincère et de
» votre obéissance , que vous devez à nous et à notre

» siège, l'opinion que nous avons, il y a long-temps,
» de votre fraternité. Nous ne nous promettions rien
» moins de vous, qui nous aviez fait connoître clai-
» rement votre bonne volonté, dès le temps que,
» demandant avec humilité d'être corrigé par cette
» Eglise, mère et maîtresse, vous avez ouvert les
» oreilles pour recevoir la parole de vérité, et pour
» apprendre par notre jugement ce que vous et les
» autres deviez penser de votre livre et de la doc-
» trine qu'il contient. Après avoir donné ainsi dans
» le Seigneur les éloges dus au zèle avec lequel vous
» vous êtes soumis très-volontairement à notre dé-
» cision pontificale, nous prions Dieu, de la pléni-
» tude de notre cœur, de vous donner ses grâces,
» et de vous protéger dans les travaux que vous
» entreprendrez pour la conduite de votre troupeau,
» et d'accomplir vos vœux. Nous vous accordons,
» vénérable frère, notre bénédiction apostolique
» avec beaucoup d'affection. Le 12 mai, la huitième
» année de notre pontificat. »

Quelque insignifiant que fût ce bref, il ne laissa pas, ajoutoit l'abbé de Chanterac⁽¹⁾, de causer un dépit extrême aux ennemis de M. de Cambrai. Il suffisoit que le Pape lui eût écrit, ne l'eût pas traité d'*hérétique*, et qu'il fût content de sa soumission, pour qu'ils fussent au désespoir; ils paroisoient irrités et confus comme si on leur eût fait un outrage; ils auroient voulu que le Pape eût rejeté son mandement. Un procédé aussi révoltant fit impression sur presque tous les cardinaux qui avoient condamné Fénélon, et ils se persuadèrent plus que jamais que l'ame de toute cette affaire n'avoit été qu'un désir et un dessein secret de perdre l'archevêque de Cambrai. Ils s'ouvrirent alors avec plus de

(1) 14 mai 1699. (Manuscrits,)

confiance à l'abbé de Chanterac , et le chargèrent de mander de leur part à ce prélat, sans les nommer jusqu'à son retour auprès de lui, qu'ils lui conseil-loient d'observer le plus profond silence, quelque prétexte que ses adversaires pussent employer ou proposer pour le forcer de s'expliquer davantage, étant difficile qu'en voulant expliquer sa pensée et ses véritables sentimens, il n'employât quelques expressions dont ils voudroient abuser, pour les in-terpréter dans un mauvais sens; que le Pape étant content de sa soumission, condamnant tout ce que le Pape avoit condamné, personne n'avoit plus le droit de lui demander ni rétractation, ni explica-tion; que cette fermeté à ne leur plus répondre les déconcerteroit autant qu'elle lui feroit honneur. Tous les cardinaux, à l'exception d'un seul (le car-dinal Casanate), chargèrent en même temps l'abbé de Chanterac d'assurer l'archevêque de Cambrai de leur estime, de leur respect, de leur vénération, et de lui déclarer qu'ils se trouveroient heureux de lui en donner des preuves dans toutes les occasions. « On ne peut plus louer qu'ils l'ont fait, écrivoit » l'abbé de Chanterac (1), votre soumission, votre » mandement, vos lettres au Pape, et toute votre » conduite. L'approbation même de votre livre » n'auroit jamais pu, selon eux, vous attirer autant » de gloire, ni autant d'estime. Les cardinaux » m'ont dit là-dessus des choses si fortes et si par-ticulières, que je dois les réserver à nos conver-sations. »

L'abbé de Chanterac quitta Rome, pour retour-ner à Cambrai, le 15 mai 1699.

(1) 14 mai 1699. (Manuscrits.)

LXXXVIII. — Difficultés sur la forme d'acceptation du bref en France.

Cependant , on étoit oëcupé à Versailles à régler la forme dans laquelle on accepteroit en France le bref de condamnation du livre *des Maximes des Saints*. Cette acceptation présentoit des difficultés assez graves pour le fond et pour la forme. Le gouvernement et le clergé de France vouloient maintenir l'exécution de la célèbre déclaration de 1682. Une conséquence nécessaire de cette déclaration, est de ne regarder un jugement du saint Siège comme une règle de doctrine, qu'autant qu'il est précédé , accompagné ou suivi de l'acceptation du corps épiscopal. Cette acceptation doit même se manifester sous la forme d'un examen , qui atteste que les évêques ont reconnu dans le jugement du Pape la foi et la tradition de leurs églises.

Le bref présentoit également plusieurs défauts de forme ; la clause du *proprio motu* , toujours si odieuse aux parlemens , paroissoit surtout élever un obstacle invincible à l'enregistrement ; mais il régnoit alors un concert si parfait entre le gouvernement , le clergé et la magistrature ; Louis XIV savoit tempérer avec tant d'art et de sagesse les magnifiques idées de sa prérogative et l'exercice de l'autorité indéfinie , dont un long usage et le consentement tacite de tous les ordres de l'Etat l'avoient mis en possession , qu'on parvint à concilier avec autant de dignité que de modération , le respect dû au saint Siège , les libertés de l'Eglise gallicane , et les formes de la législation.

On convint d'abord que l'acceptation des évêques précéderoit toute intervention de l'autorité royale , qui ne devoit apparoître que pour assurer l'exécu-

tion du jugement canonique des évêques. Il fut ensuite résolu que le Roi autoriseroit les archevêques à se réunir aux évêques de leurs métropoles, pour procéder à l'examen et à l'acceptation du bref. Il eût été peut-être plus régulier et plus conforme à la discipline de l'Eglise de les convoquer en conciles provinciaux ; mais il étoit entré depuis long-temps dans l'esprit du gouvernement de laisser tomber en désuétude ces assemblées vraiment canoniques. Une espèce de tradition ministérielle, fondée sur des inquiétudes ou sur des considérations assez frivoles, s'opposoit à leur restauration. Ce fut l'archevêque de Rheims (1) qui, au défaut des conciles provinciaux, suggéra l'idée des assemblées métropolitaines. Cette forme parut assez régulière, et n'offroit pas les inconvéniens réels ou prétendus des conciles provinciaux.

LXXXIX. — Mémoire de Bossuet contre le projet d'envoyer des commissaires du Roi aux assemblées métropolitaines.

Le clergé craignit un moment qu'on ne voulût introduire des commissaires du Roi dans ces assemblées ecclésiastiques. Il est vraisemblable que quelque ministre avoit emprunté cette idée des *missi dominici*, que les empereurs envoyoient quelquefois dans les anciennes assemblées d'évêques ; mais ces assemblées étoient alors dans l'usage de délibérer sur des intérêts civils ou politiques, et il étoit naturel que les ministres du souverain y intervinsent pour imprimer à leurs délibérations la sanction de l'autorité royale. Bossuet rédigea et présenta au Roi, le 18 avril 1699, un mémoire (2) qui démontrait qu'il seroit aussi irrégulier que peu convenable,

(1) Charles-Maurice Letellier. — (2) Tome xv des OEuvres de Bossuet, pag. 470, édit. de dom Déforis.

que le Roi envoyât des commissaires dans les assemblées métropolitaines que Sa Majesté se proposoit de convoquer.

« Qu'est-ce que ces commissaires y feroient ? dit
 » soit Bossuet. Ils n'y seroient pas pour délibérer
 » avec nous, ni pour nous aider de leurs lumières ;
 » ils ne pourroient donc passer que pour des inspec-
 » teurs envoyés par le Roi, afin de nous contenir ;
 » pour ainsi dire, dans notre devoir, comme si Sa
 » Majesté, se défiant de ceux de notre ordre ,
 » croyoit devoir nous faire tous veiller par des laï-
 » ques, et ne pouvoit s'assurer de notre fidélité que
 » par cette précaution, qui nous déshonorerait dans
 » l'esprit des peuples, et aviliroit notre ministère
 » dans nos diocèses... Suivant nos maximes, un juge-
 » ment du Pape, en matière de foi, ne doit être pu-
 » blié en France qu'après une acceptation solennelle
 » de ce jugement, faite dans une forme canonique,
 » par les archevêques et évêques du royaume. Une
 » des conditions essentielles à cette acceptation, est
 » qu'elle soit entièrement libre. Passeroit-elle de
 » bonne foi pour l'être, si les peuples voyoient des
 » commissaires du Roi dans nos assemblées ? »

Louis XIV étoit habituellement dirigé par un sentiment naturel de raison, et surtout par ce sentiment et ce respect des convenances qui n'est pas la partie la moins importante de l'art de gouverner. Il fut frappé du mémoire de Bossuet, et on renouça à un projet qui n'avoit aucun fondement raisonnable.

Bossuet avoit adopté avec d'autant plus d'empressement l'idée des assemblées métropolitaines, qu'en donnant à l'acceptation du bref du Pape une forme régulière, elles sembloient ajouter une espèce d'éclat et de solennité à son triomphe personnel ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Mémoires chron. du P. d'Avrigny, année 1699.

« Ce fut là sans doute l'acte le plus sanglant de cette
» longue tragédie. Le corps épiscopal, en mouve-
» ment dans toutes les provinces, devoit naturelle-
» ment donner aux peuples une idée bien affreuse
» des sentimens de M. de Cambrai, et faire regar-
» der son livre comme l'ouvrage le plus pernicieux
» qui eût été publié depuis plusieurs siècles. »

X C. — Le Roi convoque toutes les assemblées métropolitaines pour l'acceptation du bref du Pape.

Le Roi fit expédier des lettres à tous les archevêques du royaume, pour qu'ils eussent à convoquer leurs assemblées métropolitaines; et celle de Paris eut lieu le 13 mai 1699. Comme elle fut la première dont les délibérations furent généralement connues, elle servit de modèle au plus grand nombre. Ce fut principalement sur deux points importans que l'assemblée métropolitaine de Paris exerça une influence plus marquée sur celles des provinces. La marche qu'elle traça fut unanimement adoptée sur le premier de ces deux points, la forme de l'acceptation du bref du Pape. C'étoit la première occasion qui s'offroit depuis la célèbre assemblée de 1682, de mettre à exécution les maximes qu'elle avoit consacrées. « Il s'excita ⁽¹⁾, dit le chan-
» celier d'Aguesseau, une louable émulation entre
» les différentes provinces. Chacune voulut avoir
» l'honneur d'avoir mieux soutenu le pouvoir atta-
» ché au caractère épiscopal, de juger ou avant le
» Pape, ou avec le Pape, ou après le Pape, et le
» droit dans lequel sont les évêques, de ne recevoir
» les constitutions des papes qu'avec l'examen, et
» par forme de jugement. Ce qu'il y eut de plus re-
» marquable dans ce témoignage solennel que l'E-
» glise gallicane rendit à sa doctrine, c'est qu'il fut

(1) OEuvres du chancelier d'Aguesseau, tom. XIII.

» placé dans un temps où nous n'avions aucun dé-
» mêlé avec la Cour de Rome, et où le Roi vivoit
» dans une parfaite intelligence avec le Pape, dont
» il ne craignoit rien, et n'avoit rien à craindre; en
» sorte que ce fut à la vérité seule, et non à la né-
» cessité des conjectures, qu'on fut redevable d'une
» déclaration des sentimens du clergé, si authen-
» tiques et si unanimes. »

Les provinces ne furent point aussi unanimes sur un autre point, qui n'étoit pas à la vérité d'un intérêt aussi majeur. Le Pape, en condamnant le livre de Fénélon, n'avoit rien prononcé sur les différens écrits qu'il avoit publiés pour le défendre. Ce silence pouvoit et devoit faire présumer que le saint Siège n'avoit pas jugé les écrits apologétiques aussi répréhensibles que le livre même. On ne manqua pas d'observer que l'assemblée métropolitaine de Paris se trouvoit composée de quatre prélats (Paris, Meaux, Chartres et Blois) (1), dont les trois premiers s'étoient montrés les adversaires déclarés de l'archevêque de Cambrai. On auroit peut-être désiré que, par un sentiment de délicatesse, ils s'abstinsent de provoquer une mesure plus sévère encore qu'un jugement déjà très-sévère. En demandant au Roi de supprimer les écrits publiés contre eux par l'auteur du livre des *Maximes*, ils parurent s'établir juges dans leur propre cause, et se souvenir peut-être de l'impression que ces écrits avoient laissée dans le public.

Cette considération arrêta en effet les évêques d'une grande partie des autres métropoles, qui ne crurent pas devoir aller plus loin que le jugement

(1) Le cardinal de Coislin, évêque d'Orléans, n'y assista point, à cause de sa dignité de cardinal, qui ne lui permettoit pas de se voir présidé par un archevêque de Paris non cardinal.

du saint Siège. Sur *seize* ⁽¹⁾ assemblées métropolitaines, il n'y en eut que *huit* qui demandèrent la suppression des écrits publiés pour la défense du livre *des Maximes des Saints*.

A l'exception de ce seul point, on remarqua dans les délibérations de l'assemblée métropolitaine de Paris une modération qui faisoit déjà sentir l'influence de l'opinion publique, et l'impression favorable que la soumission de Fénélon avoit généralement excitée. On fut surtout frappé de ces expressions du procès-verbal de l'assemblée de Paris : « Pour ne pas sortir de l'Eglise de France, il y a un » exemple célèbre, et très-semblable à l'affaire dont » il s'agit, dans Gilbert de la Porée, évêque de Poitiers, *homme de grande doctrine et de grande piété, mais que sa trop grande subtilité avoit jeté » dans l'erreur..... On a vu avec joie la soumission » de l'auteur pour le saint Siège, avant et après le » jugement... M. l'archevêque de Cambrai s'est sou- » mis lui-même à ce jugement, par une déclaration » simple, absolue, et sans ombre de restriction.* » Toutes ces expressions si mesurées, sont un peu différentes de l'opinion que Bossuet avoit d'abord manifestée sur le mandement de Fénélon. Nous sommes d'autant plus fondés à croire que le cardinal de Noailles et l'évêque de Chartres firent prévaloir ce ton et ces sentimens de modération, que Bossuet lui-même nous apprend, dans une lettre à son neveu, que le projet de délibération dont on lui avoit confié la rédaction, renfermoit quelques ex-

(1) Il y eut à la vérité dix-sept assemblées métropolitaines; mais celle d'Aix (on ne sait pourquoi) ne s'assembla qu'au mois de janvier 1700, et lorsque le Roi avoit déjà prononcé, par sa déclaration du 14 août 1699, la suppression des écrits publiés par Fénélon pour la défense de son livre.

pressions que ses confrères crurent devoir rejeter.
 « Entre nous, mande-t-il à l'abbé Bossuet, *on y a*
adouci bien des choses. »

Dans les autres assemblées métropolitaines (1),
 « on en usa bien ou mal à l'égard de l'archevêque
 » de Cambrai, dit un historien, selon qu'il s'y
 » trouva plus ou moins d'évêques attachés à la Cour
 » et à son principal adversaire. Quelques-uns affec-
 » tèrent de rappeler le souvenir de ses erreurs, et
 » les autres (et ce fut le plus grand nombre) se bor-
 » nèrent à faire l'éloge de sa soumission sans bornes. »
 Nous devons ajouter qu'elles louèrent unanimement
 la piété, les vertus et les talens de Fénélon.

XCI. — Procédé offensant de l'évêque de Saint-Omer pour
 Fénélon.

Mais Fénélon étoit réservé à un genre de contradiction auquel il devoit peu s'attendre, et qui fut une espèce de scandale pour toute l'Eglise. Il est vrai que ce scandale retomba sur celui qui l'avoit si indécemment provoqué, et devint pour l'archevêque de Cambrai une nouvelle occasion de manifester la sincérité de sa soumission. Ce fut dans son propre palais qu'un de ses suffragans, l'évêque de Saint-Omer (2), osa se rendre inquisiteur de la conscience de son métropolitain. Tandis que tous les évêques de France applaudissoient par un concert unanime à la soumission de l'archevêque de Cambrai, l'évêque de Saint-Omer prétendit que les termes du mandement de Fénélon n'exprimoient pas un acquiescement intérieur. Fénélon auroit pu sans doute se dispenser de répondre à une interpel-

(1) Mém. chron. du P. d'Avrigny.

(2) Louis-Alphonse de Valbelle, nommé d'abord à l'évêché d'Aleth, transféré à celui de Saint-Omer en 1684, mort en 1708, à l'âge de 68 ans.

lation si odieuse. Les évêques de la province n'étoient appelés que pour émettre leur jugement sur le bref du Pape, et régler la forme de son acceptation. La lettre même du Roi, qui enjoignoit à l'archevêque de Cambrai d'assembler ses suffragans, se bornoit à l'inviter à *faire en commun ce qu'il avoit déjà fait en particulier*; mais une juste délicatesse fit dédaigner à Fénélon tous ces moyens vulgaires de repousser une injuste agression. Il répondit avec calme et dignité à l'évêque de Saint-Omer (1); « qu'il vouloit bien recevoir, sans con-
» séquence et par pure déférence, les avis d'un
» confrère qu'il respectoit sincèrement; reprenant
» ensuite les termes de son mandement, il demande
» avec candeur si on peut exprimer plus clairement
» une soumission *plus qu'extérieure et de simple*
» *respect*. Qui dit *adhérer à un jugement*, dit *for-*
» *mer un jugement intérieur*, par lequel on se con-
» forme à celui auquel *on adhère*. Qui dit *condam-*
» *ner*, dit encore plus expressément *un jugement*
» *intérieur* contre le livre *condamné*, surtout quand
» on exclut d'une manière simple et absolue *toute*
» *ombre de restriction*. Il ajouta qu'il n'auroit pas
» cru qu'on pût regarder comme équivoques des
» paroles si précises, ni qu'il y eût lieu de le soup-
» çonner d'*adhérer à un jugement* du saint Siège
» *par une adhésion purement apparente* et par con-
» séquent feinte, ni de condamner son livre de
» bouche, sans le condamner intérieurement par
» une sincère docilité pour le saint Siège, ce qui
» seroit un abus indigne de paroles pour se jouer de
» toute l'Église. Il finit par protester à ses suffra-

(1) Procès-verbal de l'assemblée métropolitaine de Cambrai.

» *juges en ce cas particulier*, que c'étoit de toute
 » l'étendue de son cœur qu'il avoit renoncé à toute
 » pensée d'expliquer son livre; qu'il préféroit à ses
 » foibles lumières l'autorité du saint Siége; qu'il
 » étoit, Dieu merci, incapable de revenir jamais,
 » sous prétexte de quelque double sens, pour en
 » éluder indirectement la condamnation; qu'à la
 » vérité, il ne pouvoit avouer contre sa conscience
 » qu'il eût jamais cru aucune des erreurs qu'on lui
 » avoit imputées; qu'il avoit pensé seulement que
 » son livre, avec les corrections qu'il avoit cru y
 » mettre, ne pouvoit signifier l'erreur ni la favori-
 » ser; mais qu'il renonçoit à son jugement pour se
 » conformer à celui du Saint-Père; qu'il avoit tâ-
 » ché de recevoir, par des paroles humbles et plei-
 » nement soumises, l'humiliation qui lui venoit du
 » Saint-Père, et que si Sa Sainteté trouvoit sa sou-
 » mission défectueuse, il étoit prêt à l'augmenter
 » et à la faire telle que le saint Siége le croiroit à
 » propos. »

On conviendra que l'ami le plus dévoué de Fé-
 nélon n'auroit pas pu le servir plus utilement en
 cette occasion, que le fit l'évêque de Saint-Omer
 par un sentiment de malveillance. L'évêque d'Ar-
 ras s'empressa de prendre la parole ⁽¹⁾ « pour re-
 » mercier très-humblement son métropolitain de
 » la bonté qu'il avoit eue de vouloir bien expliquer
 » de bouche ses sentimens d'une manière si précise
 » et si cordiale. » Il ajouta à ce témoignage respec-
 tueux pour Fénélon quelques réflexions critiques
 sur le procédé de l'évêque de Saint-Omer.

Dans la séance du lendemain, l'évêque de Saint-
 Omer, peu satisfait du mauvais succès de la scène

(1) Procès-verbal de l'assemblée métropolitaine de Cam-
 brai.

indécente qu'il avoit donnée la veille, voulut s'en venger en demandant, à l'exemple de l'assemblée métropolitaine de Paris, que les écrits publiés pour la défense du livre des *Maximes* fussent supprimés. Fénélon exposa modestement ⁽¹⁾ « qu'il ne pouvoit » être d'avis qu'on demandât la suppression de ses » écrits postérieurs à son livre, quoiqu'il eût condamné le livre avec *une soumission sincère, absolue et sans restriction, et avec une docilité sans réserve*; qu'il n'étoit point naturel qu'il fût plus loin que le bref du Pape, qui n'avoit ni condamné ni prohibé ses écrits, quoiqu'ils fussent connus du Saint-Père et des cardinaux qui avoient condamné son livre, ni que la lettre du Roi, qui lui demandoit seulement *de faire avec ses confrères ce qu'il avoit fait en son particulier*, c'est-à-dire de recevoir et accepter la constitution avec le respect qui lui étoit dû; *que d'ailleurs ses écrits contenoient beaucoup d'autres choses qui ne regardoient nullement le texte condamné, ni le jugement porté par la constitution; entr'autres une discussion de faits personnels dont il ne pourroit demander la suppression, sans s'ôter à soi-même les seules pièces qui peuvent montrer son innocence pour l'honneur de son ministère*; qu'au reste, après cette déclaration de son sentiment particulier, il étoit prêt à conclure, comme président, à la pluralité des voix, au nom de l'assemblée, tout ce qu'elle feroit, contre son même sentiment particulier. »

Les évêques d'Arras et de Tournai ⁽²⁾, s'étant

(1) Procès-verbal de l'assemblée métropolitaine de Cambrai.

(2) François de Caillebot de Lasalle, nommé à l'évêché de Tournai en 1690, se démit en 1705.

réunis à l'avis de l'évêque de Saint-Omer, pour demander, à l'exemple de l'assemblée métropolitaine de Paris (la seule dont les délibérations fussent encore connues), que le Roi supprimât les écrits publiés pour la justification du livre des *Maximes*, l'archevêque de Cambrai conclut à la même demande comme président, *à la pluralité des voix, quoique contre son sentiment.*

Si l'on veut se former une idée du jugement que le public porta sur la conduite et les procédés de l'évêque de Saint-Omer envers Fénélon, on peut interroger le témoignage du chancelier d'Aguesseau : nous nous bornerons à citer ses paroles.

« L'évêque de Saint-Omer ⁽¹⁾, homme d'esprit ,
 » *mais chaud comme un Provençal qu'il étoit , et*
 » *chicaneur comme un Normand* , ne se contenta
 » pas de lui voir avaler doucement le calice; il se
 » plut à en augmenter l'amertume *par les indignes*
 » *tracasseries* qu'il lui fit dans l'assemblée provin-
 » ciale de Cambrai , où il vouloit , non-seulement
 » que ce prélat se soumît à sa propre condamna-
 » tion , *comme il l'avoit déjà fait de si bonne grâce* ,
 » mais qu'il avouât encore qu'il étoit tombé dans
 » les erreurs que le Pape avoit condamnées, *faisant*
 » *ainsi le procès à ses intentions mêmes* , en lui
 » arrachant la foible consolation de pouvoir dire
 » *qu'il avoit bien pensé , s'il s'étoit mal exprimé.*
 » L'archevêque de Cambrai répondit à ses inter-
 » plications pressantes et odieuses avec une sagesse
 » et une modération dignes d'une meilleure cause.
 » Les autres évêques de la même province , indi-
 » gnés du procédé de l'évêque de Saint-Omer , vin-
 » rent au secours de leur archevêque , et se con-
 » tentèrent de la protestation , qu'il réitéra en leur

¹ Œuvres du chancelier d'Aguesseau , tom. XIII , p. 182.

» présence, de sa parfaite soumission au jugement
 » du saint Siège. »

XCH. — Lettre de Fénélon au marquis de Barbezieux.

Fénélon eut encore l'occasion de se convaincre de l'acharnement de ses ennemis à lui supposer des torts. Le marquis de Barbezieux, secrétaire d'Etat, excité apparemment par l'archevêque de Rheims, son oncle, très-opposé à l'archevêque de Cambrai, imagina assez légèrement de lui reprocher comme un oubli, de n'avoir pas donné, à l'exemple des autres évêques, un mandement après la clôture de son assemblée métropolitaine. Fénélon répondit à ce jeune ministre « que ce n'étoit *nullement par ou-*
 » *bli* qu'il n'avoit pas fait un second mandement
 » pour la condamnation de son livre; qu'il ne pou-
 » voit pas être question de faire deux fois la même
 » chose; qu'il avoit fait par avance ce que l'assem-
 » blée avoit ensuite réglé que chaque évêque feroit
 » par son mandement particulier; que son mande-
 » ment étoit même plus fort que les autres, en ce
 » qu'il avoit prévenu la règle, le vœu de toutes les
 » assemblées métropolitaines du royaume, et les
 » dispositions de la déclaration du Roi ⁽¹⁾; qu'il
 » avoit donné la plus grande publicité à son man-
 » dement; qu'il en avoit même fait imprimer et
 » distribuer à ses dépens deux versions, l'une fran-
 » çaise et l'autre latine; qu'au reste, il suffisoit que
 » Sa Majesté souhaitât qu'il recommençât, pour l'en-
 » gager à recommencer; qu'il paieroit sans peine
 » une seconde fois la dette qu'il avoit payée par
 » avance de si bon cœur; qu'en conséquence, il
 » alloit donner les ordres nécessaires pour qu'on
 » publiât une seconde fois son mandement dans

(1) Du 14 août 1699.

» toutes les églises de son diocèse , avec le bref du
» 12 mars , en français et en latin. »

XCIII. — Louis XIV donne des lettres-patentes pour l'enregistrement du bref.

Tous les procès-verbaux des assemblées métropolitaines ayant été envoyés au Roi , il ne fut plus question que de dresser les lettres-patentes qui devoient mettre le sceau de l'autorité royale aux délibérations des juges ecclésiastiques.

Le chancelier d'Aguesseau rapporte dans ses mémoires ⁽¹⁾ quelques détails intéressans sur la forme que l'on donna à ces lettres-patentes ; ils indiquent l'heureux concert que la sagesse du gouvernement et l'excellent esprit des principaux magistrats avoient su établir entre les ministres de l'autorité et ceux de la justice. Nous nous bornerons à observer que ces lettres-patentes, données en forme de déclaration , portoient que tous les écrits composés pour la défense du livre *des Maximes des Saints* , seroient et demeureroient supprimés , ainsi que le livre lui-même ; mais , en exprimant cette disposition , on s'étoit abstenu d'énoncer que ce fût à la demande des assemblées métropolitaines , dont en effet une très-grande partie n'avoient point demandé cette suppression.

XCIV. — Réquisitoire de M. d'Aguesseau.

Cette déclaration fut présentée au parlement le 14 août 1699 , et ce fut en cette circonstance que le chancelier d'Aguesseau , alors premier avocat général au parlement , prononça un discours que le président Hénault admire avec raison *comme un monument immortel de la solidité des maximes de l'Église de France , et fait pour honorer à jamais*

(1) Tome xii, page 183 et suivantes.

la mémoire de ce grand magistrat. Nous ne rapporterons de ce discours que ce qui intéresse personnellement Fénelon.

« L'Eglise gallicane, représentée par les assemblées des évêques de ses métropoles, a joint son suffrage à celui du saint Siège. Animée par l'exemple et les doctes écrits de ces illustres prélats, qui se sont déclarés si hautement les zélés défenseurs de la saine doctrine, elle a rendu un témoignage éclatant de la pureté de sa foi. La vérité n'a jamais remporté une victoire si célèbre, ni si complète sur l'erreur. Aucune voix discordante n'a troublé ce saint concert, cette heureuse harmonie des oracles de l'Eglise; et quelle a été sa joie, lorsqu'elle a vu celui de ses pasteurs dont elle auroit pu craindre la contradiction, si son cœur avoit été complice de son esprit, plus humble et plus docile que la dernière brebis du troupeau, prévenir le jugement des évêques, se hâter de prononcer contre lui-même une triste mais salutaire censure, et rassurer l'Eglise effrayée de la nouveauté de sa doctrine, par la protestation aussi prompte que solennelle d'une soumission sans réserve, d'une obéissance sans bornes, et d'un acquiescement sans ombre de restriction. »

Le Chancelier d'Aguesseau nous apprend ⁽¹⁾ qu'en prononçant son discours au parlement, il avoit donné à l'éloge de Fénelon un peu plus d'étendue et un caractère encore plus touchant et plus flatteur; il y avoit été porté par un sentiment d'estime pour la conduite de l'archevêque de Cambrai dans cette grande crise, par un goût naturel pour son esprit et son caractère; et enfin, ajoute-t-il avec une naïveté qui désarme la critique ⁽²⁾, « *par la*

⁽¹⁾ Tom. XIII, page 189. — ⁽²⁾ *Ibid.*

» *considération des révolutions si ordinaires à la*
 » *Cour, où celui qu'on venoit de flétrir par une*
 » *censure rigoureuse, pouvoit un jour y revenir*
 » *pour y jouer le premier rôle.* »

Le récit qu'il nous a laissé des motifs qui le forcèrent à affoiblir un peu l'éloge de Fénélon, lorsqu'il fit imprimer son réquisitoire, renferme quelques détails assez curieux pour présumer qu'on nous saura gré de transcrire ici ce fragment de ses mémoires.

(1) « Il ne restoit plus pour finir l'affaire du Quic-
 » tisme, que de faire imprimer les lettres-patentes
 » et l'arrêt d'enregistrement. Je ne pouvois me dis-
 » penser d'y faire insérer mon discours, surtout
 » après l'invitation qui m'avoit été faite par le pre-
 » mier président, au nom de la compagnie, de le
 » remettre dans les registres; mais je crus, suivant
 » l'avis de mon père, que je devois prendre aupara-
 » vant la précaution de le faire voir au Roi, quand
 » ce ne seroit que pour prévenir les commentaires
 » malins, que le parti condamné ou le parti victo-
 » rieux, dont j'avois cependant ménagé l'un et loué
 » l'autre, pourroit en faire auprès de Sa Majesté,
 » si elle n'avoit pas été prévenue sur ce sujet; et la
 » suite justifia la bonté du conseil que mon père,
 » qui étoit encore plus mon oracle, m'avoit donné.
 » J'envoyai donc mon discours à M. de Pontchar-
 » train; il le lut au Roi en présence de madame de
 » Maintenon. Sa Majesté y fit deux critiques : *l'une*
 » *sur quelques expressions qu'elle trouva trop flat-*
 » *teuses pour l'archevêque de Cambrai* (2). J'avois

(1) Tom. XIII, page 189.

(2) Le *Télémaque* venoit de paroître, et avoit achevé d'irriter Louis XIV contre Fénélon. Nous rendrons compte dans le livre suivant de tout ce qui concerne le *Télémaque*.

» beaucoup aimé ce prélat avec lequel j'étois assez
» lié, avant même qu'il fût à la Cour, et il faut
» avouer que son commerce étoit délicieux. Affligé
» de son illusion, que je n'attribuois qu'à une trop
» grande subtilité d'esprit, j'avois cherché à adoucir
» par mes paroles l'amertume de sa disgrâce, et à
» le consoler moi-même en quelque manière de ce
» que j'étois obligé de faire contre lui. Je ne dissi-
» mulerai pas non plus que, n'ignorant pas com-
» bien les révolutions sont ordinaires à la Cour, et
» prévoyant que celui qu'on venoit de flétrir par
» une censure rigoureuse pourroit y revenir un jour
» pour y jouer un premier rôle, j'avois cru qu'il
» étoit de la prudence de ne point aigrir le mal par
» la dureté des expressions, et de faire sentir à l'ar-
» chevêque de Cambrai, que ne pouvant approu-
» ver les pieux excès de son zèle, je n'avois jamais
» cessé d'admirer ses talens et de respecter sa vertu.
» *Le Roi trouva donc que j'en parlois un peu trop*
» *favorablement*; mais sa critique, toujours modé-
» rée comme son caractère, ne me coûta que le re-
» tranchement d'une ligne d'écriture, et en laissa
» assez dans mon discours pour remplir l'objet que
» je m'étois proposé.

» La seconde critique me fit voir jusqu'où le Roi
» portoit de lui-même sa grande délicatesse sur la
» religion et sur son pouvoir dans les matières ec-
» clésiastiques. Il fut d'abord blessé de la qualité
» d'*évêque extérieur* que je lui donnois dans mon
» discours; il craignit qu'elle ne fût trop forte, et il
» me fit écrire par M. de Pontchartrain que je prisse
» garde à ne lui attribuer que ce qui lui appartenoit
» véritablement. Mais comme c'est le titre que les
» évêques de Nicée donnèrent à Constantin, et que
» les assemblées du clergé ont souvent répété en

» parlant à nos Rois , je répondis à M. de Pontchar-
» train , qu'après avoir admiré le scrupule du Roi ,
» je croyois pouvoir laisser dans mon discours une
» qualité si autorisée par l'Eglise même , et elle y
» demeura en effet. Au surplus, le Roi donna à ce
» discours plus de louanges qu'il n'en méritoit , et
» madame de Maintenon en fut si charmée , qu'elle
» dit peu de jours après à l'archevêque de Paris ,
» par qui je l'ai su , qu'elle trouvoit dans mon style
» je ne sais quoi de supérieur , et comme une es-
» pèce de langage *prophétique* : caractère que je ne
» m'étois pas attendu qu'on m'attribuât. Il ne m'est
» pas revenu que les partisans du Quiétisme s'en
» soient plaints; seulement quelques critiques du
» parti des Jansénistes trouvèrent que j'y avois trop
» loué le Roi. »

XCV. — L'assemblée du clergé de 1700 se fait rendre compte de toute l'affaire du livre de Fénélon.

Il y avoit près d'un an que la condamnation du livre *des Maximes des Saints* étoit consommée par l'heureux concours des puissances spirituelle et temporelle. Fénélon étoit enfin parvenu à imposer silence à la haine, par la parfaite conformité de sa conduite publique et privée avec les protestations qu'il avoit faites si souvent de son entière soumission au jugement du saint Siège, lorsque l'assemblée du clergé de 1700, qui se tenoit à Saint-Germain-en-Laye, parut s'occuper encore quelques momens de cette affaire; mais ce ne fut que pour obéir à l'usage établi dans le clergé, de rendre compte à chaque assemblée de toutes les affaires survenues dans l'intervalle de ses séances. Bossuet fut choisi pour présider la commission chargée de la *Relation* de l'affaire du livre *des Maximes des Saints* : la

modération qu'il montra dans le compte qu'il en rendit, justifia la sagesse d'un choix qui auroit pu paroître suspect de partialité. On croit honorer la mémoire de Bossuet, en présumant que la docilité de Fénelon, si contraire aux pronostics que la prévention lui avoit quelquefois inspirés, et la considération générale qu'une conduite si édifiante avoit méritée à l'archevêque de Cambrai, firent peut-être regretter à l'évêque de Meaux l'excès de vivacité où son zèle l'avoit porté en quelques occasions. On reconnoît sa grandeur et sa générosité naturelles, dans la noble franchise avec laquelle il déclare devant tous les évêques assemblés, que la véhémence avec laquelle il a combattu les erreurs de son collègue, n'a jamais altéré ses sentimens pour son caractère et sa personne.

« Il a été sagement observé ⁽¹⁾, disoit Bossuet » dans son rapport, que M. l'archevêque de Cambrai, qui avoit le plus d'intérêt à rechercher les » moyens d'affoiblir, s'il se pouvoit, la sentence » qui le condamnoit, s'y est soumis le premier par » un acte exprès. On a remarqué avec joie les noms » illustres des grands évêques qu'il avoit suivis dans » cette occasion ; et, à l'exemple du Roi, toutes les » provinces se sont unies à louer cette soumission, » montrant à l'envi *que tout ce qu'on avoit dit par » nécessité contre le livre étoit prononcé sans au-* » *cune altération de la charité* ⁽²⁾. »

Ce fut un avantage réel pour la réputation de madame Guyon, que l'assemblée du clergé eût confié ce rapport à Bossuet qui s'étoit montré si prévenu contre elle. On y lit en effet ces paroles remarquables prononcées par Bossuet lui-même en pré-

⁽¹⁾ Procès-verbal de l'assemblée du clergé de 1700.

⁽²⁾ Voyez les *Pièces justificatives* du livre troisième, n° XI.

sence de l'assemblée du clergé (1). « *Quant aux abominations qu'on regardoit comme les suites de ses principes (de madame Guyon), il n'en fut jamais question ; elle en a toujours témoigné de l'horreur.* » Ce fut à une déclaration si solennelle et si positive de l'innocence de ses mœurs qu'aboutirent ces dénonciations odieuses auxquelles on avoit donné tant de publicité et d'éclat. Lorsque Bossuet proclamoit ainsi l'innocence de madame Guyon devant une assemblée du clergé , elle étoit encore prisonnière à la Bastille ; ses ennemis étoient tout-puissans et ses amis dans la disgrâce (2).

XCVI. — Les Jansénistes et les Protestans sont mécontents de la soumission de Fénélon.

La soumission de Fénélon au jugement du saint Siège , et son inviolable fidélité à observer le silence qu'il s'étoit imposé , affligèrent également les Jansénistes et les Protestans. Les uns et les autres s'étoient flattés qu'une contestation aussi animée , entre deux grands évêques , pourroit affoiblir l'autorité du saint Siège par quelques actes schismatiques. Fénélon reçut tout-à-coup , par une voie détournée , une lettre du père Gerberon , religieux bénédictin fameux à cette époque par son zèle ardent pour le jansénisme. Il proposoit à l'archevêque de Cambrai de publier différens écrits pour la défense de sa doctrine , depuis la censure qui en avoit été faite , *sans que personne pût jamais savoir que Fénélon y eût aucune part et en eût aucune connoissance.*

XCVII. — Réponse de Fénélon au P. Gerberon.

Fénélon répondit à cette singulière proposition , *qu'il aimeroit mieux mourir que de défendre di-*

(1) Procès-verbal de 1700.

(2) Voyez les *Pièces justificatives* du livre troisième, n° XII.

rectement ou indirectement un livre qu'il avoit condamné sans restriction et du fond du cœur par docilité pour le saint Siége..... Qu'il n'étoit ni juste ni édifiant qu'un auteur voulût perpétuellement occuper l'Eglise de ses contestations personnelles...; qu'il n'y avoit plus pour lui, ni édification à donner, ni dignité à soutenir que dans un profond silence.

Dans le même temps, le fameux ministre Jurieu répandoit son *Traité historique de la Théologie mystique* (1), comme une torche enflammée pour entretenir le feu d'une guerre près de s'éteindre : il y avoit recueilli avec soin tout ce que la prévention ou la haine avoit pu imaginer pour calomnier les motifs de Bossuet. Le jugement du Pape n'étoit pas encore prononcé, mais il alloit l'être ; et Jurieu se flattoit que Fénélon refuseroit d'y souscrire ; à peine mettoit-il la dernière main à son ouvrage, qu'il apprit la généreuse soumission de l'archevêque de Cambrai. Dans l'excès de son dépit, le ministre Jurieu se déchaîna contre Fénélon, avec le même emportement qu'il l'avoit fait contre Bossuet.

La censure amère d'un ministre protestant, qui ne soupiroit que la ruine de l'Eglise romaine, étoit le plus bel éloge d'un évêque tel que Fénélon.

Ce n'est pas sans raison que le chancelier d'Aguesseau, en rendant compte dans ses mémoires de la conclusion de l'affaire du quiétisme, a dit (1) : « Que la soumission de l'archevêque de Cambrai » est un exemple peut-être unique dans l'Eglise, » d'une querelle de doctrine terminée sans retour » par un seul jugement qu'on n'a cherché depuis, » ni à faire rétracter ni à éluder par des distinc-

(1) Voyez sur ce traité, les *Pièces justificatives* du livre troisième, n° XIII. — (2) Tome XIII, page 190.

» tions. La gloire en est due, ajouté ce grand ma-
» gistrat, à la sagesse et à la supériorité du génie
» de l'archevêque de Cambrai, qui comprit tout
» d'un coup que le trop grand désir de se justi-
» fier nuit souvent plus qu'il ne sert; et que, de
» toutes les manières d'effacer les torts qu'on nous
» impute, la plus sûre et la plus efficace est de les
» laisser oublier et se perdre, pour ainsi dire, dans
» le silence; outre que l'expérience qu'il avoit faite
» des jugemens des hommes dans le cours de la
» dispute, auroit dû lui faire sentir qu'il seroit tou-
» jours condamné par plus des trois quarts dont il
» ne seroit pas entendu. Il se contenta donc de pro-
» tester en un seul mot, en faveur de l'innocence
» de son cœur et de la droiture de ses intentions,
» dans la lettre qu'il écrivit au Pape, et il a gardé
» depuis un silence absolu sur sa condamnation,
» si ce n'est pour déclarer encore qu'il y acquies-
»çoit. »

On ne nous soupçonnera certainement pas de vou-
loir affoiblir le mérite de la soumission de Fénélon,
et l'heureuse influence qu'elle eut pour assurer la
paix et la tranquillité de l'Eglise. Mais nous dirons
que c'est surtout dans de pareilles circonstances
que l'on doit observer l'admirable constitution de
l'Eglise catholique. Son divin fondateur, en lui
donnant un centre invariable d'unité, a voulu
qu'elle montrât sans cesse à toute la terre un chef
visible, un juge supérieur pour veiller à la stabilité
de cet édifice spirituel, en calmant par sa sagesse
les tempêtes que les passions des hommes soulèvent
contre la religion, et en extirpant les erreurs et les
nouveau-tés que l'esprit inquiet et malade des hu-
mains se plaît si souvent à enfanter. C'est dans cette
hiérarchie sacrée, formée par la parfaite union des

premiers pasteurs avec le chef visible que Jésus-Christ a placé à leur tête, « c'est là, dit Bossuet, que » consiste le salut et le soutien de l'Eglise et de la » catholicité. »

A la suite de cette maxime si juste et si profonde de Bossuet, nous rapporterons une réflexion bien remarquable de Fénelon, au sujet de l'infailibilité des jugemens de l'Eglise; réflexion qui peut recevoir une application particulière au jugement qui le condamna lui-même, quoiqu'il n'en ait fait usage que dans une cause qui lui étoit entièrement étrangère. « *Dieu veille toujours*, dit Fénelon (1); *afin » qu'aucun motif corrompu n'entraîne jamais contre » la vérité ceux qui en sont les dépositaires. Il peut » y avoir dans le cours d'un examen certains mou- » vemens irréguliers. Mais Dieu en sait tirer ce » qu'il lui plaît; il les amène à sa fin, et la conclu- » sion promise vient infailliblement au point précis » qu'il a marqué.* »

C'est parce que toutes les sectes, séparées de l'Eglise romaine, manquent de ce centre d'unité, de ce principe d'ordre et d'autorité pour régler les symboles de la croyance commune et la forme d'une discipline régulière, qu'elles finissent presque toujours par tomber dans l'indifférence de toutes les religions, lorsque le temps et les événemens ont laissé refroidir la chaleur et l'esprit de contention qui leur avoient donné naissance (2).

(1) Instruction pastorale du 2 mars 1705.

(2) On peut lire dans Hornius la longue énumération des sectes sorties du luthéranisme et du calvinisme : l'auteur n'est pas suspect, il étoit protestant. Inutilement Calvin sévit avec une rigueur effrayante contre les apôtres et les disciples du socinianisme; il leur avoit appris lui-même à ne s'arrêter ni à l'autorité de l'Eglise, ni à celle de la tradition. Il ne pouvoit se dissimuler que les principes qu'il avoit pro-

XCVIII. — Sincérité de la soumission de Fénélon.

Non - seulement la soumission de Fénélon ne fut ni un trait de politique ni un silence respectueux ⁽¹⁾, « mais un acte intérieur d'obéissance rendu à Dieu » seul : selon les principes catholiques, ajoutoit Fénélon, j'ai regardé le jugement de mes supérieurs comme un écho de la volonté suprême ; je ne me suis point arrêté aux passions, aux préjugés, aux disputes qui précédèrent ma condamnation ; j'entendis Dieu me parler, comme à Job, du milieu de ce tourbillon, et me dire : *Qui est celui qui mêle des sentences avec des discours inconsiderés ?* Et je lui répondis du fond de mon cœur : *Puisque j'ai parlé indiscretement, je n'ai qu'à mettre ma main sur ma bouche et me taire.* J'ai accepté ma condamnation dans toute son étendue. Il est vrai que les propositions et les expositions dont je m'étois servi, et d'autres bien plus fortes, avec bien moins de correctifs, se trouvent dans les auteurs canonisés ; mais elles n'étoient point propres pour un ouvrage dogmatique ; il y a une différence de style qui convient aux matières et aux personnes différentes. Il y a un style du cœur et un autre de l'esprit ; un langage de sentiment et un autre de raisonnement. L'Église, avec une sagesse infinie,

clamés et l'exemple qu'il avoit donné, conduisoient au socinianisme par une pente naturelle et des conséquences nécessaires. S'il suivit l'impulsion violente de son caractère dans les mesures rigoureuses qu'il provoqua contre Servet, on peut croire aussi qu'une inquiète prévoyance le porta à effrayer par la terreur tous ceux qui seroient disposés à renverser la faible barrière qui sépare le calvinisme du socinianisme. On a vu ensuite comment du socinianisme on arrivoit rapidement à l'indifférence de toutes les religions.

(1) C'est ce que Fénélon lui-même a dit à M. de Ramsay.

» permet l'un à ses enfans simples ; mais elle exige
 » l'autre de ses docteurs : elle peut donc , selon les
 » différentes circonstances , sans condamner la doc-
 » trine des saints , rejeter les expressions fautives
 » dont on abuse. »

Nous voyons , par plusieurs de ses lettres ⁽¹⁾ , qu'il étoit sans cesse occupé à réprimer le zèle indiscret de quelques écrivains trop officieux. Il mandoit à l'un d'eux ⁽²⁾ : « Je ne puis consentir qu'on excuse
 » même indirectement mon livre... Au nom de Dieu,
 » ne parlez de moi qu'à Dieu seul , et laissez les
 » hommes en juger comme ils le voudront. Pour
 » moi , je ne cherche que le silence et la paix , après
 » m'être soumis sans réserve ⁽³⁾. »

XCIX. — Réflexions générales sur les résultats de la controverse du quiétisme.

En finissant cette affligeante histoire des démêlés de deux grands hommes , il seroit consolant pour nous d'avoir à rapporter qu'ils revinrent aux sentimens de confiance et d'amitié qui les avoient unis

(1) (Manuscrits.) — (2) 21 juillet 1699. (Manuscrits.)

(3) Voyez les *Pièces justificatives* du livre troisième, n° XIV.
 — Quelques personnes ont été surprises du silence que nous avons gardé dans la première édition de notre ouvrage sur l'*Ostensoir*, donné par Fénélon à son église métropolitaine, pour laisser un monument durable de sa soumission au jugement qui l'avoit condamné. Plusieurs récits contradictoires nous avoient laissé dans une espèce d'incertitude à cet égard. Nous avons même observé que le dernier historien de Fénélon (le père Querbeuf) n'avoit rapporté ce fait que comme une simple tradition. Cependant, cédant à des témoignages qui nous sembloient assez plausibles, nous étions déterminé à en faire mention dans notre seconde édition, lorsque nous avons reçu de Cambrai même des détails qui détruisent cette opinion. On les trouvera à la fin de notre ouvrage. Voyez les *Pièces justificatives* du livre huitième, n° IV.

si long-temps ; mais si nos manuscrits ne nous offrent aucun témoignage à ce sujet , nous y trouvons au moins des preuves certaines de l'estime et du respect qu'ils conservèrent toujours l'un pour l'autre. M. de Ramsay , qui a vécu plusieurs années dans la société intime de Fénélon , atteste qu'il l'a souvent entendu parler du génie sublime et des ouvrages immortels de Bossuet , avec le même sentiment d'admiration que ses contemporains ont transmis à la postérité. Un jour même qu'on parut craindre de nommer Bossuet devant l'archevêque de Cambrai , il fut offensé de cette réserve injurieuse pour lui-même. « Quelle idée peut-on avoir de moi , dit-il » avec émotion , si l'on craint de prononcer , en ma » présence , le nom d'un homme dont le génie et » les vastes connoissances honoreront à jamais son » siècle , son pays , le clergé et la religion ? »

Nous ne pouvons également douter que Bossuet n'ait sensiblement regretté d'avoir perdu un ami tel que Fénélon. Nous trouvons dans un manuscrit de madame de la Maisonfort , quelques lignes bien précieuses qui attestent la sincérité d'un sentiment également honorable pour l'un et pour l'autre. C'est madame de la Maisonfort , l'ancienne amie de Fénélon , qui lui transmet ces détails touchans après la mort de Bossuet ⁽¹⁾. « Quelque temps après le » jugement du Pape , M. de Meaux me paroissoit » encore touché , Monseigneur , de ce que vous lui » aviez renvoyé son livre des *Etats d'Oraison* sans » lui en dire votre sentiment. M. de Cambrai , me » dit-il un jour avec émotion , n'avoit qu'à m'indiquer seulement ce qu'il improuvoit dans cet ouvrage : j'y aurois volontiers changé plusieurs choses » pour avoir l'approbation d'un homme comme lui.

(1) Manuscrit de madame de la Maisonfort.

» Il étoit de l'avis du public sur votre esprit ; il me
» dit un jour : C'est la grande mode de trouver beau-
» coup d'esprit à M de Cambrai ; on a raison ; il
» brille d'esprit ; il est tout esprit ; il en a bien plus
» que moi. »

Mais une circonstance encore plus intéressante que madame de la Maisonfort nous fait connoître, quoique d'une manière assez obscure, c'est la démarche que fit Bossuet de son propre mouvement, pour se rapprocher de Fénélon (1). « Je demandois
» souvent à Dieu, écrit madame de la Maisonfort,
» qu'il vous réunît avant la mort : *le voyage que*
» *M. l'abbé de Saint-André*(2) *fit en Flandre, à la*
» *prière de M. de Meaux, marque le désir sincère*
» *qu'il avoit de cette réconciliation ; et les contre-*
» *temps qui en empêchèrent le succès, que mes*
» *prières ne méritoient pas d'être exaucées* (3). »

Tout ce qui revenoit à Bossuet de la conduite de Fénélon, depuis qu'il avoit condamné lui-même son livre, de la sagesse édifiante avec laquelle il gouvernoit son vaste diocèse ; de la tendre affection que lui montroient les heureux habitans de la Flandre ; les éloges unanimes que les généraux et les officiers faisoient de l'archevêque de Cambrai, en revenant de l'armée ; l'espèce d'enthousiasme général qu'excitoit alors le *Télémaque*, quoique cet ouvrage fût peu du goût de Bossuet ; enfin, pour se servir des expressions de Bossuet lui-même, en parlant du *grand Condé*, *ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute à la vertu* (4), tout contribuoit

(1) Manuscrit de madame de la Maisonfort.

(2) Grand-vicaire de confiance de Bossuet.

(3) Voyez, sur ce voyage de l'abbé de Saint-André, l'His-
toire de Bossuet, tome III.

(4) Oraison funèbre du grand Condé.

à lui faire regretter d'avoir perdu un ami si digne d'être, après lui, l'oracle et le modérateur de l'Eglise de France.

C'étoit d'ailleurs vers cette époque que Bossuet venoit d'éprouver, de la part de Louis XIV, un refus qui lui avoit été extrêmement sensible. Son âge avancé et de cruelles infirmités lui inspirèrent la pensée de demander au Roi l'abbé Bossuet, son neveu, pour son coadjuteur. Il présenta à ce prince un mémoire (1), où il faisoit le tableau le plus touchant des douleurs et des souffrances qui l'empêchoient de veiller aux besoins de son diocèse avec son zèle accoutumé. Nous n'approfondirons pas les motifs qui ne permirent pas à Louis XIV d'accorder, à un évêque pour lequel il avoit tant d'estime et de respect, une grâce qui ne sembloit être que la juste récompense de ses glorieux travaux pour l'Eglise et pour l'Etat. Non-seulement Louis XIV se refusa toujours à nommer l'abbé Bossuet coadjuteur de Meaux, mais il paroît qu'il l'avoit irrévocablement exclu de l'épiscopat. Ce ne fut qu'à la régence, en 1717, qu'il dut à la faveur du cardinal de Noailles sa nomination à l'évêché de Troyes, à l'âge de 55 ans.

Bossuet mourut le 12 avril 1704, âgé de 77 ans (2). On répandoit le bruit que Fénélon lui avoit fait faire un service solennel, et prononcé lui-même son oraison funèbre. On prétendoit même que Fénélon avoit déclaré, dans cette oraison funèbre qu'il avoit obligation à Bossuet de l'avoir tiré de l'erreur. Le

(1) On le trouve dans l'édition des OEuvres de Bossuet de dom Déforis.

(2) On trouvera aux *Pièces justificatives* du livre troisième, n° XV, la relation d'un voyage que l'abbé Ledieu, secrétaire de Bossuet, fit à Cambrai cinq mois après la mort de Bossuet.

père Lami, savant religieux bénédictin, s'adressa directement à l'archevêque de Cambrai, pour savoir jusqu'à quel point ces bruits pouvoient être fondés. Fénelon lui répondit (1) : « Il est vrai, mon » révérend Père, que j'ai prié Dieu de bon cœur » pour feu M. de Meaux ; mais je n'ai jamais songé » à ordonner pour lui des prières dans mon diocèse ; » ce n'est point un usage établi entre les évêques, et » vous savez que je n'aime point l'affectation des » choses extraordinaires : j'ai encore moins pensé à » faire une oraison funèbre de ce prélat. Pour le » discours qu'on m'impute, je ne pourrois l'avoir » fait que contre ma conscience : jamais homme » n'eut dans le cœur une soumission et une docilité » plus sincères pour le saint Siège ; mais j'ai tout » dit dans le procès-verbal de notre assemblée provinciale. Ceux qui ont tant d'empressement à répandre cette fable et à la soutenir dans le public, » ont leurs raisons pour le faire ; je ne sais si leurs » intentions sont droites devant Dieu. »

Madame Guyon resta enfermée à la Bastille encore plus d'un an, après que Bossuet lui-même eut déclaré son innocence devant une assemblée du clergé (en 1700) ; elle fut ensuite exilée dans une terre de sa fille (2), après une captivité de sept ans. On lui permit enfin de se retirer à Blois ; elle y passa le reste de sa vie dans le silence, la retraite, l'exercice de toutes les œuvres de piété et de charité, sans laisser échapper la plus foible plainte des persécutions qu'elle avoit essuyées, ni le plus léger re-

(1) Le 14 août 1704. (Manuscrits.)

(2) Marie-Jeanne Guyon avoit épousé en premières noces Louis-Nicolas Fouquet, comte de Vaux, fils du surintendant Fouquet ; elle se maria en secondes noces, le 14 février 1719, avec Maximilien-Henri de Béthune, duc de Sully.

proche contre ceux qui en avoient été les auteurs ou les instrumens : elle s'étoit imposé la réserve la plus absolue sur toutes les matières de spiritualité qui lui avoient attiré tant de malheurs. On put regretter de n'avoir pas suivi, dès l'origine, le plan que Fénélon avoit proposé, de la reléguer dans quelque couvent éloigné, où elle auroit vécu tranquille et ignorée. Madame Guyon mourut à Blois, le 9 juin 1717, âgée de 69 ans. Au moment de mourir elle fit un testament, à la tête duquel elle inscrivit sa profession de foi, qui atteste la sincérité de ses sentimens en matière de *religion* et l'innocence de ses mœurs, malgré toutes les calomnies dont elle avoit été la victime.

Il nous reste peu de choses à dire du vertueux abbé de Chanterac. Ce fidèle ami de Fénélon, associé aux soins de son administration, dépositaire de tous les sentimens de son cœur, témoin habituel de ses œuvres de piété et de ses travaux dans l'exercice de ses fonctions apostoliques, partagea, avec l'abbé de Langeron, toute la confiance d'un ami, d'un parent, d'un prélat qu'il vénéroit avec toute la piété que les prêtres de la primitive Eglise avoient pour leur évêque. Les fragmens de ses lettres que nous avons rapportés (1), peuvent donner une idée de ses vertus douces, paisibles et modestes. Nous avons cité un trait remarquable de son désintéressement (2). Avec un pareil caractère, l'abbé de Chanterac devoit attacher peu de prix aux grâces et aux dignités auxquelles sa naissance et ses talens sembloient l'appeler. Il mourut en 1715, peu de temps après Fénélon. A cette occasion, nous consacrerons, dans le livre VIII, quelques lignes à l'abbé de Chanterac.

(1) Livres II et III. — (2) Page 108.

Il étoit impossible d'écrire l'histoire de Fénelon, sans faire connoître tous les détails d'une controverse qui a eu tant d'influence sur sa vie entière. Nous avons pensé que l'histoire ne doit être ni une satire, ni un panégyrique; nous nous sommes borné à exposer des faits publics, constans et généralement avoués. Nous les avons appuyés sur les témoignages les plus authentiques et les moins suspects de partialité.

Il en résulte sans doute que ni Bossuet ni Fénelon ne furent tout-à-fait exempts de reproche. On regrette que Fénelon n'ait pas, dans l'origine, fait céder un sentiment exagéré de délicatesse à la paix de l'Eglise, et à l'opinion de ceux de ses collègues qu'il aimoit et qu'il respectoit le plus. On voit avec peine Bossuet mêler des faits et des accusations personnelles à une controverse doctrinale, qui auroit dû rester renfermée dans les bornes d'une discussion dogmatique. *Mais doit-on s'étonner que des hommes aient des défauts humains?* L'homme le plus vertueux est celui qui a le moins d'imperfection; l'homme le plus fort, celui qui a le moins de foiblesse. La raison et la religion exerçoient un empire souverain sur l'ame de Bossuet; et la sévérité naturelle de son caractère le rendoit peu susceptible de ces égards et de ces ménagemens, qu'il regardoit peut-être comme une foiblesse, lorsque les intérêts de la religion lui paroissoient compromis.

Mais combien la réunion des vertus les plus rares, l'élévation de caractère, la pureté des motifs, la supériorité de génie et de talens jettent d'éclat sur le tableau de ce grand combat entre de tels hommes, et font disparoître les ombres légères qui viennent se mêler aux rayons de leur gloire. L'Eglise, la France, l'Europe entière furent témoins

de toutes les circonstances de cette mémorable controverse. Tous les contemporains de Bossuet et de Fénélon avoient lu les écrits si véhémens qu'ils publièrent dans la chaleur de leurs contentions. C'est cependant par le témoignage de leur siècle tout entier, que la gloire de Bossuet et de Fénélon est arrivée jusqu'à nous.

L'histoire de la controverse du *quiétisme* laisse tous les personnages qui y jouent un rôle, avec le même caractère de grandeur que leur siècle et la postérité leur ont imprimé.

Fénélon, séduit par sa vertu, ne voit dans Dieu que Dieu lui-même, et porte jusqu'à l'excès l'amour pur et désintéressé. Trop confiant en la pureté de son cœur, il ne croit pas se tromper, parce qu'il ne veut pas tromper. Il rectifie dans ses défenses ce que le livre *des Maximes des Saints* peut offrir d'inexact ou d'équivoque; il étonne l'Europe entière par la force, l'éloquence, la clarté, le courage, et surtout la candeur de ses nobles apologies. Bossuet s'étonne lui-même d'avoir trouvé pour la première fois un adversaire digne de lutter contre lui. Jamais le saint Siège n'eut à prononcer entre de tels évêques. Jamais on ne vit tant de vertus, de génie et de talens en action et en opposition. Bossuet paroît devant cet auguste tribunal, environné de tous les souvenirs de cinquante ans de gloire, de travaux et de triomphes; mais il se confie encore plus en la force de la vérité, dont il fut toujours le plus intrépide défenseur. Fénélon a pour lui la renommée de ses vertus, les ressources de son génie, la conscience de la pureté de ses intentions. Toute l'Eglise attend en silence le jugement du premier Pontife. Fénélon est condamné; Fénélon se soumet; sa gloire et sa vertu restent tout entières. Bossuet conserve tou-

jours sa place; il est toujours l'oracle de l'Eglise gallicane.

Louis XIV se montre tel qu'il doit être. Il sait qu'il n'est point juge de la doctrine; mais il doit veiller à ce qu'elle n'éprouve aucune atteinte. Il ne dicte point à l'Eglise une décision; mais il demande qu'elle soit claire et précise, pour prévenir les combats d'opinion qui pourroient troubler la tranquillité de son royaume. S'il s'afflige des lenteurs de la Cour de Rome, s'il réclame avec fermeté un jugement qui puisse mettre un terme à l'agitation des esprits, s'il annonce même la détermination de suppléer au silence du chef de l'Eglise, en faisant parler l'Eglise gallicane tout entière, il ne fait que remplir les fonctions d'évêque extérieur (1); il fait ce qu'ont toujours fait les empereurs les plus religieux et les plus soumis à l'Eglise. Aussitôt que l'Eglise a prononcé, Louis XIV fait exécuter son jugement avec l'appareil de toutes les formes prescrites par les lois canoniques et les maximes du royaume.

Si de ces considérations personnelles on s'élève à des vues d'un intérêt plus général et plus important, on reconnoîtra que la controverse du *quiétisme*, qui a pu inquiéter et affliger pendant un court intervalle les amis de la religion et de l'Eglise, est devenue par ses résultats un sujet de triomphe et de consolation pour l'Eglise elle-même; et nous dirons encore avec le chancelier d'Aguesseau (2), « que la » vérité n'a jamais remporté une victoire si célèbre, » ni si complète sur l'erreur; qu'aucune voix discordante n'a troublé ce saint concert, cette heureuse harmonie de l'Eglise.... (3); que la soumis-

(1) Voyez l'*Histoire de Bossuet* au sujet du *Mémoire de Louis XIV au Pape*. — (2) Réquisitoire de 1699. — (3) *Mémoire du chancelier d'Aguesseau*.

» sion de l'archevêque de Cambrai fut un exemple,
 » peut-être unique dans l'Eglise, d'une querelle de
 » doctrine terminée sans retour par un seul juge-
 » ment, qu'on n'a cherché depuis ni à faire rétrac-
 » ter, ni à éluder par des distinctions, et que la
 » gloire en est due à FÉNÉLON. »

Qu'on ne s'afflige donc pas d'avoir vu reproduire l'histoire d'une controverse qui a laissé des souvenirs si honorables et des résultats si heureux. Si jamais (ce qu'à Dieu ne plaise) l'Eglise éprouve le malheur de voir renaître des divisions parmi ses premiers pasteurs, sur des points de doctrine, souhaitons de n'y voir jamais en action, ou même en opposition, qu'un évêque aussi vertueux que Fénélon, un digne successeur des Pères de l'Eglise tel que Bossuet, et un roi aussi éminemment roi que Louis XIV; la religion, l'Eglise et l'Etat seront toujours en sûreté et en honneur.

PIÈCES
JUSTIFICATIVES

DU TOME DEUXIÈME.



PIÈCES JUSTIFICATIVES

DU LIVRE TROISIÈME.

N^o I. — PAGE 5.

Lettre de Fénelon à madame de Maintenon du 2 août 1696.

« QUAND M. de Meaux, Madame, m'a proposé d'approuver son livre, je lui ai témoigné avec attendrissement que
» je serois ravi de donner cette marque publique de la con-
» formité de mes sentimens avec un prélat que j'ai regardé
» dès ma jeunesse comme mon maître dans la science de la
» religion. Je lui ai même offert d'aller à Germigny, pour
» dresser, de concert avec lui, mon approbation. J'ai dit
» en même temps à MM. de Paris et de Chartres, et à
» M. Tronson, que je ne voyois absolument aucune ombre
» de difficulté entre M. de Meaux et moi sur le fond de la
» doctrine; mais que s'il vouloit attaquer personnellement
» dans son livre madame Guyon, je ne pourrois pas
» l'approuver. Voilà ce que j'ai déclaré il y a six mois.
» M. de Meaux vient de me donner son livre à examiner; à
» l'ouverture des cahiers, j'ai trouvé qu'ils sont pleins d'une
» réfutation personnelle. Aussitôt j'ai averti MM. de Paris et
» de Chartres, et M. Tronson, de l'embarras où M. l'évêque
» de Meaux me mettoit.

» On n'a pas manqué de me dire que je pouvois condamner les livres de madame Guyon sans diffamer sa personne,
» et sans me faire aucun tort. Mais je conjure ceux qui me
» parlent ainsi, de peser devant Dieu les raisons que je vais
» leur représenter.

» Les erreurs qu'on impute à madame Guyon ne sont
» point excusables par l'ignorance de son sexe. Il n'est point
» de villageoise grossière, qui n'eût d'abord horreur de ce
» qu'on veut qu'elle ait enseigné; il ne s'agit pas de quelques
» conséquences subtiles et éloignées, qu'on pourroit, contre
» son intention, tirer de ses principes spéculatifs, et de

» quelques-unes de ses expressions; il s'agit de tout un des-
 » sein diabolique, qui est, dit-on, l'ame de tous ses livres;
 » c'est un système monstrueux, qui est lié dans toutes ses
 » parties, et qui se soutient avec beaucoup d'art d'un bout
 » à l'autre. Ce ne sont point des conséquences obscures qui
 » puissent avoir échappé à l'intention de l'auteur. Au con-
 » traire, elles sont le formel et unique but de tout son sys-
 » tème. Il est évident, dit-on, et il y auroit de la mauvaise
 » foi à le nier, que madame Guyon n'a écrit que pour dé-
 » truire comme une imperfection toute la foi explicite des
 » personnes divines, des mystères de Jésus-Christ, et de son
 » humanité. Elle veut dispenser les Chrétiens de tout culte
 » sensible, de toute invocation distincte de notre unique
 » médiateur. Elle prétend éteindre dans les fidèles toute vie
 » intérieure et toute oraison réelle, en supprimant tous les
 » actes distincts que Jésus-Christ et ses apôtres ont comman-
 » dés, et en réduisant pour toujours les ames à une quie-
 » tude oisive, qui exclut toute pensée de l'entendement et
 » tout mouvement de la volonté. Elle soutient que quand on
 » a fait d'abord un acte de foi et d'amour, cet acte subsiste
 » perpétuellement pendant toute la vie, sans avoir jamais
 » besoin d'être renouvelé; qu'on est toujours en Dieu, sans
 » penser à lui; et qu'il faut bien se garder de réitérer cet
 » acte: elle ne laisse aux Chrétiens qu'une indifférence im-
 » pie et brutale entre le vice et la vertu, entre la haine éter-
 » nelle de Dieu et son amour éternel, pour lequel il est
 » de foi que chacun de nous a été créé; elle défend comme
 » une infidélité toute résistance réelle aux tentations les plus
 » abominables; elle veut que l'on suppose que dans un cer-
 » tain état de perfection où elle élève les ames, on n'a plus
 » besoin de concupiscence: qu'on est impeccable, infaillible,
 » et jouissant de la même paix que les bienheureux, et qu'en-
 » fin, tout ce qu'on fait sans réflexion, avec facilité, et par
 » la pente de son cœur, est fait passivement et par une pure
 » inspiration. Cette inspiration, qu'elle attribue à elle et aux
 » siens, n'est pas l'inspiration commune des justes: elle
 » est prophétique: elle renferme une autorité apostolique,
 » au-dessus de toute loi écrite; elle établit une tradition se-
 » crète sur cette voie, qui renverse la tradition universelle
 » de l'Eglise.

Voilà ce qu'on dit; je soutiens qu'il n'y a point d'igno-

» rance assez grossière pour pouvoir excuser une personne
» qui avance tant de maximes monstrueuses. Cependant on
» assure que madame Guyon n'a rien écrit que pour accré-
» diter cette damnable spiritualité et pour la faire pratiquer,
» et que c'est là l'unique but de ses ouvrages. Otez-en cela,
» vous dit-on, vous ôtez tout; elle n'a pu penser autre
» chose. L'abomination évidente de ses écrits rend donc évi-
» demment sa personne abominable. Je ne puis donc séparer
» sa personne d'avec ses écrits.

» Pour moi, j'avoue que je ne comprends rien à la con-
» duite de M. de Meaux. D'un côté, il s'enflamme avec in-
» dignation, pour peu qu'on révoque en doute l'évidence
» de ce système impie de madame Guyon; mais de l'autre,
» il la communie de sa propre main, il l'autorise dans l'usage
» continuel des sacremens, et il lui donne, quand elle part
» du couvent de Meaux, une attestation complète, sans
» avoir exigé d'elle aucun acte où elle ait rétracté formelle-
» ment aucune erreur. D'où viennent, d'un côté tant de
» rigueur, et de l'autre tant de relâchement. Pour moi, si je
» croyois ce que croit M. de Meaux, des livres de madame
» Guyon, et par une conséquence nécessaire de sa personne
» même, j'aurois cru, malgré mon amitié pour elle, être
» obligé en conscience à lui faire avouer et rétracter formel-
» lement, à la face de toute l'Eglise, les erreurs qu'elle au-
» roit évidemment enseignées dans tous ses écrits.

» Je croirois même que la puissance séculière devroit aller
» plus loin; car, qu'y a-t-il de plus digne du feu qu'un
» monstre, qui, sous une apparence de spiritualité, ne tend
» qu'à établir et le fanatisme et l'impiété, qui renverse la loi
» divine, qui traite d'imperfections toutes les vertus, qui
» tourne en épreuves et en perfections tous les vices; qui ne
» laisse ni subordination, ni règle dans la société des hommes;
» qui, par le principe du secret, autorise toutes sortes d'hypo-
» crisies et de mensonges; enfin, qui ne laisse aucun remède
» assuré contre tant de maux? Toute religion à part, la
» seule police suffit pour punir du dernier supplice une per-
» sonne si empestée. S'il est donc vrai que cette femme ait
» voulu manifestement établir ce système damnable, il fal-
» loit la brûler, au lieu de la congédier, comme il est certain
» que M. l'évêque de Meaux l'a fait, après lui avoir donné
» la communion et une attestation authentique, sans qu'elle

» ait rétracté ses erreurs. Pour moi, je ne pourrois approu-
» ver le livre, où M. de Meaux impute à cette femme un sys-
» tème si horrible dans toutes ses parties, sans me diffamer
» moi-même, et sans lui faire une injustice irréparable.

» En voici la raison : je l'ai vue souvent ; tout le monde
» le sait ; je l'ai estimée ; je l'ai laissé estimer par des per-
» sonnes illustres dont la réputation est chère à l'Eglise, et
» qui avoient de la confiance en moi. Je n'ai pu ni dû igno-
» rer ses écrits, quoique je ne les aie pas tous examinés à
» fond dans le temps ; du moins j'en ai su assez pour devoir
» me défier d'elle, et pour l'examiner en toute rigueur, je
» l'ai fait avec plus d'exactitude que ses ennemis et ses exa-
» minateurs ne le sauroient faire ; car elle étoit bien plus
» libre, bien plus dans son naturel, bien plus ouverte avec
» moi dans des temps où elle n'en avoit rien à craindre. Je
» lui ai fait expliquer souvent ce qu'elle pensoit sur les ma-
» tières qu'on agite : je l'ai obligée à m'expliquer la valeur
» de chacun des termes de ce langage mystique, dont elle se
» servoit dans ses écrits. J'ai vu clairement en toute occasion
» qu'elle les entendoit dans un sens très-innocent et très-
» catholique. J'ai même voulu suivre en détail et sa pra-
» tique, et les conseils qu'elle donnoit aux gens les plus
» ignorans et les moins précautionnés. Jamais je n'ai trouvé
» aucune trace de ces maximes infernales qu'on lui impute.
» Pourrois-je donc, en conscience, les lui imputer par mon
» approbation, et lui donner le dernier coup pour sa diffam-
» ation, après avoir vu de près si clairement son inno-
» cence.

» Que les autres, qui ne connoissent que ses écrits, les
» prennent dans un sens rigoureux, et les censurent, je les
» laisse faire ; je ne défends ni n'excuse, ni sa personne, ni
» ses écrits. N'est-ce pas beaucoup faire, sachant ce que je
» sais ? Pour moi, je dois, selon la justice, juger du sens de
» ses écrits par ses sentimens que je sais à fond, et non pas
» de ses sentimens par le sens rigoureux qu'on donne à ses
» expressions, et auquel elle n'a jamais pensé. Si je faisois
» autrement, j'achèverois de convaincre le public qu'elle
» mérite le feu. Voilà ma règle pour la justice et la vérité.

» Venons à la bienséance ; je l'ai connue ; je n'ai pu igno-
» rer ses écrits ; j'ai dû m'assurer de ses sentimens : moi
» précepteur des princes, moi appliqué depuis ma jeunesse

» à une étude continuelle de la doctrine , j'ai dû voir ce qui
» est évident ; il faut donc que j'aie tout au moins toléré
» l'évidence de ce système impie ; ce qui fait horreur , et qui
» me couvre d'une éternelle confusion. Tout notre com-
» merce n'a donc roulé que sur cette abominable spiritualité
» dont on prétend qu'elle a rempli ses livres , et qui est l'ame
» de tous ses discours. En reconnoissant toutes ces choses
» par mon approbation , je me rends infiniment plus cou-
» pable que madame Guyon même. Ce qui paroîtra du pre-
» mier coup d'œil au lecteur , c'est qu'on m'aura réduit à sous-
» crire à la diffamation de mon amie , dont je n'ai pu ignorer le
» système monstrueux , qui est évident dans ses ouvrages , et
» évident de mon propre aveu ; voilà ma sentence prononcée
» et signée par moi-même , à la tête du livre de M. de
» Meaux , où ce système est étalé dans toutes ses horreurs. Je
» soutiens que ce coup de plume donné contre ma conscience
» par une lâche politique , me rendroit à jamais infâme , et
» indigne de mon ministère et de ma place.

» Voilà néanmoins ce que les personnes les plus sages et
» les plus affectionnées pour moi , ont souhaité et préparé de
» loin. C'est donc pour assurer ma réputation , qu'on veut
» que je signe que mon amie mérite évidemment d'être brû-
» lée avec ses écrits pour une spiritualité exécrationnelle , qui fait
» l'unique lien de notre amitié ! Mais encore , comment est-ce
» que je m'expliquerai là-dessus. Sera-ce librement , selon
» mes pensées , et dans un livre où je pourrai parler avec une
» pleine étendue ? Non : j'aurai l'air d'un homme muet et
» confondu ; on tiendra ma plume ; on me fera expliquer
» dans l'ouvrage d'autrui par une simple approbation ; j'a-
» vouerai que mon amie est évidemment un monstre sur la
» terre , et que le venin de ses écrits ne peut être sorti que
» de son cœur ; voilà ce que mes meilleurs amis ont pensé
» pour mon honneur. Eh ! si mes plus cruels ennemis vou-
» loient me dresser un piège pour me prendre , n'est-ce pas
» là précisément ce qu'ils me devoient demander.

» On ne manquera pas de dire que je dois aimer l'Eglise
» plus que mon amie , et plus que moi-même , comme s'il
» s'agissoit de l'Eglise dans une affaire où la doctrine est en
» sûreté , et où il ne s'agit plus que d'une femme que je veux
» bien laisser diffamer sans ressource , pourvu que je n'y
» prenne aucune part contre ma conscience.

» Oui, Madame, je brûlerois mon amie de mes propres
 » mains, et je me brûlerois moi-même avec joie, plutôt que
 » de laisser l'Eglise en péril. C'est une pauvre femme cap-
 » tive, accablée de douleurs et d'opprobres; personne ne
 » la défend, ni ne l'excuse, et l'on a toujours peur.

» Après tout, lequel est le plus à propos, ou que je réveille
 » dans le monde le souvenir de ma liaison passée avec elle,
 » et que je me reconnoisse ou le plus insensé des hommes
 » pour n'avoir pas vu des infamies évidentes ou exécrables,
 » pour les avoir du moins tolérées; ou bien que je garde jus-
 » qu'au bout un profond silence sur les écrits et sur la per-
 » sonne de madame Guyon, comme un homme qui l'excuse
 » intérieurement sur ce qu'elle n'a peut-être pas assez connu
 » la valeur théologique de ses expressions, ni la rigueur avec
 » laquelle on examineroit le langage des mystiques dans la
 » suite des temps, sur l'expérience de l'abus que quelques
 » hypocrites en ont fait? En vérité, lequel est le plus sage
 » de ces deux partis?

» On ne cesse de dire tous les jours que les mystiques
 » même les plus approuvés ont beaucoup exagéré. On sou-
 » tient même que saint Clément et plusieurs autres des prin-
 » cipaux Pères ont parlé en des termes qui demandent beau-
 » coup de correctifs. Pourquoi veut-on qu'une femme soit la
 » seule qui n'ait pu exagérer? Pourquoi faut-il que tout ce
 » qu'elle a dit tende à former un système qui fait frémir? Si
 » elle a pu exagérer innocemment, si j'ai connu à fond l'inno-
 » cence de ses exagérations, si je sais qu'elle a voulu dire
 » mieux que ses livres ne l'ont expliqué, si j'en suis convaincu
 » par des preuves aussi décisives que les termes qu'on reprend
 » dans ses livres sont équivoques, puis-je la diffamer contre
 » ma conscience, et me diffamer avec elle? Qu'on observe
 » de près toute ma conduite. A-t-il été question du fond de la
 » doctrine? J'ai d'abord dit à M. de Meaux, que je signerois
 » de mon sang les trente-quatre propositions qui avoient été
 » dressées, pourvu qu'il y expliquât certaines choses. M. l'ar-
 » chevêque de Paris pressa très-fort M. de Meaux sur ces
 » choses, qui lui parurent justes et nécessaires; M. de Meaux
 » se rendit, et je n'hésitai pas un seul moment à signer.
 » Maintenant qu'il s'agit de flétrir par contre-coup mon mi-
 » nistère avec ma personne, en flétrissant madame Guyon
 » avec ses écrits, on trouve en moi une résistance invincible.

» D'où vient cette différence de conduite ? Est-ce que j'ai été
» foible et timide quand j'ai signé les trente-quatre proposi-
» tions ? on en peut juger par ma fermeté présente. Est-ce
» que je refuse maintenant d'approuver le livre de M. de
» Meaux par entêtement et avec un esprit de cabale ? on en
» peut juger par ma facilité à signer les trente-quatre pro-
» positions. Si j'étois entêté, je le serois bien plus du fond
» de la doctrine de madame Guyon que de sa personne. Je
» ne pourrois même, dans mon entêtement le plus dange-
» reux, me soucier de sa personne, qu'autant que je la croi-
» rois nécessaire pour l'avancement de la doctrine. Tout
» ceci est assez évident par la conduite que j'ai tenue ; on
» l'a condamnée, renfermée, chargée d'ignominies ; je n'ai
» jamais dit un mot pour la justifier, ni pour l'excuser, ni
» pour adoucir son état. Pour le fond de la doctrine, je
» n'ai cessé d'écrire et de citer les auteurs approuvés par
» l'Eglise. Ceux qui ont vu notre discussion, doivent avouer
» que M. de Meaux, qui vouloit d'abord foudroyer, a été
» contraint d'admettre pied à pied des choses qu'il avoit
» cent fois rejetées comme très-mauvaises. Ce n'est donc pas
» de la personne de madame Guyon, dont j'ai été en peine,
» ni de ses écrits ; c'est du fond de la doctrine des saints,
» trop inconnue à la plupart des docteurs scolastiques. Dès
» que la doctrine a été sauvée, sans épargner les erreurs de
» ceux qui sont dans l'illusion, j'ai vu tranquillement ma-
» dame Guyon flétrie et captive. Si je refuse maintenant
» d'approuver ce que M. de Meaux en dit, c'est que je ne
» veux ni achever de la déshonorer contre ma conscience,
» ni me déshonorer, en lui imputant des blasphèmes qui re-
» tombent inévitablement sur moi.

» Depuis que j'ai signé les trente-quatre propositions,
» j'ai déclaré dans toutes les occasions qui se sont présen-
» tées naturellement, que je les avois signées, et que je
» ne croyois pas qu'il fût permis d'aller au-delà de cette
» borne.

» Ensuite, j'ai montré à M. l'archevêque de Paris une
» explication très-ample et très-exacte de tout le système
» des voies intérieures à la marge des trente-quatre propo-
» sitions. Ce prélat n'y a pas remarqué la moindre erreur,
» ni le moindre excès. M. Tronson, à qui j'ai aussi montré
» cet ouvrage, n'y a rien repris.

» Il y a environ six mois qu'une carmélite du faubourg
 » Saint-Jacques me demanda des éclaircissemens sur cette
 » matière. Aussitôt je lui écrivis une grande lettre, que je
 » fis examiner par M. de Meaux. Il me proposa seulement
 » d'éviter un mot indifférent en lui-même, mais que ce
 » prélat remarqua qu'on avoit quelquefois mal employé. Je
 » l'ôtai aussitôt, et j'ajoutai encore des explications pleines
 » de préservatifs, qu'il ne demandoit pas. Le faubourg Saint-
 » Jacques, d'où est sortie la plus implacable critique des
 » mystiques, n'a pas eu un seul mot à dire contre ma lettre.
 » M. Pirot a dit hautement qu'elle pouvoit servir de règle
 » assurée de la doctrine sur ces matières. En effet, j'y ai
 » condamné toutes les erreurs qui ont alarmé quelques gens
 » de bien dans ces derniers temps. Je ne trouve pourtant pas
 » que ce soit assez pour dissiper tous les vains ombrages, et
 » je crois qu'il est nécessaire que je me déclare d'une ma-
 » nière encore plus authentique. J'ai fait un ouvrage où
 » j'explique à fond tout le système des voies intérieures,
 » où je marque d'une part tout ce qui est conforme à la foi,
 » et fondé sur la tradition des saints, et de l'autre tout ce
 » qui va plus loin, et qui doit être censuré vigoureusement.
 » Plus je suis dans la nécessité de refuser mon approbation
 » au livre de M. de Meaux, plus il est capital que je me dé-
 » clare en même temps d'une façon plus forte et plus pré-
 » cise. L'ouvrage est déjà tout prêt; on ne doit pas craindre
 » que j'y contredise M. l'évêque de Meaux. J'aimerois mieux
 » mourir que de donner au public une scène si scandaleuse.
 » Je ne parlerai de lui que pour le louer, et que pour me
 » servir de ses paroles. Je sais parfaitement ses pensées, et je
 » puis répondre qu'il sera content de mon ouvrage, quand
 » il le verra avec le public.

» D'ailleurs, je ne prétends pas le faire imprimer sans
 » consulter personne. Je vais le confier avec le dernier se-
 » cret à M. l'archevêque de Paris et à M. Tronson. Dès
 » qu'ils auront achevé de le lire, je le donnerai suivant leurs
 » corrections; ils seront les juges de ma doctrine, et on
 » n'imprimera que ce qu'ils auront approuvé; ainsi, l'on
 » n'en doit pas être en peine. J'aurois la même confiance
 » pour M. de Meaux, si je n'étois pas dans la nécessité de
 » lui laisser ignorer mon ouvrage, dont il voudroit appa-
 » remment empêcher l'impression par rapport au sien. J'ex-

» horterai dans cet ouvrage tous les mystiques qui se sont
 » trompés sur la doctrine, à avouer leurs erreurs. J'ajou-
 » terai que ceux qui, sans tomber dans aucune erreur, se
 » sont mal expliqués, sont obligés en conscience à condam-
 » ner sans restriction leurs expressions, à ne plus s'en ser-
 » vir, et à lever toute équivoque par une explication pu-
 » blique de leurs vrais sentimens. Peut-on aller plus loin
 » pour réprimer l'erreur ?

» Dieu sait à quel point je souffre de faire souffrir en
 » cette occasion la personne du monde pour qui j'ai le
 » respect et l'attachement le plus constant et le plus sin-
 » cère. »

N^o II. — PAGE 27.

Lettre de l'abbé de Rancé à Bossuet

A la Trappe , mars 1697.

« Je vous avoue , Monseigneur, que je ne puis me taire ;
 » le livre de M. de Cambrai m'est tombé entre les mains ; je
 » n'ai pu comprendre qu'un homme de sa sorte pût être ca-
 » pable de se laisser aller à des imaginations si contraires à ce
 » que l'Evangile nous enseigne, aussi bien que la tradition
 » sainte de l'Eglise. Je pensois que toutes les impressions qu'a-
 » voit pu faire sur lui cette opinion fantastique, étoient entiè-
 » rement effacées, et qu'il ne lui restoit que la douleur de
 » l'avoir écoutée. Mais je me suis bien trompé !

» On sait que vous avez écrit contre ce système monstrueux,
 » c'est-à-dire, que vous l'avez détruit ; car tout ce que vous
 » écrivez , Monseigneur , sont des décisions. Je prie Dieu
 » qu'il bénisse votre plume , comme il a fait en quantité
 » d'autres occasions, et qu'il lui donne la force nécessaire ,
 » en sorte qu'il n'y en ait pas un trait qui ne porte un coup.
 » Pendant que je ne puis penser à ce bel ouvrage de M. de
 » Cambrai, sans indignation, je demande à notre Seigneur
 » qu'il lui fasse la grâce de reconnoître ses égaremens. »

Dans une lettre du 14 avril suivant, l'abbé de Rancé s'ex-
 primoit encore plus durement sur le livre de l'archevêque de
 Cambrai. « Si les chimères de ces fantastiques avoient lieu,
 » écrivoit-il à Bossuet, il faudroit fermer le livre des divines
 » Ecritures, laisser l'Evangile, quelque saintes et quelque
 » nécessaires qu'en soient les pratiques, comme si elles ne

» nous étoient d'aucune utilité; il faudroit, dis-je, compter
 » pour rien la vie et la conduite de Jésus-Christ, tout ado-
 » rable qu'elle est, si les opinions de ces insensés trouvoient
 » quelque créance dans les esprits, et si l'autorité n'en étoit
 » entièrement exterminée. Enfin, c'est une impiété consom-
 » mée, cachée sous des termes extraordinaires, des expres-
 » sions affectées sous des phrases toutes nouvelles qui n'ont
 » été imaginées que pour imposer aux ames et pour les sé-
 » duire. »

On répandit avec affectation dans le public ces lettres de
 l'abbé de Rancé. Fénelon ne pouvoit ni ne devoit répondre
 à des écrits confidentiels, qui ne lui étoient point adressés.
 Mais il profita d'une occasion naturelle pour y faire la seule
 réponse qui pouvoit convenir à son caractère et à celui de
 l'abbé de Rancé. Ce fut en comblant la mesure de tous les
 procédés et de tous les égards que méritoient la vie édifiante
 de l'abbé de la Trappe, et les grands exemples de vertu et de
 pénitence qu'il donnoit au monde. Lorsqu'il publia, au mois
 d'octobre 1697, son Instruction pastorale, il en adressa direc-
 tement un exemplaire à l'abbé de Rancé, et lui écrivit la
 lettre suivante :

« Je prends la liberté, mon révérend Père, de vous en-
 » voyer une Instruction pastorale que j'ai faite sur mon livre.
 » Cette explication me parut nécessaire, dès que je vis,
 » par vos lettres répandues dans le monde, qu'un homme
 » aussi éclairé et aussi expérimenté que vous, m'avoit en-
 » tendu dans un sens très-contraire au mien. Je n'ai point été
 » surpris que vous ayez cru ce qu'on vous a dit contre moi
 » et sur le passé et sur le présent. Je ne suis point connu
 » de vous, et je n'ai rien en moi qui rende difficile à croire
 » le mal qu'on en peut dire. Vous avez déféré aux sentimens
 » d'un prélat, dont les lumières sont très-grandes. Il est
 » vrai, mon révérend Père, que si vous m'eussiez fait l'hon-
 » neur de m'écrire ce qui vous avoit scandalisé dans mon
 » livre, j'aurois tâché, ou de lever votre scandale ou de me
 » corriger. En cas que vous ayez cette bonté, après que vous
 » aurez lu l'Instruction pastorale ci-jointe, je serai encore
 » tout prêt à profiter de vos lumières avec déférence. Rien
 » n'a altéré en moi les sentimens qui sont dus à votre per-
 » sonne, et à l'œuvre que Dieu a faite par vos mains. D'ail-
 » leurs, je suis persuadé que vous ne serez point contraire

» à la doctrine de l'amour désintéressé, quand les équi-
 » voques dont on l'obscurcit seront bien levées, et que vous
 » aurez vu combien j'aurois horreur d'affoiblir la nécessité
 » de l'espérance du désir de notre béatitude en Dieu. Je
 » ne veux là-dessus que ce que vous savez mieux que moi,
 » que saint Bernard a enseigné avec tant de sublimité. Il
 » a laissé cette doctrine à ses enfans comme son plus pré-
 » cieux héritage. Si elle étoit perdue et oubliée sur tout le
 » reste de la terre, c'est à la Trappe que nous devrions la
 » retrouver, dans le cœur de vos solitaires. C'est cet amour
 » qui donne le véritable prix aux saintes austérités qu'ils
 » pratiquent. Ce pur amour, qui ne laisse rien à la nature,
 » en donnant tout à la grâce, ne favorise point l'illusion
 » qui vient toujours de l'amour naturel et excessif de nous-
 » mêmes. Ce n'est pas en se livrant à ce pur amour, mais
 » en ne le suivant pas assez, qu'on s'égare. Je ne puis finir
 » cette lettre, sans vous demander le secours de vos prières
 » et celles de votre communauté. J'en ai besoin; vous aimez
 » l'Eglise; Dieu m'est témoin que je ne veux avoir de vie
 » que pour elle, et que j'aurois horreur de moi, si je
 » croyois me compter pour quelque chose en cette occa-
 » sion. Je serai toute ma vie, avec une vénération sin-
 » cère, etc. »

Nous ne savons pas si l'abbé de Rancé répondit à cette lettre. Elle dut sans doute lui faire regretter de s'être exprimé avec tant de sévérité sur les sentimens d'un évêque, qui lui écrivoit avec tant d'estime et de douceur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'entendit plus prononcer le nom du réformateur de la Trappe dans la suite de cette controverse. Il vécut encore assez pour la voir terminée par une décision rassurante pour l'Eglise, honorable pour Bossuet, et que la soumission de Fénélon rendit glorieuse pour lui-même.

N° III. — PAGE 32.

Lettre de Fénélon à Louis XIV, 11 mai 1697.

SIRE,

« M. de Beauvilliers m'a parlé de la part de Votre Ma-
 » jesté ⁽¹⁾, sur mon livre. Je prends la liberté de lui con-

(1) Manuscrits.

» firmer ce que j'ai déjà eu l'honneur de lui dire ; c'est que
» je veux de tout mon cœur recommencer l'examen de mon
» livre avec M. l'archevêque de Paris , M. Tronson et
» M. Pirot , qui l'avoient d'abord examiné. C'est avec plai-
» sir, Sire , que je profiterai de leurs lumières pour changer
» ou pour expliquer les choses que je reconnoîtrai avec eux
» avoir besoin de changement ou d'explication. Je crois ,
» Sire , en voir déjà assez , pour pouvoir dire à Votre Ma-
» jesté , qu'on ne me fera que des difficultés faciles à lever.
» Pour le faire , je n'aurois qu'à ajouter simplement à mon
» livre diverses choses que j'avois déjà mises dans un ou-
» vrage plus ample , et que j'ai retranchées dans l'imprimé
» pour abrégé. L'expérience me persuade qu'elles sont né-
» cessaires pour contenter beaucoup de lecteurs , auxquels
» tout est nouveau en ces matières. Quoique le Pape soit
» mon seul juge , et que M. l'archevêque de Paris ne puisse
» agir avec moi que par persuasion , je crois voir de plus en
» plus , Sire , et avec une espèce de certitude , que nous
» n'aurons aucun embarras sur la doctrine , et que nous
» serons , au bout de quelques conférences , pleinement
» d'accord , même sur les termes. Si j'ai écrit au Pape ,
» Votre Majesté sait que je ne l'ai fait que par son ordre ,
» et même bien tard , quoique j'eusse dû le faire dès le
» commencement ; car un évêque ne peut voir sa foi sus-
» pecte , sans en rendre compte au plus tôt au saint Siége.
» J'avois même un intérêt pressant de ne pas me laisser pré-
» venir par des gens qui ont de grandes liaisons à Rome.

» Cette affaire n'auroit pas tant duré , Sire , si chacun
» avoit cherché , comme moi , à la finir. Il y a trois mois
» et demi qu'on me fait attendre les remarques de M. de
» Meaux ; il m'avoit fait promettre qu'il ne les montreroit
» qu'à moi , et tout au plus à MM. de Paris et de Chartres.
» Cependant il les a communiquées à diverses autres per-
» sonnes ; pour moi , je n'ai pu jusqu'ici les obtenir. Voilà
» ce qui fait , Sire , que l'examen que je dois laisser faire
» à M. l'archevêque de Paris , M. Tronson et M. Pirot ,
» n'est pas encore commencé. Il m'est revenu par plusieurs
» bons endroits diverses choses , qui me persuadent que ces
» remarques ne contiennent aucune difficulté qui doive nous
» arrêter. Tout roule sur de pures équivoques , qu'il sera
» très-facile et très naturel de lever par des explications

» tirées de mon livre même ; de ma part , je n'y perdrai
 » pas un moment. Je suis bien honteux et bien affligé .
 » Sire , d'un si long retardement qui fait durer l'éclat.
 » C'est un accablement de voir qu'il importune un maître ,
 » des bontés et des bienfaits duquel je suis comblé. Mais
 » en vérité , Sire , j'ose dire que je suis à plaindre , et
 » non pas à blâmer dans toutes les circonstances de ce
 » mécompte , auquel je n'ai aucune part , et que j'espère
 » de finir très-promptement. Rien ne surpassera jamais le
 » très-profond respect , la soumission et le zèle avec le-
 » quel..... »

N^o IV. — PAGE 44.

Bossuet reprocha à Fénelon d'avoir *falsifié* un grand nombre de passages de saint François de Sales. L'accusation eût été sans doute de la nature la plus grave , si une simple explication n'avoit pas suffi pour justifier Fénelon , sans que l'on pût reprocher à Bossuet de l'avoir calomnié. Fénelon n'étoit point *faussaire* , et ne pouvoit jamais l'être ; mais il avoit été induit en erreur par une édition peu correcte.

L'ouvrage de saint François de Sales intitulé : *Entretiens et Colloques spirituels* , fut d'abord imprimé à Lyon par Pierre Drohet en 1628.

Aussitôt qu'ils parurent , madame de Chantal , et Jean-François de Sales , alors évêque de Genève , successeur et frère du saint évêque , eurent recours à Louis XIII , pour obtenir la suppression d'un ouvrage où l'on avoit inséré des maximes plus ou moins hardies. Louis XIII s'empressa de se rendre aux justes réclamations de madame de Chantal , et du nouvel évêque de Genève. Il supprima cet ouvrage par des lettres patentes datées du camp de la Rochelle , le 20 juillet 1628.

Vincent de Coursillin , imprimeur de Lyon , donna dès 1629 une nouvelle édition de l'ouvrage de saint François de Sales , sous le titre de *Vrais Entretiens et Colloques spirituels*.

Cette édition servit de modèle à celle de Toulouse , sous la date de 1637.

Mais en 1650 , Jean Rudissin , imprimeur de Lyon , au lieu de se conformer aux deux dernières éditions , qui étoient

les seules correctes, réimprima celle de 1628, qui avoit été supprimée par les lettres-patentes de 1628.

Ce fut malheureusement cette édition que Fénelon crut la plus authentique, parce qu'elle étoit la plus récente, qui le trompa dans l'emploi qu'il fit, dans la défense de son livre des *Maximes des Saints*, de plusieurs passages qui y étoient rapportés.

Bossuet, en confrontant ces passages avec l'édition de 1637, fut étonné avec raison des différences et des altérations sensibles qu'il y observa; et il se crut en droit de reprocher à Fénelon de les avoir falsifiés.

Ces détails sont rapportés dans une lettre du marquis de Cambis-Vellaron, adressée aux auteurs des *Mémoires de Trévoux*: on les trouve également dans le *Journal des Savans* du mois de juillet 1758; et M. Barlier les a rappelés dans sa *Dissertation sur soixante traductions de l'Imitation de Jésus-Christ*.

N^o V. — PAGE 49.

Lettre de Fénelon à madame de Maintenon, 29 juillet 1697.

« Puisque vous jugez, Madame, qu'il seroit inutile que
 » vous eussiez la bonté de m'honorer d'une audience ⁽¹⁾,
 » je n'ai garde de vous importuner là-dessus. Je m'en
 » abstiens par respect, et je m'adresse à Dieu, afin qu'il
 » vous fasse entendre ce que je ne puis plus espérer de
 » vous représenter. Je vous supplie très-humblement,
 » Madame, de croire qu'il n'y a aucun mot dans les lettres
 » que j'ai eu l'honneur d'écrire au Roi et à vous, qui
 » tende à me plaindre de M. l'archevêque de Paris, ni à
 » mettre en doute ses bonnes intentions sur la paix. Je
 » n'ai qu'à me louer de lui sur les peines que je lui ai
 » causées, et sur les services effectifs qu'il a tâché de me
 » rendre; mais on ne lui a permis de suivre aucun des
 » projets qu'il avoit arrêtés avec moi pour l'explication de
 » mon livre. Toutes les mesures prises entre nous ont tou-
 » jours été renversées depuis six mois; enfin, il n'a pas été
 » libre de discuter avec moi le détail de mon livre, et de
 » m'aboucher avec les théologiens qu'il a consultés, avant
 » que de rendre ma dernière réponse au Roi. Après une

(1) Manuscrits.

» telle expérience , j'ai cru lui devoir demander deux
» choses : la première , est un projet par écrit des paroles
» précises qu'on voudroit que je donnasse au public sur
» mon livre , pour examiner si je dois les accepter ; la
» seconde , est d'être assuré qu'il ait un plein pouvoir pour
» finir avec moi , en prenant le conseil des plus habiles
» docteurs. Il n'est pas juste qu'on tire de moi , par
» M. l'archevêque de Paris , toutes les paroles qu'on pourra
» tirer , sans s'engager réciproquement. Après avoir fini
» avec lui , je serois à recommencer avec M. de Meaux.
» M. l'archevêque de Paris n'a pas jugé à propos de me
» donner par écrit un projet des paroles précises qu'on
» me demande ; il m'a déclaré d'abord de vive voix , et
» puis par écrit , qu'il n'avoit aucun pouvoir pour me ré-
» pondre d'aucune décision. Loin de me plaindre de lui ,
» je le plains , mais je suis encore plus à plaindre ; dans
» cette situation , je ne sais plus à qui parler. Il ne me
» reste , Madame , qu'à demander la liberté de partir pour
» Rome : je le fais avec un extrême regret ; mais on prend
» soin de faire tout ce qu'il faut pour me jeter malgré moi
» dans cette extrémité. Je ne puis donc cesser de faire au
» Roi les plus humbles , les plus respectueuses et les plus
» fortes instances. Je ferai ce voyage avec défiance de moi-
» même , sans contention , pour me détromper , si je me
» trompe , et pour trouver ce que je ne puis trouver en
» France ; je veux dire quelqu'un avec qui je puisse finir. Il
» ne s'agit pas seulement de mon livre , il s'agit de moi qu'il
» faut détromper à fond du livre , s'il est mauvais. Pour le
» livre même , personne ne peut en défendre la cause que
» moi seul ; je n'ai , ni ne saurois trouver personne qui
» voulût aller en ma place défendre une cause qu'on a
» rendue si odieuse et si dangereuse à soutenir. Voudroit-
» on rassembler toutes choses contre moi , et m'ôter la
» liberté de me justifier ? Si on veut supposer sans preuve
» que ma doctrine n'est que nouveauté et qu'erreur , avant
» que l'autorité légitime l'ait décidé , on suppose ce qui
» est en question , pour engager le zèle du Roi à m'ac-
» cabler. En ce cas , je n'ai qu'à adorer Dieu , et à porter
» ma croix. Mais ceux qui veulent finir ainsi l'affaire par
» pure autorité , prennent le chemin de la commencer au
» lieu de la finir. Pour moi , Madame , j'espère , non de

» mes forces, mais de la grâce de Dieu, que je ne mou-
 » trerai, quoi qu'on en fasse, que patience et fermeté à
 » l'égard de ceux qui m'attaquent, que docilité et soumis-
 » sion sans réserve pour l'Eglise, que zèle et attachement
 » pour le Roi, que reconnoissance et respect pour vous jus-
 » qu'au dernier soupir. »

N° VI. — PAGE 61.

Sur l'abbé Bossuet et sur l'abbé Phélippeaux.

Nous nous abstiendrons de manifester notre opinion sur l'abbé Bossuet, par respect pour le nom qu'il portoit, et pour le caractère dont il fut revêtu après la mort de Louis XIV. Quelques fragmens de ses lettres, que nous n'avons pu nous dispenser de rapporter, suffisent pour donner une idée de sa violence et de ses emportemens; si on veut en prendre une connoissance plus détaillée, il faudra qu'on ait la patience de lire sa volumineuse correspondance (1), qui dépare d'une si étrange manière l'édition de Bossuet donnée par dom Déforis. On ne concevra jamais comment les éditeurs ont eu l'inconvenance de mêler aux œuvres d'un si grand homme, des lettres aussi peu intéressantes pour la postérité, que peu honorables pour celui qui les a écrites.

L'abbé Phélippeaux achevoit ses études en Sorbonne, lorsque Bossuet, présidant à une thèse qu'on y soutenoit, entendit cet ecclésiastique disputer avec une sagacité et un talent qui le frappèrent. Il lui fit proposer de s'attacher à lui. L'abbé Phélippeaux accepta avec autant d'empressement que de reconnoissance une proposition aussi flatteuse. Bossuet le donna à son neveu, pour le diriger dans ses études théologiques. L'abbé Phélippeaux se trouvoit à Rome avec l'abbé Bossuet, à l'époque où l'affaire du livre des *Maximes des Saints* y fut portée. Bossuet désira de les y retenir pour y suivre, en son nom, la controverse qui alloit s'ouvrir entre Fénelon et lui au tribunal du saint Siège. Les connoissances théologiques de l'abbé Phélippeaux lui furent d'un grand secours auprès des examinateurs et des cardinaux de la congrégation du Saint-Office; mais il paroît que cet ecclésiastique, malgré l'attachement et la re-

(1) TOMEs XIII, XIV et XV de l'édition des Œuvres de Bossuet, in-4.

connaissance qu'il devoit à Bossuet, s'étoit permis d'entretenir, à son insu, une correspondance secrète avec le cardinal de Noailles, dont il recherchoit le crédit et la protection. L'abbé Bossuet découvrit cette infidélité de l'abbé Phélippeaux, en décachetant une de ses lettres (1). On voit que ni l'un ni l'autre ne se piquoient d'une extrême délicatesse.

A son retour en France, l'abbé Phélippeaux composa sa *Relation du Quiétisme*, ouvrage qui décele la partialité la plus marquée, et l'acharnement le plus odieux contre Fénelon. Mais il ne le fit point imprimer; il ordonna même, en mourant, à la personne dépositaire de son manuscrit, de ne le publier que vingt ans après sa mort. On se conforma à ses intentions; l'abbé Phélippeaux mourut en 1708, et on fit imprimer sa *Relation du Quiétisme* en 1732. On ne peut douter que le but de l'auteur n'ait été de flétrir la réputation de l'archevêque de Cambrai, en posant les fondemens d'une fausse tradition; il osoit espérer qu'à mesure que le temps auroit fait disparoître tous les contemporains dont le témoignage et l'autorité pouvoient aider à éclaircir la vérité, on seroit plus disposé à accueillir ses odieuses imputations.

Cet ouvrage (2), imprimé clandestinement en 1732, fut flétri et supprimé par un jugement de la police et un arrêt du conseil, qui ordonnèrent qu'il seroit brûlé par la main du bourreau; trois particuliers, convaincus d'avoir participé à l'impression de ce libelle, furent condamnés à être mis et attachés au carcan.

L'abbé de la Bletterie fit paroître, dès 1732 et 1733, trois lettres, où il réfute, avec autant de modération que d'évidence, les calomnies que l'abbé Phélippeaux avoit avancées contre Fénelon et madame Guyon. Le témoignage de l'abbé de la Bletterie est d'autant plus remarquable, qu'on l'avoit accusé, peut-être injustement, d'être attaché à un parti qui a toujours affecté de déprimer Fénelon. Ces lettres de l'abbé de La Bletterie sont très-curieuses, et sont devenues très-rares. Cependant, après de nombreuses recherches, nous avons pu nous en procurer un exemplaire, et nous avons

(1) Voyez les lettres de l'abbé Bossuet, t. xv

(2) Relation de l'origine, du progrès et de la condamnation du quiétisme, répandue en France, 1732, in-8., 2 parties, sans nom d'auteur, de ville, ni d'imprimeur.

observé avec satisfaction qu'elles confirmoient entièrement tous les faits et tous les jugemens que nous avons exposés sur Fénélon et sur madame Guyon.

N^o VII. — PAGE 115.

Sur les motifs de la disgrâce de Fénélon auprès de madame de Maintenon.

On a prétendu, dans un grand nombre de mémoires manuscrits et imprimés, que l'une des principales causes qui contribuèrent le plus à aigrir madame de Maintenon contre Fénélon, fut l'opposition qu'il avoit apportée à la déclaration publique de son mariage. Il est certain que beaucoup de personnes en France et dans les pays étrangers, parurent adopter cette conjecture dès les premiers temps de la disgrâce de l'archevêque de Cambrai. On en trouve des traces dans les lettres de l'abbé Bossuet et de l'abbé de Chanterac. Elle fut même propagée par ses ennemis, pour le rendre encore plus odieux à madame de Maintenon, et adoptée peut-être trop légèrement par des amis imprudens de Fénélon, qui crurent rendre Rome plus favorable à sa cause, en le représentant comme une victime sacrifiée au ressentiment d'une femme puissante. On étoit si étonné de voir madame de Maintenon se prononcer si vivement contre Fénélon, après en avoir été l'amie la plus déclarée, qu'on s'obstinoit à attribuer un si grand changement à un motif plus impérieux que celui d'une simple différence d'opinion sur un point obscur de théologie. Mais cette anecdote ne nous paroît appuyée sur aucune observation qui puisse même lui donner de la vraisemblance. Elle contrarie toutes les notions historiques que les mémoires du temps nous offrent sur le caractère et la conduite soutenue de madame de Maintenon, jusqu'au dernier moment de sa vie. C'est surtout par sa modestie, son désintéressement et sa modération, qu'elle a toujours mérité les plus grands éloges. La femme qui a apporté une attention suivie et presque minutieuse, à détruire toutes les preuves qui auroient pu constater son état après sa mort, ne peut être soupçonnée d'avoir ambitionné un titre et des honneurs, dont elle n'avoit ni le désir, ni le besoin. La femme que son goût et son caractère avoient portée à se concentrer dans la retraite,

au milieu même de la Cour, et qui se trouvoit encore importunée des assujétissemens auxquels sa position la condamnoit, devoit bien plus redouter que rechercher la représentation extérieure attachée au titre de reine. Le véritable goût de madame de Maintenon eût été celui d'une vie indépendante, et elle n'a jamais pu en jouir : son véritable attrait eût été pour une société intime entre un petit nombre d'amis, telle qu'elle en avoit connu le charme dans quelques courts intervalles de sa première jeunesse. Elle avoit d'ailleurs trop d'esprit et de tact pour ne pas sentir que le vain titre de reine n'auroit rien ajouté à son crédit réel, ni à la confiance de Louis XIV, et qu'une ambition aussi déplacée auroit blessé toutes les idées de dignité et de convenance auxquelles ce monarque étoit si attaché.

Enfin, si un pareil projet avoit jamais été mis en délibération, ce n'eût point été Fénélon que Louis XIV auroit consulté sur un sujet si délicat, et qui supposoit la confiance la plus intime. Ce prince n'eut jamais ce genre de confiance pour Fénélon, et si on s'en rapporte à quelques témoignages, on seroit fondé à croire que Louis XIV avoit su, pendant quelque temps, mauvais gré à madame de Maintenon de la prévention et de la faveur si marquée qu'elle accordoit à Fénélon.

L'abbé de Saint-Pierre attribue ⁽¹⁾ la prétendue intention de madame de Maintenon de se faire déclarer reine, *aux conseils de la maréchale de Noailles, dont le fils avoit épousé sa nièce*; mais l'abbé de Saint-Pierre paroît avoir ignoré que c'étoit Fénélon lui-même qui avoit inspiré à madame de Maintenon la première idée de marier sa nièce au comte d'Ayen, et n'a pas fait attention que lorsque ce mariage fut déclaré et conclu, Fénélon n'étoit plus à la Cour.

Si quelqu'un avoit pu être exactement instruit de la vérité de cette anecdote, c'eût été le marquis de Fénélon, qui avoit passé sa jeunesse auprès de l'archevêque de Cambrai, et qui s'étoit occupé avec tant de soin à rassembler tous les matériaux de l'histoire de son oncle. Nous avons une lettre de lui écrite à ce sujet à M. Dupuy, qui avoit vécu dans la plus grande intimité avec M. de Beauvilliers et Fénélon. Il étoit même, comme on l'a vu, employé dans l'éducation de M. le duc de Bourgogne, sous le titre de gentilhomme de la

(1) Annales politiques, tom II, page 659, année 1719.

Manche. Nous avons une lettre du marquis de Fénélon, où il interroge M. Dupuy sur cette prétendue déclaration du mariage, et de l'influence qu'on lui avoit supposée sur la disgrâce de l'archevêque de Cambrai. M. Dupuy lui répond en détail sur plusieurs autres faits; et quant à cette dernière anecdote, il se borne à rapporter *qu'on l'a dit dans le temps, mais qu'on n'en a aucune preuve.*

N^o VIII. — PAGE 136.

Les écrivains ecclésiastiques paroissent s'être partagés sur la sincérité des protestations de Synésius. Le cardinal Baronius s'est déclaré pour l'opinion que nous avons rapportée dans l'*Histoire de Fénélon*. Mais le père Petau, éditeur des œuvres de Synésius, pense que ses protestations étoient sincères, qu'il resta attaché à ses opinions, et qu'il ne se sépara point de sa femme. Luc Holstenius a publié à Rome une dissertation où il a exprimé le même sentiment que le père Petau. Mais quelque imposante que soit l'autorité du père Petau en une pareille matière, elle a été contredite par plusieurs canonistes estimés. Les auteurs ecclésiastiques sont également partagés sur la nature des opinions de Synésius. Il paroît qu'elles participoient en quelque sorte des idées platoniciennes sur la métempsycose, et de la résurrection des origénistes dans une autre chair. On sait que beaucoup de Pères grecs étoient imbus de la doctrine de Platon; ils le considéroient comme celui des philosophes de l'antiquité qui avoit donné les notions les plus sublimes de la divinité, et les plus conformes à celles que toutes les pages des livres sacrés expriment dans un langage si magnifique. Synésius avoit occupé sa jeunesse aux études de la philosophie, et ses ouvrages attestent les progrès qu'il y avoit faits. Il n'est pas étonnant, qu'avant d'avoir reçu la consécration épiscopale, il se soit montré attaché à quelques opinions singulières, qui lui étoient d'autant plus chères qu'il les regardoit comme le fruit d'un long travail, et le résultat de profondes méditations. Mais sans entrer dans un examen critique des preuves que les auteurs dont nous venons de parler allèguent en faveur de leur sentiment sur ce fait singulier de l'histoire ecclésiastique, on peut, sans inconvénient ⁽¹⁾, on doit même croire avec l'exact et judicieux abbé

(1) Histoire ecclésiastique, liv. 22, n. 41.

Fleury : « que Théophile et les évêques d'Égypte s'assurèrent » de la docilité de Synésius et de sa foi dans les points essentiels, avant que de lui imposer les mains ; et que son » mérite extraordinaire, joint à la nécessité des temps et des » lieux, les obligea de se dispenser de la rigueur des règles. »

L'événement justifia la sagesse de cette conduite. Synésius montra dans toute la suite de sa vie et dans l'exercice de son ministère des vertus vraiment épiscopales, et a laissé une mémoire honorable.

Nº IX. — PAGE 187.

Méprise du chancelier d'Aguesseau.

Le chancelier d'Aguesseau a écrit dans ses *Mémoires sur les affaires de l'Eglise de France* : « Le dernier moyen que » tentèrent les partisans de M. de Cambrai, fut de proposer » au Pape de faire des canons de théologie mystique, qui » prévinsent toutes les disputes et qui servissent de règle » aux théologiens dans une matière si subtile : rien n'étoit » plus adroitement imaginé que ce détour qui tendoit, non- » seulement à éterniser l'affaire, mais à sauver le livre de » l'archevêque de Cambrai, qui n'auroit pas manqué de se » soumettre à ces canons, et de dire que c'étoit là le véritable esprit de son ouvrage ; mais le Saint-Père, malgré sa » simplicité naturelle, malgré le peu de capacité qu'il avoit » dans les matières théologiques, et le poids de sa grande » vieillesse, sentit d'abord le piège qu'on lui tendoit ; et se » mettant en colère, il déclara qu'il vouloit absolument que » l'affaire finit. »

Lorsque le chancelier d'Aguesseau écrivoit ces *Mémoires*, il ne connoissoit pas encore la *Relation du Quiétisme* de l'abbé Phélippeaux, ni les lettres de l'abbé Bossuet. Ces deux témoins, non suspects, et ennemis si passionnés de Fénélon, lui auroient appris qu'Innocent XII saisit avec empressement ce projet de canons ; qu'il se transporta lui-même à la congrégation des cardinaux pour les proposer et faire adopter, et qu'il ne céda qu'avec une peine extrême à l'avis des cardinaux, qui jugèrent ce plan plus propre à entretenir les disputes qu'à les terminer. Nous voyons, par les lettres manuscrites de l'abbé de Chanterac, que, pendant les deux jours où l'on fut incertain à Rome, si ce projet de canons

seroit ou ne seroit pas adopté, il ne savoit lui-même ce qu'il en devoit espérer ou craindre pour l'intérêt de l'archevêque de Cambrai. Il est possible, il est même assez vraisemblable que ce projet avoit été suggéré au Pape par des prélats de sa cour, qui désiroient épargner à un archevêque recommandable, la honte d'une censure; mais il n'en est pas moins vrai qu'Innocent XII, bien loin de regarder ce projet comme un piège, en avoit fort à cœur le succès.

N° X. — PAGE 187.

Condamnation et défense de notre très-saint Père, par la Providence divine, Innocent pape, XII du nom, du livre imprimé à Paris en 1697, sous ce titre : Explication des Maximes des Saints sur la Vie intérieure.

Innocent pape, XII du nom, à la mémoire perpétuelle de la chose.

Aussitôt qu'il est venu à la connoissance de notre saint Siège apostolique, qu'un certain livre français avoit été mis au jour sous ce titre : *Explication des Maximes des Saints sur la Vie intérieure, par messire François de Salignac-Fénélon, archevêque, duc de Cambrai, précepteur de messeigneurs les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry, à Paris, chez Pierre Aubouin, Pierre Emery, Charles Clousier, 1697*; et qu'en même temps il s'étoit répandu, par toute la France, de si grands bruits de la mauvaise doctrine de ce livre, qu'ils auroient requis le pressant secours de notre vigilance pastorale : nous avons donné ce même livre à quelques-uns de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine, et à d'autres docteurs en théologie, pour être par eux examiné avec toute la maturité qu'une chose si importante demandoit. En exécution de nos ordres, ils ont sérieusement, et pendant long-temps, examiné, dans plusieurs congrégations, diverses propositions extraites de ce même livre, sur lesquelles ils nous ont rapporté, de vive voix et par écrit, ce qu'ils ont jugé de chacune. Nous donc, après avoir pris les avis de ces mêmes cardinaux et docteurs en théologie, dans plusieurs congrégations tenues à cet effet en notre présence, désirant, autant qu'il nous est donné d'en haut, d'aller au-devant des périls du troupeau du Seigneur, qui nous a été confié par le Pasteur éternel, de notre propre mouvement et de notre certaine science, après une

mûre délibération, et par la plénitude de l'autorité apostolique, *nous condamnons et réprouvons*, par la teneur des présentes, le *livre susdit*, en quelque lieu et en quelque autre langue qu'il ait été imprimé, quelque édition et quelque version qui en ait été faite ou qui en sera faite dans la suite, d'autant que par la lecture et l'usage de ce livre, les fidèles pourroient être insensiblement conduits dans les erreurs déjà condamnées par l'Eglise catholique; et aussi comme contenant des propositions qui, dans le sens des paroles, ainsi qu'il se présente d'abord, et selon la suite et la liaison des sentimens, sont téméraires, scandaleuses, malsonnantes, offensives des oreilles pieuses, pernicieuses dans la pratique et même erronées respectivement; avec prohibition et défense à tous et un chacun des fidèles, même ceux qui devroient être ici nommément mentionnés, de l'imprimer, le décrire, le lire, le garder et s'en servir, sous peine d'excommunication qui sera encourue par les contrevenans, par le fait même et sans autre déclaration. Voulant et commandant par l'autorité apostolique, que quiconque aura ce livre chez soi, aussitôt qu'il aura connoissance des présentes lettres, il soit tenu, sans aucun délai, de le délivrer et mettre entre les mains des ordinaires des lieux ou des inquisiteurs contre le venin de l'hérésie, nonobstant toutes choses à ce contraires. Voici maintenant les propositions contenues au livre susdit, lesquelles nous avons condamnées, comme on vient de le voir par notre jugement et censure apostolique, traduites du français en latin. On se borne à donner la version française, et dont la teneur s'ensuit :

I. (*Explication des Maximes des Saints*, pag. 10, 11 et 15.)

« Il y a un état habituel d'amour de Dieu, qui est une
 » charité pure et sans aucun mélange du motif de l'intérêt
 » propre. Ni la crainte des châtimens ni le désir des récompenses n'ont plus de part à cet amour : on n'aime plus
 » Dieu ni pour le mérite, ni pour la perfection, ni pour le
 » bonheur qu'on doit trouver en l'aimant.

II. (*Ibid.* pag. 23, 24.)

» Dans l'état de la vie contemplative ou unitive, on perd
 » tout motif intéressé de crainte ou d'espérance.

III (*Ibid.* pag. 53.)

» Ce qui est essentiel dans la direction est de ne faire que
 » suivre pas à pas la grâce avec une patience, une précau-
 » tion et une délicatesse infinie. Il faut se borner à laisser
 » faire Dieu et ne parler jamais du pur amour, que quand
 » Dieu, par l'unction intérieure, commence à ouvrir le
 » cœur à cette parole, qui est si dure aux âmes encore atta-
 » chées à elles-mêmes, et si capable de les scandaliser ou de
 » les jeter dans le trouble.

IV. (*Ibid.* pag. 49, 50.)

» Dans l'état de la sainte indifférence, l'âme n'a plus de
 » désirs volontaires et délibérés pour son intérêt, excepté
 » dans les occasions où elle ne coopère pas fidèlement à
 » toute sa grâce.

V. (*Ibid.* pag. 52.)

» Dans cet état de la sainte indifférence, on ne veut rien
 » pour soi; mais on veut tout pour Dieu; on ne veut rien
 » pour être parfait ni bienheureux pour son propre intérêt;
 » mais on veut toute perfection et toute béatitude, autant
 » qu'il plaît à Dieu de nous faire vouloir ces choses par l'im-
 » pression de sa grâce.

VI. (*Ibid.* pag. 52, 53.)

» En cet état, on ne veut plus le salut comme salut
 » propre, comme délivrance éternelle, comme récompense
 » de nos mérites, comme le plus grand de tous nos intérêts;
 » mais on le veut d'une volonté pleine, comme la gloire et
 » le bon plaisir de Dieu, comme une chose qu'il veut et qu'il
 » veut que nous voulions pour lui.

VII. (*Ibid.* pag. 72, 73.)

» L'abandon n'est que l'abnégation ou renoncement de
 » soi-même que Jésus-Christ nous demande dans l'Evangile,
 » après que nous aurons tout quitté au dehors. Cette abné-
 » gation de nous-mêmes n'est que pour l'intérêt propre. Les
 » épreuves où cet abandon doit être exercé, sont les tenta-
 » tions par lesquelles Dieu jaloux veut purifier l'amour, en
 » ne lui faisant voir aucune ressource ni aucune espérance
 » pour son intérêt propre, même éternel.

VIII. (*Ibid.* pag. 87.)

» Tous les sacrifices que les âmes les plus désintéressées
 » font d'ordinaire sur leur béatitude éternelle sont condi-
 » tionnels.... Mais ce sacrifice ne peut être absolu dans l'état
 » ordinaire : il n'y a que le cas des dernières épreuves où ce
 » sacrifice devient en quelque manière absolu.

IX. (*Ibid.* pag. 87.)

» Dans les dernières épreuves, une âme peut être invinci-
 » blement persuadée d'une persuasion réfléchie et qui n'est
 » pas le fond intime de la conscience, qu'elle est justement
 » réprouvée de Dieu.

X. (*Ibid.* pag. 90.)

» Alors l'âme, divisée d'avec elle-même, expire sur la croix
 » avec Jésus-Christ, en disant : *O mon Dieu, pourquoi*
 » *m'avez-vous abandonné?* Dans cette impression involon-
 » taire de désespoir, elle fait le sacrifice absolu de son intérêt
 » propre pour l'éternité.

XI. (*Ibid.* pag. 90, 91.)

» En cet état, une âme perd toute espérance pour son
 » propre intérêt ; mais elle ne perd jamais dans la partie su-
 » périeure, c'est-à-dire, dans ses actes directs et intimes,
 » l'espérance parfaite qui est le désir désintéressé des pro-
 » messes.

XII. (*Ibid.* pag. 91.)

» Un directeur peut alors laisser faire, à cette âme, un
 » acquiescement simple à la perte de son intérêt propre,
 » et à la condamnation juste où elle croit être de la part de
 » Dieu.

XIII. (*Ibid.* pag. 122.)

» La partie inférieure de Jésus-Christ sur la croix ne
 » communiquoit pas à la supérieure son trouble involon-
 » taire.

XIV. (*Ibid.* pag. 121 et 123.)

» Il se fait dans les dernières épreuves, pour la purifica-
 » tion de l'amour, une séparation de la partie supérieure de
 » l'âme d'avec l'inférieure..... Les actes de la partie infé-

» rieuse, dans cette séparation, sont d'un trouble entièrement aveugle et involontaire, parce que tout ce qui est intellectuel et volontaire est de la partie supérieure.

XV. (*Ibid.* pag. 164, 165.)

» La méditation consiste dans des actes discursifs qui sont faciles à distinguer les uns des autres. Cette composition d'actes discursifs et réfléchis est propre à l'exercice de l'amour intéressé.

XVI. (*Ibid.* pag. 176.)

» Il y a un état de contemplation si haute et si parfaite, qu'il devient habituel; en sorte que toutes les fois qu'une ame se met en actuelle oraison, son oraison est contemplative et non discursive : alors elle n'a plus besoin de revenir à la méditation ni à ses actes méthodiques.

XVII. (*Ibid.* pag. 194 et 195.)

» Les ames contemplatives sont privées de la vue distincte, sensible et réfléchie de Jésus-Christ, en deux temps différents..... Premièrement, dans la ferveur naissante de leur contemplation..... Secondement, une ame perd de vue Jésus-Christ dans les dernières épreuves.

XVIII. (*Ibid.* pag. 223, 225.)

» Dans l'état passif, on exerce toutes les vertus distinctes sans penser qu'elles sont vertus : on ne pense en chaque moment qu'à faire ce que Dieu veut; et l'amour jaloux fait tout ensemble qu'on ne veut plus être vertueux pour soi, et qu'on ne l'est jamais tant que quand on n'est plus attaché à l'être.

XIX. (*Ibid.* pag. 226.)

» On peut dire en ce sens que l'ame passive et désintéressée ne veut plus même l'amour en tant qu'il est sa perfection et son bonheur; mais seulement en tant qu'il est ce que Dieu veut de nous.

XX. (*Ibid.* pag. 241.)

» Les ames transformées..... doivent, en se confessant, détester leurs fautes, se condamner et désirer la rémission de leurs péchés, non comme leur propre purification et délivrance, mais comme chose que Dieu veut et qu'il veut que nous voulions pour sa gloire.

XXI. (*Ibid.* pag. 253.)

» Les saints mystiques ont exclu de l'état des ames trans-
 » formées, les pratiques de vertu.

XXII. (*Ibid.* pag. 261.)

» Quoique cette doctrine (du pur amour) fût la pure et
 » simple perfection de l'Evangile, marquée dans toute la
 » tradition, les anciens pasteurs ne proposoient d'ordinaire,
 » au commun des sujets, que les pratiques de l'amour inté-
 » ressé, proportionnées à leur grâce.

XXIII. (*Ibid.* pag. 272.)

» Le pur amour fait lui seul toute la vie intérieure, et
 » devient alors l'unique principe et l'unique motif de tous
 » les actes délibérés et méritoires. »

Au reste, nous n'entendons point, par la condamnation expresse de ces propositions, approuver aucunement les autres choses contenues au même livre. Mais afin que ces présentes lettres viennent plus aisément à la connoissance de tous, et que personne ne puisse se prévaloir de les ignorer, nous voulons pareillement, et ordonnons par l'autorité que nous avons déjà dite, qu'elles soient publiées aux portes de la basilique du prince des apôtres et de la chancellerie apostolique, et de la cour générale du mont Citorio et à la tête du champ de Flore dans la ville, par l'un de nos huissiers, selon la coutume, et qu'il en demeure des exemplaires affichés aux mêmes lieux; en sorte qu'étant ainsi publiées elles aient envers tous et un chacun de ceux qu'elles regardent, le même effet qu'elles auroient étant signifiées et intimées à chacun d'eux en personne; afin aussi que la même foi soit ajoutée aux copies et aux exemplaires, même imprimés, des présentes lettres signées de la main d'un notaire public, et scellées du sceau d'une personne constituée en dignité ecclésiastique, tant en jugement que dehors, et par toute la terre, comme on l'auroit à ces mêmes lettres représentées et produites en original. Donné à Rome; à Sainte-Marie Majeure, sous l'anneau du pêcheur, le 12^e jour de mars 1699, et l'an 8^e de notre pontificat.

Signé, J. F., cardinal ALBANO.

La doctrine condamnée par le bref d'Innocent XII, peut se réduire à ces deux points :

1^o Il est des âmes tellement embrasées de l'amour de Dieu, tellement soumises à sa sainte volonté, que si, dans un état de tentation, elles venoient à croire que Dieu les a condamnées à la peine éternelle, elles feroient à Dieu le sacrifice absolu de leur salut (1).

2^o Il est en cette vie un certain état de perfection dans lequel il n'y a plus lieu pour les personnes qui sont en cet état, ni au désir de la récompense, ni à la crainte des peines.

On voit facilement combien de pernicieuses conséquences pouvoient résulter de cette doctrine; combien elle est opposée à ce que l'Eglise nous enseigne sur la nécessité de l'espérance, et à tout ce qu'ont pratiqué les plus grands saints.

Ces propositions du livre des *Maximes des Saints*, prises à la rigueur, et dans le sens littéral, présentent cette mauvaise doctrine, et elles ont été par conséquent justement condamnées.

Il est cependant vrai que Fénélon a déclaré constamment et jusqu'à la fin de ses jours, qu'il avoit toujours eu cette doctrine en horreur, et en même temps qu'il étoit pleinement et sincèrement soumis à la condamnation des propositions extraites de son livre.

Cela paroît d'abord renfermer une contradiction; mais cette contradiction apparente se lève facilement, en supposant que Fénélon ne s'étoit pas assez bien expliqué dans son livre; que les expressions dont il s'étoit servi n'étoient point propres pour un ouvrage dogmatique, comme il en convenoit lui-même, et que l'Eglise avoit pu et dû, dans sa sagesse, rejeter et condamner des expressions fautives, dont on abusoit.

On observa en effet, dans le temps, que les différens écrits que Fénélon publia pour sa défense, et où il développa avec plus d'étendue et de clarté ses véritables sentimens, ne renferment point les erreurs condamnées dans son livre, et même les combattent; qu'en conséquence, le saint Siège

(1) On doit observer sur ce premier point, que la plupart des personnes qui faisoient à la justice de Dieu le sacrifice de leur salut, ne consentoient à souffrir la peine éternelle, que sous la condition qu'au milieu de cette peine elles ne cesseroient pas d'aimer Dieu.

n'enveloppa point ces écrits dans la condamnation et la prohibition du livre des *Maximes des Saints*, et même n'en défendit point la lecture.

Il faut remarquer avec soin que l'*amour pur*, ou *désintéressé*, c'est-à-dire, cet amour par lequel on aime Dieu pour lui-même, et sans aucun rapport à notre béatitude, cet amour, dont Fénelon a été un si zélé défenseur, n'a point été condamné, ni déclaré chimérique par le bref du Pape.

Il est vrai que Bossuet, dans les commencemens de cette controverse, parut nier la possibilité de cet amour. Mais depuis les conférences d'Issy, il souscrivit pleinement à la doctrine reçue dans l'Ecole, selon laquelle l'amour pur et désintéressé, est non-seulement possible, mais de précepte pour tout fidèle, plusieurs fois pendant la vie.

Mais quoi qu'il en soit, on convient généralement que cet amour est possible; qu'on peut en produire quelques actes, et même en avoir l'habitude.

Le docteur Habert, qui ne peut pas être soupçonné de partialité pour Fénelon, et qui avoit sur beaucoup d'autres points des opinions bien différentes des siennes, dit expressément (1), « que saint Bernard et tous les Catholiques sou-
» tiennent que l'homme dans cette vie peut demeurer long-
» temps dans le degré où il aime Dieu pour Dieu, et non
» pour lui-même. *Sanctus Bernardus et omnes Catholici*
» *asserunt hominem in hac vitâ diù stare posse in eo gradu,*
» *in quo diligit Deum, non jam propter se, sed propter*
» *ipsum.* »

Il suffit de reconnoître en même temps que le Chrétien qui aime Dieu purement pour lui-même, peut et doit, au moins de temps en temps, joindre aux actes de cet *amour pur* des actes d'*espérance* de la vie éternelle.

Il n'est pas indifférent de connoître l'opinion du plus célèbre et du plus raisonnable de tous les métaphysiciens sur une question, qui, dans son principe, appartient autant à la métaphysique, qu'elle appartient à la théologie par ses conséquences religieuses et morales.

Voici ce qu'on lit dans une lettre de Leibnitz à Thomas Burnet.

« On agite en Angleterre une question sur l'amour de

(1) Théolog. t. III, p. 600.

» Dieu, qui est aussi agitée en France entre l'archevêque de
 » Cambrai, précepteur du duc de Bourgogne, et l'évêque de
 » Meaux, ci-devant précepteur du Dauphin. *Il y a long-*
 » *temps que j'ai examiné cette matière; car elle est de*
 » *grande importance*, et j'ai pensé que pour décider de telles
 » questions, il faut avoir de bonnes définitions. On trouve
 » une définition de l'amour dans la préface de mon *Code di-*
 » *plomatique*, où je dis : *Amare, est felicitate alterius delec-*
 » *tari*; aimer, c'est trouver son plaisir dans la félicité d'au-
 » trui; et par cette définition, on peut résoudre cette grande
 » question; comment l'amour véritable peut être désinté-
 » ressé, quoique cependant il soit vrai que nous ne faisons
 » rien que pour notre bien : c'est que toutes ces choses que
 » nous désirons par elles-mêmes et sans aucune vue d'inté-
 » rêt, sont d'une nature à nous donner du plaisir par leurs
 » excellentes qualités; de sorte que la félicité de l'objet
 » aimé entre dans la nôtre. Ainsi on voit que la définition
 » termine la dispute en peu de mots. »

On voit par ce passage de Leibnitz qu'il croyoit par sa définition du *pur amour*, avoir terminé ou prévenu la controverse de Bossuet et de Fénelon, long-temps avant qu'elle éclatât. Il supposoit qu'il y avoit un malentendu entre ces deux illustres adversaires. Fénelon soutenoit que nous pouvons aimer Dieu sans aucun rapport à *notre intérêt* ou à notre avantage; et c'est par cette espèce d'amour qu'il appelle le *pur amour*. Bossuet affirmoit, d'après l'amour que nous avons nécessairement pour nous-même, que *notre intérêt*, notre propre avantage étoit inséparablement uni à l'amour, ou que nous trouvions toujours notre propre avantage dans l'amour que nous avons pour les objets distingués de nous. Leibnitz, d'après sa définition, les concilie, et croit qu'ils avoient raison l'un et l'autre. Il écrivoit au mois de juin 1698 à M. Magliabecchi, bibliothécaire du grand-duc de Toscane, dans le temps même où l'on étoit occupé à Rome à l'examen du livre des *Maximes des Saints* :

« Telle est la nature de l'amour véritable, qu'il a des
 » fondemens distingués de la considération de notre intérêt
 » particulier (ou bien qu'il n'est point fondé sur la consi-
 » dération de notre intérêt propre), non pas cependant
 » que cet avantage, cet *intérêt propre* puisse en être séparé.
 » Car, ainsi que j'en ai donné la définition dans un de mes

» ouvrages, aimer, c'est être tellement disposé qu'on trouve
 » son plaisir dans la félicité d'un autre. C'est ainsi que la
 » vue d'un tableau de Raphaël nous inspire une sorte d'a-
 » mour, parce que sa beauté nous donne du plaisir, quoi-
 » que d'ailleurs le tableau ne nous procure aucune uti-
 » lité (1). »

Leibnitz s'explique encore davantage en un autre en-
 droit :

« L'incomparable M. de Fénélon s'est rendu plus cher à
 » l'univers, en lui donnant le *Télémaque*, qu'en publiant
 » son sentiment sur le *pur amour*, quoiqu'il faille aussi
 » avouer que ni le père Lami, bénédictin, qui a défendu ce
 » sentiment, ni M. l'évêque de Meaux et Malebranche, qui
 » l'ont combattu, n'ont point assez bien traité la question,
 » et ne l'ont point présentée sous le jour convenable, parce
 » qu'ils n'ont pas donné une définition juste et exacte du
 » véritable amour. Je l'ai donnée, cette définition, dans la
 » préface du *Code diplomatique du droit des gens*, publié
 » quelques années avant la dispute des deux prélats. J'y di-
 » sois que l'amour est le plaisir que nous donne la félicité
 » d'un autre, qui devient par là notre propre félicité (2).

» J'y avois dit que l'amour avoit lieu quand on prenoit
 » plaisir dans la félicité d'autrui, et qu'on se rendoit cette
 » félicité propre, et que, lorsque l'objet que l'on aimoit étoit
 » capable de félicité, l'affection qu'on lui portoit devenoit
 » un amour véritable; d'où il suit que l'amour d'autrui ne
 » peut pas être séparé de notre véritable bien, ni l'amour
 » de Dieu de notre félicité. Mais il me paroît en même temps

« (1) Equidem ea est natura veri amoris, ut ab eo quod interest com-
 » modi privati respectu separatas habeat rationes; non ita tamen, ut
 » à bono amantis possit divelli. Nam ut ego olim in libro edito definire
 » memini, amare, est eo esse animo, ut in alterius felicitate sis respec-
 » turus voluptatem tuam. Prorsus ut picturam Raphaelis imagine quâdam
 » amoris prosequeremur, esti nullos census fructusque ferret ex præ-
 » stantiâ ejus (quandò felicitatis ipsa capax non est), voluptatem ca-
 » piendo. » (Oeuvres de Leibnitz, t. v, p. 120.)

« (2) Plus placuit orbi incomparabilis Fenelonius, *Telemacho* edito,
 » quàm sententiâ de amore puro vulgatâ; quanquàm fatendum quoque
 » nec pro eo defendendo monachum benedictinum D. Lami, nec pro eo
 » impugnando episcopum Meldensem et Malebranchium fecisse satis, et
 » in debitâ luce posuisse, eò quod rectam et accuratam veri amoris defini-
 » tionem non dederunt. Ea in præfatione *Codicis juris gentium diplomatici*,
 » aliquot antè hanc litem motam priùs editi, declarata est, esse nempe
 » amorem delectationem in felicitate alterius..... » (Tome v, p. 189.)

» certain, qu'en mettant à part le plaisir qu'on goûte dans
 » la félicité d'autrui, on peut encore en tirer une utilité
 » propre ; mais cette utilité n'entre point dans la considé-
 » ration du *pur amour*, quoiqu'on ne doive ni l'en exclure,
 » ni la rejeter (1). »

Fontenelle, dans son éloge de Leibnitz, a observé cette conformité de sentimens entre le philosophe d'Hanover et le pape Innocent XII. « *La théorie générale de jurisprudence*, quoique fort courte, dit Fontenelle, étoit si étendue, que la question du quiétisme, *alors fort agitée en France*, s'y trouvoit naturellement dès l'entrée, et la décision de Leibnitz fut conforme à celle du Pape. »

On remarquera seulement une légère méprise de Fontenelle. Il suppose que *la question du quiétisme étoit fort agitée en France*, lorsque Leibnitz publia sa *Théorie générale de jurisprudence*. On a vu, par le témoignage de Leibnitz lui-même, qu'il avoit composé cet ouvrage *quelques années avant que la controverse sur ce sujet eût été élevée*; et que même *il avoit examiné cette matière comme étant de grande importance, long-temps auparavant*.

Nº XI. — PAGE 233.

Il paroît que les ennemis de Fénélon avoient eu un moment le projet et l'espérance de le faire traduire comme un accusé devant l'assemblée du clergé (de 1700); mais sans doute on fut arrêté par l'irrégularité d'une pareille mesure, qui auroit révolté tout le corps épiscopal : c'est ce que l'on peut conjecturer par les expressions d'une lettre manuscrite de Fénélon à l'abbé de Langeron, du 1^{er} juillet (1700).

« J'ai reçu une lettre d'avis secret de Paris (1), qui porte qu'ils veulent m'obliger (apparemment par quelque ordre du Roi) à aller à l'assemblée de Saint-Germain, pour y renouveler, avec des explications plus amples et plus précises, ce qu'ils prétendent que je n'ai fait que par artifice

(1) « Adeoque felicitatem alterius addiscendi in suam, atque cum res pulchra felicitatis est capax, transire affectum in amorem. Unde sequitur amorem alterius à nostro bono, et amorem Dei à felicitate nostrâ non posse separari : verùm hoc quoque certum est utilitatem præter delectationem in alterius felicitate ad amorem purum non pertinere, quàmvis ea nec excludenda, nec rejicienda sit. »

(2) Manuscrit.

» dans mon mandement et dans le procès-verbal de notre
 » assemblée. Ce procédé seroit bien extraordinaire ; mais
 » vous voyez par expérience qu'ils sont capables des excès
 » les plus irréguliers. Si vous appreniez quelque chose, je
 » vous conjure de m'en avertir, surtout par rapport aux for-
 » malités de droit que j'aurois à observer. Du reste, je de-
 » mande à Dieu qu'il me mette un voile sur les yeux pour ne
 » rien prévoir. *Dabitur enim vobis in illâ horâ quid loqua-*
mini, et spiritus ejus loquetur vobis. »

N^o XII. — PAGE 234.

Nous avons déjà parlé des lettres de l'abbé de La Bletterie, au sujet de la *Relation du Quiétisme* de l'abbé Phélippeaux. Ces lettres démontrent et vengent, de la manière la plus évidente, l'innocence et la réputation de madame Guyon : il paroît que ces lettres achevèrent de convaincre et de désabuser tous ceux qui avoient pu conserver un reste de prévention ; du moins on ne voit pas que, depuis cette époque, aucun écrivain ait été tenté de faire revivre les odieuses calomnies dont elle avoit été l'objet. L'abbé de La Bletterie rapporte même (1) « qu'il avoit demeuré dans une ville peu
 » éloignée de Blois, où madame Guyon passa les quinze der-
 » nières années de sa vie ; qu'il avoit eu souvent occasion
 » d'entretenir des personnes très-dignes de foi, qui lui
 » avoient souvent parlé, avec admiration, de la patience et
 » de la résignation de madame Guyon, dans des infirmités
 » continuelles ; de son amour pour les pauvres ; de la sim-
 » plicité de sa foi ; de son éloignement pour toute voie ex-
 » traordinaire : elle avoit pleinement renoncé aux vaines
 » spéculations. Jamais on ne lui a entendu dire la moindre
 » parole d'aigreur contre ceux qui l'avoient persécutée ; au
 » contraire, elle les excusoit, en disant : Ils ont cru bien
 » faire ; Dieu m'a voulu humilier, je ne le suis pas assez ; que
 » son nom soit béni ! Ce langage, ajoute l'abbé de Lablet-
 » rie, ne venoit pas d'impuissance de se justifier, puisqu'elle
 » avoit offert dans le temps de soutenir toutes sortes de con-
 » frontations. »

On observera enfin que ses vertueux amis (car personne assurément ne contestera ce titre à des hommes tels que Fénélon, Beauvilliers et Chevreuse) conservèrent pour elle,

(1) Lettre de l'abbé de Labletterie.

jusqu'à la fin de leur vie, des sentimens d'estime qui alloient jusqu'à la vénération.

Nous avons confronté, avec la plus exacte impartialité, les témoignages opposés des amis et des ennemis de madame Guyon, ainsi que les nombreux écrits de sa main, qui ont passé sous nos yeux; et nous sommes restés convaincus que, si elle s'attira une partie de ses malheurs par un zèle indiscret et des démarches imprudentes, par un langage peu correct et des maximes répréhensibles, elle étoit loin de mériter les cruels traitemens qu'elle eut à essayer.

N^o XIII. — PAGE 235.

Sur le Traité historique de la théologie mystique de Jurieu.

Ce *Traité historique* de Jurieu est sans contredit un de ses meilleurs ouvrages. Il est aisé d'observer qu'il avoit profité de la longue controverse de Bossuet et de Fénelon, pour étudier et saisir la question obscure et délicate qui en étoit l'objet; il n'est pas moins certain qu'il expose, avec beaucoup de clarté, les différentes opinions, on peut même dire les différens systèmes des auteurs mystiques. C'est un mérite dont on doit lui savoir gré dans une matière si subtile, qu'elle échappe quelquefois à l'intelligence. Jurieu affecte de se montrer impartial envers Bossuet et Fénelon; mais cette impartialité consiste à les condamner l'un et l'autre : on doit bien croire qu'il ne négligea pas cette occasion de signaler sa vieille haine contre Bossuet, par un acharnement bien plus marqué. Il avoit à se venger de l'ignominie avec laquelle l'évêque de Meaux l'avoit si souvent trainé à son char dans les champs de la controverse. Jurieu s'attache, dans la dernière partie de son ouvrage, à relever toutes les irrégularités de fond et de forme du jugement qui avoit condamné Fénelon. Il démontre surtout, ce qui étoit assez facile, que Fénelon auroit été bien plus fondé que les disciples de Jansénius, à éluder le jugement du saint Siège par la distinction du *fait* et du *droit*, ou par le *sens de l'auteur* et *celui du livre*; mais plus Jurieu s'efforce de donner des couleurs spécieuses à son opinion, plus il fait, sans le vouloir, l'éloge de Fénelon. Qu'on compare la gloire qui est restée à Fénelon par sa généreuse soumission, avec les troubles que l'entêtement et le défaut de bonne foi de

quelques novateurs ont excités dans l'Eglise; et on reconnoitra que Bossuet et Fénelon ont également bien mérité de la religion dans cette grande controverse; l'un, en assurant les droits de la vérité; et l'autre, en affermissant l'autorité de l'Eglise.

Nº XIV. — PAGE 239.

Sur un manuscrit de Fénelon, qui devoit être remis au Pape après sa mort.

Nous avons un manuscrit très-volumineux de Fénelon, écrit en latin, et entièrement de sa main. Il a composé cet ouvrage après la condamnation de son livre, et son intention étoit qu'il fût remis au Pape après sa mort. « Je veux, » dit-il dans sa préface (1), que cette exposition de mes » sentimens soit regardée comme une espèce de testament » écrit sous les yeux de Dieu, qui constatera, après ma mort, » qu'un évêque catholique a gardé avec fidélité, et dans » toute son intégrité, le dépôt de la véritable doctrine, et » qu'il n'a voulu ni enseigner, ni approuver aucune des erreurs condamnées dans son livre. Dieu sait que je ne » ments pas. »

Fénelon soumet avec une entière docilité son manuscrit et toute la doctrine qu'il y établit, à l'autorité et au jugement du saint Siège (2). « Je demande à Dieu que ce que » je vais écrire, dans la seule vue de défendre la charité, » soit écrit dans cet esprit de paix, d'humilité et d'édification » qui caractérise la véritable charité. Je soumets toutes mes » paroles et toutes mes pensées à la correction de l'Eglise » mère, et maîtresse de toutes les Eglises. C'est dans cette » disposition que je veux vivre et mourir.

» Loin de moi la coupable pensée (3) de chercher par des » voies obscures et souterraines, à défendre même indirectement le livre condamné par le pape Innocent XII. J'ai » déjà adhéré quatre fois, et adhère encore sans aucune » restriction, dans toute la sincérité de mon cœur, et avec » une pleine et libre volonté, au bref du souverain Pontife, » et à toutes les qualifications portées contre les propositions » qu'il renferme. Il ne s'agit donc plus d'un livre que j'ai » déjà si souvent abandonné, mais uniquement d'un point

(1) Traduit du manuscrit latin. — (2) Ibid. — (3) Ibid.

» qui intéresse la pureté du dogme. A Dieu ne plaise qu'on
 » puisse me soupçonner le dessein de renouveler de malheu-
 » reuses controverses. Mais ne m'est-il pas permis d'exposer
 » dans un esprit de paix et de soumission à l'Eglise, mère
 » et maîtresse, mes véritables sentimens, tels que je les ai,
 » tels que je les ai toujours eus?

» Je crois avoir prouvé jusqu'à l'évidence ⁽¹⁾ que je n'ai
 » jamais prétendu défendre aucune des vingt-trois proposi-
 » tions, telles qu'elles sont énoncées dans le bref. J'avois
 » seulement pensé qu'avec les tempéramens que j'avois eu
 » l'intention d'exprimer dans le livre, elles pouvoient n'of-
 » frir qu'un sens très-catholique, et entièrement opposé à
 » toute illusion. »

Fénélon rappelle son empressement à souscrire au bref
 qui avoit condamné son livre ⁽²⁾. « Aussitôt que le jugement
 » du saint Siège me fut connu, je me hâtai de souscrire à
 » son décret par un mandement solennel que je publiai moi-
 » même et fis imprimer avec profusion. Je mis ma gloire à
 » prévenir par mon obéissance les ordres du Roi, et l'exem-
 » ple de toutes les provinces ecclésiastiques de France. J'ai
 » renouvelé mon adhésion au jugement du Pape dans l'as-
 » semblée des évêques de ma métropole. Sur un simple désir
 » du Roi, j'ai publié une seconde fois mon mandement.
 » Depuis trois ans, je n'ai pas laissé échapper un seul mot,
 » si ce n'a été pour attester et proclamer en trois occasions
 » différentes cette sincère et intime soumission que je profes-
 » serai jusqu'au dernier soupir pour l'autorité du chef de
 » l'Eglise. »

On ne peut sans doute faire un crime à Fénélon d'avoir
 déposé dans le cœur paternel de son supérieur, et dans un
 acte secret où il lui rendoit compte de toutes ses pensées
 avec une candeur filiale, le sentiment pénible qui oppressoit
 encore son ame ⁽³⁾. « Je ne rappellerai point, très-saint Père,
 » la rigueur des procédés dont on a usé envers moi. Je de-
 » mande tous les jours à Dieu de les pardonner à ceux qui
 » ont pu s'en rendre coupables. On devoit croire (et c'étoit
 » l'espérance de tous les gens de bien et de toutes les classes
 » de la société) que des évêques ne feroient entendre que
 » des paroles de douceur et de consolation à un évêque

(1) Traduit du manuscrit latin. — (2) Ibid — (3) Ibid.

» soumis et malheureux. La simple décence sembloit leur en
 » faire une loi : cependant , c'est à l'évêque de Meaux , si
 » généralement connu pour le plus passionné de mes adver-
 » saires , que l'assemblée du clergé (1700) a confié le rap-
 » port de toute cette controverse. L'évêque de Meaux n'a pas
 » craint de se montrer tout à la fois dénonciateur , témoin ,
 » juge , historien , dans sa propre cause , et de présider la
 » commission qui devoit en transmettre le récit à toute l'E-
 » glise de France. »

Ces dernières expressions de Fénelon indiquent le véritable motif qui lui fit entreprendre ce grand travail où il ne se proposoit que l'intérêt de la vérité , puisqu'il n'étoit jamais destiné à voir le jour. Bossuet , dans sa *Relation* à l'assemblée du clergé de 1700 , avoit assez manifesté son opinion contre la *charité désintéressée*. Il n'avoit pas manqué de rapporter à l'appui de son opinion personnelle , celle de l'assemblée métropolitaine d'Aix , où on avoit posé en principe que *le prétendu pur amour étoit contraire à l'essence de la charité , qui veut toujours posséder son objet ; et à la nature de l'homme , qui désire toujours d'être heureux*.

Fénelon convenoit que le Pape avoit condamné cette partie de sa doctrine où il enseignoit *qu'il y a un état habituel d'amour de Dieu , qui est une charité pure et sans aucun mélange du motif de l'intérêt propre*.

Il est bien certain qu'en condamnant *ce prétendu état habituel* , le Pape n'avoit rien prononcé sur l'*amour pur en lui-même* , que la plupart des théologiens croient non-seulement possible , mais même de précepte pour tout fidèle , plusieurs fois pendant la vie.

Fénelon craignit donc qu'il ne s'introduisît , à la faveur de la *Relation* adoptée par l'assemblée de 1700 , une espèce de contradiction contraire à l'opinion d'un très-grand nombre d'auteurs approuvée dans l'Eglise , et à la liberté des écoles , que le saint Siège avoit paru respecter par son silence. Ce fut ce qui lui inspira la pensée de considérer cette question sous les rapports les plus vastes et les plus étendus , en prenant en même temps la sage précaution de soumettre ses opinions et ses sentimens à la décision du chef de l'Eglise.

Il a divisé cet ouvrage en trois parties (1). « Dans la pre-

(1) Traduit du manuscrit latin.

» mière , il considère l'amour dans l'ordre naturel. Cette
 » discussion est purement philosophique , et il emprunte les
 » témoignages de tous les philosophes anciens et modernes,
 » pour démontrer que la *nature de l'homme et l'essence de*
 » *l'amour* ne supposent point toujours dans chaque acte
 » humain la possession de l'objet , ni le désir d'être heureux.

» Il cherche à démontrer (1) dans la seconde partie que
 » la promesse de la béatitude n'est point le motif essentiel
 » de la charité, considérée comme une vertu surnaturelle et
 » la première des vertus théologales. Il établit son opinion
 » sur l'autorité de l'Ecriture , de la tradition , des Pères, des
 » théologiens de l'Ecole , et des auteurs ascétiques les plus
 » généralement approuvés.

» La troisième partie (2) est consacrée à montrer la possi-
 » bilité d'un état habituel de l'amour parfait , *tel qu'il l'a*
 » *exposé dans ses écrits apologétiques* , et tel qu'on en re-
 » trouve les notions les plus certaines dans les Pères de l'an-
 » tiquité la plus reculée, et dans les auteurs mystiques qui
 » ont marché sur leurs traces, sans qu'elles puissent con-
 » duire aux excès si justement réprouvés dans les quietistes.
 » Chacune de ces trois parties est divisée en autant de livres
 » que l'exigent la nature des questions et la variété des
 » preuves.

» Bien éloigné , écrit Fénelon (3) , de renouveler des con-
 » testations sur lesquelles je me suis imposé le silence le plus
 » absolu, mais jaloux de justifier la pureté de mes sentimens
 » devant le vicaire de Jésus-Christ, c'est à Sa Sainteté seule
 » que je me permets de confier cet exposé fidèle de ma
 » doctrine. J'ose la supplier de recevoir dans le secret de
 » son cœur paternel ces dernières paroles d'un évêque qui
 » croit voir l'éternité s'approcher à grands pas. Je lui montre
 » toutes mes pensées , telles que je les ai développées dans
 » mes écrits apologétiques, et telles que j'avois cru les avoir
 » énoncées dans mon livre , *sans avoir jamais eu l'intention*
 » *de m'écarter de ces justes bornes*. J'ose encore appeler Dieu
 » à témoin de ma sincérité. »

Tel est le plan de ce grand ouvrage, dont nous avons l'original entièrement écrit de la main de Fénelon. Si on est étonné de l'art admirable avec lequel il a su répandre sur

(1) Traduit du manuscrit latin. — (2) Ibid. — (3) Ibid.

des matières si abstraites toutes les couleurs et toute la grâce de la latinité la plus pure et la plus élégante, on l'est encore davantage de la sagacité et de la fécondité avec lesquelles il développe tous les moyens théologiques et philosophiques qui pouvoient s'allier à un pareil sujet.

No XV. — PAGE 242.

Il peut être assez curieux de connoître l'impression que fit sur un secrétaire intime de Bossuet le spectacle de la vie noble et édifiante de Fénélon dans son diocèse. La singularité même de la circonstance peut ajouter quelque intérêt à ce récit. L'abbé Ledieu, attaché à Bossuet, en qualité de secrétaire, pendant les vingt dernières années de la vie de ce prélat, imagina, cinq mois après la mort de Bosuet, de faire une visite à Fénélon; il avoit sa famille dans le voisinage de Cambrai, et l'archevêque, qui l'avoit vu souvent à Germigny, l'avoit invité, avec sa grâce accoutumée, de venir à Cambrai, toutes les fois que le désir de revoir ses parens, ou ses affaires personnelles l'attireroient en Flandre.

On doit bien présumer que, pendant tout le reste de la vie de Bossuet, et à la suite des longues discussions qui s'étoient élevées entre l'archevêque de Cambrai et l'évêque de Meaux, l'abbé Ledieu n'eut ni la liberté, ni même la pensée de profiter des offres obligeantes de Fénélon.

Mais, au mois de septembre 1704, l'abbé Ledieu se servit du prétexte d'un voyage qu'il fit en Flandre, pour aller jusqu'à Cambrai; peut-être entra-t-il dans sa pensée d'observer s'il ne se méloit pas un peu d'exagération à tout ce que la renommée publoit des vertus, de la sagesse et de l'espèce de grandeur noble et épiscopale que Fénélon montrait dans son exil et dans le gouvernement de son diocèse. Peut-être aussi se flatta-t-il de découvrir, dans ses entretiens avec l'archevêque de Cambrai, s'il n'échapperait rien à ce prélat, qui pût révéler le secret de ses sentimens sur la conduite et les procédés de Bossuet à son égard. Se méfiant très-injustement de l'accueil qu'il pourroit recevoir de l'archevêque de Cambrai, il crut devoir se munir d'une lettre de madame de la Maisonfort, cette ancienne religieuse de Saint-Cyr, qui s'étoit montrée si dévouée à la personne et aux maximes de Fénélon, et qui avoit demandé à être placée dans

le diocèse de Meaux, sous la direction de Bossuet, lorsqu'elle fut renvoyée de Saint-Cyr.

La relation de l'abbé Leduc est écrite avec une simplicité qui est faite pour inspirer une entière confiance, parce qu'elle peint avec naïveté toutes les impressions qu'éprouva le secrétaire de Bossuet dans cette singulière entrevue. Nous n'extrairons de son récit, qui est assez long, que ce qui nous a paru le plus remarquable.

L'abbé Leduc arriva à Cambrai le 15 septembre (1704). Fénelon faisoit alors la visite de son diocèse. Mais un courrier vint annoncer, le lendemain 16, qu'il devoit le même jour revenir dîner à Cambrai. L'abbé Leduc se rendit à l'archevêché, et se mêla parmi les parens, grands-vicaires et aumôniers de l'archevêque, qui venoient recevoir le prélat à la descente de son carrosse.

« Je crus, écrit l'abbé Leduc (1), devoir laisser à ces » Messieurs la place libre pour les premiers complimens et » entrevues. J'étois donc dans la grande salle du billard, » près la cheminée. Dès que je l'y vis entrer, j'approchai en » grand respect; il me parut au premier abord froid et re- » cueilli, mais doux et civil, m'invitant à entrer avec bonté » et sans empressement. Je profite, lui dis-je, Monseigneur, » de la permission qu'il a plu à votre grandeur de me don- » ner de venir ici lui rendre mes respects, quand j'en aurois » la liberté; c'est ce que je dis d'un ton modeste, mais intel- » ligible. J'ajoutai plus bas, et comme à l'oreille, que je lui » apportois des nouvelles et des lettres de madame de la » Maisonfort. *Vous me faites plaisir, dit-il, venez, entrez.*

« Alors parut M. l'abbé de Beaumont, qui me salua avec » embrassades, d'une manière fort aisée et fort cordiale. »

On voit que Fénelon avoit donné son ame, son caractère, et, pour ainsi dire, ses formes à tout ce qui l'environnoit. Le secrétaire de Bossuet pouvoit craindre de ne pas recevoir un accueil aussi amical de l'abbé de Beaumont, que Bossuet avoit fait dépouiller de la place de sous-précepteur des enfans de France.

L'abbé Leduc rapporte ensuite, avec complaisance, toutes les recherches d'honnêteté, d'obligeance et de politesse, dont Fénelon usa envers lui (2).

« Je lui remis mon paquet de lettres en entrant dans sa

(1) Manuscrits. — (2) Ibid.

» chambre; et sans l'avoir ouvert, *il me fit asseoir au-dessus*
 » *de lui, en un fauteuil égal au sien, ne me laissant pas*
 » *la liberté de prendre un autre siège, et me faisant cou-*
 » *vrir.*

» Pendant notre conversation, on vint avertir pour dîner;
 » le prélat se leva et m'invita à venir prendre place à sa
 » table.

» Tous les convives l'attendoient à la salle à manger, et
 » personne n'étoit venu à sa chambre, où l'on savoit que
 » j'étois enfermé avec lui. On se plaça sans cérémonie, comme
 » entre amis. M. l'archevêque bénit la table, et prit la pre-
 » mière place, comme de raison. M. l'abbé de Chanterac
 » étoit assis à sa gauche; je me mis à une place indifférente.
 » La place de la droite du prélat étoit vide; il me fit signe
 » de m'y mettre. Je voulus m'y refuser; il m'invita douce-
 » ment et poliment : *Venez, voilà votre place.* J'y allai donc
 » sans résistance.

» Nous étions quatorze à table, et le soir seize; et c'étoient
 » tous des parens, des ecclésiastiques attachés à sa personne
 » par leurs fonctions, ou des amis qui ne le quittent jamais.

» La table fut servie magnifiquement et délicatement; les
 » domestiques portant la livrée étoient en très-grand nom-
 » bre, servant bien et proprement, avec diligence et sans
 » bruit. Je n'ai pas vu de pages.

» M. l'archevêque prit la peine de me servir de sa main
 » tout ce qu'il y avoit de plus délicat sur sa table. Je le re-
 » merciois chaque fois en grand respect, le chapeau à la
 » main, et chaque fois aussi il ne manquoit jamais de m'ôter
 » son chapeau, et il me fit l'honneur de boire à ma santé;
 » tout cela fort sérieusement, mais d'une manière très-aisée
 » et très-polie. L'entretien à table fut aussi très-aisé, doux et
 » même gai. Le prélat parloit à son tour, et laissoit à chacun
 » une honnête liberté. »

L'abbé Ledieu ajoute, comme une circonstance remar-
 » quable « que les aumôniers, secrétaires, l'écuyer de l'arche-
 » vêque parlèrent, comme les autres, fort librement, sans
 » que personne osât ni railler, ni épiloguer. Les jeunes ne-
 » veux ne parloient pas. L'abbé de Beaumont soutenoit la
 » conversation, qui roula fort sur le voyage de M. de Cam-
 » brai; mais cet abbé étoit très-honnête, et je n'aperçus rien,
 » ni envers personne, de ces airs hautains et méprisans, que

» *j'ai tant de fois éprouvés ailleurs. J'y ai trouvé en vérité*
 » *plus de modestie et de pudeur qu'ailleurs, tant dans la*
 » *personne du maître, que dans les neveux et autres.* »

L'abbé Leduc observa également pendant le repas (1)
 » que Fénelon mangeoit très-peu, et seulement des nourri-
 » tures douces et de peu de suc; le soir, par exemple, quel-
 » ques cuillérées d'œufs au lait; il ne but aussi que deux ou
 » trois petits coups d'un petit vin blanc, faible de couleur,
 » et par conséquent en force. On ne peut voir une plus
 » grande sobriété et retenue; aussi est-il d'une maigreur
 » extrême, le visage clair et net, mais sans couleur; il ne
 » laisse pas de se bien porter, et au retour de ce voyage de
 » trois semaines, il ne paroisoit ni las, ni fatigué.

» Après dîner, toute la compagnie alla à la grande chambre
 » à coucher de M. l'archevêque, où ce prélat voulut me faire
 » prendre une place distinguée; mais je me mis au pied du
 » lit, contre le mur, auprès de M. de l'Échelle, laissant le
 » fond de la chambre pour les survenans. Le prélat étoit
 » assis devant la cheminée, environ le milieu de la chambre,
 » ayant près de lui une petite table, pour écrire ce qui se
 » présenteroit à expédier; ses secrétaires et aumôniers en
 » soutane seulement, lui parlant et prenant ses ordres pour
 » différentes expéditions à signer.

» On apporta du café; il y en eut pour tout le monde;
 » M. de Cambrai eut l'attention de m'en faire donner avec
 » une serviette blanche. La conversation roula sur les affaires
 » du temps et sur le voyage que le prélat venoit de faire en
 » Flandre.

» Entre deux et trois heures, M. de Cambrai s'en alla voir
 » M. le comte de Montberon, gouverneur de la place, qui
 » devoit partir deux ou trois jours après pour Paris, et il me
 » donna rendez-vous dans sa chambre à son retour. On sait
 » que ces deux seigneurs sont fort unis, et que M. le gouver-
 » neur est plein d'estime pour M. l'archevêque. »

Pendant cette visite, l'abbé Leduc parcourut tous les bâ-
 timens de l'archevêché, et il en fait une longue description
 dont nous nous bornerons à donner le précis. Nous avons
 rapporté que son palais avoit été brûlé en 1697. Fénelon
 avoit fait construire sur les ruines de la partie qui avoit été
 consumée par le feu, un superbe bâtiment à deux étages en

(1) *Manuscripts.*

briques avec des chaînes en pierre de taille. Les principales façades de ce bâtiment, qui étoit double, regardoient le midi et le nord. Sa chapelle étoit placée à l'une des extrémités du côté du levant, et sa bibliothèque à l'autre partie du côté du couchant.

Toutes les pièces de son appartement, consacrées à la représentation, regardoient le midi, et régnoient le long du jardin, dont l'étendue ne répondoit pas à la grandeur et à la noblesse de l'édifice principal.

On entroit d'abord dans la salle du dais : elle étoit meublée d'une très-belle tapisserie de haute-lice, représentant l'histoire de la Genèse. Le dais sous lequel étoit la croix archiépiscopale, étoit en velours cramoisi, avec un grand tapis de pied au-dessous. Les grands canapés, les fauteuils, les portières, étoient, comme le dais, en velours cramoisi avec des galons et des franges d'or. Les trois fenêtres de cette grande pièce avoient des rideaux de taffetas cramoisi.

A la suite de la salle du dais, on entroit dans sa grande chambre à coucher, qui étoit meublée en damas cramoisi avec le lit de la même étoffe et un petit galon d'or, ainsi que les fauteuils meublans qui garnissoient la chambre. On avoit placé sur le devant, pour l'usage habituel, quelques fauteuils courans de différentes sortes. Les portraits de toute la famille royale, peints de la main de Rigault, décoreoient cette pièce. On y voyoit aussi, aux deux côtés du lit, quelques tableaux de dévotion des meilleurs maîtres.

De cette grande chambre on entroit dans sa bibliothèque, qui étoit vaste et bien composée.

Dans le double de la grande chambre, qu'il n'habitoit jamais, et qui lui servoit de salon, Fénélon s'étoit ménagé, pour son usage, une petite chambre à coucher garnie d'un meuble de laine, gris-blanc, ainsi que le lit et les sièges. Elle n'avoit pour toute décoration, que de très-belles estampes dans des bordures à la capucine. Tout étoit grand chez lui pour le dehors, mais tout étoit modeste pour sa personne. Toutes les cheminées de ses appartemens étoient en marbre jaspé; toutes les pièces étoient parquetées, entretenues et soignées avec la plus grande propreté. En un mot, toute la représentation extérieure de Fénélon annonçoit, ainsi que sa figure et ses manières, *l'évêque et le grand seigneur*. Ce sont les expressions du duc de Saint-Simon.

Ce qui se faisoit le plus remarquer peut-être dans sa maison, étoit ce qu'on n'y voyoit pas. Il n'avoit fait mettre ses armes ni à son dais, ni aux portes, ni sur les façades de ses bâtimens. Peut-être pensoit-il qu'un édifice ecclésiastique, destiné à recevoir une longue suite d'évêques, qui n'avoient aucune relation de famille entre eux, ne devoit point porter les signes héréditaires d'une famille particulière. Peut-être aussi se ressouvint-il d'avoir autrefois tourné en ridicule la vanité du cardinal de Richelieu, *qui n'avoit pas laissé en Sorbonne une porte et un panneau de vitre où il n'eût fait mettre ses armes.* (Dialogue des morts de Fénélon.)

Ce qui donne enfin une parfaite idée de ses principes de justice et de désintéressement, c'est qu'il étoit parvenu à suffire aux frais d'une entreprise dont ses successeurs devoient recueillir tant d'avantage, sans engager par aucun emprunt les fonds de son archevêché.

L'abbé Ledieu rapporte ensuite ⁽¹⁾ « qu'il observa sous les » remises des chaises de poste et des chaises roulantes en » grand nombre. Tout est grand, aisé et commode en cette » maison ; on n'y fait faire de voyages aux ecclésiastiques que » de la manière la plus agréable et la plus convenable pour » eux : ce qui fait aussi beaucoup d'honneur au maître, et le » fait aimer et respecter comme il l'est partout.

» M. de Cambrai, revenant de voir M. le comte de Montberon, me trouva dans son antichambre, sur les quatre » heures, après que j'eus fait la visite de tout son palais. Il » me fit encore asseoir au-dessus de lui avec la même distinction que le matin. L'entretien fut sur la piété, la spiritualité et la fidélité des saintes âmes à leurs devoirs. Madame de la Maisonfort ne fut point oubliée ; il avoit lu sa » lettre, et il étoit encore plus en état de parler-d'elle. On » tomba aussi sur M. de Bissy, aujourd'hui évêque de Meaux ; » il m'en parla avec estime, disant qu'il avoit de la protection, pour me faire entendre qu'il étoit ami de madame de » Maintenon, ce que je lui dis aussi.

» Notre entretien fut interrompu par l'arrivée de M. le » gouverneur, qui venoit rendre sa visite à M. l'archevêque.

» Lorsque M. le gouverneur fut sorti, M. l'archevêque me » fit appeler, et me fit promener avec lui le long de la grande » enfilade de son appartement, me parlant toujours de piété,

(1) Manuscrits.

» et y rapportant tout le gouvernement ecclésiastique, *sans*
 » *me dire jamais un seul mot de M. de Meaux, ni en bonne,*
 » *ni en mauvaise part*; ce n'était pas à moi à lui en parler.
 » Je venois pour madame de la Maisonfort, et naturellement
 » je n'avois à lui parler que d'elle seulement. »

Mais l'abbé Ledieu ajoute, immédiatement après, une circonstance remarquable, et qui auroit pu avertir cet ecclésiastique que le silence de Fénelon sur Bossuet tenoit uniquement à un sentiment recherché de délicatesse; il rapporte donc que, dans cette même conversation ⁽¹⁾, parlant sur la simplicité chrétienne, l'archevêque de Cambrai, se tournant tout-à-coup vers lui, lui dit : « *Faites-moi toutes les questions que*
 » *vous voudrez, et je vous répondrai tout simplement comme*
 » *un enfant.* C'étoit m'ouvrir un beau champ sur le quêtisme; mais je me gardai bien d'entrer dans cette matière; » c'étoit à lui à me questionner, *s'il avoit été curieux d'ap-*
 » *prendre bien des particularités, qu'il savoit bien que je ne*
 » *pouvois pas ignorer.* »

L'abbé Ledieu auroit pu reconnoître à cette réserve délicate de Fénelon, que ce prélat ne vouloit pas mettre à la plus légère épreuve la discrétion d'un ecclésiastique, attaché pendant vingt ans à Bossuet, et dépositaire de ses travaux les plus secrets; qu'il lui convenoit encore moins d'affliger son juste respect pour la mémoire de Bossuet, en revenant sur le récit des tristes divisions qui les avoient séparés et éloignés. Fénelon, en disant simplement à l'abbé Ledieu : « *Faites-moi*
 » *toutes les questions que vous voudrez, et je vous répondrai*
 » *tout simplement comme un enfant,* » montrait assez qu'il ne vouloit point affecter à son égard une réserve mystérieuse sur ce sujet délicat, et que son cœur ne renfermoit aucun secret, ni aucun ressentiment, qu'il ne pût confier sans embarras à un ami, à un serviteur de Bossuet lui-même. Il est tout simple, d'un autre côté, que l'abbé Ledieu ne se crût pas permis de provoquer un plus grand abandon de confiance sur une affaire terminée depuis long-temps, et sur laquelle il ne restoit plus rien à faire, même pour l'édification publique, puisque Bossuet étoit mort.

« (2) M. de Cambrai me retint à souper, me^e plaça à table
 » et me traita avec la même distinction qu'à dîner. Après
 » souper, dans la conversation, on me fit parler de la mort

(1) Manuscrits. — (2) Ibid.

» de M. de Meaux; on me demanda s'il s'étoit vu mourir;
 » s'il avoit reçu les sacremens, et de qui? Et M. de Cambrai
 » nommément me demanda, qui l'avoit exhorté à la mort?
 » Sur tout cela, je lui dis le fait. Au reste, j'ai cru que M. de
 » Cambrai, en me faisant cette dernière question, pensoit
 » que M. de Meaux avoit besoin à la mort d'un bon conseil,
 » et d'une personne d'autorité capable de le lui donner,
 » après tant d'affaires importantes, qui avoient passé par ses
 » mains pendant une si longue vie, et avec tant de circon-
 » stances délicates; il n'a pas été question du testament, ni
 » de rien de plus particulier, et moins encore du quêtisme.

» Pendant cette conversation, ce prélat se fit apporter de-
 » vant lui une petite table, sur laquelle il ferma lui-même
 » son paquet pour madame de la Maisonfort, et mit le dessus
 » de sa main. Avant dix heures du soir, il demanda si tous
 » les gens de la maison étoient réunis, et il ajouta : *Faisons*
 » *la prière*. Elle se fit dans sa grande chambre à coucher,
 » où toute sa famille se trouva. Un aumônier lut la formule;
 » et le *Confiteor* se dit tout simplement, ainsi que le *misereau-*
 » *tur*, sans que le prélat y prit la parole.

» En sortant de table, il avoit ordonné qu'on me prépa-
 » rât une chambre. Après la prière, il me mit en main son
 » paquet, et donna ordre qu'on prit des bougies et un flam-
 » beau de poing pour me conduire à ma chambre, en me fai-
 » sant excuse de ce qu'il faudroit passer la cour pour y aller.
 » Il me fit aussi mille offres de services pour ma famille, qui
 » étoit si proche de lui. Je pris donc congé ce soir même du
 » prélat et de M. l'abbé de Beaumont, comme devant partir
 » dès le grand matin du jour suivant. Le prélat me conduisit
 » jusqu'à la porte de sa grande salle du dais; un laquais mar-
 » cha devant moi avec des bougies et un flambeau de poing
 » de cire blanche. Je dis au domestique que je voulois aller
 » coucher à l'auberge, pour être plus libre de partir le len-
 » demain de bonne heure, et il m'y conduisit avec son flam-
 » beau de poing. »

A la suite de ce récit, l'abbé Leduc rapporte qu'à son re-
 tour de Cambrai il passa par Noyon où il s'arrêta pour rendre
 ses devoirs à M. d'Aubigné, qui en étoit évêque, et qu'il n'en
 reçut pas un accueil tout-à-fait aussi prévenant que de Féné-
 lon (1). « L'évêque de Noyon lui parla de souper avec lui et

(1) Manuscrits.

» de coucher à l'évêché, mais foiblement, et comme n'en
 » ayant pas fort envie; c'est pourquoi il s'en excusa : il en
 » reçut assez d'honnêteté; *mais ce traitement fut bien différent de celui de M. l'archevêque de Cambrai.* »

L'abbé Ledieu se crut obligé de faire un mystère à l'abbé Bossuet de son voyage de Cambrai; l'abbé Bossuet en fut instruit, parut lui en savoir mauvais gré, et le lui témoigna; l'abbé Ledieu chercha à lui persuader que ce n'étoit que le hasard et des circonstances du moment qui l'y avoient conduit, et l'abbé Bossuet exigea qu'il ne parlât à personne de ce voyage; mais il en rendit un compte détaillé à madame de la Maisonfort par une lettre que nous avons cru devoir transcrire sur la minute originale, parce qu'elle retrace tous les sentimens de respect et de reconnaissance que lui avoient laissés le caractère et les vertus de Fénelon.

*Lettre de l'abbé Ledieu à madame de la Maisonfort,
 du 30 octobre 1704. (Manuscrits.)*

« Madame, à mon arrivée du Plessis, j'aurai l'honneur,
 » avec votre permission, de vous en mander des nouvelles.
 » J'y trouvai hier madame la marquise d'Alègre seule ⁽¹⁾, en
 » parfaite santé, et ravie de recevoir, par un exprès, des
 » marques du souvenir de monseigneur l'archevêque de Cam-
 » brai. Elle approuve sans aucun doute mon voyage en cette
 » ville, et surtout, Madame, par rapport à vous. On ne peut
 » manquer, dit-elle, d'être bien reçu avec cette recomman-
 » dation, jointe au respect et à la vénération qui feroient
 » chercher encore plus loin un si grand prélat. Aussi, est-ce
 » uniquement à vous, Madame, qu'il faut attribuer tous les
 » honneurs dont monseigneur l'archevêque de Cambrai m'a
 » comblé, jusqu'à en avoir de la confusion. Madame la mar-
 » quise d'Alègre savoit aussi bien que moi tout ce que j'avois
 » observé à Cambrai, et néanmoins il me parut qu'elle prit
 » plaisir comme vous, Madame, à en entendre le récit, et en
 » particulier les nouvelles assurances du bon cœur et de la
 » politesse de ce prélat, qui vous sont connus comme à elle,
 » mais non pas envers un homme tel que moi, qui ne mérite

(1) Le marquis Yves d'Alègre, son mari, fut depuis maréchal de France; sa fille avoit épousé le marquis de Barbezieux, fils du marquis de Louvois.

» rien. Elle convint avec moi que tout se soutient dans mon-
» seigneur de Cambrai, même sa conduite extérieure et son
» gouvernement, par une piété qui gagne tous les cœurs. J'en
» ai senti la douceur et la consolation dans ses entretiens. et
» je n'oublierai jamais combien il porte haut la fidélité des
» saintes âmes, le parfait attachement à Dieu, et le mépris de
» la vie en santé et en maladie. Je ne craignis pas de répéter
» à madame d'Alègre ce que j'avois eu, Madame, l'honneur
» de vous dire, qu'une piété si exemplaire, avec de si rares
» talens, faisoit regarder ce prélat comme le seul évêque des
» Pays-Bas, et même de la France, comme on le verra quand
» il plaira à Dieu qu'il y soit montré. Vous avez raison, me
» dit-elle; c'est ce que j'ai vu comme vous. Il est en vénéra-
» tion, non-seulement dans sa ville et dans son diocèse, mais
» encore par toutes ces provinces; et il l'est auprès des grands
» encore plus qu'auprès des petits. J'en avois pour moi cette
» preuve récente, le voyage de Flandre de monseigneur de
» Cambrai, et son séjour à Lille, où M. l'électeur de Cologne
» l'avoit retenu par estime; et je n'entendois autre chose, si-
» non que dans toutes les villes c'étoit à qui lui feroit plus
» d'honneur: mais je m'en tiens à ce que j'ai vu dans Cambrai
» où tout est à ses pieds. On est frappé de la magnificence
» de sa table, de ses appartemens et de ses meubles; mais
» au milieu de tout cela, ce qui touche davantage, c'est la
» modestie, et, à la lettre, la mortification de ce saint prélat.
» L'opulence de sa maison est pour la grande place qu'il rem-
»plit, et pour des bienséances d'état; ce sont des dehors qui
» l'environnent; mais dans sa personne tout est simple et mo-
» deste comme auparavant; ses manières même et ses discours
» sont, comme autrefois, pleins d'affabilité; c'est en effet la
» même personne que j'ai eu l'honneur de pratiquer à Ger-
» migny il y a dix-sept ou dix-huit ans et plus. C'est aussi,
» dit madame d'Alègre, ce que j'ai trouvé. Je ne sais, Ma-
» dame, lui repartis-je, si vous êtes entrée dans ce détail;
» pour moi, qui ai tout examiné de près et à loisir, je n'ai
» vu ses armes ni sur ses meubles de parade, ni à son dais
» par exemple, ni à ses ornemens d'église, pas même à la
» tenture du trône archiépiscopal, ni en aucun endroit de ce
» superbe bâtiment qu'il a élevé à ses dépens, sans engager
» le fonds de son archevêché. C'est un rare exemple de mo-
» destie que nous ne voyons pas en France, et un exemple

» encore plus rare de désintéressement. Jugez , disois-je ,
» Madame , si je suis content de mon voyage ! Ce n'est pas
» seulement les honneurs de la réception qui m'ont charmé ,
» et dont je conserverai toute ma vie le souvenir avec la
» reconnoissance ; mais c'est bien plus ce beau modèle des
» prélats , en qui j'ai vu et admiré plus de choses que la ré-
» putation ne m'en avoit appris. Aussi suis-je revenu avec
» une plus grande envie qu'auparavant d'y retourner quel-
» que jour , s'il plaît à Dieu , et si je puis en obtenir la per-
» mission , pour en apprendre davantage : je n'ai rien vu ,
» Madame , qu'en particulier et dans le domestique , la seule
» personne de M. de Cambrai et sa maison ; mais je le veux
» contempler en public , dans l'église et en chaire : c'est ce que
» les saints Pères appellent après saint Paul , *videre Petrum*
» *et contemplari* , en étudier la grâce et les dons merveil-
» leux ; il faut aussi voir agir monseigneur l'archevêque de
» Cambrai , et jusqu'où il porte sa sollicitude pastorale , sur
» son séminaire , sur les écoles publiques , sur ses curés ,
» sur ses paroisses et ailleurs. Madame d'Alègre ne fut pas fâ-
» chée de me voir si passionné , et je puis bien vous avouer ,
» Madame , qu'elle a loué , comme vous , le désir que j'ai d'un
» second voyage. Je lui ajoutai que dans cette maison si nom-
» breuse , j'avois trouvé , non-seulement un grand ordre et
» une attention admirable pour le service , mais encore toute
» sorte de politesses et d'honnêtetés , sans nulle contrainte
» en la présence même du prélat , qui , au contraire , inspire
» à chacun la confiance et une entière liberté. J'ai été si pé-
» nétré de toutes ces choses , que , dans mon retour , il m'est
» souvent passé dans l'esprit d'en faire mes très-humbles re-
» mercimens à monseigneur de Cambrai ; mais je vous avoue ,
» Madame , que j'ai cru devoir me priver de cette satisfaction
» et de cet honneur par respect pour un si grand homme. Il me
» suffit , Madame , que vous connoissiez mes sentimens ; c'est de
» vous que je tiens ces faveurs , et c'est à vous premièrement
» que j'en dois la reconnoissance ; j'ai tâché de le faire aussi
» sentir à madame la marquise d'Alègre , qui a eu la bonté
» d'approuver mon voyage chez elle pour un sujet dont elle
» est si touchée ; elle doit faire un long séjour au Plessis , et
» elle peut y ménager le temps d'un voyage à Meaux , pour
» avoir l'honneur , dit-elle , de vous voir et de vous demander
» votre amitié. Vous jugez , Madame , quel en sera le nœud ;

» elle m'a paru le désirer fortement , et votre réputation
 » vous a déjà mérité toute son estime. Nous en dirons da-
 » vantage quand il vous plaira, Madame, que j'aie l'honneur
 » de vous voir, et que votre santé me le permettra. Il faut
 » bien aussi que j'aie recevoir vos ordres pour Paris, où je
 » suis engagé d'aller porter de vive voix à M. l'abbé de Fleuri
 » des nouvelles de monseigneur l'archevêque de Cambrai.
 » J'attendrai vos ordres, Madame, sur la visite que je viens
 » de vous proposer. Rien ne me presse : ce sera à votre grande
 » commodité. Cependant j'ai l'honneur, etc. »

Il est douteux que le secrétaire même de Fénélon eût pu rendre à ses vertus un hommage plus sincère que le secrétaire de Bossuet l'a fait dans cette lettre.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

SOMMAIRES

DU LIVRE TROISIÈME.

Suite de la controverse de Bossuet et de Fénelon,	<i>Page</i> 1
I. Mémoire de Fénelon à madame de Maintenon, pour s'excuser d'approuver le livre de Bossuet.	4
II. Fénelon refuse d'approuver le livre de Bossuet.	5
III. Mécontentement de Bossuet.	6
IV. Fénelon compose son livre des <i>Maximes des Saints</i> .	8
V. Lettre de Bossuet à l'abbé de Maulevrier. (Manusc.)	13
VI. Fénelon publie le livre des <i>Maximes des Saints</i> .	14
VII. Lettre de Bossuet à l'évêque de Chartres, 13 février 1699. (Manuscrit.)	15
VIII. L'opinion publique se prononce contre cet ouvrage. <i>Ibid.</i>	
IX. Louis XIV en est instruit par Bossuet.	<i>Ibid.</i>
X. Jugement du chancelier d'Aguesseau sur les opinions et les vues de Fénelon.	16
XI. Lettres de M. Brisacier à Fénelon sur son livre des <i>Maximes des Saints</i> , 28 février 1697.	24
XII. Bossuet publie son Instruction sur les Etats d'oraison.	28
XIII. Fénelon soumet au Pape le jugement de son livre.	31
XIV. Fénelon écrit à Louis XIV.	32
XV. On renvoie de Saint-Cyr trois religieuses.	33
XVI et XVII. M. de Beauvilliers est menacé de perdre sa place. — Lettre de M. de Beauvilliers à M. Tronson, 15 avril 1697. (Manusc.)	34
XVIII. Lettre du cardinal de Noailles à Fénelon.	36
XIX. Lettre de Fénelon à Bossuet.	38
XX. Lettre de l'évêque de Chartres à Fénelon, 18 mai 1697.	<i>Ibid.</i>
XXI. Lettre de Fénelon à M. Hébert, curé de Versailles. (Manusc.)	40
XXII. Lettre de Fénelon au cardinal de Noailles. (Manuscrits.)	41
XXIII. Fénelon refuse de conférer avec Bossuet.	44
XXIV. Fénelon consent à conférer avec Bossuet, à certaines conditions	48
XXV. Il demande la permission d'aller à Rome.	<i>Ibid.</i>

XXVI. Fénelon est renvoyé de la Cour.	Page 50
XXVII. Lettre de Fénelon à madame de Maintenon, 1 ^{er} août 1697 (Manuscrits.)	<i>Ibid.</i>
XXVIII. Lettre de Fénelon à M. Tronson, 2 août 1697.	53
XXIX. Parallèle de Bossuet et de Fénelon par le chancelier d'Aguesseau.	55
XXX. Douleur du duc de Bourgogne.	56
XXXI. Noble procédé du duc de Beauvilliers.	57
XXXII. Lettre de Fénelon à M. de Beauvilliers, 12 août 1697. (Manuscrits.)	58
XXXIII. Fénelon envoie l'abbé de Chanterac à Rome.	61
XXXIV. Le cardinal de Bouillon ambassadeur à Rome.	<i>Ibid.</i>
XXXV. Instruction pastorale de Fénelon, du 15 septembre 1697.	65
XXXVI. Les trois prélats publient leur <i>Déclaration</i> contre le livre de Fénelon.	<i>Ibid.</i>
XXXVII. Le Pape nomme dix consultants.	66
XXXVIII. De l'abbé Bossuet et de l'abbé Phélippeaux.	67
XXXIX. Lettre de Fénelon à l'abbé de Chanterac, du 6 novembre 1697. (Manuscrits.)	69
XL. 1 ^{re} , 2 ^e , 3 ^e , et 4 ^e lettres de Fénelon à M. l'archevêque de Paris.	77
XLI. Lettre de l'archevêque de Paris à Fénelon.	81
XLII. Différens écrits polémiques de Bossuet.	82
XLIII. 1 ^{re} , 2 ^e , 3 ^e et 4 ^e lettres de Fénelon à Bossuet.	83
XLIV. Impression des écrits de Fénelon sur l'opinion publique.	88
XLV. Lettre de Bossuet à Fénelon.	89
XLVI. Lettre de Fénelon au nonce du Pape. (Manuscrit.)	94
XLVII. Impartialité du saint Siège dans l'examen du livre de Fénelon.	98
XLVIII. Lettre de l'abbé Bossuet, du 1 ^{er} avril 1698.	99
XLIX. Imputation ridicule contre Fénelon.	100
L. Accusations calomnieuses contre Fénelon.	102
LI. Les parens et les amis de Fénelon sont renvoyés de la Cour.	105
LII. Bossuet publie sa <i>Relation sur le Quiétisme</i> .	111
LIII. Consternation des amis de Fénelon.	116
LIV. Motifs de délicatesse qui font hésiter Fénelon à répondre.	117
LV. M. de Beauvilliers encore menacé de perdre sa place.	120

LVI. Il a recours aux conseils de M. Tronson.	Page 120
LVIII. Procédé généreux du cardinal de Noailles.	122
LIX. L'abbé de Chanterac décide Fénelon à répondre à la <i>Relation sur le Quiétisme.</i>	125
LX. Réponse de Fénelon à la Relation sur le Quiétisme.	130
LXI. Impression qu'elle produit.	139
LXII. Le cardinal de Noailles et l'évêque de Chartres dési- rent de se rapprocher de Fénelon.	146
LXIII. Bossuet publie ses remarques sur la réponse de Fé- nelon.	147
LXIV. Fénelon répond aux Remarques de Bossuet.	148
LXV. Jugement du chancelier d'Aguesseau.	160
LXVI. Les examinateurs du livre de Fénelon à Rome sont partagés d'opinion.	163
LXVII. Fénelon écrit à madame de Maintenon.	164
LXVIII. Soixante docteurs de Sorbonne signent une cen- sure de douze propositions du livre des <i>Maximes</i> , le 16 octobre 1698.	167
LXIX. Le Roi ôte à Fénelon le titre et la pension de pré- cepteur des enfans de France.	170
LXX. Lettres de Fénelon à l'abbé de Chanterac et de l'abbé de Chanterac à Fénelon.	172
LXXI. Incertitudes du Pape.	175
LXXII. Le Pape veut prononcer des canons au lieu d'une censure du livre.	181
LXXIII. Les cardinaux se déclarent contre ce projet.	183
LXXIV. Mémoire de Louis XIV au Pape.	184
LXXV. Innocent XII condamne le livre de Fénelon.	187
LXXVI. Lettre de l'abbé de Chanterac à Fénelon, 14 mars 1699. (Manuscr.)	190
LXXVII. Résignation de Fénelon.	192
LXXVIII. Lettre de Fénelon à l'évêque d'Arras.	195
LXXIX. Fénelon publie son mandement de soumission au jugement qui le condamne.	197
LXXX. Lettre de Fénelon au Pape.	198
LXXXI. Jugement du chancelier d'Aguesseau.	201
LXXXII. L'évêque de Chartres félicite Fénelon sur sa sou- mission.	202
LXXXIII. Réponse de Fénelon à l'évêque de Chartres.	203
LXXXIV. Conduite de Bossuet.	204

LXXXV. Réponse de Fénelon à M. de Beauvilliers, 29 mars 1699. (Manuscrits.)	Page 205
LXXXVI. Rome applaudit à la soumission de Fénelon.	209
LXXXVII. Bref du Pape à Fénelon.	213
LXXXVIII. Difficultés sur la forme d'acceptation du bref en France.	216
LXXXIX. Mémoire de Bossuet contre le projet d'envoyer des commissaires du Roi aux assemblées métropolitaines.	217
XC. Le Roi convoque toutes les assemblées métropolitaines pour l'acceptation du bref du Pape.	219
XCI. Procédé offensant de l'évêque de Saint-Omer pour Fénelon.	222
XCII. Lettre de Fénelon au marquis de Barbezieux.	227
XCIII. Louis XIV donne des lettres-patentes pour l'enregistrement du bref.	228
XCIV. Réquisitoire de M. d'Aguesscau.	<i>Ibid.</i>
XCV. L'assemblée du clergé de 1700 se fait rendre compte de toute l'affaire du livre de Fénelon.	232
XCVI. Les Jansénistes et les Protestans sont mécontents de la soumission de Fénelon.	234
XCVII. Réponse de Fénelon au P. Gerberon.	<i>Ibid.</i>
XCVIII. Sincérité de la soumission de Fénelon.	238
XCIX. Réflexions générales sur les résultats de la controverse du quiétisme.	239
PIÈCES JUSTIFICATIVES DU LIVRE TROISIÈME.	251

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES DU TOME DEUXIÈME.





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Echéance

Qui rapporte un volume après la
date limbrée ci-dessous devra
payer une amende de cinq sous, plus un
cent chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on or be-
fore the last date stamped below there
will be a fine of five cents, and an extra
charge of one cent for each additional day.

JUL 25 1965

JUL 28 1965

PQ

1796 Bausset, L.F. de,

.B3H2

1823 Histoire de
Fénelon.

